Digitaliseret af | Digitised by



Forfatter(e) | Author(s):
Titel | Title: Receuil de pièces choisies du nouveau théatre françois et italien.
Bindbetegnelse | Volume Statement: Vol. 3
Udgivet år og sted | Publication time and place: A Copenhague : chez J.P. Chevalier, 1749-50
Fysiske størrelse | Physical extent: 8 bd.

DK

Materialet er fri af ophavsret. Du kan kopiere, ændre, distribuere eller fremføre værket, også til kommercielle formål, uden at bede om tilladelse. Husk altid at kreditere ophavsmanden.

UK

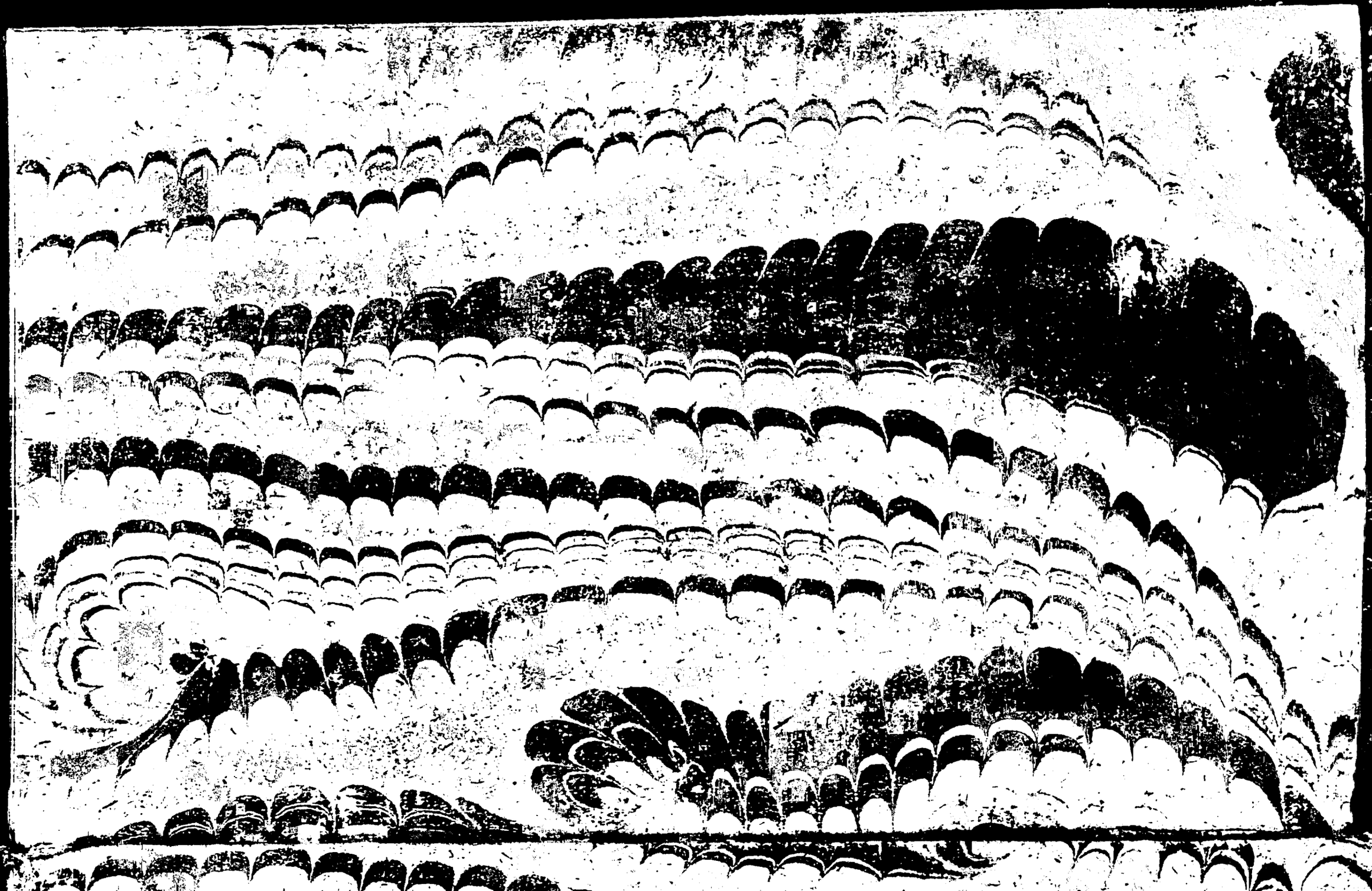
The work is free of copyright. You can copy, change, distribute or present the work, even for commercial purposes, without asking for permission. Always remember to credit the author.



56 - 1631 - 8°

DET KONGELIGE BIBLIOTEK
DA 1.-2.S 56 8°

1 1 56 0 8 01265 X



56, - 163 - 8°
+ REX

54. c
3

RIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

4438

RECUEIL

DE

PIECES CHOISIES

DU

NOUVEAU THEATRE

FRANÇOIS

ET

ITALIEN.

TOME III.



A COPENHAGUE

Chez J. P. CHEVALIER, dans le Skiden-Stræde, à l'enseigne du Cavalier.

MDCCXLIX.

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

Piéces contenuës dans ce troiſiéme Volume.

Rodogune, Tragédie.

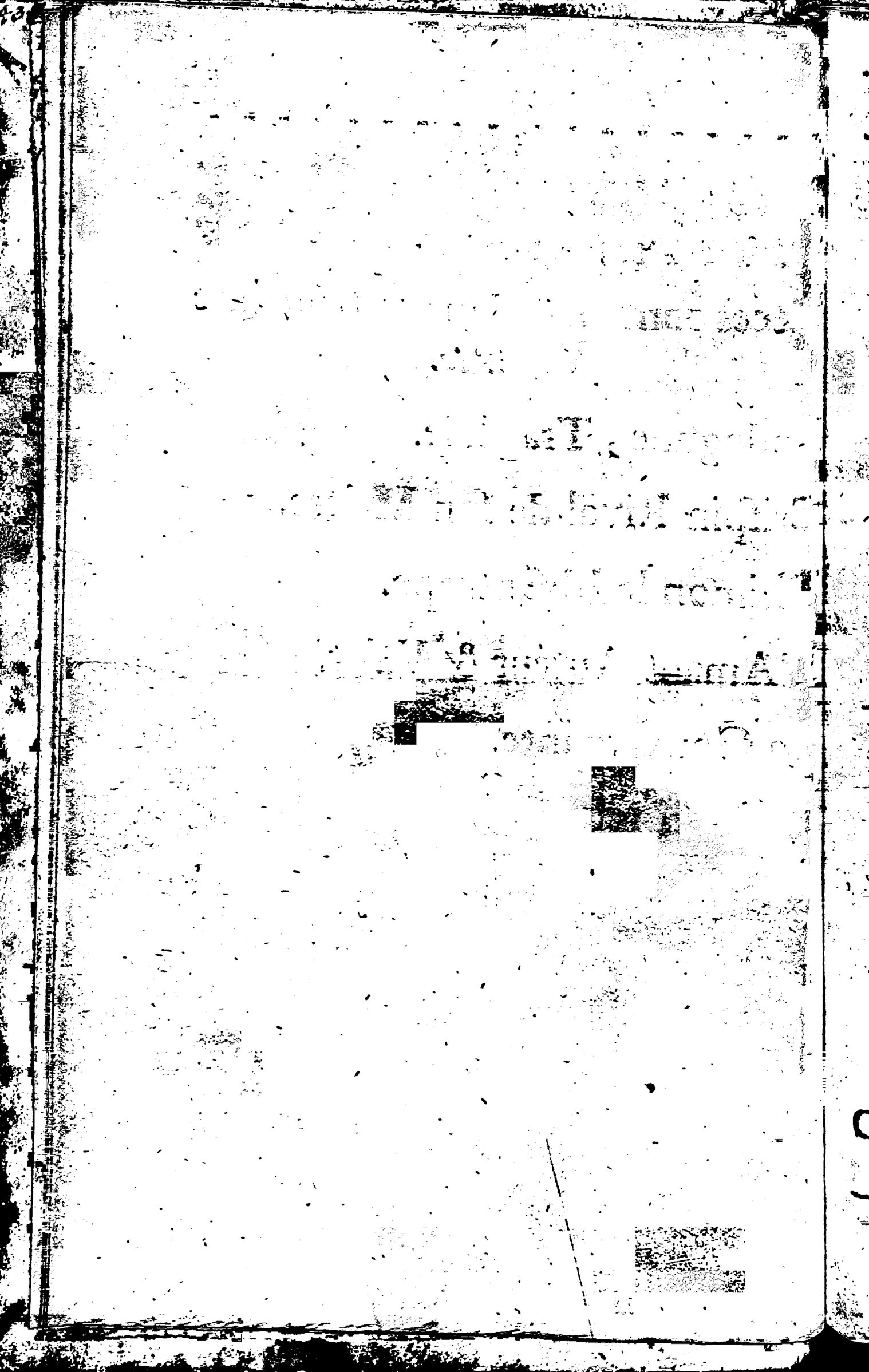
Criſpin Rival de ſon Maître.

Thimon le Miſantrope.

L'Amant Auteur & Valet.

La Gouvernante.

Le Mari retrouvé.



RODOGUNE,

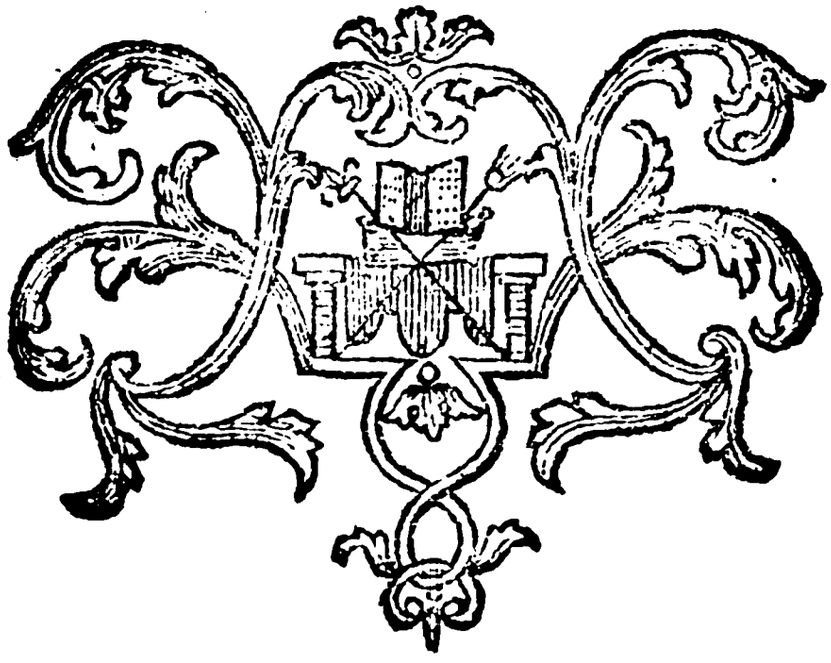
PRINCESSE

DES

PARTHES,

TRAGEDIE.

PAR MR. P. CORNEILLE.



Se Vend

A COPENHAGUE

Chez J. P. CHEVALIER, dans le Skinder-gaden, vis-à-vis la Boucherie.

MDCCXLVIII.

ACTEURS.

CLEOPATRE, Reine de Syrie, Veuve de Demetrius Nicanor.

SELEUCUS. } Fils de Demetrius
ANTIOCHUS. } & de Cleopatre.

RODOGUNE, Sœur de Phraates, Roi des Parthes.

TIMAGENE, Gouverneur des deux Princes.

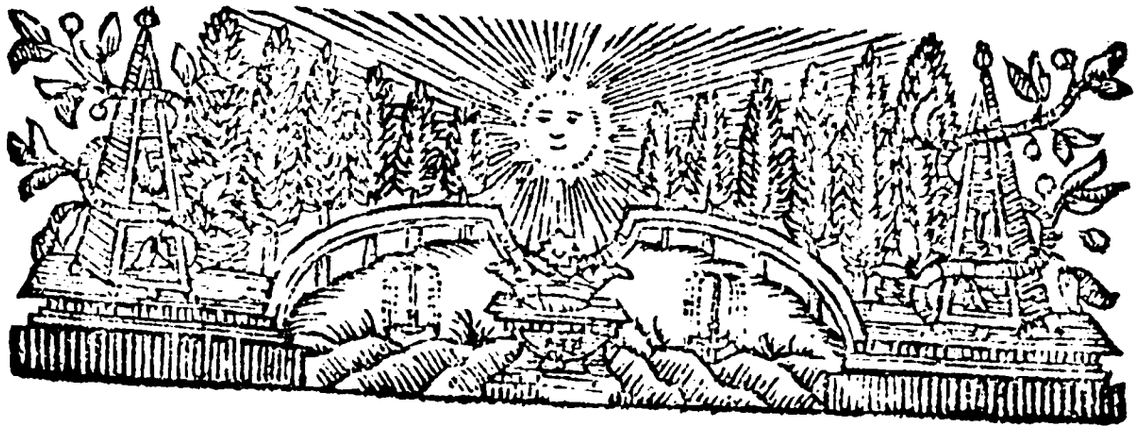
ORONTE, Ambaſſadeur de Phraates.

LAONICE, Sœur de Timagene, Confidente de Cleopatre.

La Scene eſt à Seleucie dans le Palais Royal.

JOSEPH

RO-



RODOGUNE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LAONICE, TIMAGENE.

LAONICE.

ENfin ce jour pompeux, cet heureux jour nous luit,
Qui d'un trouble ſi long doit diſſiper la nuit,
Ce grand jour, où l'hymen étouffant la vangeance
Entre le Parthe & nous remet l'inteligence,
Affranchit ſa Princeſſe, & nous fait pour jamais
Du Motif de la guerre un lien de la paix.
Ce grand jour eſt venu, mon Frere, où notre Reine
Ceſſant de plus tenir la Couronne incertaine,
Doit rompre aux yeux de tous ſon ſilence obſtiné
De deux Princes jumeaux nous déclarer l'ainé;

Et l'avantage ſeul d'un moment de naiſſance,
Dont elle a juſqu'ici caché la connoiſſance,
Mettant au plus heureux le Sceptre dans la main,
Va faire l'un Sujet, & l'autre Souverain.
Mais n'admirez-vous point que cette même Reine
Le donne pour Epoux à l'objet de ſa haine,
Et n'en doit faire un Roi, qu'afin de couronner
Celle que dans les fers elle aimoit à gêner?
Rodogune par elle en Eſclave traitée,
Par elle ſe va voir ſur le Trône montée,
Puiſque celui des deux qu'elle nommera Roi,
Lui doit donner la main, & recevoir ſa foi.

TIMAGENE.

Pour le mieux admirer, trouvez bon, je vous prie,
Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.
J'en ai vû les premiers, & me ſouviens encor
Des malheureux ſuccès du grand Roi Nicanor,
Quand des Parthes vaincus preſſant l'adroite fuite
Il tomba dans leurs fers au bout de ſa pourſuite.
Je n'ai pas oublié que cet événement
Du perfide Tryphon fit le ſoulèvement.
Voyant le Roi captif, la Reine déſolée,
Il crut pouvoir ſaiſir la Couronne ébranlée,
Et le Sort favorable à ſon lâche attentat
Mit d'abord ſous ſes loix la moitié de l'Etat.
La Reine craignant tout de ces nouveaux orages,
En ſçut mettre à l'abri ſes plus précieux gages,
Et pour n'expoſer pas l'enfance de ſes Fils,
Me les fit chez ſon Frere enlever à Memphis.

Là nous n'avons rien ſçu que de la Renommée,
Qui par un bruit confus diverſement ſemée,
N'a porté juſqu'à nous ces grands renverſemens
Que ſous l'obſcurité de cent déguiſemens.

LAONICE

Sachez donc que Tryphon, après quatre batailles,
Ayant ſçu nous réduire à ces ſeules murailles,
En vint former le ſiége, & pour comble d'effroi,
Un faux bruit s'y coula, touchant la mort du Roi.
Le Peuple épouvanté, qui déja dans ſon ame
Ne ſuivoit qu'à regret les ordres d'une Femme,
Voulut forcer la Reine à choiſir un Epoux.
Que pouvoit-elle faire, & ſeule, & contre tous?
Croyant ſon Mari mort, elle épouſa ſon Frére.
L'effet montra ſoudain ce conſeil ſalutaire;
Le Prince Antiochus, devenu nouveau Roi,
Sembla de tous côtez trainer l'heur avec ſoi,
La victoire attachée au progrès de ſes armes
Sur nos fiers Ennemis rejetta nos alarmes,
Et la mort de Tryphon dans un dernier combat,
Changeant tout notre ſort, lui rendit tout l'Etat.
Quelque promeſſe alors qu'il eût faite à la Mere
De remettre ſes Fils au Tröne de leur Pere,
Il témoigna ſi peu de la vouloir tenir,
Qu'elle n'oſa jamais les faire revenir.
Ayant régné ſept ans, ſon ardeur militaire
Ralluma cette guerre où ſuccomba ſon Frere.
Il attaqua le Parthe, & ſe crut aſſez fort
Pour en vanger ſur lui la priſon, & la mort.
Juſque dans ſes Etats il lui porta la guerre,

Il s'y fit par tout craindre à l'égal du tonnerre,
Il lui donna bataille, où mille beaux exploits...
Je vous acheverai le reſte une autre fois,
Un des Princes ſurvient.

Elle ſe veut retirer.

SCENE II.

ANTIOCHUS, TIMAGENE, LAONICE.

ANTIOCHUS.

DEmeurez, Laonice,
Vous pouvez, comme lui, me rendre un bon office.
Dans l'état où je ſuis, triſte & plein de ſouci,
Si j'eſpére beaucoup, je crains beaucoup auſſi.
Un ſeul mot aujourd'hui, maître de ma fortune,
M'ote, ou donne à jamais le Sceptre, & Rodogune,
Et de tous les Mortels, ce ſecret révélé,
Me rend le plus content, ou le plus déſolé.
Je vois dans le hazard tous les biens que j'eſpére,
Et ne puis être heureux ſans le malheur d'un Frére,
Mais d'un Frére ſi cher, qu'une ſainte amitié
Fait ſur moi de ſes maux rejaillir la moitié.
Donc pour moins hazarder j'aime mieux moins prétendre,
Et pour rompre le coup que mon cœur n'oſe attendre

Lui

Lui cédant de deux biens le plus brillant aux yeux,
M'assurer de celui qui m'est plus précieux.
Heureux, si sans attendre un fâcheux droit d'aînesse,
Pour un Trône incertain j'en obtient la Princesse,
Et puis par ce partage épargner les soûpirs,
Qui naitroient de ma peine, ou de ses déplaisirs.
Va le voir de ma part, Timagene, & lui dire
Que pour cette Beauté je lui céde l'Empire,
Mais porte-lui si haut la douceur de régner,
Qu'à cet éclat du Trône il se laisse gagner,
Qu'il s'en laisse éblouir, jusqu'à ne pas connoitre
A quel prix je consens de l'accepter pour Maitre.

Timagéne s'en va, & le Prince continuë à parler d Laonice,

Et vous, en ma faveur voyez ce cher Objet,
Et tâchez d'abaisser ses yeux sur un Sujet,
Qui peut être aujourd'hui porteroit la couronne
S'il n'attachoit les siens à sa seule personne,
Et ne la préféroit à cet illustre rang,
Pour qui les plus grands cœurs prodiguent tout leur sang.

TIMAGENE *rentre sur le Théatre.*

Seigneur, le Prince vient, & votre amour lui-même
Lui peut sans interpréte offrir le Diadême.

ANTIOCHUS.

Ah! je tremble, & la peur d un trop juste refus
Rend ma langue muette, & mon esprit confus.

SCENE III.

SELEUCUS, ANTIOCHUS, TIMAGENE, LAONICE.

SELEUCUS.

VOus puis-je en confiance expliquer ma penſée?

ANTIOCHUS.

Parlez, notre amitié par ce doute eſt bleſſée.

SELEUCUS.

Hélas! c'eſt le malheur que je crains aujourd'hui.
L'égalité, mon Frére, en eſt le ferme appui,
C'en eſt le fondement, la liaiſon, le gage,
Et voyant d'un côté tomber tout l'avantage,
Avec juſte raiſon je crains qu'entre nous deux
L'égalité rompuë en rompe les doux nœuds,
Et que ce jour fatal à l'heur de notre vie
Jette ſur l'un de nous trop de honte, ou d'envie.

ANTIOCHUS.

Comme nous n'avons eu jamais qu'un ſentiment,
Cette peur me touchoit, mon Frére, également.
Mais ſi vous le voulés, j'en ſai bien le reméde.

SELEUCUS.

Si je le veux! bien plus, je l'apporte, & vous céde
Tout ce que la Couronne a de charmant en ſoi.
Oui, Seigneur (car je parle à preſent à mon Roi)
Pour le Tróne cédé, cédez moi Rodogune,
Et je n'envîrai point votre haute fortune.
Ainſi notre deſtin n'aura rien de honteux,
Ainſi notre bonheur n'aura rien de douteux,

Et

Et nous mépriſerons ce foible droit d'aîneſſe,
Vous, ſatisfait du Trône, & moi, de la Princeſſe.

ANTIOCHUS.

Hélas!

SELEUCUS.

Recevez-vous l'offre avec déplaiſir?

ANTIOCHUS.

Pouvez-vous nommer offre une ardeur de choiſir,
Qui de la même main qui me céde un Empire,
M'arrache un bien plus grand, & le ſeul où j'aſpire?

SELEUCUS.

Rodogune?

ANTIOCHUS.

Elle-même; Ils en ſont les témoins.

SELEUCUS.

Quoi, l'eſtimez-vous tant?

ANTIOCHUS.

Quoi, l'eſtimez vous moins?

SELEUCUS.

Elle vaut bien un Trône, il faut que je le die.

ANTIOCHUS.

Elle vaut à mes yeux tout ce qu'en a l'Aſie.

SELEUCUS.

Vous l'aimez donc, mon Frére?

ANTIOCHUS.

Et vous l'aimez auſſi.
C'eſt là tout mon malheur, c'eſt là tout mon ſouci.
J'eſpérois que l'éclat dont le Tróne ſe pare.
Toucheroit vos déſirs plus qu'un Objet ſi rare;

Mais auſſi-bien qu'à moi ſon prix vous eſt connu,
Et dans ce juſte choix vous m'avez prévenu.
Ah, deplorable Prince!

SELEUCUS.

Ah, Deſtin trop contraire!

ANTIOCHUS

Que ne ferois-je point contre un autre qu'un Frere?

SELEUCUS.

O mon cher Frére! ô nom pour un Rival trop doux!
Que ne ferois-je point contre un autre que vous?

ANTIOCHUS.

Où nous vas-tu réduire, amitié fraternelle!

SELEUCUS.

Amour, qui doit ici vaincre de vous, ou d'elle?

ANTIOCHUS.

L'amour, l'amour doit vaincre, & la triſte amitié
Ne doit être à tous deux qu'un objet de pitié.
Un grand cœur céde un Trône, & le céde avec gloire,
Cet effort de vertu couronne ſa mémoire;
Mais lors qu'un digne Objet a pû nous enflamer,
Qui le céde eſt un lâche, & ne ſait pas aimer.
De tous deux Rodogune a charmé le courage.
Ceſſons par trop d'amour de lui faire un outrage.
Elle doit épouſer, non pas vous, non pas moi,
Mais de moi, mais de vous quiconque ſera Roi.
La Couronne entre nous flote encore incertaine,
Mais ſans incertitude elle doit être Reine;
Cependant, aveuglez dans notre vain projet,

Nous

Nous la faiſions tous deux la Femme d'un Sujet!
Régnons, l'ambition ne peut être que belle.
Et pour elle quittée, & repriſe pour elle,
Et ce Trône où tous deux nous oſions renoncer,
Souhaitons-le tous deux, afin de l'y placer
C'eſt dans notre deſtin le ſeul conſeil à prendre,
Nous pouvons nous en plaindre, & nous devons l'attendre.

SELEUCUS.

Il faut encor plus faire, il faut qu'en ce grand jour
Notre amitié triomphe auſſi bien que l'amour.
Ces deux Siéges fameux de Thébes, & de Troye,
Qui mirent l'une en ſang, l'autre aux flames en proye,
N'eurent pour fondement à leurs maux infinis,
Que ceux que contre nous le Sort a réunis.
Il ſéme entre nous deux toute la jalouſie
Qui depeupla la Gréce, & ſaccagea l'Aſie.
Un même eſpoir du Sceptre eſt permis à tous deux,
Pour la même beauté nous faiſons mêmes vœux,
Thébes périt pour l'un, Troye a brûlé pour l'autre,
Tout va choir en ma main, ou tomber en la vôtre.
En vain notre amitié tachoit à partager;
Et ſi j'oſe tout dire, un titre aſſez leger,
Un droit d'aîneſſe obſcur, ſur la foi d'une Mére.
Va combler l'un de gloire, & l'autre de miſére.
Que de ſujets de plainte en ce double intérêt
Aura le malheureux contre un ſi foible arrêt!
Que de ſources de haine! helas! jugez le reſte.

Crai-

Craignez-en avec moi l'événement funeſte,
Ou plûtôt avec moi faites un digne effort,
Pour armer votre cœur contre un ſi triſte ſort.
Malgré l'éclat du Trône, & l'amour d'une Femme
Faiſons ſi bien régner l'amitié ſur notre ame,
Qu'étouffant dans leur perte un regret ſuborneur,
Dans le bonheur d'un Frére on trouve ſon bonheur.
Ainſi ce que jadis perdit Thébes, & Troye,
Dans nos cœurs mieux unis ne verſera que joye.
Ainſi notre amitié triomphante à ſon tour,
Vaincra la jalouſie en cédant à l'amour.
Et de notre deſtin bravant l'ordre barbare
Trouvera des douceurs aux maux qu'il nous prépare.

ANTIOCHUS.

Le pourrez vous, mon Frére?

SELEUCUS.

Ah, que vous me preſſez!
Je le voudrai du moins, mon Frére, & c'eſt aſſez,
Et ma Raiſon ſur moi gardera tant d'empire,
Que je deſavourai mon cœur, s'il en ſoûpire.

ANTIOCHUS.

J'embraſſe comme vous ces nobles ſentimens.
Mais allons leur donner le ſecours des ſermens,
Afin qu'étant témoins de l'amitié jurée,
Les Dieux contre un tel coup aſſurent ſa durée.

SELEUCUS.

Allons, allons l'étraindre au pied de leurs Autels,
Par des liens ſacrez & des nœuds immortels.

SCE-

SCENE IV.

LAONICE, TIMAGENE.

LAONICE.

PEut-on plus dignement mériter la Couronne?

TIMAGENE.

Je ne ſuis point ſurpris de ce qui vous étonne.
Confident de tous deux, prévoyant leur douleur,
J'ai prévu leur conſtance, & j'ai plaint leur malheur.
Mais de grace, achevez l'hiſtoire commencée.

LAONICE.

Pour la reprendre donc où nous l'avons laiſſée,
Les Parthes au combat par les nôtres forcez,
Tantôt preſque vainqueurs, tantôt preſque enfoncez,
Sur l'une & l'autre Armée également heureuſe
Virent long temps voler la victoire douteuſe!
Mais la Fortune enfin ſe tourna contre nous.
Si bien qu'Antiochus percé de mille coups,
Prés de tomber aux mains d'une troupe ennemie,
Lui voulut dérober les reſtes de ſa vie,
Et preferant aux fers la gloire de périr,
Lui même par ſa main acheva de mourir.
La Reine ayant appris cette triſte Nouvelle,
En reçut peu aprés une autre plus cruelle,
Que Nicanor vivoit, que ſur un faux rapport
De ce prémier Epoux elle avoit crû la mort;
Que piqué juſqu'au vif contre ſon hymenee
Son ame à l'imiter s'étoit déterminée,

Et

Et que, pour s'affranchir des fers de ſon Vainqueur,
Il alloit epouſer la Princeſſe ſa Sœur.
(C'eſt cette Rodogune, où l'un & l'autre Frére
Trouve encor les appas qu'avoit trouvés leur Pére.
La Reine envoye en vain pour ſe juſtifier,
On a beau la défendre, on a beau le prier,
On ne rencontre en lui qu'un Juge inexorable,
Et ſon amour nouveau la veut croire coupable.
Son erreur eſt un crime, & pour l'en punir mieux,
Il veut même épouſer Rodogune à ſes yeux,
Arracher de ſon front le ſacré Diadême.
Pour ceindre une autre téte en ſa preſence même;
Soit qu'ainſi ſa vangeance eût plus d'indignité,
Soit qu'ainſi cet hymen eût plus d'autorite,
Et qu'il aſſurât mieux par cette barbarie,
Aux enfans qui naîtroient, le Tróne de Syrie.
Mais tandis qu'animé de colére, & d'amour
Il vient deshériter ſes Fils par ſon retour,
Et qu'un gros eſcadron de Parthes pleins de joye
Conduit ces deux Amans, & court comme à la proye.
La Reine au deſeſpoir de n'en rien obtenir,
Se réſout de ſe perdre, ou de le prévenir.
Elle oublie un Mari qui veut ceſſer de l'être,
Qui ne veut plus la voir qu'en implacable Maître,
Et changeant à regret ſon amour en horreur,
Elle abandonne tout à ſa juſte fureur.
Elle même leur dreſſe une embûche au paſſage,

Se méle dans les coups, porte par tout ſa rage,
En pouſſe juſqu'au bout les furieux effets.
Que vous dirai je enfin : les Parthes ſont défaits.
Le Roi meurt, & dit on, par la main de la Reine.
Rodogune captive eſt livrée à ſa haine ;
Tous les maux qu'un Eſclave endure dans les fers
Alors ſans moi, mon Frére, elle les eût ſoufferts.
La Reine à la géner prenant mille délices,
Ne commettoit qu'à moi l'ordre de ſes ſupplices;
Mais quoi que m'ordonnât cette ame toute en feu
Je promettois beaucoup, & j'exécutois peu.
Le Parthe cependant en jure la vangeance,
Sur nous à main armée il fond en diligence,
Nous ſurprend, nous aſſiége, & fait un tel effort,
Que la Ville aux abois, on lui parle d'accord.
Il veut fermer l'oreille, enflé de l'avantage,
Mais voyant parmi nous Rodogune en otage,
Enfin il craint pour elle, & nous daigne écouter,
Et c'eſt ce qu'aujourd hui l'on doit éxécuter.
La Reine, de l'Egypte a rappelé nos Princes,
Pour remettre à l'Aîné ſon Trône, & ſes Provinces.
Rodogune a paru ſortant de ſa priſon,
Comme un Soleil levant deſſus notre Horiſon.
Le Parthe a décampé preſſé par d'autres guerres
Contre l'Armenien qui ravage ſes terres ;
D'un Ennemi cruel il s'eſt fait notre appui,
La paix finit la haine, & pour comble au,ourd hui,
(Dois-je dire de bonne, ou mauvaiſe fortune ?)
Nos deux Princes tous deux adorent Rodogune.

TI-

TIMAGENE.

Si-tot qu'ils ont paru tous deux en cette Cour,
Ils ont vu Rodogune, & j'ai vu leur amour;
Mais comme étant Rivaux nous les trouvons à plaindre,
Connoiſſant leur vertu, je n'en vois rien à craindre,
Pour vous, qui gouvernez cet objet de leurs vœux....

LAONICE.

Je n'ai point encor vu qu'elle aime aucun des deux.

TIMAGENE.

Vous me trouvez mal-propre à cette confidence,
Et peut-être à deſſein je la vois qui s'avance.
Adieu, je dois au rang qu'elle eſt prête à tenir
Du moins la liberté de vous entretenir.

SCENE V.

RODOGUNE, LAONICE.

RODOGUNE.

JE ne ſai quel malheur aujourd'hui me menace,
Et coule dans ma joye une ſecrette glace.
Je tremble, Laonice, & te voulois parler,
Ou pour chaſſer ma crainte, on pour m'en conſoler.

LAONICE.

Quoi, Madame, en ce jour pour vous ſi plein de gloire!

RODOGUNE.

Ce jour m'en promet tant, que j'ai peine à tout croire,
La Fortune me traite avec trop de respect,
Et le Trône, & l'hymen, tout me devient suspect.
L'hymen semble à mes yeux cacher quelque supplice,
Le Trône, sous mes pas creuser un précipice,
Je vois de nouveaux fers après les miens brisez,
Et je prens tous ces biens pour des maux déguisez
En un mot, je crains tout de l'esprit de la Reine.

LAONICE.

La paix qu'elle a jurée en a calmé la haine.

RODOGUNE.

La haine entre les Grands se calme rarement.
La paix souvent n'y sert que d'un amusement,
Et dans l'état où j'entre, à te parler sans feinte,
Elle a lieu de me craindre, & je crains cette crainte.
Non qu'enfin je ne donne au bien des deux Etats,
Ce que j'ai dû de haine à de tels attentats.
J'oublie, & pleinement, toute mon avanture;
Mais une grande offense est de cette nature,
Que toûjours son auteur impute à l'offensé
Un vif ressentiment dont il le croit blessé,
Et quoi qu'en apparence on les réconcilie,
Il le craint, il le hait, & jamais ne s'y fie,
Et toûjours alarmé de cette illusion,
Si-tot qu'il peut le perdre, il prend l'occasion.
Telle est pour moi la Reine.

LAONICE.

Ah, Madame, je jure
Que par ce faux ſoupçon vous lui faites injure.
Vous devez oublier un deſeſpoir jaloux,
Où força ſon courage un infidelle Epoux.
Si teinte de ſon ſang, & toute furieuſe,
Elle vous traita lors en Rivale odieuſe,
L'impétuoſité d'un prémier mouvement
Engageoit ſa vangeance à ce dur traitement;
Il falloit un prétexte à vaincre ſa colére,
Il y falloit du temps, & pour ne vous rien taire,
Quand je me diſpenſois à lui mal obeïr,
Quand en votre faveur je ſemblois la trahir,
Peut-être qu'en ſon cœur plus douce, & repentie,
Elle en diſſimuloit la meilleure partie,
Que ſe voyant tromper elle fermoit les yeux,
Et qu'un peu de pitié la ſatisfaiſoit mieux,
A préſent que l'amour ſuccéde à la colére,
Elle ne vous voit plus qu'avec des yeux de Mére,
Et ſi de cet amour je la voyois ſortir,
Je jure de nouveau de vous en avertir.
Vous ſavez comme quoi je vous ſuis toute acquiſe
Le Roi ſouffriroit-il d'ailleurs quelque ſurpriſe?

RODOGUNE.

Qui que ce ſoit des deux, qu'on couronne aujourd'hui,
Elle ſera ſa Mére, & pourra tout ſur lui.

LAONICE.

Qui que ce ſoit des deux, je ſai qu'il vous adore.
Connoiſſant leur amour, pouvez-vous craindre encore?

RODOGUNE.

Oui, je crains leur hymen, & d'être à l'un des deux

LAONICE.

Quoi, ſont-ils des ſujets indignes de vos feux?

RODOGUNE.

Comme ils ont même ſang avec pareil mérite,
Un avantage égal pour eux me ſollicite,
Mais il eſt mal-aiſé dans cette égalité
Qu'un eſprit combatu ne panche d'un côté.
Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſympathies,
Dont par le doux rapport les ames aſſorties
S'attachent l'une à l'autre, & ſe laiſſent piquer
Par ces je ne ſai quoi, qu'on ne peut expliquer.
C'eſt par là que l'un d'eux obtient la préférence.
Je croi voir l'autre encore avec indifférence,
Mais cette indifférence eſt une averſion,
Lorſque je la compare avec ma paſſion.
Etrange effet d'amour! incroyable chimére!
Je voudrois être à lui, ſi je n'aimois ſon Frére,
Et le plus grand des maux toutefois que je crains,
C'eſt que mon triſte ſort me livre entre ſes mains,

LAONICE.

Ne pourrai-je ſervir une ſi belle flame?

RODOGUNE.

Ne croi pas en tirer le ſecret de mon ame.
Quelque Epoux que le Ciel veuille me deſtiner,
C'eſt à lui pleinement que je veux me donner.
De celui que je crains ſi je ſuis le partage,
Je ſaurai l'accepter avec même viſage.
L'hymen me le rendra précieux à ſon tour.
Et le devoir fera ce qu'auroit fait l'amour.

Sans crainte qu'on reproche à mon humeur forcée
Qu'un autre qu'un Mari régne ſur ma penſée,

LAONICE.

Vous craignez que ma foi vous l'oſe reprocher?

RODOGUNE.

Que ne puis-je à moi-même auſſi-bien le cacher!

LAONICE.

Quoi que vous me cachiez, aiſément je devine,
Et pour vous dire enfin ce que je m'imagine,
Le Prince....

RODOGUNE.

Garde-toi de nommer mon Vainqueur,
Ma rougeur trahiroit les ſecrets de mon cœur,
Et je te voudrois mal de cette violence,
Que ta dextérité feroit à mon ſilence.
Même de peur qu'un mot par hazard échapé
Te faſſe voir ce cœur, & quels traits l'ont frapé,
Je romps un entretien, dont la ſuite me bleſſe.
Adieu, mais ſouviens-toi que c'eſt ſur ta promeſſe
Que mon eſprit reprend quelque tranquilité.

LAONICE.

Madame, aſſurez-vous ſur ma fidélité.

Fin du Prémier Acte.

(o)

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLEOPATRE.

Sermens vains & trompeurs, salutaire contrainte
Que m'imposa la force, & qu'accepta ma crainte,
Heureux déguisemens d'un immortel courroux,
Vains fantômes d'Etat, évanouissez-vous.
Si d'un péril pressant la terreur vous fit naitre,
Avec ce péril même il vous faut disparoitre,
Semblables à ces vœux dans l'orage formez,
Qu'efface un prompt oubli, quand les flots sont calmez.
Et vous, qu'avec tant d'art cette feinte a voilée,
Recours des impuissans, haine dissimulée,
Digne vertu, des Rois, noble secret de Cour,
Eclatez, il est tems, & voici notre jour.
Montrons-nous toutes deux, non plus comme Sujettes.
Mais telle que je suis, & telle que vous êtes.
Le Parthe est éloigné, nous pouvons tout oser,
Nous n'avons rien à craindre, & rien à déguiser.
Je hais, je régne encor. Laissons d'illustres marques,
En quittant, s'il le faut, le haut rang des Monarques;
Faisons en avec gloire un départ éclatant,
Et rendons le funeste à celle qui l'attend.

C'eſt encor, c'eſt encor cette même Ennemie
Qui cherchoit ſes honneurs dedans mon infamie,
Dont la haine à ſon tour croit me faire la loi,
Et régner par mon ordre, & ſur vous, & ſur moi.
Tu m'eſtimes bien lâche, imprudente Rivale,
Si tu crois que mon cœur juſque-là ſe ravale,
Qu'il ſoufre qu'un himen qu'on t'a promis en vain
Te mette ta vangeance, & mon Sceptre à la main.
Voi juſqu'où m'emporta l'amour du Diademe,
Voi quel ſang il me coûte, & tremble pour toi-même,
Tremble, te dis je, & ſonge, en dépit du Traité,
Que pour t'en faire un don je l'ai trop acheté.

SCENE II.

CLEOPATRE, LAONICE.

CLEOPATRE.

LAonice, vois-tu que le peuple s'apprête
Au pompeux appareil de cette grande Fête?

LAONICE.

La joye en eſt publique, & les Princes tous deux
Des Syriens ravis emportent tous les vœux.
L'un & l'autre fait voir un mérite ſi rare,
Que le ſouhait confus entre les deux s'égare,
Et ce qu'en quelques-uns on voit d'attachement
N'eſt qu'un foible aſcendant d'un premier mouvement.
Ils panchent d'un côté, prêts à tomber de l'autre,
Leur choix, pour s'affermir attend encor le vôtre
Et de celui qu'ils font ils ſont ſi peu jaloux,

Que

Que votre ſecret ſû les réunira tous.

CLEOPATRE.

Sais-tu que mon ſecret n'eſt pas ce que l'on penſe

LAONICE.

J'attens avec eux tous celui de leur naiſſance.

CLEOPATRE.

Pour un eſprit de Cour, & nourri chez les Grands
Tes yeux dans leurs ſecrets ſont bien peu pénétrans.
Apprens, ma Confidente, apprens à me connoitre.
Si je cache en quel rang le ciel les a fait naitre,
Voi, voi que tant que l'ordre en demeure douteux,
Aucun des deux ne régne, & je régne pour eux,
Quoi que ce ſoit un bien que l'un & l'autre attende,
De crainte de le perdre, aucun ne le demande.
Cependant je poſſede, & leur droit incertain
Me laiſſe avec leur ſort leur Sceptre dans la main.
Voila mon grand ſecret. Sais-tu par quel myſtére
Je les laiſſois tous deux en dépôt chez mon Frere?

LAONICE.

J'ai crû qu'Antiochus les tenoit éloignez,
Pour jouir des Etats qu'il avoit regagnez.

CLEOPATRE.

Il ocupoit leur Trône, & craignoit leur préſence,
Et cette juſte crainte aſſuroit ma puiſſance.
Mes ordres en étoient de point en point ſuivis
Quand je le menaçois du retour de mes Fils.
Voyant ce foudre prêt à ſuivre ma colere,
Quoi qu'il me plût oſer, il n'oſoit me déplaire,

Et content malgré lui du vain titre de Roi,
S'il régnoit au lieu d'eux, ce n'étoit que ſous moi.
Je te dirai bien plus. Sans violence aucune,
J'aurois vû Nicanor épouſer Rodogune,
Si content de lui plaire, & de me dédaigner,
Il eut vécu chez elle, en me laiſſant régner;
Son retour me fâchoit plus que ſon hymenée,
Et j'aurois pû l'aimer, S'il ne l'eût couronnée.
Tu vis comme il y fit des efforts ſuperflus;
Je fis beaucoup alors, & ferois encor plus,
S'il étoit quelque voye, infâme ou légitime,
Que m'enſeignât la gloire, ou que m'ouvrît le crime,
Qui me put conſerver un bien que j'ai chéri,
Juſqu'à verſer pour lui tout le ſang d'un Mari.
Dans l'état pitoyable où m'en réduit la ſuite,
Délices de mon cœur, il faut que je te quitte;
On m'y force, il le faut, mais on verra quel fruit
En recevra bien-tôt celle qui m'y réduit.
L'amour que j'ai pour toi tourne en haine pour elle,
Autant que l'un fut grand, l'autre ſera cruelle;
Et puiſqu'en te perdant j'ai ſur qui m'en vanger,
Ma perte eſt ſupportable, & mon mal eſt leger.

LAONICE.

Quoi, vous parlez encor de vangeance & de haine,
Pour elle dont vous-même allez faire une Reine?

CLEOPATRE.

Quoi, je ferois un Roi pour être ſon Epoux,
Et m'expoſer aux traits de ſon juſte courroux?
N'apprendras tu jamais, ame baſſe, & groſſiére,

A voir

A voir par d'autres yeux que les yeux du vulgaire
Toi qui connois ce Peuple, & sais qu'aux champs de Mars
Lâchement d'une Femme il suit les étendarts.
Que sans Antiochus Tryphon m'eût dépouillée,
Que sous lui son ardeur fut soudain reveillée,
Ne saurois-tu juger que si je nomme un Roi,
C'est pour le commander, & combatre pour moi?
J'en ai le choix en main avec le droit d'aineſſe,
Et puis qu'il en faut faire une aide à ma foibleſſe,
Que la guerre sans lui ne peut se rallumer,
J'uſerai bien du droit que j'ai de le nommer.
On ne montera point au rang dont je devale,
Qu'en épouſant ma haine, au lieu de ma Rivale.
Ce n'eſt qu'en me vangeant, qu'on me le peut ravir,
Et je ferai régner qui me voudra ſervir.

LAONICE.

Je vous connoiſſois mal.

CLEOPATRE.

Connois-moi toute entiére.
Quand je mis Rodogune en tes mains priſonniére
Ce ne fut ni pitié, ni reſpect de ſon rang,
Qui m'arrêta le bras, & conſerva ſon ſang.
La mort d'Antiochus me laiſſoit ſans Armée,
Et d'une troupe en hâte à me ſuivre animée,
Beaucoup dans ma vangeance ayant fini leurs jours,
M'expoſoient à ſon Frere, & foible, & ſans ſecours.
Je me voyois perduë, à moins d'un tel ôtage,

Il vient, & ſa fureur craignit pour ce cher gage,
Il m'impoſa des loix, exigea des ſermens,
Et moi, j'accordai tout pour obtenir du tems.
Le tems eſt un tréſor plus grand qu'on ne peut croire.
J'en obtins, & je crûs obtenir la victoire,
J'ai pû reprendre haleine, & ſous de faux aprêts...
Mais voici mes deux Fils que j'ai mandez exprès.
Ecoute, & tu verras quel eſt cet hyménée
Où ſe doit terminer cette illuſtre journée.

SCENE III.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS, SELEUCUS, LAONICE.

CLEOPATRE.

MEs Enfans, prenez place. Enfin voici le jour.
Si doux à mes ſouhaits, ſi cher à mon amour,
Où je puis voir briller ſur une de vos têtes
Ce que j'ai conſervé parmi tant de tempêtes,
Et vous remettre un bien après tant de malheurs
Qui m'a coûté pour vous tant de ſoins, & de pleurs.
Il peut vous ſouvenir quelles furent mes larmes,
Quand Tryphon me donna de ſi rudes alarmes,
Que pour ne vous pas voir expoſez à ſes coups,
Il fallut me réſoudre à me priver de vous.
Quelles peines depuis, grands Dieux, n'ai-je ſouffertes!
Chaque jour redoubla mes douleurs, & mes pertes,

Je

Je vis votre Royaume entre ces murs réduit,
Je crûs mort votre Pere, & ſur un ſi faux bruit
Le Peuple mutiné voulut avoir un Maitre.
J'eus beau le nommer lâche, ingrat, parjure, traitre
Il fallut ſatisfaire à ſon brutal déſir,
Et de peur qu'il en prit, il m'en fallut choiſir;
Pour vous ſauver l'Etat que n'euſſai-je pû faire?
Je choiſis un Epoux avec des yeux de Mére,
Votre Oncle Antiochus, & j'eſperai qu'en lui
Votre Trône tombant trouveroit un appui.
Mais à peine ſon bras en relève la chute,
Que par lui de nouveau le Sort me perſécute.
Maitre de votre Etat par ſa valeur ſauvé,
Il s'obſtine à remplir ce Trône relevé,
Qui lui parle de vous attire ſa menace,
Il n'a défait Tryphon, que pour prendre ſa place,
Et de dépoſitaire, & de libérateur,
Il s'érige en Tyran, & lâche Uſurpateur.
Sa main l'en a puni, pardonnons à ſon Ombre,
Auſſi bien en un ſeul voici des maux ſans nombre
Nicanor votre Pere, & mon premier Epoux.....
Mais pourquoi lui donner encor des noms ſi doux,
Puiſque l'ayant crû mort, il ſembla ne revivre,
Que pour s'en dépouiller afin de nous pourſuivre?
Paſſons; je ne me puis ſouvenir, ſans trembler,
Du coup dont j'empéchai qu'il nous pût accabler.
Je ne ſai s'il eſt digne, ou d'horreur, ou d'eſtime,
S'il plût aux Dieux, ou non, s'il fut juſtice, ou crime.

Mais ſoit crime, ou juſtice, il eſt certain, mes Fils,
Que mon amour pour vous fit tout ce que je fis.
Ni celui des grandeurs, ni celui de la vie,
Ne jetta dans mon cœur cette aveugle furie.
J'étois laſſe d'un Trône, où d'éternels malheurs
Me combloient chaque jour de nouvelles douleurs.
Ma vie eſt preſque uſée, & ce reſte inutile
Chez mon Frere avec vous trouvoit un ſûr azile.
Mais voir après douze ans, & de ſoins, & de maux,
Un Pere vous ôter le fruit de mes travaux!
Mais voir votre Couronne après lui deſtinée
Aux Enfans qui naîtroient d'un ſecond hyménée!
A cette indignité je ne connus plus rien,
Je me crûs tout permis pour garder votre bien.
Recevez donc, mes Fils, de la main d'une Mere
Un Trône racheté par le malheur d'un Pere.
Je crûs qu'il fit lui-même un crime, en vous l'otant
Et ſi j'en ai fait un en vous le rachetant.
Daigne du juſte Ciel la bonté ſouveraine,
Vous en laiſſant le fruit, m'en réſerver la peine,
Ne lancer que ſur moi les foudres méritez,
Et n'épandre ſur vous que des proſpéritez!

ANTIOCHUS.

Juſques ici, Madame, aucun ne met en doute
Les longs, & grands travaux que notre amour vous coûte,
Et nous croyons tenir des ſoins de cet amour
Ce doux eſpoir du Trône, auſſi bien que le jour.
Le récit nous en charme, & nous fait mieux comprendre

Mais

Quelles graces tous deux nous vous en devons rendre ;
Mais afin qu'à jamais nous les puiſſions bénir,
Epargnez le dernier à notre ſouvenir.
Ce ſont fatalitez dont l'ame embarraſſée,
A plus qu'elle ne veut ſe voit ſouvent forcée.
Sur les noires couleurs d'un ſi triſte tableau
Il faut paſſer l'éponge, ou tirer le rideau.
Un Fils eſt criminel, quand il les examine,
Et quelque ſuite enfin que le Ciel y deſtine,
J'en rejette l'idée, & croi qu'en ces malheurs,
Le ſilence, ou l'oubli, nous ſied mieux que les pleurs.
Nous attendons le Sceptre avec même eſpérance,
Mais ſi nous l'attendons, c'eſt ſans impatience,
Nous pouvons ſans régner vivre tous deux contens.
C'eſt le fruit de vos ſoins, jouïſſez-en long-tems,
Il tombera ſur nous quand vous en ſerez laſſe,
Nous le recevrons lors de bien meilleure grace,
Et l'accepter ſi tôt ſemble nous reprocher,
De n'être revenus que pour vous l'arracher.

SELEUCUS.

J'ajoûterai, Madame, à ce qu'à dit mon Frere,
Que bien qu'avec plaiſir & l'un & l'autre eſpére,
L'ambition n'eſt pas notre plus grand déſir,
Régnez, nous le verrons tous deux avec plaiſir,
Et c'eſt bien la raiſon que pour tant de puiſſance
Nous vous rendions du moins un peu d'obeïſſance,
Et que celui de nous dont le Ciel a fait choix,

Sous votre illuſtre exemple apprenne l'art des Rois.

CLEOPATRE.

Dites tout, mes enfans. Vous fuyez la couronne,
Non que ſon trop d'éclat, ou ſon poids vous étonne ;
L'unique fondement de cette averſion
C'eſt la honte attachée à ſa poſſeſſion.
Elle paſſe à vos yeux pour la même infamie,
S'il faut la partager avec notre Ennemie,
Et qu'un indigne hymen la faſſe retomber
Sur celle qui venoit pour vous la dérober.
O nobles ſentimens d'une ame généreuſe !
O Fils vraiment mes Fils ! ô Mere trop heureuſe !
Le ſort de votre Pere enfin eſt éclairci,
Il étoit innocent, & je puis l'être auſſi ;
Il vous aima toûjours, & ne fut mauvais Pere,
Que charmé par la Sœur, ou forcé par le Frere,
Et dans cette embuſcade, où ſon effort fut vain,
Rodogune, mes Fils, le tua par ma main.
Ainſi de cette amour la fatale puiſſance
Vous coûte votre Pere, à moi mon innocence,
Et ſi ma main pour vous n'avoit tout attenté,
L'effet de cet amour vous auroit tout coûté.
Ainſi vous me rendrez l'innocence, & l'eſtime,
Lorſque vous punirez la cauſe de mon crime.
De cette même main qui vous a tout ſauvé,
Dans ſon ſang odieux je l'aurois bien lavé,
Mais comme vous aviez votre part aux offenſes,
Je vous ai réſervé votre part aux vangeances,

Et

Et pour ne tenir plus en ſuſpens vos eſprits,
Si vous voulez régner, le Trône eſt à ce prix.
Entre deux Fils que j'aime avec même tendreſſe,
Embraſſer ma querelle eſt le ſeul droit d'aîneſſe,
La mort de Rodogune en nommera l'aîné.
Quoi, vous montrez tous deux un viſage étonné!
Rédoutez-vous ſon Frere ? Après la Paix infame,
Que meme en la jurant je déteſtois dans l'ame,
J'ai fait lever des gens par des ordres ſecrets,
Qu'à vous ſuivre en tous lieux vous trouverez tout prêts ;
Et tandis qu'il fait tête aux Princes d'Armenie,
Nous pouvons ſans péril briſer ſa tyrannie.
Qui vous fait donc pâlir à cette juſte loi ?
Eſt-ce pitié pour elle ? eſt-ce haine pour moi ?
Voulez-vous l'épouſer, afin qu'elle me brave,
Et mettre mon deſtin aux mains de mon Eſclave ?
Vous ne répondez point ? Allez, Enfans ingrats,
Pour qui je crus en vain conſerver ſes Etats,
J'ai fait votre Oncle Roi, j'en ferai bien un autre,
Et mon nom peut encor ici plus que le vôtre.

SELEUCUS.

Mais, Madame, voyez que pour premier exploit . . .

CLEOPATRE.

Mais que chacun de vous penſe à ce qu'il me doit.
Je ſais bien que le ſang qu'à vos mains je demande
N'eſt pas le digne eſſai d'une valeur bien grande,
Mais ſi vous me devez, & le Sceptre, & le jour,
Ce doit être envers moi le ſeau de votre amour.

Sans

Sans ce gage ma haine à jamais s'en défie,
Ce n'eſt qu'en m'imitant que l'on me juſtifie.
Rien ne vous ſert ici de faire les ſurpris,
Je vous le dis encor, le Trône eſt à ce prix.
Je puis en diſpoſer comme de ma conquête;
Point d'Aîné, point de Roi qu'en m'apportant ſa tête,
Et puiſque mon ſeul choix vous y peut élever,
Pour jouïr de mon crime, il le faut achever.

SCENE IV.

SELEUCUS, ANTIOCHUS.

SELEUCUS.

ESt-il une conſtance à l'épreuve du foudre
Dont ce cruel arrêt met notre eſpoir en poudre?

ANTIOCHUS.

Eſt-il un coup de foudre à comparer aux coups,
Que ce cruel arrêt vient de lancer ſur nous?

SELEUCUS.

O haines, ô fureurs dignes d'une Mégére!
O Femme, que je n'oſe appeler encor Mére!
Aprés que tes forfaits ont régné pleinement,
Ne ſaurois-tu ſouffrir qu'on régne innocemment
Quels attraits penſes tu qu'ait pour nous la Couronne,
S'il faut qu'un crime égal par ta main nous la donne,
Et de quelles horreurs nous doit elle combler,
Si pour monter au Trône, il faut te reſſembler?

AN-

ANTIOCHUS.

Gardons plus de reſpect aux droits de la Nature,
Et n'imputons qu'au Sort notre triſte avanture.
Nous le nommions cruel, mais il nous étoit doux,
Quand il ne nous donnoit à combattre que nous.
Conſidens tout enſemble, & Rivaux l'un de l'autre,
Nous ne concevions point de mal pareil au nôtre
Cependant à nous voir l'un de l'autre Rivaux,
Nous ne concevions pas la motié de nos maux.

SELEUCUS.

Une douleur ſi ſage & ſi reſpectueuſe
Ou n'eſt guéres ſenſible, ou guéres impétueuſe,
Et c'eſt en de tels maux avoir l'eſprit bien fort,
D'en connoître la cauſe, & l'imputer au Sort.
Pour moi, je ſens les miens avec plus de foibleſſe.
Plus leur cauſe m'eſt chère, & plus l'effet m'en bleſſe;
Non que pour m'en vanger j'oſe entreprendre rien,
Je donnerois encor tout mon ſang pour le ſien,
Je ſai ce que je dois; mais dans cette contrainte,
Si je retiens mon bras, je laiſſe aller ma plainte,
Et j'eſtime qu'au point qu'elle nous a bleſſez,
Qui ne fait que s'en plaindre a du reſpect aſſez.
Voyez-vous bien quel eſt le miniſtére infame
Qu'oſe exiger de nous la haine d'une Femme?
Voyez-vous qu'aſpirant à des crimes nouveaux,
De deux Princes ſes Fils elle fait ſes bourreaux?
Si vous pouvez le voir, pouvez-vous vous en taire?

ANTIOCHUS.

Je voi bien plus encor, je voi qu'elle eſt ma Mere.
Et plus je voi ſon crime indigne de ce rang,
Plus je lui voi ſouiller la ſource de mon ſang.
J'en ſens de ma douleur croître la violence,
Mais ma confuſion m'impoſe le ſilence,
Lorſque dans ſes forfaits ſur nos fronts imprimez
Je voi les traits honteux dont nous ſommes formez.
Je tâche à cet objet d'être aveugle ou ſtupide,
J'oſe me déguiſer juſqu'à ſon parricide,
Je me cache à moi-même un excès de malheur,
Où notre ignominie égale ma douleur,
Et détournant les yeux d'une Mere cruelle,
J'impute tout au Sort, qui m'a fait naître d'elle.
Je conſerve pourtant encor un peu d'eſpoir.
Elle eſt Mere, & le ſang a beaucoup de pouvoir,
Et le Sort l'eût-il faite encor plus inhumaine,
Une larme d'un Fils peut ammollir ſa haine.

SELEUCUS.

Ah! mon Frere, l'amour n'eſt guéres véhément,
Pour des Fils élevez dans un banniſſement,
Et qu'ayant fait nourrir preſque dans l'eſclavage,
Elle n'a rappellez, que pour ſervir ſa rage.
De ſes pleurs tant vantez je découvre le fard,
Nous avons en ſon cœur, vous, & moi, peu de part.
Elle fait bien ſonner ce grand amour de Mere,
Mais elle ſeule enfin s'aime, & ſe conſidére,
Et quoi que nous étale un langage ſi doux,
Elle a tout fait pour elle, & n'a rien fait pour nous.

Ce n'eſt qu'un faux amour que la haine domine;
Nous ayant embraſſez, elle nous aſſaſſine,
En veut au cher Objet dont nous ſommes épris.
Nous demande ſon ſang, met le Trône à ce prix.
Ce n'eſt plus de ſa main qu'il nous le faut attendre,
Il eſt, il eſt à nous, ſi nous oſons le prendre.
Notre révolte ici n'a rien que d innocent,
Il eſt à l'un de nous, ſi l'autre le conſent.
Régnons, & ſon courroux ne ſera que foibleſſe,
C'eſt l'unique moyen de ſauver la Princeſſe.
Allons la voir, mon Frere, & demeurons unis,
C'eſt l'unique moyen de voir nos maux finis.
Je forme un beau deſſein que ſon amour m'inſpire
Mais il faut qu'avec lui notre union conſpire.
Notre amour aujourd'hui ſi digne de pitié,
Ne ſauroit triompher, que par notre amitié.

ANTIOCHUS.

Cet avertiſſement marque une défiance
Que la mienne pour vous ſouffre avec patience.
Allons; & ſoyez ſûr que même le trépas
Ne peut rompre des nœuds, que l'amour ne rompt pas.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

RODOGUNE, ORONTE, LAONICE.

RODOGUNE.

VOila comme l'amour ſuccéde à la colére,
Comme elle ne me voit qu'avec des yeux de Mere,
Comme elle aime la paix, comme elle fait un Roi,
Et comme elle uſe enfin de ſes Fils, & de moi.
Et tantôt mes ſoupçons lui faiſoient une offenſe?
Elle n'avoit rien fait qu'en ſa juſte defenſe?
Lorſque tu la trompois elle fermoit les yeux?
Ah, que ma défiance en jugeoit beaucoup mieux!
Tu le vois, Laonice.

LAONICE.

Et vous voyez, Madame,
Quelle fidélité vous conſerve mon ame,
Et qu'ayant reconnu ſa haine, & mon erreur,
Le cœur gros de ſoupirs, & frémiſſant d'horreur,
Je romps une foi dûë aux ſecrets de ma Reine,
Et vous viens découvrir mon erreur, & ſa haine.

RODOGUNE.

Cet avis ſalutaire eſt l'unique ſecours
A qui je croi devoir le reſte de mes jours;
Mais ce n'eſt pas aſſez de m'avoir avertie,
Il faut de ces périls m'applanir la ſortie.

Il faut que tes conseils m'aident à repousser....

LAONICE.

Madame, au nom des Dieux, daignez m'en dispenser.
C'est assez que pour vous je lui sois infidelle,
Sans m'engager encor à des conseils contre elle.
Oronte est avec vous, qui, comme Ambassadeur,
Devoit de cet hymen honorer la splendeur.
Comme c'est en ses mains que le Roi votre Frere
A déposé le soin d'une tête si chere,
Je vous laisse avec lui pour en délibérer.
Quoi que vous resolviez, laissez-moi l'ignorer,
Au reste, assurez-vous de l'amour des deux Princes.
Plutôt que de vous perdre, ils perdront leurs Provinces,
Mais je ne répons pas que ce cœur inhumain
Ne veuille à leur refus s'armer d'une autre main.
Je vous parle en tremblant; si j'étois ici vûë,
Votre peril croîtroit, & je serois perduë,
Fuyez, grande Princesse, & souffrez cet adieu.

RODOGUNE.

Va, je reconnoîtrai ce service en son lieu.

SCENE II.

RODOGUNE, ORONTE.

RODOGUNE.

QUe ferons-nous, Oronte, en ce péril extrême.
Où l'on fait de mon sang le prix d'un Diadême?

Fuirons-nous chez mon Frere ? attendrons-nous la mort ?
Ou ferons-nous contr'elle un généreux effort ?

ORONTE.

Notre fuite, Madame, eſt aſſez difficile.
J'ai vû des gens de guerre épandus par la Ville,
Si l'on veut votre perte, on vous fait obſerver ;
Ou s'il vous eſt permis encor de vous ſauver,
L'avis de Laonice eſt ſans doute une adreſſe,
Feignant de vous ſervir, elle ſert ſa Maîtreſſe.
La Reine, qui ſur tout craint de vous voir régner,
Vous donne ces terreurs pour vous faire éloigner
Et pour rompre un hymen qu'avec peine elle endure,
Elle en veut à vous même imputer la rupture.
Elle obtiendra par vous le but de ſes ſouhaits,
Et vous accuſera de violer la Paix,
Et le Roi, plus piqué contre vous, que contre-elle,
Vous voyant lui porter une guerre nouvelle,
Blâmera vos frayeurs, & nos légéretez,
D'avoir oſé douter de la foi des Traitez,
Et peut être preſſé des guerres d'Arménie,
Vous laiſſera moquée, & la Reine impunie.
A ces honteux moyens gardez de recourir.
C'eſt ici qu'il vous faut, ou régner, ou périr.
Le Ciel pour vous ailleurs n'a point fait de Couronne
Et l'on s'en rend indigne, allors qu'on l'abandonne.

RODOGUNE.

Ah! que de vos conſeils j'aimerois la vigueur,
Si nous avions la force égale à ce grand cœur!
Mais pourrons-nous braver une Reine en colére,
Avec ce peu de gens que m'a laiſſez mon Frére?

ORONTE.

J'aurois perdu l'eſprit, ſi j'oſois me vanter
Qu'avec ce peu de gens nous pûſſions réſiſter.
Nous mourrons à vos pieds, c'eſt toute l'aſſiſtance
Que vous peut en ces lieux offrir notre impuiſſance.
Mais pouvez-vous trembler quand dans ces mêmes lieux
Vous portez le grand maître & des Rois & des Dieux?
L'Amour fera lui ſeul tout ce qu'il vous faut faire,
Faites vous un rempart des Fils contre la Mere,
Ménagez bien leur flame, ils voudront tout pour vous,
Et ces Aſtres naiſſans ſont adorez de tous.
Quoique puiſſe en ces lieux une Reine cruelle,
Pouvant tout ſur les Fils, vous y pouvez plus qu'elle.
Cependant trouvez bon qu'en ces extremitez
Je tâche à raſſembler nos Parthes écartez.
Ils ſont peu, mais vaillans, & peuvent de ſa rage
Empêcher la ſurpriſe, & le premier outrage.
Craignez moins, & ſur tout, Madame, en ce grand jour,
Si vous voulez régner, faites régner l'Amour.

SCENE III.

RODOGUNE.

QUoi ! je pourrois deſcendre à ce lâche artifice
D'aller de mes Amans mandier le ſervice,
Et ſous l'indigne appas d'un coup d'œil affecté,
J'irois juſqu'en leurs cœurs chercher ma ſûreté ?
Celles de ma naiſſance ont horreur des baſſeſſes,
Leur ſang tout généreux hait ces molles adreſſes ;
Quel que ſoit le ſecours qu'ils me puiſſent offrir,
Je croirai faire aſſez de le daigner ſouffrir.
Je verrai leur amour, j'éprouverai ſa force,
Sans flater les déſirs, ſans leur jetter d'amorce,
Et s'il eſt aſſez fort pour me ſervir d'appui,
Je le ferai régner, mais en régnant ſur lui.
Sentimens étouffez de colere, & de haine,
Rallumez vos flambeaux à celles de la Reine,
Et d'un oubli contraint rompez la dure loi,
Pour rendre enfin juſtice aux Manes d'un grand Roi.
Rapportez à mes yeux ſon immage ſanglante,
D'amour & de fureur encor étincelante,
Telle que je le vis, quand tout percé de coups,
Il me cria *vangeance*, *adieu*, *je meurs pour vous*.
Chere Ombre, hélas ! bien loin de l'avoir pourſuivie,
J'allois baiſer la main qui t'arracha la vie,
Rendre un reſpect de Fille à qui verſa ton ſang ;
Mais pardonne aux devoirs que m'impoſe mon rang.

Plus la haute naiſſance approche des Couronnes,
Plus cette grandeur même aſſervit nos perſonnes,
Nous n'avons point de cœur pour aimer, ni haïr,
Toutes nos paſſions ne ſavent qu'obéïr.
Aprés avoir armé pour vanger cet outrage,
D'une paix mal conçuë on m'a faite le gage,
Et moi, fermant les yeux ſur ce noir attentat,
Je ſuivois mon deſtin en victime d'Etat.
Mais aujourdhui qu'on voit cette main parricide,
Des reſtes de ta vie inſolemment avide,
Vouloir encor percer ce ſein infortuné,
Pour y chercher le cœur que tu m'avois donné;
De la paix qu'elle rompt je ne ſuis plus le gage,
Je briſe avec honneur non illuſtre eſclavage,
J'oſe reprendre un cœur pour aimer, & haïr,
Et ce n'eſt plus qu'à toi que je veux obéïr.
Le conſentiras-tu, cet effort ſur ma flame,
Toi, ſon vivant portrait, que j'adore dans l'ame,
Cher Prince, dont je n'oſe en mes plus doux ſouhaits
Fier encor le nom aux murs de ce Palais?
Je ſai quelles ſeront tes douleurs & tes craintes,
Je voi déja tes maux, j'entens déja tes plaintes;
Mais pardonne aux devoirs qu'éxige enfin un Roi
A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moi.
J'aurai mêmes douleurs, j'aurai mêmes alarmes,
S'il t'en coûte un ſoûpir, j'en verſerai des larmes.
Mais Dieux! que je me trouble en les voiant tous deux!
Amour, qui me confons, cache du moins tes feux,

Et content de mon cœur dont je te fais le Maître,
Dans mes regards ſurpris garde-toi de paroître.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, SELEUCUS, RODOGUNE,

ANTIOCHUS.

NE vous offenſez pas, Princeſſe, de nous voir
De vos yeux à vous-même expliquer le pouvoir.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que nos cœurs en ſoûpirent,
A vos premiers regards tous deux ils ſe rendirent,
Mais un profond reſpect nous fit taire, & brûler,
Et ce même reſpect nous force de parler.
L'heureux moment approche, où votre Deſtinée
Semble être aucunement à la nôtre enchaînée,
Puiſque d'un droit d'aîneſſe, incertain parmi nous
La nôtre attend un Sceptre, & la vôtre, un Epoux.
C'eſt trop d'indignité que notre Souveraine
De l'un de ſes captifs tienne le nom de Reine,
Notre amour s'en offenſe, & changeant cette loi,
Remet à notre Reine à nous choiſir un Roi.
Ne vous abaiſſés plus à ſuivre la Couronne,
Donnez-la, ſans ſouffrir qu'avec elle on vous donne,
Reglez notre deſtin qu'ont mal réglé les Dieux;
Notre ſeul droit d'aîneſſe eſt de plaire à vos yeux,
L'ardeur qu'allume en nous une flame ſi pure
Préfére votre choix au choix de la Nature,

Et

Et vient ſacrifier à votre élection
Toute notre eſpérance, & notre ambition.
Prononcez donc, Madame, & faites un Monarque.
Nous céderons ſans honte à cette illuſtre marque
Et celui qui perdra votre divin Objet,
Demeurera du moins votre premier Sujet:
Son amour immortel ſaura toûjours lui dire
Que ce rang près de vous vaut ailleurs un Empire,
Il y mettra ſa gloire, & dans un tel malheur
L'heur de vous obeïr flatera ſa douleur.

RODOGUNE.

Princes, je dois beaucoup à cette déférence
De votre ambition, & de votre eſperance.
Et j'en recevrois l'offre avec quelque plaiſir,
Si celles de mon rang avoient droit de choiſir.
Comme ſans leur avis les Rois diſpoſent d'elles,
Pour affermir leur Trône, ou finir leurs querelles
Le deſtin des Etats eſt arbitre du leur,
Et l'ordre des Traitez régle tout dans leur cœur.
C'eſt lui que ſuit le mien, & non pas la Couronne.
J'aimerai l'un de vous, parce qu'il me l'ordonne,
Du ſecret revelé j'en prendrai le pouvoir,
Et mon amour, pour naître, attendra mon devoir.
N'attendez rien de plus, ou votre attente eſt vaine.
Le choix que vous m'offrez appartient à la Reine,
J'entreprendrois ſur elle à l'accepter de vous.
Peut-être on vous a tu juſqu'où va ſon courroux,

Mais

Mais je dois par épreuve assez bien le connoître,
Pour fuir l'occasion de le faire renaître.
Que n'en ai-je souffert, & que n'a-t-elle osé?
Je veux croire avec vous que tout est appaisé,
Mais craignez avec moi que ce choix ne ranime
Cette haine mourante à quelque nouveau crime,
Pardonnez-moi ce mot qui viole un oubli,
Que la paix entre nous doit avoir établi.
Le feu qui semble éteint souvent dort sous la cendre,
Qui l'ose réveiller peut s'en laisser surprendre,
Et je mériterois qu'il me pût consumer,
Si je lui fournissois de quoi se rallumer.

SELEUCUS.

Pouvez-vous redouter sa haine renaissante,
S'il est en votre main de la rendre impuissante?
Faites un Roi, Madame, & régnez avec lui.
Son courroux desarmé demeure sans appui,
Et toutes ces fureurs sans effet rallumées
Ne pousseront en l'air que de vaines fumées.
Mais a-t elle intérêt au choix que vous ferez,
Pour en craindre les maux que vous vous figurez
La Couronne est à nous, & sans lui faire injure,
Sans manquer de respect aux droits de la Nature,
Chacun de nous à l'autre en peut céder sa part,
Et rendre à votre choix ce qu'il doit au hazard.
Qu'un si foible scrupule en notre faveur cesse.
Votre inclination vaut bien un droit d'ainesse,
Dont vous seriez traitée avec trop de rigueur,
S'il se trouvoit contraire aux vœux de votre cœur
On vous applaudiroit quand vous seriez à plaindre,

Pour

Pour vous faire régner, ce seroit vous contraindre
Vous donner la Couronne en vous tyrannisant,
Et verser du poison sur ce noble présent.
Au nom de ce beau feu qui tous deux nous consume,
Princesse, à notre espoir ôtez cette amertume,
Et permettez que l'heur, qui suivra votre Epoux,
Se puisse redoubler, à le tenir de vous.

RODOGUNE.

Ce beau feu vous aveugle, autant comme il vous brûle,
Et tâchant d'avancer, son effort vous recule.
Vous croiez que ce choix, que l'un & l'autre attend,
Pourra faire un heureux, sans faire un mécontent,
Et moi, quelque vertu que votre cœur prépare,
Je crains d'en faire deux, si le mien se déclare.
Non que de l'un & l'autre il dédaigne les vœux,
Je tiendrois à bonheur d'être à l'un de vous deux,
Mais souffrés que je suive enfin ce qu'on m'ordonne,
Je me mettrai trop haut, s'il faut que je me donne:
Quoi qu'aisément je céde aux ordres de mon Roi
Il n'est pas bien aisé de m'obtenir de moi,
Savez-vous quels devoirs, quels travaux, quels services,
Voudront de mon orgueil exiger les caprices?
Par quels degrez de gloire on me peut mériter?
En quels affeux périls il faudra vous jetter?
Ce cœur vous est acquis après le Diademe,
Princes, mais gardez-vous de le rendre à lui même.

Vous y renoncerez peut-être pour jamais,
Quand je vous aurai dit à quel prix je le mets.

SELEUCUS.

Quels seront les devoirs, quels travaux, quels services,
Dont nous ne vous fassions d'amoureux sacrifices
Et quels affreux périls pourrons-nous redouter,
Si c'est par ces degrez qu'on peut vous meriter?

ANTIOCHUS.

Princesse, ouvrez ce cœur, & jugés mieux du nôtre.
Jugez mieux du beau feu qui brule l'un & l'autre,
Et dites hautement à quel prix votre choix
Veut faire l'un de nous le plus heureux des Rois.

RODOGUNE.

Princes, le voulez-vous?

ANTIOCHUS.

C'est notre unique envie.

RODOGUNE.

Je verrai cette ardeur d'un répentir suivie.

SELEUCUS.

Avant ce répentir, tous deux nous périrons.

RODOGUNE.

Enfin vous le voulez?

SELEUCUS.

Nous vous en conjurons.

RODOGUNE.

Eh bien donc, il est temps de me faire connoître.
J'obéïs à mon Roi puisqu'un de vous doit l'être,
Mais quand j'aurai parlé, si vous vous en plaignez,
J'atteste tous les Dieux que vous m'y contraignez

Et

Et que c'eſt malgré moi, qu'à moi même renduë,
J'écoute une chaleur qui m'étoit défenduë,
Qu'un devoir rappelé me rend un ſouvenir,
Que la foi des Traitez ne doit plus retenir.
Tremblez, Princes, tremblez, au nom de votre Pere.
Il eſt mort, & pour moi par les mains d'une Mere,
Je l'avois oublié, ſujette à d'autres loix,
Mais libre, je lui rens enfin ce que je dois.
C'eſt à vous de choiſir mon amour, ou ma haine.
J'aime les Fils du Roi, je hais ceux de la Reine,
Réglez vous là-deſſus, & ſans plus me preſſer,
Voiez auquel des deux vous voulez renoncer.
Il faut prendre parti, mon choix ſuivra le vôtre,
Je reſpecte autant l'un, que je déteſte l'autre,
Mais ce que j'aime en vous du ſang de ce grand Roi.
S'il n'eſt digne de lui, n'eſt pas digne de moi,
Ce ſang que vous portez, ce Trône qu'il vous laiſſe,
Valent bien que pour lui votre cœur s'intéreſſe,
Votre gloire le veut, l'amour vous le preſcrit.
Qui peut contr'elle & lui ſoulever votre eſprit?
Si vous leur préférez une Mere cruelle,
Soiez cruels, ingrats, parricides comme elle.
Vous devez la punir ſi vous la condamnez,
Vous devez l'imiter ſi vous la ſoûtenez.
Quoi, cette ardeur s'éteint! l'un & l'autre ſoûpire!
J'avois ſçu le prévoir, j'avois ſçu le prédire.

ANTIOCHUS.

Princeſſe . . . .

RO-

RODOGUNE.

Il n'eſt plus temps, le mot en eſt lâché,
Quand j'ai voulu me taire, en vain je l'ai tâché.
Appellez ce devoir haine, rigueur, colére,
Pour gagner Rodogune, il faut vanger un Pere,
Je me donne à ce prix. Oſez me mériter,
Et voyez qui de vous daignera m'accepter.
Adieu, Princes.

SCENE V.

ANTIOCHUS, SELEUCUS,

ANTIOCHUS.

HElas! c'eſt donc ainſi qu'on traite
Les plus profonds reſpects d'une amour ſi parfaite!

SELEUCUS.

Elle nous fuit, mon Frere, après cette rigueur.

ANTIOCHUS.

Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

SELEUCUS.

Que le Ciel eſt injuſte! Une ame ſi cruelle,
Méritoit notre Mere, & devoit naître d'elle.

ANTIOCHUS.

Plaignons-nous ſans blaſphême.

SELEUCUS.

Ah, que vous me gênez
Par cette retenuë où vous vous obſtinez!
Faut-il encor régner, faut-il l'aimer encore?

ANTIOCHUS.

Il faut plus de reſpect pour celle qu'on adore.

SE-

SELEUCUS.

C'eſt, ou d'elle, ou du Trône être ardemment épris.
Que vouloir, ou l'aimer, ou régner à ce prix.

ANTIOCHUS.

C'eſt & d'elle, & de lui tenir bien peu de compte,
Que faire une révolte, & ſi pleine, & ſi prompte,

SELEUCUS.

Lorſque l'obéiſſance a tant d'impiété,
La révolte devient une néceſſité.

ANTIOCHUS.

La révolte, mon Frere, eſt bien précipitée,
Quand la loi qu'elle rompt peut être retractée,
Et c'eſt à nos déſirs trop de témérité
De vouloir de tels biens avec facilité.
Le Ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire,
Pour gagner un triomphe, il faut une victoire.
Mais que je tâche en vain de flater nos tourmens!
Nos malheurs ſont plus forts que ces déguiſemens,
Leur excès à mes yeux paroit un noir abîme,
Où la haine s'aprête à couronner le crime,
Où la gloire eſt ſans nom, la vertu ſans honneur,
Où ſans un parricide il n'eſt point de bonheur,
Et voiant de ces maux l'épouvantable image,
Je me ſens affoiblir, quand je vous encourage.
Je frémis, je chancelle, & mon cœur abatu
Suit tantôt ſa douleur, & tantôt ſa vertu.
Mon Frere, pardonnez à des diſcours ſans ſuite,

Qui font trop voir le trouble où mon ame eſt réduite.

SELEUCUS.

J'en ferois comme vous, ſi mon eſprit troublé
Ne ſecouoit le joug dont il eſt accablé.
Dans mon ambition, dans l'ardeur de ma flame,
Je voi ce qu'eſt un Trône, & ce qu'eſt une Femme,
Et jugeant par leur prix de leur poſſeſſion,
J'éteins enfin ma flame, & mon ambition;
Et je vous céderois l'une & l'autre avec joye,
Si, dans la liberté que le Ciel me renvoie,
La crainte de vous faire un funeſte préſent
Ne me jettoit dans l'ame un remords trop cuiſant.
Dérobons-nous, mon Frere, à ces ames cruelles,
Et laiſſons-les ſans nous achever leurs querelles.

ANTIOCHUS.

Comme j'aime beaucoup, j'eſpére encor un peu.
L'eſpoir ne peut s'éteindre, où brûle tant de feu,
Et ſon reſte confus me rend quelques lumiéres,
Pour juger mieux que vous de ces ames ſi fiéres.
Croiez-moi, l'une & l'autre a redouté nos pleurs,
Leur fuite à nos ſoûpirs a dérobé leurs cœurs,
Et ſi tantôt leur haine eût attendu nos larmes,
Leur haine à nos douleurs auroit rendu les armes

SELEUCUS.

Pleurez donc à leurs yeux, gémiſſez, ſoûpirez,
Et je craindrai pour vous ce que vous eſpérez.
Quoi qu'en votre faveur vos pleurs obtiennent d'elles,
Il vous faudra parer leurs haines mutuelles,
Sauver l'une de l'autre, & peut-être leurs coups.

Vous

Vous trouvant au milieu, ne perceront que vous.
C'eſt ce qu'il faut pleurer. Ni Maîtreſſe, ni Mere,
N'ont plus de choix ici, ni de loix à nous faire.
Quoique leur rage éxige, ou de vous ou de moi,
Rodogune eſt à vous, puiſque je vous fais Roi.
Epargnez vos ſoûpris près de l'une & de l'autre,
J'ai trouvé mon bonheur, ſaiſiſſez vous du vôtre,
Je n'en ſuis point jaloux, & ma triſte amitié
Ne le verra jamais que d'un œil de pitié.

SCENE VI.

ANTIOCHUS.

QUe je ſerois heureux, ſi je n'aimois un Frere!
Lorſqu'il ne veut pas voir le mal qu'il ſe veut faire,
Mon amitié s'oppoſe à ſon aveuglement.
Elle agira pour vous, mon Frere, également,
Et n'abuſera point de cette violence,
Que l'indignation fait à votre eſpérance.
La peſanteur du coup ſouvent nous étourdit.
On le croit repouſſé, quand il s'approfondit,
Et quoiqu'un juſte orgueil ſur l'heure perſuade,
Qui ne ſent point ſon mal eſt d'autant plus malade
Ces ombres de ſanté cachent mille poiſons,
Et la mort ſuit de près ces fauſſes guériſons.
Daignent les juſtes Dieux rendre vain ce préſage!
Cependant allons voir ſi nous vaincrons l'orage,
Et ſi contre l'effort d'un ſi puiſſant courroux
La Nature, & l'Amour voudront parler pour nous.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANTIOCHUS, RODOGUNE.

RODOGUNE.

PRince, qu'ai-je entendu ? parce que je ſoûpire,
Vous préſumez que j'aime, & vous m'oſez le dire !
Eſt-ce un Frere, eſt-ce vous dont la témérité
S'imagine. . .

ANTIOCHUS.

Appaiſez ce courage irrité,
Princeſſe, aucun de nous ne ſeroit téméraire
Juſqu'à s'imaginer qu'il eût l'heur de vous plaire.
Je voi votre mérite, & le peu que je vaux,
Et ce Rival ſi cher connoit mieux ſes défauts.
Mais ſi tantôt ce cœur parloit par votre bouche,
Il veut que nous croiyons qu'un peu d'amour le touche,
Et qu'il daigne écouter quelques-uns de nos vœux,
Puiſqu'il tient à bonheur d'être à l'un de nous deux.
Si c'eſt préſomption de croire ce miracle,
C'eſt une impiété de douter de l'oracle,
Et mériter les maux où vous nous condamnez,
Qu'éteindre un bel eſpoir que vous nous ordonnez.

Prin-

Princeſſe, au nom des Dieux, au nom de cette flame....

RODOGUNE.

Un mot ne fait pas voir juſques au fond d'une ame
Et votre eſpoir trop prompt prend trop de vanité
Des termes obligeans de ma civilité.
Je l'ai dit, il eſt vrai, mais quoiqu'il en puiſſe être.
Meritez cet amour que vous voulez connoître.
Lorſque j'ai ſoûpiré, ce n'étoit pas pour vous.
J'ai donné ces ſoûpirs aux Manes d'un Epoux,
Et ce ſont les effets du ſouvenir fidelle
Que ſa mort à toute heure en mon ame rapelle.
Princes, ſoyez ſes Fils, & prenez ſon parti.

ANTIOCHUS.

Recevés donc ſon cœur en nous deux réparti.
Ce cœur qu'un ſaint amour rangea ſous votre Empire,
Ce cœur pour qui le vôtre à tout moment ſoûpire
Ce cœur en vous aimant indignement percé,
Reprend, pour vous aimer, le ſang qu'il a verſé,
Il ſe reprend en nous, il revit, il vous aime,
Et montre, en vous aimant, qu'il eſt encor le même.
Ah, Princeſſe, en l'état où le Sort nous a mis,
Pouvons-nous mieux montrer que nous ſommes ſes Fils? RODOGUNE.
Si c'eſt ſon cœur en vous qui revit, & qui m'aime,
Faites ce qu'il feroit, s'il vivoit en lui-même?
A ce cœur qu'il vous laiſſe ofez préter un bras.
Pouvez-vous le porter, & ne l'écouter pas?
S'il vous explique mal ce qu'il en doit attendre,

Il emprunte ma voix pour ſe mieux faire entendre
Une ſeconde fois il vous le dit par moi,
Prince, il faut le vanger.

ANTIOCHUS.

J'accepte cette loi,
Nommez les Aſſaſſins & j'y cours.

RODOGUNE.

Quel myſtére
Vous fait, en l'acceptant, méconnoître une Mere,

ANTIOCHUS.

Ah! ſi vous ne voulez voir finir nos deſtins,
Nommez d'autres Vangeurs, ou d'autres Aſſaſſins

RODOGUNE.

Ah! je voi trop régner ſon parti dans votre ame,
Prince, vous le prenez.

ANTIOCHUS.

Oui, je le prens, Madame,
Et j'apporte à vos pieds le plus pur de ſon ſang,
Que la Nature enferme en ce malheureux flanc.
Satisfaite vous-même à cette voix ſecrette,
Dont la vôtre envers nous daigne être l'interpréte
Exécutez ſon ordre, & hâtez vous ſur moi
De punir une Reine, & de vanger un Roi.
Mais quitte par ma mort d'un devoir ſi ſévére,
Ecoutez en un autre en faveur de mon Frere.
De deux Princes unis à ſoûpirer pour vous,
Prenez l'un pour victime, & l'autre pour Epoux,
Puniſſés un des Fils des crimes de la Mere,
Mais païez l'autre auſſi des ſervices du Pere,
Et laiſſez un exemple à la poſtérité
Et de rigueur entiére, & d'entiére équité.

Quoi

Quoi, n'écouterez-vous, ni l'amour, ni la haine?
Ne pourrai-je obtenir, ni ſalaire, ni peine?
Ce cœur qui vous adore, & que vous dédaignez...

RODOGUNE.

Hélas, Prince!

ANTIOCHUS.

Eſt-ce encor le Roi que vous plaignez?
Ce ſoûpir ne va-t-il que vers l'Ombre d'un Pere?

RODOGUNE.

Allez, ou pour le moins rapellez votre Frere.
Le combat pour mon ame étoit moins dangereux
Lorſque je vous avois à combattre tous deux.
Vous êtes plus fort ſeul que vous n'étiez enſemble
Je vous bravois tantôt, & maintenant je tremble,
J'aime, n'abuſez pas, Prince, de mon ſecret,
Au milieu de ma haine il m'échape à regret,
Mais enfin il m'échape, & cette retenuë
Ne peut plus ſoûtenir l'effort de votre vuë.
Oui, j'aime un de vous deux, malgré ce grand courroux,
Et ce dernier ſoûpir dit aſſez que c'eſt vous.
Un rigoureux devoir à cet amour s'oppoſe,
Ne m'en accuſez point, vous en êtes la cauſe.
vous l'avez fait renaître en me preſſant d'un choix
Qui rompt de vos Traitez les favorables loix.
D'un Pere mort pour moi voiez le ſort étrange.
Si vous me laiſſez libre, il faut que je le vange,
Et mes feux dans mon ame ont beau s'en mutiner.
Ce n'eſt qu'à ce prix ſeul que je puis me donner;
Mais ce n'eſt pas de vous qu'il faut que je l'attende
Votre refus eſt juſte, autant que ma demande,

A force de reſpect votre amour s'eſt trahi.
Je voudrois vous haïr, s'il m'avoit obei,
Et je n'eſtime pas l'honneur d'une vangeance
Juſqu'à vouloir d'un crime être la recompenſe.
Rentrons donc ſous les loix que m'impoſe la Paix
Puiſque m'en affranchir, c'eſt vous perdre à jamais.
Prince, en votre faveur je ne puis davantage,
L'orgueil de ma naiſſance enfle encor mon courage,
Et quelque grand pouvoir que l'amour ait ſur moi,
Je n'oublirai jamais que je me dois un Roi,
Oui, malgré mon amour j'attendrai d'une Mere,
Que le Trône me donne, ou vous, ou votre Frere.
Attendant ſon ſecret, vous aurez mes déſirs,
Et s'il le fait régner, vous aurez mes ſoûpirs.
C'eſt tout ce qu'à mes feux ma gloire peut permettre,
Et tout ce qu'à vos feux les miens oſent promettre.

ANTIOCHUS.

Que voudrois-je de plus? Son bonheur eſt le mien.
Rendez heureux ce Frere, & je ne perdrai rien,
L'amitié y conſent, ſi l'amour l'appréhende.
Je benirai le Ciel d'une perte ſi grande,
Et quittant les douceurs de cet eſpoir flotant
Je mourrai de douleur, mais je mourrai content.

RODOGUNE.

Et moi, ſi mon deſtin entre ſes mains me livre,

Pour

Pour un autre que vous s'il m'ordonne de vivre,
Mon amour.... mais adieu, mon esprit se confond.
Prince, si votre flame à la mienne répond,
Si vous n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aime,
Ne me revoyez point, qu'avec le Diadême.

SCENE II.

ANTIOCHUS.

LEs plus doux de mes vœux enfin sont exaucez,
Tu viens de vaincre, Amour, mais ce n'est pas assez.
Si tu veux triompher en cette conjoncture,
Après avoir vaincu, fais vaincre la Nature,
Et prête-lui pour nous ces tendres sentimens
Que ton ardeur inspire aux cœurs des vrais Amans,
Cette pitié qui force, & ces dignes foiblesses
Dons la vigueur détruit les fureurs vangeresses.
Voici la Reine: Amour, Nature, justes Dieux,
Faites-la moi fléchir, ou mourir à ses yeux.

SCENE III.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS. LAONICE.

CLEOPATRE.

ET bien, Antiochus, vous dois-je la Couronne?

ANTIOCHUS.

Madame, vous savez si le Ciel me la donne.

CLEOPATRE.

Vous ſavez mieux que moi, ſi vous la méritez.

ANTIOCHUS.

Je ſai que je péris, ſi vous ne m'écoutez.

CLEOPATRE.

Un peu trop lent peut-être à ſervir ma colére,
Vous vous êtes laiſſé prévenir par un Frére?
Il a ſû me vanger quand vous deliberiez,
Et je dois à ſon bras ce que vous eſperiez?
Je vous en plains, mon Fils, ce malheur eſt extrême
C'eſt périr en effet que perdre un Diadême.
Je n'y ſai qu'un reméde, encor eſt-il fâcheux,
Etonnant, incertain, & triſte pour tous deux,
Je périrai moi-même, avant que de le dire;
Mais enfin on perd tout, quand on perd un Empire.

ANTIOCHUS.

Le reméde à nos maux eſt tout en votre main,
Et n'a rien de fâcheux, d'étonnant, d'incertain.
Votre ſeule colére a fait notre infortune.
Nous perdons tout, Madame, en perdant Rodogune,
Nous l'adorons tous deux; jugez en quels tourmens
Nous jette la rigueur de vos commandemens.
L'aveu de cet amour ſans doute vous offenſe,
Mais enfin nos malheurs croiſſent par le ſilence,
Et votre cœur qu'aveugle un peu d'inimitié,
S'il ignore nos maux, n'en peut prendre pitié,
Au point où je les voi, c'en eſt le ſeul reméde.

CLE-

CLEOPATRE.

Quelle aveugle fureur vous même vous posséde?
Avez-vous oublié que vous parlez à moi,
Ou si vous présumez être déja mon Roi?

ANTIOCHUS.

Je tâche avec respect à vous faire connoitre
Les forces d'un amour que vous avez fait naître.

CLEOPATRE.

Moi? j'aurois allumé cet insolent amour?

ANTIOCHUS.

Et quel autre prétexte a fait notre retour?
Nous avez-vous mandez qu'afin qu'un droit d'ainesse
Donnât à l'un de nous le Trône, & la Princesse?
Vous avez bien fait plus, vous nous l'avez fait voir,
Et c'étoit par vos mains nous mettre en son pouvoir.
Qui de nous deux, Madame, eût osé s'en défendre,
Quand vous nous ordonniez à tous deux d'y prétendre?
Si la beauté dès lors n'eût allumé nos feux,
Le devoir auprès d'elle eût attaché nos vœux,
Le désir de régner eût fait la même chose,
Et dans l'ordre des loix que la Paix nous impose,
Nous devions aspirer à sa possession,
Par amour, par devoir, ou par ambition.
Nous avons donc aimé, nous avons crû vous plaire,
Chacun de nous n'a craint que le bonheur d'un Frere,

Et

Et cette crainte enfin cédant à l'amitié,
J'implore pour tous deux un moment de pitié.
Avons-nous dû prévoir cette haine cachée,
Que la foi des Traitez n'avoit point arrachée?

CLEOPATRE.

Non, mais vous avez dû garder le ſouvenir,
Des hontes que pour vous j'avois ſû prévenir,
Et de l'indigne état ou votre Rodogune
Sans moi, ſans mon courage, eût mis votre fortune.
Je croyois que vos cœurs ſenſibles à ces coups
En ſauroient conſerver un généreux courroux,
Et je le retenois avec ma douceur feinte,
Afin que groſſiſſant ſous un peu de contrainte,
Ce torrent de colere & de reſſentiment
Fût plus impétueux en ſon debordement.
Je fais plus maintenant, je preſſe, ſollicite,
Je commande, menace, & rien ne vous irrite.
Le Sceptre, dont ma main vous doit récompenſer
N'a point dequoi vous faire un moment balancer
Vous ne conſiderez, ni lui, ni mon injure,
L'amour étouffe en vous la voix de la Nature,
Et je pourrois aimer des Fils dénaturez!

ANTIOCHUS.

La Nature & l'Amour ont leurs droits ſéparez,
L'un n'ôte point à l'autre une ame qu'il poſſéde.

CLEOPATRE.

Non, non, où l'Amour régne, il faut que l'autre céde.

ANTIOCHUS.

Leurs charmes à nos cœurs ſont également doux.

Nous

Nous perirons tous deux, s'il faut périr pour vous
Mais auſſi....

CLEOPATRE.

Pourſuivez, Fils ingrat & rebelle.

ANTIOCHUS.

Nous périrons tous deux, s'il faut périr pour elle.

CLEOPATRE.

Périſſez, périſſez. Votre rebellion
Mérite plus d'horreur que de compaſſion.
Mes yeux ſauront le voir ſans verſer une larme,
Sans regarder en vous que l'Objet qui vous charme,
Et je triompherai, voyant périr mes Fils,
De ſes Adorateurs, & de mes Ennemis.

ANTIOCHUS.

Et bien triomphez-en, que rien ne vous retienne.
Votre main tremble-t-elle? y voulez-vous la mienne?
Madame, commandez, je ſuis prêt d'obéïr,
Je percerai ce cœur qui vous oſe trahir,
Heureux ſi par ma mort je puis vous ſatisfaire,
Et noyer dans mon ſang toute votre colére.
Mais ſi la dureté de votre averſion
Nomme encor notre amour une rebellion,
Du moins ſouvenez-vous qu'elle n'a pris pour armes,
Que de foibles ſoûpirs. & d'impuiſſantes larmes.

CLEOPATRE.

Ah! que n'a-t-elle pris, & la flame, & le fer,
Que bien plus aiſément j'en ſaurois triompher!
Vos larmes dans mon cœur ont trop d'intelligence,

Elles

Elles ont preſque éteint cette ardeur de vangeance,
Je ne puis refuſer des ſoupirs à vos pleurs,
Je ſens que je ſuis Mere auprès de vos douleurs.
C'en eſt fait, je me rens, & ma colére expire.
Rodogune eſt à vous auſſi-bien que l'Empire,
Rendez graces aux Dieux qui vous ont fait l'aîné,
Poſſedez-la, régnez.

ANTIOCHUS.

O moment fortuné?
O trop heureuſe fin de l excès de ma peine!
Je rens graces aux Dieux qui calment votre haine
Madame, eſt-il poſſible?

CLEOPATRE.

En vain j'ai réſiſté,
La Nature eſt trop forte, & mon cœur s'eſt dompté
Je ne vous dis plus rien, vous aimés votre Mére,
Et votre amour pour moi taira ce qu'il faut taire.

ANTIOCHUS.

Quoi! je triomphe donc ſur le point de périr,
La main qui me bleſſoit a daigné me guérir!

CLEOPATRE.

Oui, je veux couronner une flame ſi belle.
Allez à la Princeſſe en porter la nouvelle.
Son cœur comme le vôtre en deviendra charmé;
Vous n'aimeriez pas tant, ſi vous n'étiez aimé.

ANTIOCHUS.

Heureux Antiochus! heureuſe Rodogune!
Oui, Madame, entre nous la joye en eſt commune

CLEOPATRE.

Allés donc, ce qu'ici vous perdez de momens

Sont

Sont autant de larcins à vos contentemens.
Et ce ſoir deſtiné pour la cérémonie,
Fera voir pleinement ſi ma haine eſt finie.

ANTIOCHUS.

Et nous vous ferons voir tous nos déſirs bornez
A vous donner en nous des Sujets couronnez.

SCENE IV.

CLEOPATRE, LAONICE.

LAONICE.

ENfin, ce grand courage a vaincu ſa colére.

CLEOPATRE.

Que ne peut point un Fils ſur le cœur d'une Mére?

LAONICE.

Vos pleurs coulent encor, & ce cœur adouci...

CLEOPATRE.

Envoyez-moi ſon Frere, & nous laiſſez ici.
Sa douleur ſera grande, à ce que je préſume;
Mais j'en ſaurai ſur l'heure adoucir l'amertume.
Ne lui témoignez rien, il lui ſera plus doux
D'apprendre tout de moi, qu'il ne ſeroit de vous.

SCENE V.

CLEOPATRE.

QUe tu pénétres mal le fond de mon courage!
Si je verſe des pleurs, ce ſont des pleurs de rage,
Et ma haine qu'en vain tu crois s'évanouïr,
Ne les a fait couler, qu'afin de t'éblouïr.
Je ne veux plus que moi dedans ma confidence.

Et

Et toi, crédule Amant que charme l'apparence,
Et dont l'eſpoir léger s'attache avidement,
Aux attraits captieux de mon déguiſement,
Va, triomphe en idée avec ta Rodogune,
Au ſort des Immortels préfére ta fortune,
Tandis que mieux inſtruite en l'art de me vanger
En de nouveaux malheurs je ſaurai te plonger.
Ce n'eſt pas tout d'un coup que tant d'orgueil trébuche.
De qui ſe rend trop-tôt on doit craindre une embuche.
Et c'eſt mal démêler le cœur d'avec le front,
Que prendre pour ſincére un changement ſi promt.
L'effet te fera voir comme je ſuis changée.

SCENE VI.

CLEOPATRE, SELEUCUS.

CLEOPATRE.

SAvez-vous, Seleucus, que je me ſuis vangée?

SELEUCUS.

Pauvre Princeſſe, hélas!

CLEOPATRE.

Vous déplorez ſon ſort?
Quoi, l'aimiez vous?

SELEUCUS.

Aſſez pour regretter ſa mort.

CLEOPATRE.

Vous lui pouvez ſervir encor d'Amant fidelle.
Si j'ai ſçu me vanger, ce n'a pas été d'elle.

SE-

SELEUCUS.

O Ciel! & de qui donc, Madame?

CLEOPATRE.

C'eſt de vous,
Ingrat, qui n'aſpirez qu'à vous voir ſon Epoux,
De vous qui l'adorez en dépit d'une Mere,
De vous qui dédaignez de ſervir ma colére,
De vous de qui l'amour, rebelle à mes déſirs,
S'oppoſe à ma vangeance, & détruit mes plaiſirs.

SELEUCUS.

De moi!

CLEOPATRE.

De toi, perfide. Ignore, diſſimule
Le mal que tu dois craindre, & le feu qui te brûle,
Et ſi pour l'ignorer tu crois t'en garantir,
Du moins en l'apprenant, commence à le ſentir.
Le Trône étoit à toi par le droit de naiſſance,
Rodogune avec lui tomboit en ta puiſſance,
Tu devois l'épouſer, tu devois etre Roi;
Mais comme ce ſecret n'eſt connu que de moi,
Je puis, comme je veux, tourner le droit d'aîneſſe,
Et donne à ton Rival ton Sceptre & ta Maîtreſſe.

SELEUCUS.

A mon Frere?

CLEOPATRE.

C'eſt lui que j'ai nommé l'aîné.

SELEUCUS.

Vous ne m'affligez point de l'avoir couronné,
Et par une raiſon qui vous eſt inconnuë,
Mes propres ſentimens vous avoient prévenuë
Les biens que vous m'ôtez n'ont point d'attraits
ſi doux

Que mon cœur n'ait donnez à ce Frere avant vous
Et ſi vous bornez-là toute votre vangeance,
Vos déſirs & les miens ſeront d'intelligence.

CLEOPATRE.

C'eſt ainſi qu'on déguiſe un violent dépit.
C'eſt ainſi qu'une feinte au dehors l'aſſoupit,
Et qu'on croit amuſer de fauſſes patiences,
Ceux dont en l'ame on craint les juſtes défiances.

SELEUCUS.

Quoi, je conſerverois quelque courroux ſecret !

CLEOPATRE.

Quoi, lâche, tu pourrois la perdre ſans regret ?
Elle de qui les Dieux te donnoient l'hyménée ?
Elle dont tu plaignois la perte imaginée ?

SELEUCUS.

Conſidérer ſa perte avec compaſſion,
Ce n'eſt pas aſpirer à ſa poſſeſſion.

CLEOPATRE.

Que la mort la raviſſe, ou qu'un Rival l'emporte,
La douleur d'un Amant eſt également forte,
Et tel qui ſe conſole après l'inſtant fatal,
Ne ſauroit voir ſon bien aux mains de ſon Rival
Piqué juſques au vif il tâche à le reprendre,
Il fait de l'inſenſible, afin de mieux ſurprendre,
D'autant plus animé, que ce qu'il a perdu
Par rang, ou par mérite, à ſa flame étoit dû,

SELEUCUS.

Peut-être ; mais enfin par quel amour de Mere
Preſſez-vous tellement ma douleur contre un Frere ?
Prenez-vous intérêt à la faire éclater ?

CLE-

CLEOPATRE.

J'en prens à la connoître, & la faire avorter;
J'en prens à conſerver malgré toi mon ouvrage
Des jaloux atentats de ta ſecrette rage.

SELEUCUS.

Je le veux croire ainſi, mais quel autre intérêt
Nous fait tous deux aînez, quand, & comme il vous plaît?
Qui des deux vous doit croire, & par quelle juſtice
Faut-il que ſur moi ſeul tombe tout le ſupplice,
Et que du même amour dont nous ſommes bleſſez,
Il ſoit recompenſé, quand vous m'en puniſſez?

CLEOPATRE.

Comme Reine, à mon choix je fais juſtice, ou grace.
Et je m'étonne fort d'où vous vient cette audace,
D'où vient qu'un Fils vers moi noirci de trahiſon,
Oſe de mes faveurs me demander raiſon?

SELEUCUS.

Vous pardonnerez donc ces chaleurs indiſcretes
Je ne ſuis point jaloux du bien que vous lui faites,
Et je voi quel amour vous avez pour tous deux,
Plus que vous ne penſez, & plus que je ne veux.
Le reſpect me defend d'en dire davantage.
Je n'ai, ni faute d'yeux, ni faute de courage,
Madame, mais enfin n'eſpérez voir en moi
Qu'amitié pour mon Frére, & zéle pour mon Roi.
Adieu.

SCENE VII.

CLEOPATRE.

DE quel malheur ſuis je encore capable ?
Leur amour m'offenſoit, leur amitié m'accable,
Et contre mes fureurs je trouve en mes deux Fils
Deux Enfans revoltez, & deux Rivaux unis.
Quoi, ſans émotion perdre Trône, & Maîtreſſe ?
Quel eſt ici ton charme, odieuſe Princeſſe,
Et par quel privilége, allumant de tels feux,
Peux-tu n'en prendre qu'un, & m'oter tous les deux ?
N'eſpére pas pourtant triompher de ma haine.
Pour régner ſur deux cœurs, tu n'es pas encor Reine.
Je ſai bien qu'en l'état où tous deux je les voi
Il me les faut percer pour aller juſqu'à toi,
Mais n'importe ; mes mains ſur le Pere enhardies
Pour un bras refuſé ſauront prendre deux vies.
Leurs jours également ſont pour moi dangereux,
J'ai commencé par lui, j'acheverai par eux.
Sors de mon cœur, Nature, ou fai qu'ils m'obeïſſent.
Fai-les ſervir ma haine, ou conſens qu'ils périſſent
Mais déja l'un a vû que je les veux punir,
Souvent qui tarde trop ſe laiſſe prévenir.
Allons chercher le tems d'immoler mes victimes,
Et de me rendre heureuſe à force de grands crime

Fin du quatriéme Acte.

AC-

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLEOPATRE.

ENfin, graces aux Dieux, j'ai moins d'un Ennemi.
La mort de Seleucus m'a vangée à demi;
Son Ombre, en attendant Rodogune & ſon Frere,
Peut déja de ma part les promettre à ſon Pere
Ils le ſuivront de près, & j'ai tout préparé,
Pour réünir bien-tôt ce que j'ai ſéparé.
O toi! qui n'attens plus que la cérémonie,
Pour jetter à mes pieds ma Rivale punie,
Et par qui deux Amans vont d'un ſeul coup du Sort
Recevoir l'hymenée, & le Trône, & la mort.
Poiſon, me ſauras-tu rendre mon Diadême?
Le fer m'a bien ſervie, en feras tu de même?
Me ſeras-tu fidelle? Et toi, que me veux tu,
Ridicule retour d'une ſotte vertu,
Tendreſſe dangereuſe, autant comme importune,
Je ne veux point pour Fils l'Epoux de Rodogune,
Et ne voi plus en lui les reſtes de mon ſang.
S'il m'arrache du Trône, & la met en mon rang.

Reſte du ſang ingrat d'un Epoux infidelle,
Héritier d'une flame envers moi criminelle.
Aime mon Ennemie, & péris comme lui.
Pour la faire tomber, j'abatrai ſon appui,
Auſſi bien ſous mes pas c'eſt creuſer un abime,
Que retenir ma main ſur la moitié du crime,
Et te faiſant mon Roi, c'eſt trop me négliger,
Que de laiſſer ſur moi Pere & Frere à vanger.
Qui ſe vange à demi court lui meme à ſa peine,
Il faut, ou condamner, ou couronner ſa haine.
Dût le Peuple en fureur pour ſes Maitres nouveaux
De mon ſang odieux arroſer leurs tombeaux;
Dût le Parthe vangeur me trouver ſans défenſe,
Dût le Ciel égaler le ſupplice à l'offenſe,
Tröne, à t'abandonner je ne puis conſentir.
Par un coup de tonnerre il vaut mieux en ſortir,
Il vaut mieux mériter le ſort le plus étrange.
Tombe ſur moi le Ciel, pourvû que je me vange.
J'en recevrai le coup d'un viſage remis.
Il eſt doux de périr après ſes Ennemis,
Et de quelque rigueur que le Deſtin me traite,
Je pers moins à mourir, qu'à vivre leur Sujette.
Mais voici Laonice, il faut diſſimuler,
Ce que le ſeul effet doit bien-töt réveler.

(O)

SCE-

SCENE II.

CLEOPATRE, LAONICE.

CLEOPATRE.

Viennent-ils, nos Amans?

LAONICE.

Ils approchent, Madame,
On lit deſſus leur front l'allegreſſe de l'ame.
L'Amour s'y fait paroitre avec la Majeſté,
Et ſuivant le vieil ordre en Syrie uſité,
D'une grace en tous deux toute auguſte, & Royale
Ils viennent prendre ici la Coupe Nuptiale,
Pour s'en aller au Temple, au ſortir du Palais,
Par les mains du Grand Prêtre être unis à jamais.
C'eſt-là qu'il les attend pour benir l'alliance.
Le Peuple tout ravi par ſes vœux le devance,
Et pour eux à grands cris demande aux Immortels
Tout ce qu'on leur ſouhaite aux pieds de leurs Autels,
Impatient pour eux que la cérémonie
Ne commence bien-tôt, ne ſoit bien-tôt finie.
Les Parthes à la foule aux Syriens mêlez,
Tous nos vieux differens de leur ame éxilez,
Font leur Suite aſſez groſſe, & d'une voix commune
Beniſſent à l'envi le Prince, & Rodogune.
Mais je les voi déja, Madame; c'eſt à vous
A commencer ici des ſpectacles ſi doux.

SCENE III.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, LAONICE, Troupe de Parthes, & de Syriens.

CLEOPATRE,

APprochez, mes Enfans, (car l'amour maternelle,
Madame, dans mon cœur vous tient déja pour telle,
Et je croi que ce nom ne vous déplaira pas.)

RODOGUNE.

Je le chérirai même au delà du trépas.
Il m'eſt trop doux, Madame, & tout l'heur que j'eſpére,
C'eſt de vous obéïr, & reſpecter en Mere.

CLEOPATRE.

Aimez moi ſeulement, vous allez être Rois,
Et s'il faut du reſpect, c'eſt moi qui vous le dois.

ANTIOCHUS.

Ah! ſi nous recevons la ſuprême puiſſance,
Ce n'eſt pas pour ſortir de votre obéïſſance.
Vous régnerez ici, quand nous y régnerons,
Et ce ſeront vos loix que nous y donnerons.

CLEOPATRE.

J'oſe le croire ainſi, mais prenez votre place,
Il eſt tems d'avancer ce qu'il faut que je faſſe.

Ici Antiochus s'aſſied dans un fauteuil, Rodogune à ſa gauche en même rang, & Cléopatre

patre à ſa droite, mais en rang inférieur, & qui marque quelque inégalité. Oronte s'aſſied auſſi à la gauche de Rodogune, avec la même difference, & Cléopatre, pendant qu'ils prennent leurs places, parle à l'oreille de Laonice, qui s'en va querir une Coupe pleine de vin empoiſonné. Après qu'elle eſt partie, Cléopatre continuë.

Peuple qui m'écoutez, Parthes & Syriens,
Sujets du Roi ſon Frere, ou qui fûtes les miens,
Voici de mes deux Fils celui qu'un droit d'aîneſſe
Eléve ſur le Trône, & donne à la Princeſſe.
Je lui rens cet Etat que j'ai ſauvé pour lui,
Je ceſſe de régner, il commence aujourd'hui.
Qu'on ne me traite plus ici de Souveraine.
Voici votre Roi, Peuple, & voila votre Reine.
Vivez pour les ſervir, reſpectez les tous deux,
Aimez les, & mourez, s'il eſt beſoin, pour eux.
Oronte, vous voyez avec quelle franchiſe
Je leur rens ce pouvoir, dont je me ſuis démiſe.
Prêtez les yeux au reſte, & voyez les effets
Suivre de point en point les Traitez de la Paix.

Laonice revient avec une coupe à la main.

ORONTE.

Votre ſincérité s'y fait aſſez paroître,
Madame, & j'en ferai récit au Roi mon Maître.

CLEOPATRE.

L'hymen eſt maintenant notre plus cher ſouci.
L'uſage veut, mon Fils, qu'on le commence ici.

Recevez de ma main la Coupe Nuptiale,
Pour être après unis ſous la foi conjugale.
Puiſſe-t-elle être un gage envers votre Moitié,
De votre amour enſemble, & de mon amitié.

ANTIOCHUS *prenant la coupe.*

Ciel, que ne dois-je point aux bontez d'une Mere

CLEOPATRE.

Le tems preſſe, & votre heur d'autant plus ſe differe.

ANTIOCHUS *à Rodogune.*

Madame, hâtons donc ces glorieux momens.
Voici l'heureux eſſai de nos contentemens.
Mais ſi mon Frere étoit le témoin de ma joye...

CLEOPATRE.

C'eſt être trop cruel, de vouloir qu'il la voye.
Ce ſont des déplaiſirs qu'il fait bien d'épargner,
Et ſa douleur ſecrette a droit de l'éloigner.

ANTIOCHUS.

Il m'avoit aſſuré qu'il la verroit ſans peine.
Mais n'importe, achevons.

SCENE VI.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, TIMAGENE, LAONICE.

TIMAGENE.

AH! Seigneur,

CLEOPATRE.

Timagéne,
Quelle

Quelle eſt votre inſolence?

TIMAGENE.

Ah! Madame.

ANTIOCHUS *rendant la coupe à Laonice.*

Parlez.

TIMAGENE.

Souffrez pour un moment que mes ſens rappellez...

ANTIOCHUS.

Qu'eſt-il donc arrivé?

TIMAGENE.

Le Prince votre Frere...

ANTIOCHUS.

Quoi, ſe voudroit-il rendre à mon bonheur contraire?

TIMAGENE.

L'ayant cherché long-tems, afin de divertir
L'ennui que de ſa perte il pouvoit reſſentir,
Je l'ai trouvé, Seigneur, au bout de cette Allée,
Où la clarté du Ciel ſemble toûjours voilée.
Sur un lit de gazon de foibleſſe étendu,
Il ſembloit déplorer ce qu'il avoit perdu,
Son ame à ce penſer paroiſſoit attachée.
Sa tête ſur un bras languiſſamment panchée,
Immobile, & rêveur en malheureux Amant....

ANTIOCHUS.

Enfin, que faiſoit-il? achevez promtement.

TIMAGENE.

D'une profonde playe en l'eſtomac ouverte,

Son

Son ſang à gros bouillons ſur cette couche verte...

CLEOPATRE.

Il eſt mort?

TIMAGENE.

Oui, Madame.

CLEOPATRE.

Ah, Deſtins ennemis
Qui m'enviez le bien que je m'étois promis!
Voila le coup fatal que je craignois dans l'ame,
Voila le deſeſpoir où l'a réduit ſa flame.
Pour vivre en vous perdant il avoit trop d'amour,
Madame, & de ſa main il s'eſt privé du jour.

TIMAGENE *à Cléopatre.*

Madame, il a parlé, ſa main eſt innocente.

CLEOPATRE *à Timagéne.*

La tienne eſt donc coupable, & ta rage inſolente
Par une lâcheté qu'on ne peut égaler,
L'ayant aſſaſſiné, le fait encor parler.

ANTIOCHUS.

Timagéne, ſouffrez la douleur d'une Mere,
Et les prémiers ſoupçons d'une aveugle colére.
Comme ce coup fatal n'a point d'autres témoins,
J'en ferois autant qu'elle, à vous connoître moins.
Mais que vous a-t-il dit? achevez, je vous prie.

TIMAGENE.

Surpris d'un tel ſpectacle à l'inſtant je m'écrie,
Et ſoudain à mes cris ce Prince en ſoûpirant,
Avec aſſez de peine entr'ouvre un œil mourant,
Et ce reſte égaré de lumiere incertaine

Lui

Lui peignant ſon cher Frere, au lieu de Timagéne,
Rempli de votre idée, il m'adreſſe pour vous
Ces mots, où l'amitié régne ſur le courroux.
Une main qui nous fut bien chere
Vange ainſi le refus d'un coup trop inhumain.
Régnez, & ſur tout, mon cher Frere,
Gardez vous de la même main.
C'eſt . . . La Parque à ce mot lui coupe la parole.
Sa lumiére s'éteint, & ſon ame s'envole,
Et moi, tout effrayé d'un ſi tragique ſort,
J'accours pour vous en faire un funeſte rapport.

ANTIOCHUS.

Rapport vraiment funeſte, & ſort vraiment tragique,
Qui va changer en pleurs l'allegreſſe publique.
O Frere plus aimé que la clarté du jour,
O rival auſſi cher, que m'étoit mon amour,
Je te pers, & je trouve en ma douleur extrême
Un malheur dans ta mort, plus grand que ta mort même.
O de ſes derniers mots fatale obſcurité,
En quel gouffre d'horreurs m'as-tu précipité?
Quand j'y penſe chercher la main qui l'aſſaſſine,
Je m'impute à forfait tout ce que j'imagine;
Mais aux marques enfin que tu m'en viens donner,
Fatale obſcurité, qui dois-je en ſoupçonner?
Une main qui nous fut bien chere!
Madame, eſt-ce la vôtre, ou celle de ma Mere?

Vous

Vous vouliez toutes deux un coup trop inhumain,
Nous vous avons tous deux refuſé notre main.
Qui de vous s'eſt vangée? eſt-ce l'une, eſt-ce l'autre,
Qui fait agir la ſienne au refus de la nôtre?
Eſt-ce vous qu'en coupable il me faut regarder?
Eſt-ce vous déſormais dont je me dois garder?

CLEOPATRE.

Quoi, vous me ſoupçonnez!

RODOGUNE.

Quoi, je vous ſuis ſuſpecte!

ANTIOCHUS.

Je ſuis Amant, & Fils, je vous aime, & reſpecte,
Mais quoique ſur mon cœur puiſſent des noms ſi doux,
A ces marques enfin je ne connois que vous.
As-tu bien entendu? dis-tu vrai Timagene?

TIMAGENE.

Avant qu'en ſoupçonner la Princeſſe, ou la Reine,
Je mourrois mille fois, mais enfin mon recit
Contient, ſans rien de plus, ce que le Prince a dit.

ANTIOCHUS.

D'un & d'autre côté l'action eſt ſi noire,
Que n'en pouvant douter, je n'oſe encor la croire.
O quiconque des deux avez verſé ſon ſang,
Ne vous préparez plus à me percer le flanc.
Nous avons mal ſervi vos haines mutuelles,
Aux jours l'une de l'autre également cruelles,
Mais ſi j'ai refuſé ce déteſtable emploi,

Je veux bien vous ſervir toutes deux contre moi,
Qui que vous ſoyés donc, recevez une vie,
Que déja vos fureurs m'ont à demi ravie.
Il tire ſon épée, & veut ſe tuer.

RODOGUNE.

Ah, Seigneur, arrêtez.

TIMAGENE.

Seigneur, que faites-vous?

ANTIOCHUS.

Je ſers, ou l'une, ou l'autre, & je préviens ſes coups.

CLEOPATRE.

Vivez, régnez heureux.

ANTIOCHUS.

Otez-moi donc ce doute,
Et montrez-moi la main qu'il faut que je redoute,
Qui pour m'aſſaſſiner oſe me ſécourir,
Et me ſauve de moi pour me faire périr.
Puis-je vivre, & traîner cette gêne éternelle,
Confondre l'innocente avec la criminelle,
Vivre, & ne pouvoir plus vous voir ſans m'alarmer,
Vous craindre toutes deux, toutes deux vous aimer?
Vivre avec ce tourment, c'eſt mourir à toute heure.
Tirez-moi de ce trouble, ou ſouffrez que je meure,
Et que mon déplaiſir par un coup généreux
Epargne un parricide à l'une de vous deux.

CLE-

CLEOPATRE.

Puiſque le même jour que ma main vous couronne,
Je perds un de mes Fils, & l'autre me ſoupçonne,
Qu'au milieu de mes pleurs, qu'il devroit eſſuyer,
Son peu d'amour me force à me juſtifier,
Si vous n'en pouvez mieux conſoler une Mere,
Qu'en la traitant d'égale avec une Etrangére,
Je vous dirai, Seigneur (car ce n'eſt plus à moi
A nommer autrement, & mon Juge, & mon Roi)
Que vous voyez l'effet de cette vielle haine,
Qu'en dépit de la Paix me garde l'Inhumaine,
Qu'en ſon cœur du paſſé ſoûtient le ſouvenir,
Et que j'avois raiſon de vouloir prévenir,
Elle a ſoif de mon ſang, elle a voulu l'épandre.
J'ai prévu d'aſſez loin ce que j'en viens d'apprendre,
Mais je vous ai laiſſé deſarmer mon courroux.

à Rodogune.

Sur la foi de ſes pleurs je n'ai rien craint de vous,
Madame; mais ô Dieux! quelle rage eſt la vôtre?
Quand je vous donne un Fils, vous aſſaſſinez l'autre,
Et m'enviez ſoudain l'unique & foible appui
Qu'une Mere opprimée eût pû trouver en lui.
Quand vous m'accablerez, où ſera mon refuge?

Si je m'en plains au Roi, vous poſſédez mon Juge,
Et s'il m'oſe écouter, peut-être helas! envain
Il voudra ſe garder de cette même main.
Enfin je ſuis leur Mere, & vous leur Ennemie.
J'ai recherché leur gloire, & vous leur infamie,
Et ſi je n'euſſe aimé ces Fils que vous m'ôtez,
Votre abord en ces lieux les eût deshéritez.
C'eſt à lui maintenant, en cette concurrence,
A régler ſes ſoupçons ſur cette difference,
A voir de qui des deux il doit ſe défier,
Si vous n'avez un charme à vous juſtifier.

RODOGUNE *à Cléopatre.*

Je me défendrai mal. L'innocence étonnée
Ne peut s'imaginer qu'elle ſoit ſoupçonnée,
Et n'ayant rien prévu d'un attentat ſi grand,
Qui l'en veut accuſer, ſans peine la ſurprend.
Je ne m'étonne point de voir que votre haine
Pour me faire coupable a quitté Timagene.
Au moindre jour ouvert de tout jetter ſur moi,
Son récit s'eſt trouvé digne de votre foi.
Vous l'accuſiez pourtant, & votre ame alarmée
Craignoit qu'en expirant ce Fils vous eût nommée;
Mais de ſes derniers mots voyant le ſens douteux,
Vous avez pris ſoudain le crime entre nous deux.
Certes, ſi vous voulez paſſer pour véritable,
Que l'une de nous deux de ſa mort ſoit coupable,

Je veux bien par reſpect ne vous imputer rien;
Mais votre bras au crime eſt plus fait que le mien,
Et qui ſur un Epoux fit ſon apprentiſſage,
A bien pû ſur un Fils achever ſon ouvrage.
Je ne dénîrai point, puiſque vous les ſavez,
De juſtes ſentimens dans mon ame élevez.
Vous demandiez mon ſang, j'ai demandé le vôtre;
Le Roi ſait quels motifs ont pouſſé l'une & l'autre.
Comme par ſa prudence il a tout adouci,
Il vous connoit peut-être, & me connoît auſſi.

à Antiochus.

Seigneur, c'eſt un moien de vous être bien chere,
Que pour don nuptial vous immoler un Frere.
On fait plus, on m'impute un coup ſi plein d'horreur,
Pour me faire un paſſage à vous percer le cœur.

à Cléopatre.

Où fuirois-je de vous aprés tant de furie,
Madame, & que ſeroit toute votre Syrie,
Où ſeule, & ſans appui contre mes attentats,
Je verrois.... Mais, Seigneur, vous ne m'écoutez pas.

ANTIOCHUS.

Non, je n'écoute rien, & dans la mort d'un Frere,
Je ne veux point juger entre vous & ma Mere.
Aſſaſſinez un Fils, maſſacrez un Epoux,

Je

Je ne veux me garder, ni d'elle, ni de vous.
Suivons aveuglément ma triſte Deſtinée,
Pour m'expoſer à tout achevons l'hyménée.
Cher Frere, c'eſt pour moi le chemin du tré-
pas,
La main qui t'a percé ne m'épargnera pas,
Je cherche à te rejoindre, & non à m'en dé-
fendre,
Et lui veux bien donner tout lieu de me ſur-
prendre.
Heureux, ſi ſa fureur qui me prive de toi
Se fait bien-tôt connoître, en achevant ſur
moi,
Et ſi du Ciel trop lent à la réduire en poudre,
Son crime redoublé peut arracher la foudre.
Donnez-moi.

RODOGUNE *l'empéchant de prendre la coupe.*

Quoi, Seigneur!

ANTIOCHUS.

Vous m'arrêtez en vain,
Donnez.

RODOGUNE.

Ah, gardez-vous de l'une & l'autre main.
Cette Coupe eſt ſuſpecte, elle vient de la Reine,
Craignez de toutes deux quelque ſecrette haine.

CLEOPATRE.

Qui m'épargnoit tantôt oſe enfin m'accuſer.

RODOGUNE.

De toutes deux, Madame, il doit tout refuſer.
Je n'accuſe perſonne, & vous tiens innocente,

Mais il en faut ſur l'heure une preuve évidente.
Je veux bien à mon tour ſubir les mêmes loix;
On ne peut craindre trop pour le ſalut des Rois.
Donnez donc cette preuve, & pour toute replique,
Faites faire un eſſai par quelque Domeſtique.

CLEOPATRE *prenant la coupe.*

Je le ferai moi-même. Et bien, redoutez-vous
Quelque ſiniſtre effet encor de mon courroux?
J'ai ſouffert cet outrage avecque patience.

ANTIOCHUS *prenant la coupe de la main de Cléopatre après qu'elle a bu.*

Pardonnez lui, Madame, un peu de défiance.
Comme vous l'accuſez, elle fait ſon effort
A rejetter ſur vous l'horreur de cette mort,
Et ſoit amour pour moi, ſoit adreſſe pour elle,
Ce ſoin la fait paroître un peu moins criminelle.
Pour moi, qui ne vois rien, dans le trouble où je ſuis,
Qu'un gouffre de malheurs, qu'un abîme d'ennuis,
Attendant qu'en plein jour ces véritez paroiſſent,
J'en laiſſe la vangeance aux Dieux qui les connoiſſent,
Et vais ſans plus tarder....

RODOGUNE.

Seigneur, voyez ſes yeux
Déja tous égarez, troubles, & furieux,

Cette

Cette affreuſe ſueur qui court ſur ſon viſage,
Cette gorge qui s'enfle Ah, bons Dieux, quelle rage!
Pour vous perdre après-elle, elle a voulu périr.

ANTIOCHUS *rendant la coupe à Laonice.*

N'importe, elle eſt ma Mere, il faut la ſecourir.

CLEOPATRE.

Va, tu me veux en vain rappeler à la vie.
Ma haine eſt trop fidelle, & m'a trop bien ſervie,
Elle a paru trop tôt pour te perdre avec moi,
C'eſt le ſeul déplaiſir qu'en mourant je reçoi;
Mais j'ai cette douceur dedans cette diſgrace
De ne voir point régner ma Rivale en ma place.
Régne, de crime en crime enfin te voila Roi!
Je t'ai défait d'un Pere, & d'un Frere, & de moi.
Puiſſe le Ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laiſſer choir ſur vous les peines de mes crimes.
Puiſſiez vous ne trouver dedans votre union
Qu'horreur, que jalouſie, & que confuſion,
Et pour vous ſouhaiter tous les malheurs enſemble,
Puiſſe naître de vous un Fils qui me reſſemble.

ANTIOCHUS.

Ah, vivez pour changer cette haine en amour.

CLEOPATRE.

Je maudirois les Dieux s'ils me rendoient le jour.
Qu'on m'emporte d'ici. Je me meurs, Laonice.
Si tu veux m'obliger par un dernier ſervice,
Après les vains efforts de mes inimitiez,

Sauve-

Sauve-moi de l'affront de tomber à leurs pieds.

Elle s'en va, & Laonice lui aide à marcher.

ORONTE.

Dans les juſtes rigueurs d'un ſort ſi déplorable,
Seigneur, le juſte Ciel vous eſt bien favorable.
Il vous a préſervé, ſur le point de périr,
Du danger le plus grand que vous pûſſiez courir,
Et par un digne effet de ſes faveurs puiſſantes,
La coupable eſt punie, & vos mains innocentes.

ANTIOCHUS.

Oronte, je ne ſai dans ſon funeſte ſort,
Qui m'afflige le plus, ou ſa vie, ou ſa mort,
L'une & l'autre a pour moi des malheurs ſans exemple,
Plaignez mon infortune. Et vous, allés au Temple
Y changer l'allegreſſe en un deuil ſans pareil,
La pompe nuptiale en funébre appareil,
Et nous verrons aprés, par d'autres ſacrifices,
Si les Dieux voudront être à nos vœux plus propices.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

CRISPIN RIVAL DE SON MAITRE,

COMEDIE

EN UN ACTE

Par Mr. LE SAGE.



A LA HAYE,
Chez P. Gosse & Compagnie

MDCCXLVII.

ACTEURS.

VALERE, Amant d'Angelique.
CRISPIN, Valet de Valere.
LA BARNCHE, Valet de Damis.
ANGELIQUE, promiſe à Damis.
LISETTE, Suivante d'Angelique.
Mr. ORONTE, Pere d'Angelique.
Madame ORONTE, Mere d'Angelique.
Mr. ORGON, Pere de Damis.

BIBLIOTHECA REGIA

CRISPIN RIVAL *DE SON* MAITRE.

SCENE PREMIERE.

VALERE, CRISPIN.

VALERE.

AH! te voila bourreau.

CRISPIN.

Parlons sans emportement.

VALERE.

Coquin!

CRISPIN.

Laissons là je vous prie, nos qualités de quoi vous plaigniez vous?

VALERE.

Dequoi je me plains traitre? tu m'avois demandé congé pour huit jours, & il y a plus d'un mois que je ne t'ai vû, est-ce ainsi qu'un valet doit servir?

CRISPIN.

Parbleu Monſieur, je vous ſers comme vous me payés, il me ſemble que l'un n'a pas plus à ſe plaindre que l'autre.

VALERE.

Je voudrois bien ſçavoir d'où tu peux venir?

CRISPIN.

Je viens de travailler à ma fortune ; j'ai été en Touraine avec un Chevalier de mes amis faire une petite expédition.

VALERE.

Quelle expédition?

CRISPIN.

Lever un droit, qu'il s'eſt acquis ſur les gens de province, par ſa maniere de jouër.

VALERE.

Tu viens donc fort à propos ; car je n'ai point d'argent, & tu dois être en état de m'en prêter.

CRISPIN.

Non, Monſieur, nous n'avons pas fait une heureuſe pêche, le poiſſon a vû l'hameçon, il n'a point voulu mordre à l'appas.

VALERE.

Le boufon de garçon, que voila ! écoute Criſpin, je veux bien te pardonner le paſſé, j'ai beſoin de ton induſtrie.

CRISPIN.

Quelle clémence!

VALERE.

Je ſuis dans un grand embarras.

CRISPIN.

Vos Creanciers s'impatientent-ils ? ce gros marchand, à qui vous avez fait un billet de neuf cens francs pour trente piſtoles d'étoffe qu'il vous a fourni ; auroit-il obtenu ſentence contre vous?

VALERE.

Non.

CRISPIN.

Ah ! j'éntends ; cette Marquiſe généreuſe qui alla elle-même païer votre tailleur qui vous avoit fait aſſigner, a découvert que nous agiſſions de concert avec lui.

VALERE.

Ce n'eſt point cela Criſpin ; je ſuis devenu amoureux.

CRISPIN.

Oh! oh! & de qui par avanture ?

VALERE.

D'Angelique, fille de Monſieur Oronte.

CRISPIN.

Je la connois de vuë, peſte la jolie figure : ſon pere, ſi je ne me trompe eſt un Bourgeois qui demeure en ce logis, & qui eſt très-riche.

VALERE.

Oui, il a trois grandes maiſons dans les plus beaux quartiers de Paris.

CRISPIN.

L'adorable perſonne qu'Angelique ?

VALERE.

De plus il paſſe pour avoir de l'argent comptant.

CRISPIN.

Je connois tout l'éxcès de votre amour : mais où en êtes vous avec la petite fille ? ſçait elle vos ſentimens ?

VALERE.

Depuis huis jours que j'ai un libre accès chez ſon pere, j'ai ſi bien fait qu'elle me voit d'un œil favorable ; mais Liſette la femme de chambre, m'apprit hier une nouvelle qui me met au deſeſpoir.

CRISPIN.

Eh! que vous a t'elle dit cette deſeſpérante Liſette.

VALERE.

Que j'ai un rival ; que Monſieur Oronte a donné ſa parole, à un jeune homme de province qui doit arriver pour épouſer Angelique.

CRISPIN.

Et qui eſt ce rival ?

VALERE.

C'eſt ce que je ne ſçai point encore ; on appella Liſette, dans le tems qu'elle me diſoit cette fâcheuſe nouvelle, & je fus obligé de me retirer ſans apprendre ſon nom.

CRISPIN.

Nous avons bien la mine, de n'être pas ſi-tôt propriétaires des trois belles maiſons de Monſieur Oronte.

VALERE.

Va trouver Liſette de ma part, parle lui, après cela nous prendrons nos meſures,

CRISPIN.

Laiſſez moi faire.

VALERE *ſort.*

Je vais t'attendre au logis.

SCENE II.

CRISPIN *ſeul.*

QUE je ſuis las, d'être valet ! ah Criſpin ! c'eſt ta faute, tu as toûjours donné dans la bagatelle ; tu devrois préſentement briller dans la finance. Avec l'eſprit que j'ai, morbleu, j'aurois déja fait plus d'une banqueroute.

SCENE III.

LA BRANCHE, CRISPIN.

LA BRANCHE.

N'EST-ce pas la Criſpin ?

CRISPIN.

Eſt-ce la Branche que je vois ?

LA BRANCHE.

C'eſt Criſpin : c'eſt lui même.

CRISPIN.

C'eſt la Branche ou je meure ! l'heureuſe rencontre ! que je t'embraſſe mon cher ; franchement ne te voiant plus paroitre à Paris, je craignois que quelque Arrêt de la Cour ne t'en eut éloigné.

LA BRANCHE.

Ma foi mon ami je l'ai échapé de belle depuis que je ne t'ai vû. On m'a voulu donner de l'occupation ſur mer ; j'ai penſé être du dernier détachement de la Tournelle.

CRISPIN.

Tudieu ! qu'avois tu donc fait ?

LA BRANCHE.

Une nuit je m'aviſai d'arrêter dans une ruë détournée un marchand étranger pour lui demander des nouvelles de ſon pais : comme il n'entendoit pas le François, il crû que je lui demandois la bourſe : il crie au voleur ; le guet vint ; on me prend pour un fripon ; on me méne au Châtelet ; j'y ai demeuré ſept ſemaines.

CRISPIN.

Sept Semaines ?

LA BRANCHE.

J'y aurois demeuré d'avantage, ſans la Niéce d'une revendeuſe à la toilette.

CRISPIN.

Eſt-il vrai ?

LA BRANCHE.

On étoit furieuſement prévenu contre moi ; mais cette bonne amie ſe donna tant de mouvemens, qu'elle fit connoitre mon innocence.

CRISPIN.

Il eſt bon d'avoir de puiſſans amis.

LA BRANCHE.

Cette avanture m'a fait faire des réflexions.

CRISPIN.

Je le crois; tu n'eſt plus curieux de ſçavoir des nouvelles des pays étrangers.

LA BRANCHE.

Non, ventrebleu, je me ſuis remis dans le ſervice; & toi Criſpin, travaille tu roûjours?

CRISPIN.

Non, je ſuis comme toi un fripon honoraire, je ſui rentré dans le ſervice auſſi: mais je ſers un maître ſans bien; ce qui ſuppoſe, un valet ſans gages; je ne ſuis pas trop content de ma condition.

LA BRANCHE.

Je ſuiz aſſez content de la mienne, moi je demeure à Chartres, je ſers un jeune homme apellé Damis, c'eſt un aimable garçon, il aime le jeu, le vin, les femmes; c'eſt un homme univerſel; nous faiſons enſemble toutes ſortes de débauches; cela m'amuſe; cela me detourne de mal faire.

CRISPIN.

L'innocente vie!

LA BRANCHE.

N'eſt il pas vrai?

CRISPIN.

Aſſûrement; mais dis moi, la Branche? Qu'es-tu venu faire à Paris, où vas tu?

LA BRANCHE.

Je vais dans cette maiſon.

CRISPIN.

Chez Monſieur Oronte?

LA BRANCHE.

Sa fille eſt promiſe à Damis.

CRISPIN.

Angelique, promiſe à ton maître?

LA BRANCHE.

Monſieur Orgon, Pere de Damis étoit à Paris il y a quinze jours, j'y étois avec lui, nous allâmes voir Monſieur Oronte qui étoit de ſes anciens amis, & ils arrêterent enſemble ce mariage.

CRISPIN.

C'eſt donc une affaire réſoluë.

LA BRANCHE.

Oui, le contract des deux Peres, & de Madame Oronte, la dote qui eſt de vingt mille écus en argent comptant eſt toute prête; on n'attend que l'arrivée de Damis pour terminer la choſe.

CRISPIN.

Ah! parbleu, cela étant valere mon maître n'a donc qu'à chercher fortune ailleurs.

LA BRANCHE.

Quoi ton maître?

CRISPIN.

Il eſt amoureux de cette même Angelique; mais puiſque Damis ....

LA BRANCHE.

Oh! Damis n'épouſera point Angelique, il y a une petite difficulté.

CRISPIN.

Eh quelle?

LA BRANCHE.

Pendant que ſon Pere le marioit-ici, il ſe marioit à Chartres lui.

CRISPIN.

Comment donc?

LA BRANCHE.

Il aimoit une jeune perſonne avec qui il avoit fait les choſes, de maniere, qu'au retour du bon homme Orgon, il s'eſt fait en ſecret une aſſemblée des parens, la fille eſt de condition, Damis a éte obligé de l'épouſer.

CRISPIN.

Oh! cela change la théſe.

LA BRANCHE.

J'ai trouvé les habits de noces de mon maître tous faits, j'ai ordre de les emporter à Chartres, auſſi-tot que j'aurai vû Monſieur & Madame Oronte, & retiré la parole de Monſieur Orgon.

CRISPIN.

Retiré la parole de Monſieur Orgon?

LA BRANCHE.

C'eſt ce qui m'améne à Paris, ſans adieu Criſpin nous nous reverrons.

CRISPIN.

Attends la Branche, attends mon enfant, il me vient un idée, dis-moi un peu? ton maître eſt-il connu de Monſieur Oronte?

LA BRANCHE.

Ils ne ſe ſont jamais vu.

CRISPIN.

Ventrebleu ſi tu voulois, il y auroit un beau coup à faire, mais après ton avanture du Châtelet, ja crains que tu ne manque de courage.

LA BRANCHE.

Non non, tu n'as qu'à dire, une tempête eſſuiée n'empêche point un bon matelot de ſe remettre en mer. Parles, dequoi s'agit-il? eſt-ce que tu voudrois faire paſſer ton maître pour Damis, & lui faire épouſer.....

CRISPIN.

Mon maître! ſi donc? voila un plaiſant gueux pour une fille comme Angelique. Je lui deſtine un meilleur parti.

LA BRANCHE.

Qui donc?

CRISPIN,

Moi.

LA BRANCHE.

Mal peſte tu as raiſon, cela n'eſt pas mal imaginé, au moins.

CRISPIN.

Je ſuis auſſi amoureux d'elle.

LA BRANCHE.

J'approuve ton amour.

CRISPIN.

Je prendrai le nom de Damis.

LA BRANCHE.

C'eſt bien dit.

CRISPIN.

J'épouſerai Angelique.

LA BRANCHE.

J'y conſens.

CRISPIN.

Je toucherai la dote.

LA BRANCHE.

Fort bien.

CRISPIN.

Et je diſparotrai avant qu'on en vienne aux éclairciſſemens.

LA BRANCHE.

Expliquons nous mieux ſur cet article.

CRISPIN.

Pourquoi ?

LA BRANCHE.

Tu parles de diſparoitre avec la dot ſans faire mention de moi; il y a quelque choſe à corriger dans ce plan là.

CRISPIN.

Oh nous diſparoitront enſemble.

LA BRANCHE.

A cette condition, je te ſers de croupiere; le coup je l'avouë, eſt un peu hardi, mais mon audace ſe réveille, & je ſens que je ſuis né pour les grandes choſes. Où irons nous cacher la dot ?

CRISPIN.

Dans le fond de quelque province éloignée.

LA BRANCHE.

Je crois qu'elle ſera mieux hors du Royaume, qu'en dis tu ?

CRISPIN.

C'eſt ce que nous verrons. Aprends moi, de quel caractêre eſt Monſieur Oronte ?

LA BRANCHE.

C'eſt un Bourgeois fort ſimple, un petit génie.

CRISPIN.

Et Madame Oronte ?

LA BRANCHE.

Un femme de vingt, cinq, à ſoixante ans ; uue femme qui s'aime, & qui eſt d'un eſprit tellement incertain, qu'elle croit dans le même moment le pour & le contre.

CRISPIN.

Cela ſuffit, il faut à preſent emprunter des habits pour....

LA BRANCHE.

Tu peux te ſervir de ceux de mon maître. Oui juſtement, tu eſt à peu près de ſa taille.

CRISPIN.

Peſte ! il n'eſt pas mal fait.

LA BRANCHE.

Je vois ſortir quelqu'un de chez Monſieur Oronte, allons dans mon auberge concerter l'exécution de nôtre entrepriſe.

CRISPIN.

Il faut auparavant que je coure au logis parler à Valere, & que je l'engage par une fauſſe confidence à ne point venir de quelque jours chez Monſieur Oronte je t'aurai bien tôt rejoint.

(La Branche & Criſpin ſortent.

SCENE IV.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

OUI Liſette depuis que Valere m'a découvert ſa paſſion, un ſecret chagrin me dévore, & je ſens que ſi j'épouſe Damis, il m'en coutera le repos de ma vie.

LISETTE.

Voilà un dangereux homme que ce Valere !

ANGELIQUE.

Que je ſuis malheureuſe ! entre dans ma ſituation, Liſette que doit-je faire ? conſeille moi, je t'en conjure.

LISETTE.

Quel conſeil pouvez vous attendre de moi?

ANGELIQUE.

Celui que t'inſpirera l'intérêt que tu prends à ce qui me touche.

LISETTE.

On ne peut vous donner que deux ſortes de conſeils, l'un d'oublier Valere, & l'autre de vous roidir contre l'autorité paternelle. Vous avez trop d'amour pour ſuivre le premier, j'ai la conſcience trop délicate, pour vous donner le ſecond; cela eſt embarraſſant comme vous voiez.

ANGELIQUE.

Ah! Liſette, tu me deſeſpére.

LISETTE.

Attendez, il me ſemble pourtant qu'on peut concilier vôtre amour & ma conſcience, oui, allons trouver votre mere.

ANGELIQUE.

Que lui dire ?

LISETTE.

Avoüons lui tout, elle aime qu'on la flate, qu'on

la careſſe ; flatons la, careſſons la ; dans le fonds elle a de l'amitié pour vous, elle obligera peut-être Monſieur Oronte à retirer ſa parole.

ANGELIQUE.

Tu as raiſon, Liſette, mais je crains ....

LISETTE.

Quoi ?

ANGELIQUE.

Tu connois ma Mere, ſon eſprit a ſi peu de fermeté.

LISETTE.

Il eſt vrai qu'elle eſt toûjours du ſentiment de celui qui lui parle le dernier, n'importe, ne laiſſons pas de l'attirer dans notre parti, mais je la vois, retiré vous pour un moment, vous reviendrez quand je vous ferai ſigne (*Angelique ſe met un peu à l'écart, Liſette ſans faire ſemblant de voir Madame Oronte*) il faut convenir que Madame Oronte eſt une des plus aimables femmes de Paris.

SCENE V.

Madame ORONTE, LISETTE.

Mad. ORONTE.

VOUS êtes flateuſe Liſette.

LISETTE.

Ah ! Madame, je ne vous voiois pas ! ces paroles que vous venez d'entendre, ſont la ſuite d'un entretient que je viens d'avoir avec Mademoiſelle Angelique, au ſujet de ſon mariage. Vous avez lui diſois-je la plus judicieuſe de toutes les meres, la plus raiſonnable ....

Mad. ORONTE.

Effectivement Liſette, je ne reſſemble gueres aux autres femmes, c'eſt toûjours la raiſon qui me détermine.

LISETTE.

Sans doute.

Mad. ORONTE.

Je n'ai ni entêtement, ni caprice.

LISETTE.

Et avec cela vous êtes la meilleure Mere du monde; je mets en fait, que ſi votre fille avoit de la répugnance à épouſer Damis vous ne voudriez pas contraindre là-deſſus ſon inclination.

Mad. ORONTE.

Moi la contraindre! moi géner ma fille! à Dieu ne plaiſe que je faſſe la moindre violence à ſes ſentimens; dites moi Liſette? auroit-elle de l'averſion pour Damis.

LISETTE.

Eh! mais....

Mad. ORONTE.

Ne me cachez rien.

LISETTE.

Puiſque vous voulez ſçavoir les choſes, Madame, je vais... je vous dirai qu'elle a de la répugnance pour ce mariage.

Mad. ORONTE.

Elle a peut-être une paſſion dans le cœur.

LISETTE.

Oh Madame c'eſt la régle; quand une fille a de l'averſion pour un homme qu'on lui deſtine pour mari, cela ſuppoſe toûjours qu'elle a de l'inclination pour un autre; vous m'avez dit par exemple que vous haiſſiez Monſieur Oronte la premiere fois qu'on vous le propoſa, parceque vous aimiez un Officier qui mourut au ſiége de Candie.

Mad. ORONTE.

Il eſt vrai, & ſi ce pauvre garçon ne fut pas mort, je n'aurois jamais épouſé Monſieur Oronte.....

LISETTE.

Hé bien Madame ; Mademoiſelle votre fille eſt dans la même diſpoſition où vous êtiez avant le Siége de Candie.

Mad. ORONTE.

Eh qui eſt donc le Cavalier qui a trouvé le ſecret de lui plaire ?

LISETTE.

C'eſt ce jeune gentilhomme qui vient joüer chez vous depuis quelques jours.

Mad. ORONTE.

Qui Valere ?

LISETTE.

Lui même.

Mad. ORONTE.

A propos vous m'en faites ſouvenir, il nous regardoit hier Angelique & moi, avec des yeux ſi paſſionés ; êtes vous bien aſſurée Liſette que c'eſt de ma fille qu'il eſt amoureux.

(*Liſette fait ſigne à Angelique de s'approcher.*

LISETTE.

Oui, Madame, il me l'a dit lui même, & il m'a chargé de vous prier de ſa part de trouver bon qu'il vienne vous en faire la demande.

SCENE VI.

Mad. ORONTE, ANGELIQUE, LISSETTE.

ANGELIQUE.

PArdonnez, Madame, ſi mes ſentimens ne ſont pas conformes aux votres mais vous ſçavez....

Mad. ORONTE.

Je ſçais qu'une fille ne régle pas toûjours les mouvemens de ſon cœur ſur les vuës de ſes parens, mais je ſuis tendre, je ſuis bonne, j'entre dans

dans vos peines, en un mot j'aggrée la recherche de Valere.

ANGELIQUE.

Je ne puis vous exprimer, Madame, tout le reſſentiment que j'ai de vos bontez.

LISETTE.

Ce n'eſt pas aſſez Madame ; Monſieur Oronte eſt un petit opiniâtre ; ſi vous ne ſoutenez pas avec vigueur....

Mad. ORONTE.

Oh n'ayez point d'inquiétude là-deſſus, je prends Valere ſous ma Protection, ma fille n'aura point d'autre Epoux que lui, c'eſt moi qui vous le dit, mon mari vient vous allez voir de quel ton je vais lui parler.

SCENE VII.

Mr. & Me. ORONTE, ANGELIQUE, LISETTE.

Mad. ORONTE.

VOUS venez fort à propos Monſieur j'ai à vous dire que je ne ſuis plus dans le deſſein de marier ma fille avec Damis.

Mr. ORONTE.

Ah! ah! peut-on ſçavoir, Madame, pourquoi vous avez changez de réſolution ?

Mad. ORONTE.

C'eſt qu'il ſe préſente un meilleur parti, pour Angelique ; Valere la demande, il n'eſt pas à la verité ſi riche que Damis : mais il eſt gentilhomme, & en faveur de ſa Nobleſſe, nous devons lui paſſer ſon peu de bien.

Mr. ORONTE.

Bon j'eſtime Valere, & ſans faire attention à ſon peu de bien, je lui donnerois très volontiers

ma fille, ſi je le pouvois avec honneur : mais cela ne ſe peut pas Madame.

Mad. ORONTE.

D'où vient Monſieur ?

Mr. ORONTE.

D'où vient ? voulez-vous que nous manquions de parole à Monſieur Orgon notre ancien ami. Avez vous quelque ſujet de vous plaindre de lui ?

Mad. ORONTE.

Non.

LISETTE.

Courage ne moliſſez point.

Mr. ORONTE.

Pourquoi donc lui faire un pareil affront ? ſongez que tous les préparatifs ſont faits que nous n'attendons que Damis : la choſe n'eſt-elle pas trop avancée pour s'en dédire.

Mad. ORONTE.

Effectivement, je n'avois pas fait toutes ces réflexions.

LISETTE *bas.*

A Dieu, la gitouette va tourner.

Mr. ORONTE.

Vous êtes trop raiſonnable, Madame, pour vouloir vous oppoſer à ce mariage.

Mad. ORONTE.

Oh ! je ne m'y oppoſe pas.

LISETTE.

Mort de ma vie, eſt-ce là une femme ? elle ne contre dit point.

Mad. ORONTE.

Vous le voiez Liſette ; j'ai fait ce que j'ai pû pour Valere.

LISETTE.

Oui vraiment, voila un amant bien protégé.

Mr. ORONTE.

J'apperçois le valet de Damis.

SCENE XIII.

LA BRANCHE, Mr. & Mad. ORONTE, ANGELIQUE, LISETTE.

LA BRANCHE.

TRès-humble Serviteur à Mr. & à Mad. Oronte; Serviteur très-humble à Mademoiſelle Angelique; bon jour Liſette.

Mr. ORONTE.

Eh bien la Branche quelle nouvelle?

LA BRANCHE.

Monſieur; Damis votre Gendre & mon maître vient d'arriver de Chartres, il marche ſur mes pas, j'ai pris les devants pour vous en avertir.

ANGELIQUE *bas.*

O Ciel!

Mr. ORONTE.

Je l'atttendois avec impatience; mais pourquoi; n'eſt-il pas venu tout droit chez moi? dans les termes où nous ſommes. Doit-il faire ces façons là?

LA BRANCHE.

Oh! Monſieur, il ſçait trop bien vivre pour en uſer ſi familierement avec vous, c'eſt le garçon de France qui a les meilleures manieres, quoique je ſois ſon valet, je n'en puis dire que du bien.

Mad. ORONTE.

Eſt-il poli? eſt-il ſage!

LA BRANCHE.

S'il eſt ſage! Madame? il a été éleve avec la plus brillante jeuneſſe de Paris, tu Dieu! c'eſt une tête bien ſenſée.

Mr. ORONTE.

Et Monſieur Orgon, n'eſt-il pas avec lui?

LA BRANCHE.

Non, Monſieur, de vives atteintes de goutes l'ont empêché de ſe mettre en chemin.

Mr. ORONTE.

Le pauvre homme!

LA BRANCHE.

Cela l'a pris ſubitement la veille de notre départ, voici une lettre qu'il vous écrit. (*il donne un lettre.*

Mr. ORONTE.

A Monſieur, Craquet Médecin, dans la ruë du Sepulcre.

LA BRANCHE *reprenant la lettre.*

Ce n'eſt point cela Monſieur. J'ai pluſieurs lettres que je me ſuis chargé de rendre à leur adreſſe: à Monſieur Bredouillet, Avocat au Parlement, ruë des mauvaiſes paroles. Ce n'eſt point encore cela, paſſons à l'autre. A Monſieur gourmandin Chanoine de.... ouais, je ne trouve point celle que je cherche A Monſieur Oronte. Ah! voici la lettre de Monſieur Orgon; il l'a écrite d'une main ſi tremblante, que vous n'en reconnoitrez pas l'écriture.

Mr. ORONTE.

En effet elle n'eſt pas reconnoiſſable.

LA BRANCHE.

La goute eſt un terrible mal. Le Ciel vous en veüille preſerver, auſſi bien que Madame Oronte, Mademoiſelle Angelique, & toute la compagnie.

Mr. ORONTE *lit.*

« JE me diſpoſois à partir avec Damis; mais la « goute m'en a empêché, neanmoins, comme « ma préſence n'eſt point abſolument néceſſaire à « Paris, je n'ai pas voulu que mon indiſpoſition « retardât un mariage qui fait ma plus chere en- « vie, & toute la conſolation de ma vieilleſſe. Je « vous envoie mon fils, ſervez lui de pere comme

“ à votre fille, je trouverai bon tout ce que vous
“ ferez

de Chartres

Votre affectionné

Serviteur

Orgon.

Que je le plains! mais qui eſt ce jeune homme qui s'avance, ne ſeroit-ce point Damis?

LA BRANCHE.

C'eſt lui même qu'en dites vous? Madame? n'a t'il pas un air qui prévient en ſa faveur.

Mad. ORONTE.

Il n'eſt pas mal fait vraiment.

SCENE IX.

CRISPIN, LA BRANCHE, Mr. & Mad. ORONTE, LISETTE.

CRISPIN.

LA Branche?

LA BRANCHE.

Monſieur.

CRISPIN.

Eſt-ce là Monſieur Oronte mon illuſtre beau pere.

LA BRANCHE.

Oui vous le voiez en propre original.

Mr. ORONTE.

Soyez le bien venu mon gendre embraſſez moi.

CRISPIN.

Ma joye eſt extréme, de pouvoir vous témoigner l'extréme joye que j'ai de vous embraſſer, voilà ſans doute l'aimable enfant qui m'eſt deſtiné.

Mr. ORONTE.

Non mon gendre, c'eſt ma femme, voici ma

fille Angelique.

CRISPIN.

Mal peſte ! la jolie famille. Je ferois volontier ma femme de l'une & ma maîtreſſe de l'autre.

Mad. ORONTE.

Cela eſt trop galant, il paroit avoir de l'eſprit, Liſette.

LISETTE.

Et du gout même.

CRISPIN.

Quel air ! quelle grace ! quelle noble fierté ! ventrebleu, mon pere me le diſoit bien, tu verras Madame Oronte ; c'eſt la beauté la plus piquante.

Mad. ORONTE.

Fi donc.

CRISPIN.

La plus daſag .... je voudrois dit-il, qu'elle fut veuve, je l'aurois bien tot épouſé.

Mr. ORONTE.

Je lui ſuis bien obligé.

Mad. ORONTE.

Je l'eſtime infiniment Monſieur votre pere ; que je ſuis fâchée ! qu'il n'ait pû venir avec vous.

CRISPIN.

Qu'il eſt mortifié de ne pouvoir être de la noce il ſe promettoit bien de danſer la bourée avec Madame Oronte.

LA BRANCHE.

Il vous prie d'achever promptement ce mariage, car il a une furieuſe impatience d'avoir ſa bru auprès de lui.

Mr. ORONTE.

Eh ! mais toutes les conditions ſont arrêtées entre nous & ſignées ; il ne reſte plus qu'à terminer la choſe, & compter la dote.

CRISPIN.

Compter la dote ? oui c'eſt fort bien dit. La Branche. Permetté que je donne une commiſſion à mon Valet. Va chez le Marquis .... vat-en arrêter des chevaux pour cette nnit, tu m'entends... & tu lui diras que je lui baiſe les mains.

LA BRANCHE.

J'y vole.

Mr. ORONTE.

Revenons à votre pere, je ſuis très affligé de ſon indiſpoſition, mais ſatisfaite je vous prie, ma curioſité: dites moi un peu des nouvelles de ſon procès.

SCENE X.

CRISPIN Mr. & Mad. ORONTE.

CRISPIN.

LA Branche.

Mr. ORONTE.

Vous êtes bien émû qu'avez vous?

CRISPIN.

Maugrebleu de la queſtion ...., j'ay oublié de charger la Branche .., il devoit bien me parler de ce procès là.

Mr. ORONTE.

Il reviendra, hé bien ! ce procès a-t-il été enfin jugé.

CRISPIN.

Oui Dieu merci, l'affaire en eſt faite.

Mr. ORONTE.

Et vous l'avez gagné?

CRISPIN.

Avec dépens.

Mr. ORONTE.

J'en ſuis ravi je vous aſſure.

Mad. ORONTE.

Le Ciel en ſoit loué.

CRISPIN.

Mon Pere avoit cette affaire à cœur ; il auroit donné tout ſon bien aux juges, plutôt que d'en avoir le démenti.

Mr. ORONTE.

Ma foi cette affaire lui a bien couté de l'argent n'eſt-ce pas ?

CRISPIN.

Je vous en reponds ; mais la juſtice eſt une ſi belle choſe, qu'on ne ſçauroit trop l'acheter.

Mr. ORONTE.

J'en conviens ; mais outre cela, ce procès lui a bien donné de la peine.

CRISPIN.

Oh ! cela n'eſt pas concevable, il avoit à faire au plus grand chicaneur, au moins raiſonnable de tous les hommes.

Mr. ORONTE.

Qu'apellez-vous de tous les hommes ? il m'a dit que ſa partie étoit une femme.

CRISPIN.

Oui ſa partie etoit un femme, d'accord, mais cette femme avoit dans ſes intérêt un certain vieux Normand qui lui donnoit des conſeils. C'eſt cet homme là qui a bien fait de la peine à mon Pere .... Mais changeons de diſcours ; laiſſons là les procès je ne veux m'ocuper que de mon mariage, & que du plaiſir de voir Madame Oronte.

Mr. ORONTE.

Hé bien, allons mon Gendre, entrons ; je vais ordonner les apprêts de vos noces.

CRISPIN.

Madame ....

Mad. ORONTE.

Vous n'êtes pas à plaindre ma fille ; Damis a du

merite. (*Mad. Oronte rentre*

ANGELIQUE.

Helas! que vais-je devenir?

SCENE XI.

ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

VOUS allez devenir femme de Monſieur Damis cela n'eſt pas difficile à deviner.

ANGELIQUE.

Ah! Liſette, tu ſçais mes ſentimens, montre toi ſenſible à mes peines.

LISETTE *pleurant.*

La pauvre enfant.

ANGELIQUE.

Auras-tu la drueté de m'abandonner à mon ſort?

LISETTE.

Vous me fendé le cœur.

ANGELIQUE.

Liſette, ma chere Liſette,

LISETTE.

Ne m'en dites pas d'avantage je ſuis ſi touchée que je pourrois bien vous donner quelque mauvais conſeil, & je vous vois ſi affligée que vous ne manqueriez pas de le ſuivre.

SCENE XII.

VALERE, ANGELIQUE, LISETTE.

VALERE.

CRiſpin m'a dit de ne point paroître ici de quelques jours qu'il méditoit un ſtratagême, mais il ne m'a point dit ce que c'eſt, je ne puis vivre dans cette incertitude.

LISETTE.

Valere vient.

VALERE.

Je ne trompe point c'eſt elle même : Angelique de grace dites moi quel ſera le ſort de ma deſtinée .... Mais quoi! vous pleurez l'une & l'autre.

LISETTE.

Hé oui, Monſieur nous pleurons, nous nous déſeſpérons votre rival eſt arrivé.

VALERE.

Qu'eſt-ce que j'entends!

LISETTE.

Et dès ce ſoir il épouſera ma Maîtreſſe.

VALERE.

Jûſte Ciel!

LISETTE.

Si du moins après ſon mariage, elle demeuroit à Paris paſſe encore, vous pourriez quelque fois tous deux pleurer vos déplaiſirs ; mais pour comble de chagrin, il faudra que vous pleuriez tout ſeul.

VALERE.

J'en mourrai, mais Liſette quel eſt donc cet heureux rival qui m'enléve ce que j'ai de plus cher au monde.

LISETTE.

On le nomme Damis.

VALERE.

Damis ?

LISETTE.

C'eſt un homme de Chartres.

VALERE.

Je connois tout ce pays là, je ne ſache point qu'il y ait un autre Damis que celui de Monſieur Orgon.

LISETTE.

Juſtement, c'eſt le fils de Monſieur Orgon qui eſt votre rival.

VALERE.

Ah ! si nous n'avons que ce rival à craindre, nous devons nous rassurer.

ANGELIQUE.

Que dites vous Valere ?

VALERE.

Cessons de nous affliger charmante Angelique ; Damis depuis huit jours s'est marié à Chartres.

LISETTE.

Bon !

ANGELIQUE.

Vous vous moquez Valere, Damis est ici qui s'apprête à recevoir ma main.

LISETTE.

Il est en ce moment au logis, avec Monsieur & Madame Oronte.

VALERE.

Damis est de mes amis ; il n'y a pas huit jours qu'il m'a écrit, j'ai la lettre chez moi.

ANGELIQUE.

Que vous mande-t-il ?

VALERE.

Qu'il s'est marié secrettement à Chartres avec une fille de condition.

LISETTE.

Marié secrettement ! oh ! oh ! approfondissons un peu cette affaire, il me paroît qu'elle en vaut bien la peine. Allez Monsieur allez querir cette lettre & ne perdez point de tems.

VALERE *sort.*

Dans un moment je suis de retour.

LISETTE.

Et nous, ne négligeons point cette nouvelle, je suis fort trompée si nous n'en tirons pas quelque avantage. Elle nous servira du moins à faire suspendre pour quelque têms votre mariage. Je vois venir

Monſieur Oronte, pendant que je la lui apprendrai, courés en faire part à Madame vôtre mere.

(*Angelique ſort.*

SCENE XIII.

Mr. ORONTE, LISETT'E.

Mr. ORONTE.

VAlere vient de vous quitter Liſette ?

LISETTE.

Oui, Monſieur, il vient de nous dire une choſe qui vous ſurprendra ſur ma parole.

Mr. ORONTE.

He quoi ?

LISETTE.

Par ma foi Damis eſt un plaiſant homme, de vouloir avoir deux femmes, pendant que tant d'honnêtes gens ſons ſi fâchez d'en avoir une.

Mr. ORONTE.

Explique toi Liſette.

LISETTE.

Damis eſt marié, il a épouſé ſecrettement une fille de Chartres, une fille de qualité.

Mr. ORONTE.

Bon, cela, ſe peut-il Liſette.

LISETTE.

Il n'y a rien de plus véritable, Monſieur, Damis le mande lui même à Valere qui eſt ſon ami.

Mr. ORONTE.

Tu me conte une fable te dis-je.

LISETTE.

Non, Monſieur, je vous aſſure. Valere eſt allé querir la lettre, il ne tiendra qu'à vous de la voir.

Mr. ORONTE.

Encore un coup, je ne puis croire ce que tu dis.

LISETTE.

He Monſieur, pourquoi ne le croiriez vous pas? les jeunes gens ne ſont-ils pas aujourd'hui capables de tout.

Mr. ORONTE.

Il eſt vrai qu'ils ſont plus corrompus qu'ils ne l'étoient de mon tems.

LISETTE.

Que ſçavons nous ſi Damis n'eſt point un de ces petits ſélerats, qui ne ſe font point un ſcrupule de la pluralité des dots? cependant la perſonne qu'il a épouſée étant de condition, ce mariage clandeſtin aura des ſuites qui ne ſeront pas fort agréables pour vous.

Mr. ORONTE.

Ce que tu dis, ne laiſſe pas de meriter qu'on y faſſe quelque attention.

LISETTE.

Comment quelque attention? ſi j'étois à votre place, avant que de livrer ma fille, je voudrois du moins être éclairci de la choſe.

Mr. ORONTE.

Tu as raiſon, je vois paroitre la valet de Damis, il faut que je le ſonde finement. Retire toi Liſette, & me laiſſe avec lui.

SCENE XIV.

Mr ORONTE, LA BRANCHE, LISETTE *en s'en allant.*

LISETTE.

SI cette nouvelle pouvoit ſe confirmer.

Mr. ORONTE.

Approche la Branche, je te trouve une phiſionomie d'honnête homme.

LA BRANCHE.

Oh Monſieur, ſans vanité, je ſuis encore plus honnête homme que ma phiſionomie.

Mr. ORONTE.

J'en ſuis bien aiſe. Ecoute ton maître à l'air d'un verd galand.

LA BRANCHE.

Tu Dieu! c'eſt un joli homme; les femmes en ſont folles, il a un certain air libre, qui les charme, Monſieur Orgon en le mariant, aſſure le repos de trente famille pour le moins.

Mr. ORONTE.

Cela étant, je ne m'étonne point qu'il ait pouſſé à bout une fille de qualité.

LA BRANCHE.

Que dites vous?

Mr. ORONTE.

Il faut, mon ami, que tu me confeſſe la verité, je ſçais tout, je ſçais que Damis eſt marié, qu'il a épouſe une fille de Chartres.

LA BRANCHE.

Ouf.

Mr. ORONTE.

Tu te troubles, je vois qu'on m'a dit vrai, tu es un fripon.

LA BRANCHE.

Moi, Monſieur?

Mr. ORONTE.

Oui; toi pendart; je ſuis inſtruit de votre deſſein, & je prétends te faire punir comme complice, d'un projet ſi criminel.

LA BRANCHE.

Quel projet, Monſieur, que je meure ſi je comprends....

Mr. ORONTE.

Tu feins d'ignorer, ce que je veux dire traître; mais ſi tu ne me fais tout à l'heure, un aveu ſincére de toutes choſes, je vais te mettre entre les mains de la juſtice.

LA BRANCHE.

Faites tout ce qu'il vous plaira, Monſieur, je n'ai rien à vous avouer, j'ai beau donner la torture à mon eſprit, je ne devine point le ſujet des plaintes que vous pouvez avoir contre moi.

Mr. ORONTE.

Tu ne veux donc pas parler ? hola quelqu'un ? qu'on me faſſe, venir un Commiſſaire.

LA BRANCHE.

Attendez, Monſieur, point de bruit, tout innocent que je ſuis, vous le prenez ſur un ton qui ne laiſſe pas d'embarraſſer mon innocence. Allons, éclairciſſons nous tous deux, de ſang froid, ça qui vous a dit que mon maître étoit marié.

Mr. ORONTE.

Qui ? il l'a mande à Valere.

LA BRANCHE.

A Valere ? dites vous ?

Mr. ORONTE.

A Valere, oui, que répondras tu à cela ?

LA BRANCHE *riant.*

Rien parbleu, le trait eſt excellent ! ah ! ah ! Monſieur Valere vous ne vous y prenez pas mal ma foi.

Mr. ORONTE.

Comment ? qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

LA BRANCHE *riant.*

On nous l'avoit bien dit, qu'il nous régaleroit tôt ou tard d'un plat de ſa façon ; il n'y a pas manqué comme vous voiés.

Mr. ORONTE.

Je ne vois point cela.

LA BRANCHE.

Vous l'allez voir, vous l'allez voir ; c'eſt que Valere aime Mademoiſelle votre fille, je vous en avertis.

Mr. ORONTE.

Je le ſçais bien.

LA BRANCHE.

Liſette eſt dans ſes intérêts ; elle entre dans toutes les meſures qu'il prend, pour faire réuſſir ſa recherche, je vais parier, que c'eſt-elle qui vous aura debité ce menſonge là.

Mr. ORONTE.

Il eſt vrai.

LA BRANCHE.

Dans l'embarras où l'arrivée de mon maître les a jettés toutes deux. Qu'ont-ils fait ? ils ont fait courir le bruit que Damis étoit marié. Valere montre même une lettre ſuppoſée qu'il dit avoir reçu de mon maître, & tout cela vous m'entendez bien ? pour ſuſpendre le mariage d'Angelique.

Mr. ORONTE *bas.*

Ce qu'il dit, eſt aſſez vraiſemblable.

LA BRANCHE.

Et pendant que vous approfondirez, ce faux bruit, Liſette gagnera l'eſprit de ſa maîtreſſe & lui fera faire quelque mauvais pas, après quoi vous ne pourrez plus la refuſer à Valere.

Mr. ORONTE.

Hon ! hon ! ce raiſonnement eſt aſſez raiſonnable.

LA BRANCHE.

Mais ma foi les tompeurs ſeront trompés, Monſieur Oronte eſt homme d'eſprit, homme de tête, ce n'eſt point à lui qu'il faut ſe jouer.

Mr. ORONTE.

Mr. ORONTE.

Non, parbleu.

LA BRANCHE.

Vous ſçavez toutes les rubriques du monde, toutes les ruſes qu'un Amant met en uſage, pour ſupplanter ſon rival.

Mr. ORONTE.

Je t'en reponds, je vois bien que ton maître n'eſt point marié. Admirés un peu la fourberie de Valere; il aſſure qu'il eſt intime ami de Damis, & je vais parier qu'ils ne ſe connoiſſent ſeulement pas.

LA BRANCHE.

Sans doute ..., mal peſte .... Monſieur que vous êtes pénétrant, comment rien ne vous échappe.

Mr. ORONTE.

Je ne me trompe gueres dans mes conjectures. J'apperçois ton maître, je veux rire avec lui de ſon prétendu mariage, ah, ah, ah, ah.

LA BRANCHE.

Hé, hé, hé, hé, hé, hé, hé.

SCENE XV.

Monſieur ORONTE, CRISPIN, LA BRANCHE.

Mr. ORONTE.

VOUS ne ſçavez pas mon Gendre, ce que l'on dit de vous? que cela eſt plaiſant! on m'eſt venu donner avis, mais avis comme d'une choſe aſſurée que vous êtiez marié: vous avez dit-on épouſé ſecrettement une fille de Chattres. Ah, ah, ah, eſt ce que vous ne trouvez pas cela

LA BRANCHE *riant, & faiſant des ſignes à Criſpin.*

Hé, hé, hé, hé, il n'y a rien de ſi plaiſant.

Mr. ORONTE.

Un autre, j'en ſuis ſûr ſeroit aſſez ſot, pour donner là dedans, mais moi Serviteur.

LA BRANCHE.

Oh ! Diable, Monſieur Oronte eſt un des plus gros genies.

CRISPIN.

Je voudrois bien ſçavoir qui peut être l'auteur d'un bruit ſi ridicule.

LA BRANCHE.

Monſieur, dit que c'eſt un gentilhomme appellé Valere.

CRISPIN.

Valere ? qui eſt cet homme là ?

LA BRANCHE.

Vous voiez bien Monſieur, qu'il, ne le connoit pas... (*à Criſpin*) hé là c'eſt ce jeune homme que tu ſçais... que vous ſçavez dis-je. Qui eſt votre rival à ce qu'on nous a dit.

CRISPIN.

Ah ! oui, oui, je m'en ſouviens, à telles enſeignes qu'on nous a dit qu'il a peu de bien, & qu'il doit beaucoup ; mais qu'il couche en jouë la fille de Monſieur Oronte ; & que ſes creanciers font des vœux très-ardens pour la proſperité de ce mariage.

Mr. ORONTE.

Ils n'ont qu'à s'y attendre vraiment. Ils n'ont qu'à s'y attendre.

LA BRANCHE.

Il n'eſt pas ſot ce Valere, il n'eſt parbleu pas ſot.

Mr. ORONTE.

Je ne ſuis pas bête non plus, je ne ſuis pas ſembleu pas bête, & pour le lui faire voir je vais de ce pas chez mon Notaire; ou plutôt Damis, j'ai une propoſition à vous faire. Je ſuis convenu, je l'avouë, avec Monſieur Orgon, de vous donner vingt mille écus en argent comptant; mais voulez vous prendre ma maiſon du Fauxbourg St. Germain, elle a couté plus de quatre vingt mille Francs à bâtir.

CRISPIN.

Je ſuis homme à tout prendre, mais entre nous j'aimerois mieux de l'argent comptant.

LA BRANCHE.

L'argent, comme vous ſçavez eſt plus portatif.

Mr. ORONTE.

Aſſurement.

CRISPIN.

Oui cela ſe met mieux dans une valiſe. C'eſt qu'il ſe vend une terre auprès de Chartres je voudrois bien l'acheter.

LA BRANCHE.

Ah Mr. la belle acquiſition! ſi vous aviez vû cette terre-là vous en ſeriez charmé

CRISPIN.

Je l'aurai pour vingt-cinq mille écus, & je ſuis aſſuré qu'elle en vaut bien ſoixante mille.

LA BRANCHE.

Du moins, Monſieur, du moins : comment ſans parler du reſte, il y a deux étangs où l'on pêche chaque année pour deux mille francs de goujons.

Mr. ORONTE.

Il ne faut pas laiſſer échapper une ſi belle occaſion. Ecoutez j'ai chez mon Notaire cinquante mille écus que je reſervois pour acheter le Château

d'un certain Financier qui va bientôt disparoître je veux vous en donner la moitié.

CRISPIN.

Ah quelle bonté, Monsieur Oronte ! je n'en perdrai jamais la mémoire, j'en aurai une éternelle reconnoissance .... mon cœur ..... enfin j'en suis tout pénétré.

LA BRANCHE.

Monsieur Oronte est le Phénix des beaux-peres.

Mr. ORONTE.

Je vais vous querir cet argent : mais je rentre auparavant pour donner cet avis à ma femme.

CRISPIN.

Les creanciers de Valere, vont se pendre.

Mr. ORONTE.

Qu'ils se pendent, je veux que dans une heure vous épousiez ma fille. (*il sort.*

CRISPIN.

Ah, ah, ah, ah, que cela sera plaisant.

SCENE XVI.

CRISPIN, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

OUI, oui, c'est cela qui sera tout à fait plaisant.

CRISPIN.

Il faut que mon maître ait eu un éclaircissement avec Angelique; & qu'il connoisse Damis.

LA BRANCHE.

Ils se connoissent si bien, qu'ils s'écrivent comme tu vois; mais graces à mes soins, Monsieur Oronte est prévenu contre Valere, & j'espére que nous aurons la dote en croupe, avant qu'il soit désabusé.

CRISPIN.

O Ciel!

LA BRANCHE.

Qu'as tu Criſpin ?

CRISPIN.

Mon maître vient ici,

LA BRANCHE.

Le fâcheux contre-tems !

VALERE.

Je puis avec cette lettre entrer chez Monſieur Oronte ; mais je vois un jeune homme ; ſeroit-ce Damis ? abordons le, il faut que je m'éclairciſſe. Juſte Ciel ! c'eſt Criſpin.

SCENE XVII.

CRISPIN, VALERE, LA BRANCHE.

CRISPIN.

C'eſt moi même, que Diable venez-vous faire ici ? ne vous ai je pas défendu d'approcher de la maiſon de Monſieur Oronte. Vous allez détruire tout ce que mon induſtrie à fait pour vous.

VALERE.

Il n'eſt pas néceſſaire d'émploier aucun ſtratagême pour moi, mon cher Criſpin,

CRISPIN.

Pourquoi ?

VALERE.

Je ſçais le nom de mon rival, il s'appelle Damis, je n'ai rien à craindre il eſt marié.

CRISPIN.

Damis, marié ! tenez, Monſieur, voila ſon valet que j'ai mis dans vos intérêts il va vous dire de ſes nouvelles.

VALERE.

Seroit-il poſſible que Damis me m'eut pas mandé une choſe véritable, à quel propos! m'avoir écrit dans ces termes.

(*Il lit la lettre.*)

De Chartres!

« VOUS ſçaurez cher Amis que je me ſuis « marié ces jours paſſés, j'ai épouſé ſecret- « tement une fille de condition : j'irai bientôt à « Paris où je prétends vous faire de vive voix le « détail de ce mariage.

Damis.

LA BRANCHE.

Ah, Monſieur, je ſuis au fait; dans le tems que mon maître vous a écrit cette lettre, il avoit effectivement ébauché un mariage; mais Monſieur Orgon au lieu d'approuver l'ébauche a donné une groſſe ſomme au pere de la fille, & a par ce moien aſſoupi la choſe.

VALERE.

Damis n'eſt donc point marié?

LA BRANCHE.

Bon!

CRISPIN.

Eh non!

VALERE.

Ah mes enfans, j'implore votre ſecours; quelle entrepriſe as tu formé Criſpin? tu n'as pas voulu tantôt m'en inſtruire, ne me laiſſe pas plus long-têms dans l'incertitude; pourquoi ce déguiſement que prétend-tu faire en ma faveur?

CRISPIN.

Votre rival, n'eſt point encore à Paris, il n'y ſera que dans deux jours. Je veux avant ce tems-

là dégouter Monſieur & Madame Oronte de ſon alliance.

VALERE.

De quelle maniere ?

CRISPIN.

En paſſant pour Damis. J'ai déja fait beaucoup d'extravagances, je tiens des diſcours inſenſés, je fais des actions ridicules qui révoltent à tous momens contre moi, le Pere & la Mere d'Angelique, vous connoiſſez le caractêre de Monſieur & Madame Oronte, elle aime les louanges, je luis dis des duretés qu'un petit-maître n'oſeroit dire à une femme de robe.

VALERE.

Eh bien?

CRISPIN.

Eh bien ? je ferai & dirai tant de ſotiſes qu'avant la fin du jour, je prétends qu'ils me chaſſent, & qu'ils prennent la réſolution de vous donner Angelique.

VALERE.

Et Liſette? entre-t-elle dans ce ſtratagême.

CRISPIN.

Oui, Monſieur, elle agit de concert avec nous.

VALERE.

Ah! Criſpin! que ne te doit-je pas?

CRISPIN.

Demandez pour plaiſir à ce garçon là ſi je joüe bien mon rôle.

LA BRANCHE.

Ah, Monſieur, que vous avez là un domeſtique adroit : c'eſt le plus grand fourbe de Paris, il m'arrache cet éloge. Je ne le ſeconde pas mal à la vérité & ſi notre enterpriſe réuſſit vous ne m'aurez pas moins d'obligatigion qu'à lui.

VALERE.

Vous pouvez tous deux compter ſur ma reconnoiſſance, je vous promets.

CRISPIN.

Eh, Monſieur, laiſſez la les promeſſes, ſongez que ſi l'on vous voioit avec nous, tout ſeroit perdu, retirez vous, & ne paroiſſez point ici d'aujourd'hui.

VALERE.

Je me retire donc, adieu mes amis, je me repoſe ſur vos ſoins.

LA BRANCHE.

Aiez l'eſprit tranquile, Monſieur, éloignez vous vite, abandonnez nous votre fortune.

VALERE.

Souvenez-vous que mon ſort....

CRISPIN.

Que de diſcours!

VALERE *ſort.*

Depend de vous.

SCENE XVIII.

CRISPIN, LA BRANCHE.

CRISPIN.

IL eſt parti, je reſpire.

LA BRANCHE.

Nous avons eu une allarme auſſi chaude: je mourrois de peur que Monſieur Oronte ne nous ſurprit avec ton maître.

CRISPIN.

C'eſt ce que je craignois auſſi; mais comme nous n'avions que cela à craindre, nous ſommes aſſurez du ſuccès de notre projet, nous pouvons à

préſent choiſir la route que nous avons à prendre. As-tu arrêté des chevaux pour cette nuit ?

LA BRANCHE *regardant de loin.*

Oui.

CRISPIN.

Bon. Je ſuis d'avis que nous prennions le chemin de Flandres.

LA BRANCHE.

Le chemin de Flandres, oui, c'eſt fort bien raiſonner, j'opine auſſi pour le chemin de Flandres.

CRISPIN.

Que regarde-tu donc avec tant d'attention.

LA BRANCHE.

Je regarde .... oui .... non .... ventrebleu ſeroit-ce lui ?

CRISPIN.

Qui lui ?

LA BRANCHE.

Helas, voila toute ſa figure !

CRISPIN.

La figure de qui ?

LA BRANCHE.

Criſpin, mon pauvre Criſpin, c'eſt Monſieur Orgon.

CRISPIN.

Le pere de Damis ?

LA BRANCHE.

Lui même.

CRISPIN.

Le maudit vieillard.

LA BRANCHE.

Je crois que tous les Diables ſont déchainés contre la dote.

CRISPIN.

Il vient ici, il va entrer chez Monſieur Oronte,

& tout va ſe découvrir.

LA BRANCHE.

C'eſt ce qu'il faut empêcher s'il eſt poſſible, va m'attendre à l'auberge ; (*il s'en va.*) Ce que je crains de plus, c'eſt que Monſieur Oronte ne ſorte pendant que je lui parlerai.

SCENE XIX.

Mr ORGON, LA RANCHE.

Mr. ORGON *à part.*

JE ne ſçais que aceüil, je vais recevoir de Monſieur & de Madame Oronte.

LA BRANCHE *bas.*

Vous n'étes pas encore chez eux .... (*haut*) Serviteur à Monſieur Orgon.

Mr. ORGON.

Ah! je ne te voiois pas la Branche!

LA BRANCHE.

Comment, Monſieur? c'eſt donc ainſi que vous ſurprenez les gens. Qui vous croioit à Paris ?

Mr. ORGON.

Je ſuis parti de Chartres, peu de tems après toi, parce que j'ai fait reflexion, qu'il valoit mieux que je parlaſſe moi même à Monſieur Oronte, & qu'il n'étoit pas honnête de retirer ma parole par le miniſtére d'un valet.

LA BRANCHE.

Vous êtez délicat ſur les bienſéance à ce que je vois. Si bien donc que vous allez trouver Monſieur & Madame Oronte.

Mr. ORGON.

C'eſt mon deſſein.

LA BRANCHE.

Rendez graces au Ciel de me rencontrer ici à propos, pour vous en empêcher.

Mr. ORGON.

Comment? les as-tu déja vû toi: la Branche.

LA BRANCHE.

Hé oui, morbleu je les ai vû, je ſors de chez eux, Madame Oronte eſt dans une colére horrible contre vous.

Mr. ORGON.

Contre moi?

LA BRANCHE.

Contre vous. Hé quoi a-t-elle dit Monſieur Orgon nous manque de parole, qui l'auroit cru ma fille deſormais ne doit plus eſperer d'établiſſement.

Mr. ORGON.

Quel tort cela peut il faire à ſa fille?

LA BRANCHE.

C'eſt ce que je lui ai répondu; mais comment voulez vous qu'une femme en colére entende raiſon, c'eſt tout ce qu'elle peut faire de ſang froid, elle a fait là-deſſus des raiſonnemens Bourgeois: on ne croira point dans le monde, a-t-elle dit, que Damis ait été obligé d'épouſer une fille de Chartres: on dira plutôt que Mr. Orgon a approfondi nos biens, & que ne les aiant pas trouvés ſolide, il a retiré ſa parole.

Mr. ORGON.

Fi donc! peut-elle s'imaginer qu'on dira cela?

LA BRANCHE.

Vous ne ſçauriez croire, juſqu'à quel point la fureur s'eſt emparé de ſes ſens: elle a les jeux dans la tête, elle ne reconnoit perſonne; elle m'a pris à la gorge, & j'ai eu toutes les peines à me tirer de ces griffes.

Mr. ORGON.

Et Monſieur Oronte?

LA BRANCHE.

Oh pour Mr. Oronte, je l'ai trouvé plus modéré lui, il m'a seulement donné deux soufflets.

Mr. ORGON.

Tu m'étonne la Branche, peuvent-ils être capables d'un pareil emportement ? & doivent-ils trouver mauvais, que j'aie consenti au mariage de mon fils ? ne leur en as-tu pas expliqué toutes les circonstances.

LA BRANCHE.

Pardonnez moi je leur ai dit que Monsieur votre fils aiant commencé par où l'on finit d'ordinaire, la famille de votre bru se préparoit à vous faire un procès que vous avez sagement prévenu en unissant les parties.

Mr. ORGON.

Ils ne se sont pas rendu à cette raison ?

LA BRANCHE.

Bon, rendus ! ils sont bien en état de se rendre, & si vous m'en croiez Monsieur, vous retournerez à Chartres tout à l'heure.

Mr. ORGON *voulant entrer chez Monsieur Oronte.*

Non la Branche je veux les voir, & leur représenter si bien les choses que ....

LA BRANCHE *retenant Mr. Orgon.*

Vous n'entrerez pas Monsieur je vous assure, je ne souffrirai point, que vous alliez vous faire de visager. Si vous voulez leur parler absolument ; laissez passer leurs premiers transports.

M. ORGON.

Cela est de bon sens.

LA BRANCHE.

Remettez votre visite à demain. Ils seront plus disposez à vous recevoir.

Mr. ORGON.

Tu as raiſon, ils ſeront dans une ſituation moins violente. Allons je veux ſuivre ton conſeil.

LA BRANCHE.

Cependant, Monſieur, vous ferez, ce qu'il vous plaira, vous êtes le maître.

Mr. ORGON.

Non, non, vient la Branche, je les verrai demain. (*il ſort.*

SCENE XX.

LA BRANCHE *ſeul.*

JE marche ſur vos pas, où plutôt je vais trouver Criſpin. Nous voila pour le coup au deſſus de toutes les difficultés. Il ne me reſte plus qu'un petit ſcrupule au ſujet de la dote. Il me fâche de la partager avec un aſſocié, car enfin Angelique ne pouvant être à mon maître, il me ſemble que la dote m'appartient de droit toute entiere. Comment tromperai-je Criſpin? il faut que je lui conſeille de paſſer la nuit avec Angelique, ce ſera ſa femme, une fois, il l'aime, il eſt homme à ſuivre ce conſeil. Pendant qu'il s'amuſera à la bagatelle je démenagerai avec le ſolide; mais, non rejettons cette penſée; ne nous brouillons point avec un homme qui en ſçait auſſi long que moi: il pourroit bien quelque jour avoir ſa revanche; d'ailleurs ce ſeroit aller contre nos loix. Nous autres gens d'intrigues nous nous gardons aux uns aux autres une fidelité plus exacte que les honêtes gens. Voici Monſieur Oronte qui ſort de chez lui pour aller chez ſon Notaire, quel bonheur, d'avoir éloigné d'ici Monſieur Orgon.

(*il ſort.*

SCENE XXI.

LISETTE, Mr. ORONTE.

LISETTE.

JE vous le dis encore, Monſieur, Valere eſt honnête homme, & vous devez approfondir.....

Mr. ORONTE.

Tout n'eſt que trop approfondi Liſette, je ſçais que vous êtes dans les intérêts de Valere; & je ſuit fâché que vous n'aiez pas inventé enſemble un meilleur expédient, pour m'obliger à differer le mariage de Damis.

LISETTE.

Quoi, Monſieur, vous vous imaginez.....

Mr. ORONTE.

Non, Liſette, je ne m'imagine rien, je ſuis facile à tromper. Mais! je ſuis le plus pauvre genie du monde. Allez, Liſette dites à Valere, qu'il ne ſera jamais mon gendre, c'eſt de quoi il peut aſſurer Mrs. ſes Creanciers. (*il ſort.*

SCENE XXII.

LISETTE *ſeule.*

OUais, que ſignifie tout ceci! il y a quelque choſe là dedans qui paſſe ma pénétration.

SCENE XXIII.

VALERE, LISETTE.

VALERE.

QUOI que m'ait dit Criſpin, je ne puis attendre tranquilement le ſuccès de ſon artifice; après tout, je ne ſçais pourquoi il m'a recom-

mandé avec tant de ſoin de ne point paroître ici, car enfin au lieu de détruire ſon ſtratagême, je pourrois l'appuier.

LISETTE.

Ah Monſieur.

VALERE.

Eh bien Liſette?

LISETTE.

Vous avez bien tardé long-tems, où eſt la lettre? de Damis?

VALERE.

La voici; mais elle nous ſera inutile. Dis moi plutot Liſette comment va le ſtratagême?

LISETTE.

Quel ſtratagême?

VALERE.

Celui que Criſpin a imaginé, pour mon amour.

LISETTE.

Criſpin, qu'eſt ce que c'eſt que ce Criſpin?

VALERE.

Eh! parbleu c'eſt mon valet.

LISETTE.

Je ne le connois pas.

VALERE.

C'eſt pouſſer trop loin la diſſimulation Liſette. Criſpin m'a dit que vous êtiez tous deux d'intelligence.

LISETTE.

Je ne ſçais ce que vous voulez dire, Monſieur.

VALERE.

Ah c'en eſt trop, je perds patience, je ſuis au déſeſpoir.

SCENE XXIV.

VALERE, Mr. & Mad. ORONTE, LISETTE.

Mad. ORONTE.

JE ſuis bien aiſe de vous trouver Valere, pour vous faire des reproches ; un galand homme doit-il ſuppoſer des lettres ?

VALERE.

Suppoſer moi, qui peut m'avoir rendu ce mauvais office auprès de vous ?

LISETTE.

Hé Madame, Monſieur Valere n'a rien ſuppoſé .... il y a de la manigance en cette affaire .... mais voici Monſieur Oronte qui revient ; Monſieur Orgon eſt avec lui. Nous allons tout découvrir.

SCENE XXV.

VALERE, Mr. & Mad. ORONTE, Mr. ORGON, ANGELIQUE, LISETTE.

Mr. ORONTE.

IL y a de la friponerie là dedans Monſieur Orgon.

Mr. ORGON.

C'eſt ce qu'il faut éclaircir Monſieur Oronte.

Mr. ORONTE.

Madame, je viens de rencontrer Monſieur Orgon en allant chez mon Notaire, il vient dit-il à Paris, pour retirer ſa parole : Damis eſt effectivement marié.

ANGELIQUE.

Qu'eſt-ce que j'entends !

Mr. ORGON.

Il eſt vrai Madame, & quand vous ſçaurez toutes les circonſtances de ce mariage vous l'excuſerez.

Mr. ORONTE.

Monſieur Orgon n'a pû ſe diſpenſer d'y conſentir, mais ce que je ne comprends pas, c'eſt qu'il aſſure que ſon fils eſt actuellement à Chartres.

Mr. ORGON.

Sans doute.

Mad. ORONTE.

Cependant il y a ici un homme qui ſe dit votre fils.

Mr. ORGON.

C'eſt un impoſteur.

Mr. ORONTE

Et la Branche ce même valet qui étoit ici avec vous, il y a quinze jours, l'appelle ſon maître.

Mr. ORGON.

La Branche dites vous? ah le pendart! je ne m'étonne plus s'il m'a tout à l'heure empêché d'entrer chez vous, il ma dit que vous êtiez tous deux dans une colere épouvantable contre moi, & que vous l'aviez maltraité lui.

Mad. ORONTE.

Le menteur.

LISETTE *bas.*

Je vois l'encloüeure, ou peu s'en faut.

VALERE.

Mon traitre ſe ſeroit-il joué de moi?

Mr. ORONTE.

Nous allons approfondir cela, car les voici tous deux.

SCENE XXVI.

LA BRANCHE, CRISPIN, *& les Acteurs de la Scene précédente.*

CRISPIN.

HE bien Monsieur Oronte, tout est-il prêt; nôtre Mariage ..... ouf qu'est-ce que je vois.

LA BRANCHE.

Ahi nous sommes découverts, sauvons nous.

VALERE.

Oh vous ne m'échaperez pas Messieurs les marauts, & vous serez traités comme vous le merités.

(*Mr. Oronte, & Mr. Orgon se saisissent de la Branche.*

Mr. ORONTE.

Ah, ah, nous vous tenons fourbes.

Mr. ORGON.

Dis nous méchant? qui est cet autre fripon que tu fais passer pour Damis?

VALERE.

C'est mon valet.

Mad. ORONTE.

Un valet, juste Ciel, un valet.

VALERE.

Un perfide qui me fait accroire qu'il est dans mes intérêts pendant qu'il emploie pour me tromper, le plus noir des tous les artifices.

CRISPIN.

Doucement, Monsieur, doucement, ne jugeons point sur les apparances.

Mr. ORGON *à la Branche.*

Et toi coquin, voilà donc comme tu fais les commissions que je te donne.

LA BRANCHE.

Allons, Monſieur, allons, bride en mains, s'il vous plait, ne condemnons point les gens ſans les entendre.

Mr. ORGON.

Quoi tu voudrois ſoutenir que tu n'eſt pas un maître fripon?

LA BRANCHE.

Je ſuis un fripon, fort bien, voyez les douceurs qu'on s'attire en ſervant avec affection.

VALERE.

Tu ne demeureras pas d'accord toi, que tu es un fourbe, un ſcelerat.

CRISPIN.

Scelerat fourbe!, que Diable Monſieur, vous prodiguez des épithetes qui ne me conviennent point du tout.

VALERE.

Nous aurons encore tort de ſoupçonner votre fidélité, traitres.

Mr. ORONTE.

Que direz vous pour vous juſtifier miſérables?

LA BRANCHE.

Tenez voila, Criſpin, qui va vous tirer d'erreur.

CRISPIN.

La Branche vous expliquera la choſe en deux mots.

LA BRANCHE.

Parles, toi même, la Branche, tu les auras bientôt déſabuſé.

LA BRANCHE.

Non, non, tu debrouilleras mieux le fait.

CRISPIN.

Hé bien, Monſieur, je vais dire la choſe tout naturellement. J'ai pris le nom de Damis

pour ; dégouter par mon air ridicule Monſieur & Madame Oronte de l'alliance de Monſieur Orgon, & les mettre par là dans une diſpoſition favorable pour mon maître ; mais au lieu de les rebuter par mes manieres impertinentes j'ai eu le malheur de leur plaire, ce n'eſt pas ma faute une fois.

Mr. ORONTE.

Cependant ſi on t'avoit laiſſé faire, tu aurois pouſſé la feinte juſqu'à épouſer ma fille.

CRISPIN.

Non, Monſieur, demandez à la Branche, nous venions ici, pour découvrir tout.

VALERE.

Vous ne ſçauriez donner à votre perfidie des couleurs qui puiſſent nous éblouir piſque Damis eſt marié, il étoit inutile que Criſpin fit le perſonage qu'il a fait.

CRISPIN.

Hé bien Monſieur, puiſque vous ne voulez pas nous abſoudre, comme innocens, faites nous donc grace, comme a des coupables-nous implorons votre bonté.

(Il ſe mettent à genoux.

LA BRANCHE.

Oui nous avons recours à votre clémence.

CRISPIN.

Franchement la dote nous a tenté, nous ſommes accoutûmés à faire des fourberies, pardonnez nous celle-ci à cauſe de l'habitude.

Mr. ORONTE.

Non, non, votre audace ne demeurera point impunie.

LA BRANCHE.

Eh Monſieur, laiſſez vous toucher, nous vous en conjurons, par les beaux yeux de Madame Oronte.

CRISPIN.

Par la tendreſſe que vous devez avoir pour une femme ſi charmante.

Mad. ORONTE.

Ces pauvres garçons ne font pitié, je demande grace pour eux.

LISETTE.

Les habiles fripons que voilà.

Mr. ORGON.

Vous êtes bien heureux pendarts, que Madame Oronte intercéde pour vous.

Mr. ORONTE.

J'avois grand envie de vous faire punir, mais puiſque ma femme . . . . . oublions le paſſé; auſſi bien je donne aujourd'hui ma fille à Valere: il ne faut ſonger qu'à ſe réjouir. On vous pardonne & même ſi vous voulez me promettre que vous, vous corigerez je ſerois encore aſſez bon pour me charger de votre fortune.

CRISPIN *ſe relevant.*

Oh, Monſieur, nous vous le promettons.

LA BRANCHE.

Oui, Monſieur, nous ſommes ſi mortifiez de n'avoir pas reuſſi dans notre entrepriſe que nous renonçons à toutes les fourberies.

Mr. ORONTE.

Vous avez de l'eſprit, mais il en faut faire un meilleur uſage, & pour vous rendre honnêtes gens je veux vous mettre tous deux dans les affaires, j'obtiendrai pour toi la Branche une bonne commiſſion.

LA BRANCHE.

Je vous reponds, Monſieur, de ma bonne volonté.

Mr. ORONTE.

Et pour la valet de mon gendre, je lui ferai épouſer la filliole d'un ſous fermier de mes amis.

CRISPIN.

Je tâcherai de meriter, par ma complaiſance toutes les bontés du Parrain.

Mr. ORONTE.

Ne demeurons pas ici plus long-tems, entrons, j'eſpére que Monſieur Orgon voudra bien honorer de ſa preſence les noces de ma fille.

Mr. ORGON.

Je veux danſer avec Madame Oronte.

FIN.

TIMON
LE
MISANTROPE
COMEDIE.
EN TROIS ACTES
Par Mr. de L'ISLE.

Le Prix eſt 30. ſols.

A PARIS
Chez F. G. Merigot, Quai des Auguſtins.

MDCCXLVII.

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

ACTEURS

du Prologue.

TIMON le Misantrope.

MERCURE.

PLUTUS.

L'ANE de Timon, métamorphosé en homme sous le nom d'Arlequin.

La Scene est sur le mont Hymette.

LE MISANTROPE
PROLOGUE.

Le Théatre repréſente la montagne où Timon s'eſt retiré ; ce Miſantrope eſt couché ſur un gazon au pied des rochers, habillé de peaux de bêtes ſauvages, ſon Ane paroît à côté de lui.

TIMON.

AQuoy t'amuſe-tu, fils de Saturne & de Rhée ? Sors de ton indolence, & viens contempler ma miſere, ou plutôt ta turpitude. Regarde le malheureux Timon, qui t'offroit tant d'holocauſtes, & ſi tu n'as pas les vices des hommes qui mépriſent ceux qui n'ont rien à leur donner ; lance tous tes foudres ſur des ſcelerats, qui après avoit reçu mille bienfaits de moi, m'ont tourné le dos avec la fortune ; peux-tu voir ſans indignation ces hommes lâches qui m'adoroient dans ma proſpérité ; qui chantoient continuellement mes loüanges & mes vertus, lors qu'ils ſentoient une bonne table chez moi, & qui maintenant m'accablent d'opprobres & de mépris ? *On entend un coup de tonnerre* : J'entends le tonnerre qui gronde, & Jupiter prend ſes Armes. Frappe,

pere des Dieux, mais frappe les ſcelerats, & ne t'amuſe pas à réduire en poudre des rochers, & des arbres innocens qui ne t'ont jamais offenſé.

SCENE II.

MERCURE, PLUTUS & TIMON.

TIMON.

MAis que vois-je! je me ſuis retiré ſur cette montagne, pour m'éloigner du commerce des hommes, & j'y retrouve encore cette maudite eſpéce, fuïons.

MERCURE.

Arrête, Timon, je ne ſuis point un homme, mais Mercure, qui t'ameine le Dieu des richeſſes: Jupiter touché de tes malheurs a exaucé ta priere.

TIMON.

A-t-il écraſé mes ennemis, ou plutôt les ſiens, c'eſt toute la grace que je lui demande, & pour ma vengeance, & pour ſon honneur?

MERCURE.

Les Dieux jugent des choſes bien differemment des hommes; c'eſt punir les méchans que de les laiſſer vivre, & leurs vices ſuffiſent pour ſatisfaire la juſtice divine. Je viens pour te tirer de la miſere, & par de nouveaux tréſors confondre les ingrats qui t'ont ſi lâchement abandonné.

TIMON.

Je ne veux point de tes tréſors, ils m'ont cauſé trop de maux, la pauvreté m'a appris à connoître les hommes, & à me ſuffire à moi-même: bienfait qui ſurpaſſe tous les faux brillans de cet aveugle, à qui je vais caſſer la tête, s'il ne s'éloigne d'ici.

PLUTUS.

Retirons-nous Mercure, que veux-tu que je faſſe avec cet inſenſé ?

MERCURE.

Il faut exécuter l'ordre de Jupiter, & l'enrichir même malgré lui. Timon tu dois obéïr aux Dieux, & recevoir avec reconnoiſſance les biens qu'ils t'envoient.

TIMON.

Eh ! que veux-tu que j'en faſſe dans cette ſolitude? je n'ay beſoin que de mes bras pour y ſubſiſter, ce qui eſt une preuve invincible que mon état préſent, vaut mieux que celui que j'ai quitté, dans lequel j'étois eſclave de mille choſes inutiles ; les richeſſes ne ſont bonnes qu'à faire uſage des hommes, & puiſque je renonce à tout commerce avec eux, je n'ai plus beſoin des choſes qui peuvent le lier. Je ne mépriſe cependant pas les préſens de Jupiter, & s'il t'envoye pour me faire du bien, accorde-moi un grace.

MERCURE.

Eh ! quelle-eſt cette grace ?

TIMON.

De donner la voix humaine à mon Ane, afin que je puiſſe m'entretenir avec lui dans ma ſolitude, ſa ſocieté eſt la ſeule qui me puiſſe plaire.

MERCURE.

Tu n'y penſe pas, Timon.

TIMON.

J'y penſe fort bien, il m'a ſervi ſans intérêt dans ma proſpérité, & me ſert de même à preſent que je ſuis miſerable ; s'il obéïſſoit à ma voix, ſous de beaux harnois, il la reconnoît encore aujourd'hui, & il reçoit d'auſſi bon cœur une poignée d'herbes de ma main, qu'il recevoit autrefois le meilleur froment ; mes

haillons ne l'ont point épouvanté, il m'aime, & me ſert ſans s'apercevoir que j'ai changé d'état; enfin, c'eſt le ſeul ami ſincére qui me ſoit reſté dans mon malheur.

MERCURE.

Je ſçai que ſi les Anes parloient, ils pourroient donner de bonnes leçons aux hommes. Je veux bien t'accorder ta priere; ſi Jupiter a commencé de t'inſtruire par la mauvaiſe fortune, il peut achever ſon ouvrage par ton Ane; ſon choix ſeul fait la nobleſſe des moyens qu'il met en uſage pour remplir ſes vûës; oui je t'accorde ta demande, & je vais métamorphoſer ton Ane en homme.

TIMON.

Non pas cela. La ſeule figure humaine me le rendroit ſuſpect.

MERCURE.

Ne crains rien, il conſervera le ſouvenir, & la ſimplicité de ſon premier état, à laquelle je joindrai toutes les perceptions humaines, & les connoiſſances qui lui ſont néceſſaires pour comprendre ce que tu lui diras, & te rendre ſon commerce plus utile. Adieu, Plutus va te faire trouver chez toi de nouveaux tréſors, & tu verras venir ton Ane ſous la forme & le nom d'Arlequin.

TIMON.

Voila le plus grand préſent que Jupiter puiſſe me faire; car mon Ane ſera aſſurement un homme d'honneur, ſon jugement eſt trop ſain & ſes mœurs trop pures pour ne pas conſerver ces avantages malgré la nature humaine.

PLUTUS.

Et moi je vais te préparer de nouveaux tréſors que tu trouveras en arrivant chez toi.

TIMON.

Si tu me crois, tu les garderas pour quelque autre.

PLUTUS.

Envain tu réſiſtes, les hommes ne ſont pas heureux ou malheureux ſelon leurs caprices; l'un & l'autre leur vient des Dieux.

SCENE III.

TIMON & ARLEQUIN.

TIMON.

JE me ſoucie peu de ſes tréſors, & je ne ſuis occupé que de la métamorphoſe de mon Ane, j'eſtime plus ſa raiſon, que celle de tout l'Areopage. Mais voici un homme ſingulier, c'eſt apparemment lui, écoutons.

ARLEQUIN.

Que diable veut donc dire ce changement, comme me voilà fait, où ſont paſſées ces belles oreilles, cette tête gracieuſe, ce corps mignon, ſi chéri de toutes les Aneſſes du pays, qu'eſt devenuë ma belle queuë, ah! ma belle queuë, vous êtes de toutes les graces que j'ai perduës celle que je regrette le plus. Comme me voila fagoté, la ridicule figure! je marchois il n'y a qu'un moment ſur quatre jambes, j'étois fort & aſſuré ſur mes pieds, & me voila à preſent huché ſur deux comme une poulle, craignant même que le vent ne me faſſe tomber, j'avois une voix mâle, à l'heure qu'il eſt je l'ai effeminée & variée par des ſons qui me fatiguent; que ſuis-je donc devenu? mais quoi! ma raiſon ſe dévelope: je ſuis homme; oui j'en ſuis un: voila une nez, une bouche, des yeux, & enfin une

figure ſemblable à celle de mon maître, & preſque auſſi ridicule; mais que vois-je? quel cahos d'idées que je n'avois jamais eû, l'eſprit humain ſe dévelope chez moi? ... ah! ah! ah! le plaiſant galimathias que l'eſprit de l'homme; ah! ah! ah! la drole de choſe: quoi que j'aye grande peur d'être plus ſot ſous cette peau que ſous ma premiere, la nouveauté me divertit, & je ne ſuis pas fâché de ce changement, quand ce ne ſeroit que pour connoître ce que mon maître a dans l'ame, & les raiſons des impertinences que je lui ai vû faire.

TIMON.

Ce début eſt charmant, & mon âne à ce que je vois, eſt auſſi Miſantrope que moi; qui êtes-vous mon ami?

ARLEQUIN.

Je ſuis ce que je n'étois pas il y a un moment.

TIMON.

Il veut dire qu'il n'eſt plus Ane.

ARLEQUIN.

Que dis-tu là, eſt-ce que tu ſçais que je l'ai été?

TIMON.

Oui, mon cher Arlequin, c'eſt moi qui ſuis cauſe que tu es homme, tu es à préſent le roi des animaux.

ARLEQUIN.

Le roi des animaux, dis-tu?

TIMON.

Oui, mais tu ne connois pas encore les idées que nous attachons à ce terme.

ARLEQUIN.

Hô que ſi, j'entens tout ce que tu me dis, & je meure ſi je ſçai comme cela s'eſt fait; car je ne me ſouviens pas de l'avoir jamais appris.

TIMON.

Mercure le lui a inſpiré, ce Dieu me l'avoit promis.

ARLEQUIN.

Puiſque je ſuis le Roi des animaux, je puis donc dormir ſans crainte dans les forêts, les Loups & les Lions reſpecteront mon ſommeil, & ils viendront me rendre leurs hommages, n'eſt-ce pas?

TIMON.

Je ne te conſeille pas de t'y fier, ils te devoreroient comme ſi tu n'étois encore qu'un Ane.

ARLEQUIN.

Voila des ſujets bien impertinens, & à ce que je vois, l'empire des hommes ſur le reſte des animaux, reſſemble aſſez à celui des Anes; ils ſont peur à ceux qui ſont plus foibles, & plus timides qu'eux, & ils ſe ſauvent devant les plus forts & les plus hardis.

TIMON.

J'aime mieux mon Ane que Solon, il parle plus juſte.

ARLEQUIN.

Si je n'ai gagné que cet empire dans ma métamorphoſe, le profit n'eſt pas grand.

TIMON.

Tout ce que tu vois eſt à preſent fait pour toi, au lieu que tu étois auparavant fait pour l'homme; témoin les ſervices que tu m'as rendus.

ARLEQUIN.

Ah, ha, ha, ha!

TIMON.

De quoi ris-tu?

ARLEQUIN.

De ta ſotiſe; de ne voir pas que c'étoit toi qui étoit fait pour moi.

TIMON.

Moi!

ARLEQUIN.

Sans doute. N'avois-tu pas le ſoin de pourvoir à ma ſubſiſtance; de venir tous les matins me panſer; de me donner à manger; de me mener boire; de netoyer mon écurie; de me changer de paille & le reſte.

TIMON.

Cela eſt vrai. Qu'en conclus-tu?

ARLEQUIN.

Que tu me ſervois, & par conſéquent que tu étois fait pour moi.

TIMON.

Il a raiſon, par Jupiter! J'étois ſon Valet ſans le ſçavoir.

ARLEQUIN.

Mais laiſſons-là ces diſcours, & dis-moi pourquoi es-tu ſi mal vêtu, & ſi mal logé aujourd'hui? Il y a long-tems que je ſuis curieux de le ſçavoir.

TIMON.

C'eſt que je ſuis pauvre.

ARLEQUIN.

Et pourquoi es-tu pauvre?

TIMON.

Pour avoir été trop bon. J'ai mangé mon bien pour faire plaiſir à des Ingrats qui m'ont abandonné, dès que je n'ai plus eu dequoi leur faire bonne chere.

ARLEQUIN.

Voila de grands coquins, pauvre homme, je te plains bien: Et quoi, ſeras-tu toujours pauvre?

TIMON.

Il ne tient qu'à moi de ceſſer de l'être; & le Dieu des richeſſes m'offre de grands tréſors que je refuſe.

ARLE-

ARLEQUIN.

Pourquoi?

TIMON.

Pour n'être jamais à portée de faire du bien à perſonne.

ARLEQUIN.

Tu as raiſon de n'en vouloir point faire à ces coquins qui t'ont abandonné, mais tu dois les accepter pour moi qui ne t'ai jamais trahi.

TIMON.

Les richeſſes te gâteroient, & la flaterie des hommes auroit bientôt ſéduit ton innocence.

ARLEQUIN.

Ne le crains pas. Je n'ai beſoin que de me ſentir pour m'en défendre.

TIMON.

Oui. Mais tu ne ſçais pas encore que l'homme eſt rempli de vanité.

ARLEQUIN.

Lorſqu'un homme a été Ane & qu'il s'en ſouvient, il n'en eſt pas ſuſceptible.

TIMON.

Je ſçai qu'il y auroit moins de ſots, ſi chacun ſe ſouvenoit de ſon origine. Mais l'orgueil des richeſſes la fait bien-tôt perdre de vuë, & j'en ai trop d'exemples pour t'expoſer à ce danger.

ARLEQUIN.

Je vois par tout ce que tu me dis, que tous le hommes ſont ſots. Mais à te parler franchement tu es le plus ſot de tous.

TIMON.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Parce que tu refuſe d'être heureux, & que

par un ridicule caprice tu veux te punir des vices d'autrui.

TIMON.

Les richeſſes ne ſont point notre felicité; pour être heureux il faut jouir de ſoi-meme, & l'on n'en jou point dans l'opulence & le cahos du monde.

ARLEQUIN.

Ecoute, ne t'y trompe pas. Un Ane qui meurt de faim jouit mal de ſoi-même, & il ſent ſeulement ce qui lui manque pour être heureux. Mais celui qui eſt dans un bon pâturage jouit bien de la vie.

TIMON.

Quoi, tu voudrois que j'acceptaſſe les offres de Plutus?

ARLEQUIN.

Aſſurément, puiſque tu en peux tirer de l'utilité.

TIMON,

Mais je n'en puis jouir que dans le monde.

ARLEQUIN.

Hé-bien, il faut y retourner.

TIMON.

Je m'irois de nouveau expoſer à la perfidie des hommes!

ARLEQUIN.

Sans doute, puiſque c'eſt le moyen de bien jouir de la vie; le ridicule des hommes doit te divertir, & leurs vices t'inſtruire, ſi tu vaux mieux qu'eux, n'auras-tu pas le plaiſir de le ſçavoir?

TIMON.

J'ai peur que mon Ane ne me gâte l'eſprit. Il commence à me perſuader ce que les Dieux ni les hommes n'ont pû me faire comprendre.

ARLEQUIN.

Ecoute. Un loup paſſeroit pour un ſot parmi les

autres loups, ſi mépriſant le carnage il s'amuſoit à brouter des herbes & ſe faiſoit ſécher par une nourriture qui ne lui eſt pas propre; & par la même raiſon je conçois qu'un homme eſt un extravagant de ne vouloir pas vivre comme les autres, & jouir des biens que les Dieux ont fait pour lui.

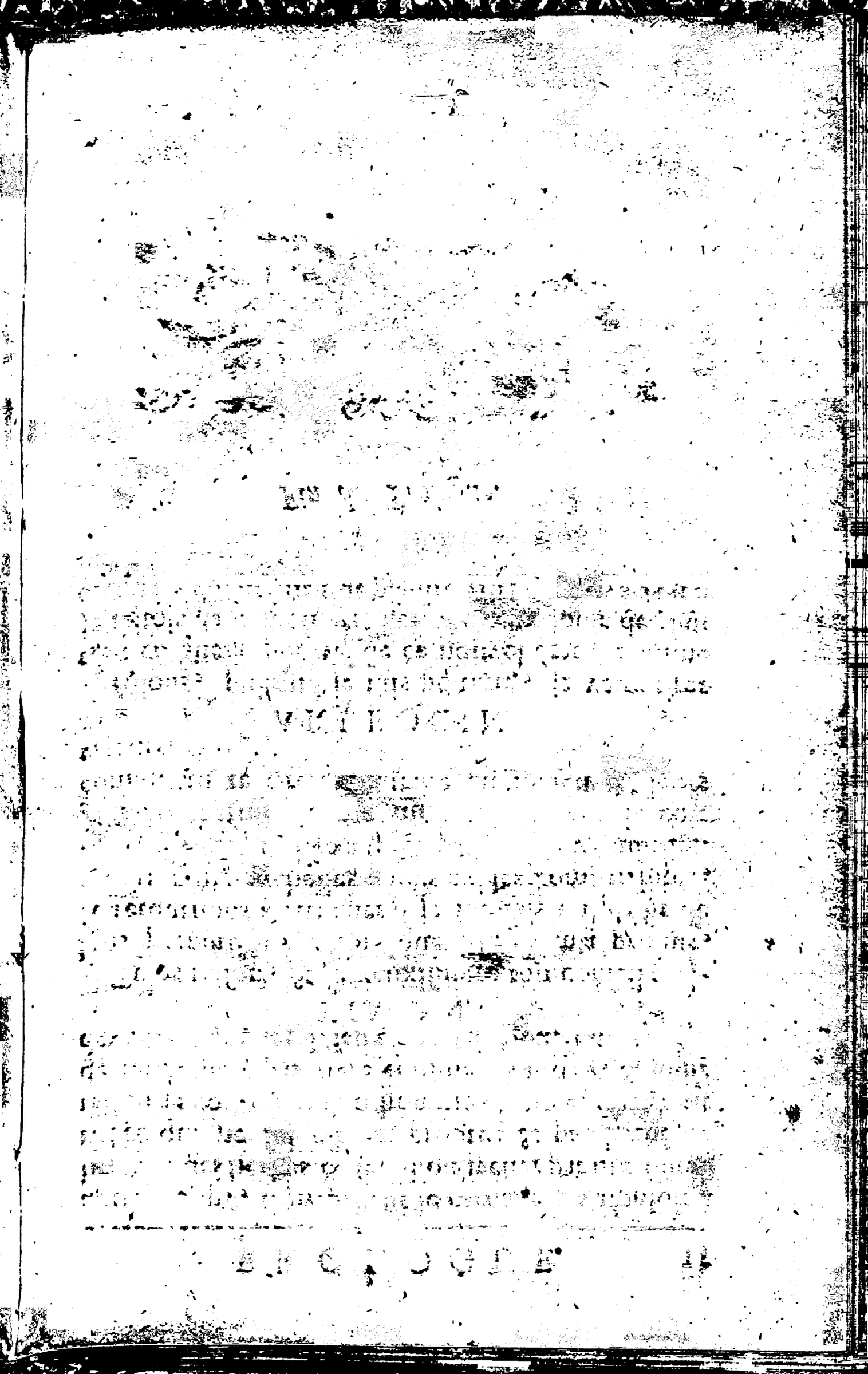
TIMON.

Tu as raiſon, & je veux ſuivre ton conſeil; allons prendre les tréſors que Plutus m'a promis, & retournons à Athenes, je me fais un plaiſir de montrer mes richeſſes à mes avides compatriotes, & de les voir ſécher auprès par des déſirs inutiles. Je ſerai charmé de me moquer d'eux & de voir comme tu te tireras d'affaire au milieu de leurs erreurs.

ARLEQUIN.

Allons, puiſque je ſuis homme, je veux tirer tout ce que je pourrai de ce nouvel état, comme je faiſois dans mon premier. Je veux jouir de tout ce qu'il peut m'offrir de plaiſir. Ah! que je vais bien me divertir.

Fin du Prologue.



TIMON
LE
MISANTROPE
COMEDIE.

ACTEURS

de la Comédie.

MERCURE, ſous la forme & le nom d'Aſpaſie.
EUCHARIS, Amante de Timon.
TIMON, Miſantrope.
ARLEQUIN.
IPHICRATE & CARICLE'S, faux amis.
SOCRATE, Philoſophe.
Un MAITRE en fait d'armes.
Un MAITRE à chanter.
Un MAITRE à danſer.
TROUPE des Paſſions.
TROUPE de Flatteurs.
TROUPE des Veritez.
UN des Flatteurs.
MERCURE, ſous ſa forme ordinaire.

La Scene eſt à Athenes.

TIMON
LE
MISANTROPE.

ACTE PREMIER.

Le Theâtre repreſente la ville d'Athenes.

SCENE PREMIERE.

MERCURE, *en habit de femme, ſous le nom d'Aſpaſie.*

QUI reconnoîtroit Mercure ſous la forme où me voila? Comme meſſager des Dieux je ſuis continuellement obligé de me métamorphoſer, pour exécuter leurs ordres chez les hommes. Jupiter veut que ſous le nom d'Aſpaſie, je rempliſſe un double emploi auprès d'Eucharis & d'Arlequin, & que je me ſerve de l'un & de l'autre pour corriger

Timon. L'excès de ſa bonté cauſa ſes premiers malheurs. L'ingratitude des hommes l'a jetté dans un excès oppoſé & changé la douceur de ſon ame, naturellement bienfaiſante, en des ſentimens de haine & de vengeance. Ces differens excès déplaiſent aux Dieux, qui ont placé la vertu dans un juſte milieu. Mais en puniſſant les vices ils récompenſent toûjours ce qu'ils voyent de bon chez les hommes. Le cœur de Timon n'eſt point déguiſé; ſon amour pour la verité lui faiſant préferer le commerce des animaux, parce qu'il eſt ſimple & naturel, à celui des hommes; il a demandé la voix humaine pour ſon Ane, & Jupiter veut ſe ſervir de cette même métamorphoſe pour le retirer de ſes erreurs. Commençons donc d'executer ſes ordres auprès d'Eucharis: elle aime Timon, & je veux lui apprendre les moiens de gagner le cœur de ce Miſantrope. La voici. Elle vient rêver dans ces lieux à ſa nouvelle paſſion.

SCENE II.

EUCHARIS.

JE ne ſçai comme je dois interpreter les mouvemens qui m'agitent; l'idée de Timon me ſuit par tout, le bruit de ſa vertu & de ſes malheurs m'avoit touché, & j'étois bien-aiſe de voir que les Dieux l'avoient rétabli dans ſa premiere ſplendeur; mais je ne croiois pas que je puſſe prendre d'autre part dans ſon ſort que celle qu'un ſimple ſentiment de généroſité m'y donnoit. Je ſens cependant des mouvemens plus vifs que ceux de l'eſtime. O Ciel! L'amour ſe ſeroit-il caché ſous le manteau de la haine & de la miſantropie, pour me ſéduire!

SCENE III.

MERCURE, *ſous la figure d'Aſpaſie.*
EUCHARIS.

ASPASIE.

BOnjour, ma chere Eucharis, d'où vient donc ma belle enfant que vous cherchez la ſolitude? Ah, je m'en doute, il y a de l'amour ſur jeu.

EUCHARIS.

Si c'eſt l'amour qui me conduit ici, c'eſt un amour bien ſingulier, j'y viens rêver à Timon.

ASPASIE.

A Timon?

EUCHARIS.

Oui à Timon; j'ai vû une ſcene de lui qui m'a charmée; le bruit des tréſors que l'on dit que les Dieux lui ont fait trouver, a ramené chez lui cette troupe odieuſe d'amis ingrats que ſes malheurs avoient écartez. Je les ai vus s'efforcer à l'envi, d'effacer de ſon eſprit l'indigne procedé qu'ils ont eu pour lui; ah! Aſpaſie, qu'il m'a paru eſtimable dans les traits de mépris & de verité dont il a repouſſé leur lâche empreſſement.

ASPASIE.

L'amour s'introduit dans nos cœurs par plus d'une porte; & les mêmes choſes qui en ferment les accès chez les uns, les ouvrent dans les autres.

EUCHARIS.

Je ne vous deguiſe point que ſi je voulois aimer quelqu'un, ce ſeroit Timon. La généreuſe liberté avec laquelle il marque ſon mépris pour les hommes me ſeroit une preuve de la ſincerité de ſa tendreſſe, s'il m'en témoignoit. Je vous dirai plus, je ſentirois

de la vanité à ſoumettre un cœur qui ſe déclare hautement l'ennemi du genre humain & à pouvoir le ramener des excès, où je vois avec chagrin qu'un homme d'ailleurs ſi eſtimable ſe plonge.

ASPASIE.

Cette conquête ſeroit digne de vos appas, & je vous la conſeillerois, ſi je la croyois poſſible.

EUCHARIS.

Croyez-vous que je n'en vinſſe pas à bout ſi je l'entreprenois?

ASPASIE.

Vous êtes jeune, belle & ſpirituelle; ce ſont-là, ſans doute, les plus grands avantages de la nature, & ſi vous les employez ſagement contre Timon, je ne crois pas qu'il vous puiſſe reſiſter.

EUCHARIS.

Je veux le tenter.

ASPASIE.

Tout depend de la maniere dont vous vous y prendrez. Il n'eſt point de cœur invincible lorſque l'on ſçait l'attaquer par ſon foible: il n'en eſt point de ſi inſenſible ni de ſi foible, qui n'ait des endroits par où il eſt hors d'atteinte. Ce n'eſt jamais la faute de celui qui reſiſte, s'il ne ſe rend pas; c'eſt celle de ceux qui ne ſavent pas connoître les moyens de le dompter.

EUCHARIS.

J'aime dans tout ce que je fais de laiſſer agir mon cœur naturellement & ſans contrainte; je hais trop l'art & les détours honteux des Coquettes pour les mettre en uſage avec Timon; il m'a plû par ſa ſincerité, & je veux lui plaire par le même moyen.

ASPASIE.

Que vous êtes ſimple belle Eucharis! Vous con-

noiſſez bien peu les hommes ; apprenez de moi, mon enfant, que l'on eſt toûjours avec eux la duppe de ſa bonne foi. Le cœur humain eſt ſujet à des caprices étonnans ; il n'aime les plus belles choſes qu'autant qu'il trouve de difficultez dans leur poſſeſſion. Une conquête trop aiſée le dégoûte ; & c'eſt pour cela qu'une habile femme ſçait aſſaiſonner ſes faveurs par des caprices amenez à propos pour reveiller la tendreſſe de ſes amans, qui languiroient bientôt dans une poſſeſſion trop aſſurée & trop tranquille. On ne ſent jamais mieux le prix d'un bien que lorſqu'on craint de le perdre ; c'eſt dans cette crainte bien ménagée que ſont fondées les reſſources de l'amour ; c'eſt d'elle que naiſſent les petits ſoins, les aſſiduitez, & enfin tous les tributs de tendreſſe que les amans offrent continuellement à leurs maîtreſſes, je ne pretens pourtant pas condamner la ſincerité en amour, au contraire je ſçai qu'elle doit être la baſe de la tendreſſe ; mais l'art en doit faire les ornemens, & un amant tendre & delicat n'eſt pas plus en droit de ſe fâcher de ſes ruſes innocentes, que des ſoins que ſon amante ſe donne pour ſe parer, puiſque dans l'un & l'autre ſon objet eſt de lui plaire & d'entretenir ſes feux ; car l'adreſſe eſt au ſentiment ce que les atours ſont au viſage.

EUCHARIS.

Vous êtes adroite, Aſpaſie, & je commence à me laiſſer ſéduire par vos diſcours.

ASPASIE.

Suivez mes conſeils, & vous vous en trouverez bien ; la haine que Timon a pour les hommes ne le rend ſenſible qu'au plaiſir de médire d'eux. L'experience qu'il a fait de leur perfidie lui rend ſuſpectes toutes le marques d'amitié qu'ils s'efforcent de lui

donner, qu'il prend pour des piéges que l'on tend à ſa fortune & à ſa credulité. Ainſi, ſi vous voulez vous menager quelque accès dans ſon cœnr, dites-lui des veritez offençantes, c'eſt le ſeul moyen de gagner quelque creance chez lui. Ce procedé conforme à ſon genie & ſi oppoſé à l'empreſſement de ceux qui cherchent inutilement à lui plaire, attaquant ſon cœur par ſon foible, le diſpoſera naturellement à vous chercher; c'eſt tout ce qu'il vous faut d'abord, l'amour & vos charmes feront le reſte enſuite.

EUCHARIS.

Je connois toute la ſolidité de ce conſeil, & je ſuis reſoluë de le ſuivre, d'autant mieux que je ſuis bien-aiſe de lui dire ce qui me choque en lui.

ASPASIE.

Vous pouvez en eſſuyer des réponſes fâcheuſes, mais vous devez les mépriſer & aller à votre but, ſans prendre garde aux épines que vous trouverez en chemin. Voici Timon. Je l'entends qui querelle. Adieu. Je vous laiſſe. Profitez de mes avis.

EUCHARIS.

Ecoutons un moment ici.

SCENE IV.

TIMON, ARLEQUIN, TROUPE d'Atheniens qui le ſuivent, IPHICRATES, CARICLES.

TIMON.

ALlez, perfides, vos careſſes ni vos louanges ne me ſéduiſent point; je connois trop bien la noirceur de votre ame. Tout ce que je puis faire

pour

pour vous, c'eſt de vous offrir un figuier, où pluſieurs ſe ſont déja pendus. Je ne l'ai pas voulu arracher pour ne priver pas le public de cette commodité.

ARLEQUIN.

Allez vous-en a tous les diables avec vos amitiez, nous n'en voulons point.

IPHICRATES.

Quoi, Timon, tu ne reconnois plus ton ancien ami qui a fait tant de vœux pour toi ? J'avois bien dit que les Dieux étoient trop juſtes pour ne pas te rétablir dans ta premiere ſplendeur.

ARLEQUIN.

Celui-là eſt honnête homme, fais-lui careſſe.

TIMON.

Que tu le connois mal ! Si tu l'avois cru, perfide, tu te ſerois fait violence pour maſquer tes ſentimens dans mon malheur, afin de te ménager les moyens de me tromper encore aujourd'hui. N'es-tu pas Iphicrates, qui me trouvant preſque expirant de faim & de ſoif, me refuſas un verre d'eau & m'accablas d'injures pour me remercier de tous les biens que tu avois reçus de moi.

ARLEQUIN.

Comment, béliſtre, après avoir refuſé de l'eau à mon pauvre maître qui mouroit de ſoif, tu oſes encore te dire ſon ami ; par-la-mort, il me prend envie de t'aſſommer.

IPHICRATES.

Ne juges point de ce que tu m'as vû faire par les apparences, les Dieux vont être témoins de l'amitié que je te porte, & je viens d'ordonner un ſacrifice ſolemnel en actions de grace de ce qu'ils ont fait pour toi.

TIMON.

Garde-t-en bien, ſcelerat, ton encens les irriteroit contre moi.

ARLEQUIN.

Pardi voila un affronté coquin de vouloir tout à la fois jouer les hommes & les Dieux! Attens, je vais te ſacrifier aux furies qui te poſſedent. *Il le bat, Iphicrates ſe ſauve.*

CARICLES.

Tu as raiſon, Timon, c'eſt un traître qui ne mérite pas tes bontez; pour moi je viens à plus juſte titre: & voici une Ode que j'ai faite ſur la victoire que tu as remportée ſur nos enemis.

TIMON.

Comment l'oſe-tu dire, je n'ai jamais été à la guerre?

CARICLES.

Il n'importe, tu l'aurois remportée ſi tu avois combatu, & cela ſuffit.

TIMON.

N'eſt-ce pas toi, qui dans ma proſperité me loüois des vertus que je n'avois pas, & qui dans mon malheur m'attribuois des vices dont je n'ai jamais été capable?

ARLEQUIN.

Ecoute, n'as-tu point fait auſſi d'Ode pour moi?

CARICLES.

Et que voudrois-tu que je chantaſſe de toi?

ARLEQUIN.

Quelque victoire que je n'ai jamais remportée.

CARICLES.

Voila aſſurément un bel objet des chanſons des Muſes?

ARLEQUIN.

Tiens, je n'aime pas les menteries, & je veux qu'on ne chante de moi que des veritez; fais donc une Ode pour chanter la victoire d'un honnête homme qui a assommé un faquin.

CARICLES.

Est-ce que cela vous est arrivé?

ARLEQUIN.

Non, mais la chose va arriver dans un moment, car je veux t'assommer pour prix de ton impertinence. (*Il le bat, Caricles se sauve en craint au secours.*) Pardi voila de grands coquins. Mor-non de ma vie leur impudence me met dans une colere que je ne me possede pas.

TIMON.

Voila les bons amis ausquels je me fiois autrefois.

ARLEQUIN.

Tu étois donc bien bête alors.

SCENE V.

EUCHARIS, TIMON, ARLEQUIN.

EUCHARIS.

TOut ce que je vois de Thimon est une preuve de la solidité des conseils d'Aspasie, commençons à jouer notre rôle. Bonjour Thimon.

TIMON.

Bonjour : que me veut cette femme. Voici encore une quêteuse de trésors.

EUCHARIS.

Je suis charmée de vous rencontrer, & de pouvoir entretenir un original sans copie, qui, parce qu'il n'a fait que des sotises dans le monde, pré-

tend en jetter la faute ſur le reſte des hommes ; je crois qu'un caractêre auſſi hitéroclite me donnera du plaiſir.

TIMON.

Ouais, ce ſtile n'eſt pas commun.

ARLEQUIN.

Tu dois aimer celle-ci, elle eſt naturelle, & aime la vérité ; n'eſt-ce pas ?

TIMON.

Je t'avouë que ſon début me ſurprend, je ne m'y attendois pas : ma foi Mademoiſelle, ſi mon mépris pour les hommes, & ſur tout pour les femmes, & pour les femmes de votre eſpéce, peut vous divertir, j'y conſens, profitez-en bien ; c'eſt tout ce que vous pouvez gagner avec moi.

EUCHARIS.

C'eſt auſſi tout ce que je demande ; je mépriſe tous les hommes, & je ne ſuis jamais ſi contente que lorſque je puis exercer ma langue ſur eux ; mais je ne connois point de plus grand plaiſir au monde que celui de dauber ſur le ridicule d'un original tel que vous.

TIMON.

Vous avez raiſon, il n'eſt rien de ſi doux que la ſatire, c'eſt la ſeule reſſource qui reſte à la vérité parmi les hommes ; diſons-nous donc réciproquement ce que nous penſons.

EUCHARIS.

Je le veux, je ſerai charmée de pouvoir vous convaincre que vous êtes le plus fou des hommes.

ARLEQUIN.

Elle parle juſte, celle là, qu'en dis-tu ?

TIMON.

Cela peut être : en verité, Mademoiſelle, je ſuis

bien aiſe de vous trouver de cette humeur, & nous allons bien nous divertir; le beau champ pour moi, que le teint aprêté d'une coquette, que ce viſage compoſé qui a changé ſes mouvemens naturels contre des grimaces; quel plaiſir de démaſquer un cœur, qui ſous des dehors fardez nous cache l'infidelité même! Ah! ha! ha!

ARLEQUIN.

Ah! ha! ha! Voila une converſation qui commence à merveilles.

EUCHARIS.

Le beau champ pour moi, que les diſcours d'un homme qui a changé ſa raiſon pour des caprices; les ſentimens humains pour de la ferocité, qui toujours diamêtralement oppoſé à la raiſon, prodiguoit autrefois follement ſon bien, & qui aujourd'hui s'en refuſe l'uſage encore plus follement. Ah! ha! ha!

ARLEQUIN.

Ah! ha! ha! Le beau champ pour un Ane, que d'entendre les hommes ſe dire leurs veritez. Ah! ha! ha!

TIMON.

La peſte de l'impertinente.

ARLEQUIN.

Allons, ris donc, cela eſt tout à fait plaiſant. Ah! ha! ha!

TIMON.

Ah! ha! Oui, c'eſt drole.

ARLEQUIN.

Il me ſemble que tu ne ris pas de bon cœur.

TIMON.

Pour connoître au juſte l'étenduë du genie d'une coquette, je ne voudrois que faire l'analyſe de la cervelle d'un perroquet; connoiſſant ſa capacité, & la comparant avec celle d'une coquette, j'au-

rois par une regle d'arithmetique la juſte étenduë de ſon eſprit.

ARLEQUIN.

Ah! ha! ha! La cervelle d'un perroquet. Ah! ha! ha!

EUCHARIS.

Et moi je ne voudrois que faire l'analyſe de la tête d'un Ane & de la vôtre; pour connoître préciſement juſqu'où peut aller votre bêtiſe.

ARLEQUIN.

Hôla, Madame la pigrieche, n'inſultez point aux Anes mal à propos, ſçachez qu'ils ſont gens d'eſprit, & qu'ils en ſçavent plus que les hommes; & pour vous en convaincre, apprenez que jamais Ane n'a traité une Aneſſe ſi indignement que mon maître vous traite. Oh! ho! ils ſont bien mieux appris que cela, ma foi.

EUCHARIS.

Répondez-lui, ſi vous le pouvez?

TIMON.

J'avoüe que voila la converſation la plus délicieuſe que j'aye jamais euë avec perſonne, & la maniere ſinguliere dont cette fille s'y prend me plaît. Je ne ſçai, Mademoiſelle, qui vous a ſi bien inſtruite, mais ſoit que la choſe vienne de vous ou d'ailleurs, vous avez rencontré mon foible; ne croïez pourtant pas que j'en ſois la duppe; je crois voir vos deſſeins, & je ſçaurai m'en deffendre; ainſi, ſi vous vous êtes flatée que ſeduiſant mon cœur par ce détour vous tirerez quelque choſe de moi, déſabuſez-vous une fois pour toutes; mais ſi vous voulez borner vos eſperances & vos plaiſirs dans ce petit commerce d'injures & de veritez, je conſens de bon cœur de le continuer avec vous.

EUCHARIS.

Je le veux, & je vous déclare que je ne prétens rien au-delà.

ARLEQUIN.

Ah, ha, ha! Voila une partie bien faite & un petit commerce bien tendre.

TIMON.

Je vous reverrai avec plaiſir à cette condition.

EUCHARIS.

Et moi auſſi. Adieu.

SCENE VI.

TIMON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

PAr ma foi voila un drôle de corps que cette femme-là.

TIMON.

Je t'avouë qu'elle m'a fait plaiſir, & je ne ſçai pas pourquoi elle me plait plus que tout ce que j'ai vu juſqu'à préſent.

ARLEQUIN.

Je le ſçai bien moi. C'eſt qu'elle eſt auſſi impertinente que toi.

TIMON.

Cela peut être : mais parlons d'autre choſe. Que dis-tu de cette ville, & de ta nouvelle condition.

ARLEQUIN.

Je dis que j'aurai pour toi une reconnoiſſance éternelle. Vive l'état des hommes : comment mor-non de ma vie, les Anes ne ſont qne des bêtes auprès d'eux.

TIMON.

Sur quoi en juge-tu ?

ARLEQUIN.

Sur ce que vous ſupléez par des richeſſes à tous les défauts du cœur & de l'eſprit : Tien j'ai trouvé des filles qui m'ont dit que ſi je voulois leur donner de l'argent qu'elles m'aimeroient à la folie : des amis qui m'ont aſſuré de leur amitié ſi je la payois bien ; des Poëtes qui m'ont promis de m'immortaliſer par leurs vers, pourvu que je leur faſſe bonne chere ; des Généalogiſtes qui m'ont offert pour de l'argent, de me faire décendre de Jupiter en droite ligne. Oh juge ſi ne voila pas des prodiges : avec de l'or, les hommes font ce que les Dieux, la raiſon, ni la nature ne peuvent faire.

TIMON.

Ha, ah, ah,

ARLEQUIN.

Donne moi vite de tes tréſors.

TIMON.

Pourquoi faire ?

ARLEQUIN.

Pour m'aller divertir.

TIMON.

La haine que j'ai pour tous les hommes, & mon amitié pour toi m'en empêche ; je ne veux pas que perſonne puiſſe profiter de ta dépenſe, ni te donner ocaſion d'être leur dupe, & de te ſéduire par le luxe, je ſuis trop de tes amis pour cela.

ARLEQUIN.

Tu es trop de mes amis pour me donner le moyen de me divertir ?

TIMON.

Oui.

ARLEQUIN.

Et ſi je me divertiſſois cela me gâteroit ?

TIMON.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Ecoute, depuis que je comprens ce que tu me dis, je n'ai encore entendu de toi que des impertinences ; je ne ſçai où diable tu les vas chercher pour me faire enrager ; à la fin cela m'impatiente.

TIMON.

C'eſt que tu ne connois pas encore ce qui te convient.

ARLEQUIN.

Je ne puis juger des choſes que par mon premier état, & je me ſouviens, que lorſque je n'étois qu'une bête, je cherchois toujours à paître dans les meilleurs pâturages, lorſque tu ne m'en empêchois pas, car tu t'es toute la vie fait un maudit plaiſir de me contrarier ; ſi j'avois ſoif, j'allois à la meilleure eau & la plus claire, & je m'attachois toujours à ce qui me faiſoit le plus de plaiſir ; je ſoutiens que cela eſt ſage dans toutes les eſpeces. Ainſi, puiſque je ſuis homme, je veux la plus belle maiſon & la plus commode, l'habit le plus riche & du meilleur goût. Je veux une jolie femme, & je prétens manger & boire ce qu'il y aura de meilleur ; or comme il faut de l'argent pour avoir ces choſes, donne-m'en, & tout-à-l'heure.

TIMON.

C'eſt ce qui te trompe ; je veux que tu ſois homme ; tous ceux qui en ont la figure ne le ſont pas. C'eſt pour te rendre parfait que je te refuſe la jouiſſance des choſes qui ne ſont propres qu'à nourrir nos paſſions ; un homme n'eſt homme qu'autant qu'il ſçait les dompter & qu'il a pris l'empire ſur elles.

ARLEQUIN.

Mais, toi qui veux m'inſtruire malgré moi & la raiſon, as-tu cet empire ſur les paſſions ?

TIMON.

Sans doute puiſque je me refuſe la jouiſſance des choſes qu'elles ſeules nous font déſirer.

ARLEQUIN.

Dis-moi n'y a-t-il de paſſions chez les hommes que celles qui les portent aux plaiſirs ?

TIMON.

Il y en a beaucoup d'autres.

ARLEQUIN.

La haine, le chagrin, la vengeance, ne ſont-elles pas des paſſions ?

TIMON.

Aſſurément, & des plus odieuſes.

ARLEQUIN.

Si tu voyois un homme entre deux femmes, une laide comme une guenou, & l'autre belle comme un aſtre, & qu'il choiſit la laide, qu'en dirois-tu ?

TIMON.

Que cet homme eſt de mauvais goût.

ARLEQUIN.

Tu és donc un ſot animal ?

TIMON.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que parmi tant de paſſions aimables, tu vas juſtement choiſir les guenons de toutes les paſſions, & que tu préferes aux douceurs de la vie la triſte ſatisfaction d'être toujours en colere contre toi-même, & contre toute la nature humaine.

TIMON.

Voila un raiſonnement qui m'embarraſſe ; tu n'en

ſçais pas encore aſſez pour juger de la ſolidité de mes raiſons ; je dois ſuppléer à ton ignorance, & mon amitié pour toi m'empêche de t'accorder ta demande.

ARLEQUIN.

Tu ne veux donc point me donner de l'argent ?

TIMON.

Non.

ARLEQUIN.

Rend moi donc mon premier état.

TIMON.

Par quelle raiſon ?

ARLEQUIN.

Par la raiſon que j'aime mieux n'être qu'un Ane, que d'être homme & n'avoir point d'argent.

TIMON.

Tu ne ſçais ce que tu dis.

ARLEQUIN.

C'eſt toi qui ne ſçais ce que tu dis. Ecoute, laiſſe-là une fois en ta vie tes extravagances, & donne-moi de l'argent.

TIMON.

Ta priere eſt inutile.

ARLEQUIN.

Le diable t'emporte. A ce que je vois il n'y a pas un homme qui ne ſoit le loup des autres.

TIMON.

Tu as raiſon mon ami.

ARLEQUIN.

He bien tête maudite, ſi j'ay raiſon que ne fais-tu ce que je te dis ?

TIMON.

Tu as raiſon dans les traits de ſatire que tu donnes aux hommes, mais tu as tort de ſouhaiter ce

qui peut te rendre auſſi mauvais qu'eux.

ARLEQUIN.

Que Jupiter te puiſſe confondre avec ton amitié ; haï-moi, & donne-moi de l'argent.

TIMON.

Ah, ah, ah,

ARLEQUIN.

He bien, ah, ah, ah !

TIMON.

Ta colére me divertit, & je ſerois bien fâché de la faire finir. Adieu. Ah, ah, ah !

ARLEQUIN *le regardant aller ſans rien dire avec des mouvemens de dépit & d'indignation.*

Voila bien de quoi rire, de faire ſoufrir un pauvre homme, & l'empêcher de ſe divertir ; il faut que je tâche de me paſſer de lui, & d'avoir du plaiſir ſans ſon argent.

SCENE VII.

MERCURE *ſous la forme d'Aſpaſie*, ARLEQUIN.

ASPASIE.

VOila Arlequin bien fâché contre Timon, profitons de ce moment, & exécutons l'ordre que Jupiter m'a donné.

ARLEQUIN.

Cette fille eſt charmante, je veux l'aborder ; bonjour la belle.

ASPASIE.

Suis-je connuë de vous Monſieur ;

ARLEQUIN.

Autant que j'en ai beſoin ; je vois que vous êtes jolie, cela me ſufit.

ASPASIE.

ASPASIE.

Comment vous nommez.vous ?

ARLEQUIN.

Arlequin.

ASPASIE.

Quoi, vous êtes cet aimable garçon que Timon aime uniquement ?

ARLEQUIN *ſe redreſſant*

Oui lui-même.

ASPASIE.

Ah, mon cher, l'heureuſe rencontre pour moi ! je vous cherchois avec empreſſement.

ARLEQUIN.

Je n'en ſçavois rien, & vous avez bien fait de me le dire.

ASPASIE.

Que la condition d'une fille eſt malheureuſe ; ſi j'étois homme, je m'expliquerois ſans rougir, mais la pudeur m'en empêche.

ARLEQUIN.

Ne vous contraignez pas, vous pouvez me parler avec toute liberté, je vous le permets.

ASPASIE.

Vous auriez mauvaiſe opinion de moi.

ARLEQUIN.

Au contraire, je vous en eſtimerai davantage ; car je n'aime point les grimaces.

ASPASIE.

He bien je vous aime de tout mon cœur ; cet aveu ſi libre n'offenſera-t-il point votre délicateſſe.

ARLEQUIN.

Pardi vous me croyez donc bien ſot ; je ſerois offenſé ſi vous me diſiez que vous me haïſſez.

ASPASIE.

Que vous êtes aimable de penſer ainſi.

ARLEQUIN.

Et qui peut penſer autrement, à moins d'avoir perdu l'eſprit comme Timon, qui n'aime que les gens qui lui diſent des injures. Vous m'aimez donc bien?

ASPASIE.

De toute mon ame, mon cher.

ARLEQUIN.

Mon cher! le terme eſt tendre & me va droit au cœur.

ASPASIE.

Vous m'aimerez donc un peu?

ARLEQUIN.

Comment un peu, je vous aimerai auſſi gros que moi!

ASPASIE.

Nous nous marierons donc enſemble?

ARLEQUIN.

Oui, ſi vous le voulez.

ASPASIE.

Si je le veux; & qui refuſeroit le favori de Timon, cet homme avec lequel il partage tous ſes tréſors?

ARLEQUIN.

Qui, Timon dites-vous, partage ſes tréſors avec moi?

ASPASIE.

Oui.

ARLEQUIN.

Vous le prenez bien pour un autre; connoiſſez-vous l'original dont vous parlez?

ASPASIE.

Non. Mais on dit que vous êtes le maître de ſa fortune; que vous en diſpoſez comme lui-même;

que comme il a des biens immenſes qui ſont les mobiles de tous les plaiſirs dans cette vie, & qu'il vous aime tendrement, vos jours ne ſont qu'un tiſſu de tous les plaiſirs; bonne chere, équipages, logemens ſomptueux, belles filles, enfin tout ce qu'on peut ſouhaiter au monde.

ARLEQUIN.

Eh, qui ſont les impertinens qui diſent cela?

ASPASIE.

Toute la ville.

ARLEQUIN.

Toute la ville en a menti; Timon ne me donneroit pas cela.

ASPASIE.

Tant pis. Si ce qu'on dit n'eſt pas vrai, Timon ne vous aime pas, & vous êtes ſa duppe.

ARLEQUIN.

Je le crois.

ASPASIE.

Ne parlons donc plus de mariage; car je vous déclare que je ne veux me marier que pour être riche.

ARLEQUIN.

Mais cela eſt ridicule.

ASPASIE.

Ridicule tant qu'il vous plaira, c'eſt pourtant ainſi.

ARLEQUIN.

Mais lorſque la nature a fait l'homme & la femme pour les unir, a-t-elle penſé aux tréſors?

ASPASIE.

Qu'elle ait penſe à ce qu'elle voudra, elle a fait les choſes dont l'induſtrie des hommes a fait des tréſors, & cette même induſtrie eſt en eux un préſent de la nature; ainſi, c'eſt obéir à ſes loix que d'en

chercher l'uſage, puiſque cet uſage peut ſeul rendre notre vie heureuſe.

ARLEQUIN.

Je crois que vous avez raiſon, cela me paroît clair.

ASPASIE.

Plus clair que le jour.

ARLEQUIN.

Comment ferai-je donc pour avoir des tréſors ?

ASPASIE.

Si vous voulez me croire, je vous en donnerai le moyen.

ARLEQUIN.

Donnez-le-moi vîte, je vous en prie.

ASPASIE.

Volez Timon.

ARLEQUIN.

Fi-donc, cela ne ſeroit pas bien; on dit que c'eſt mal fait de voler.

ASPASIE.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Je n'en ſçai rien.

ASPASIE.

Qu'eſt-ce qui appartient aux animaux d'un pâturage ?

ARLEQUIN.

Ce qu'ils en peuvent manger.

ASPASIE.

A qui appartient ce qu'ils ne peuvent pas manger ?

ARLEQUIN.

A ceux qui en ont beſoin.

ASPASIE,

Les tréſors ſont aux hommes ce que les pâturages ſont aux animaux ; ainſi tout ce qui ne fait

pas beſoin à Timon ne lui appartient point, & vous pouvez le prendre.

ARLEQUIN.

Je comprens cela ; mais ce qui m'étonne, c'eſt que les Anes le ſçavent & que les hommes ſemblent l'ignorer.

ASPASIE.

Qu'importe qu'ils l'ignorent ; ſi vous le connoiſſez, vous devez faire uſage de vos lumieres & prendre à Timon ce qu'il uſurpe injuſtement ſur vous & ſur tous les autres.

ARLEQUIN.

Pardi, cela eſt clair comme le jour, je puis prendre de ſes tréſors ce qui m'eſt néceſſaire & lui laiſſer le reſte.

ASPASIE.

Vous lui devez tout prendre.

ARLEQUIN.

Oh! pour cela non. Je ferois mal ſi j'en prenois plus qu'il ne m'en faut, ou bien il n'a pas tort de les garder tous pour lui.

ASPASIE.

Que vous êtes ſimple! ne voyez-vous pas que puiſqu'il ne fait aucun uſage de ſon bien vous ne le privez de rien en lui prennant des choſes qui lui ſont inutiles ?

ARLEQUIN.

Ma foi, vous avez raiſon, & il n'y a qu'une choſe qui m'embarraſſe ; c'eſt qu'il a le plaiſir d'en priver les autres, & ſi je les prends je le priverai de ce plaiſir.

ASPASIE,

Mais ce plaiſir eſt injuſte.

ARLEQUIN.

Tout cela eſt vrai, mais j'aime Timon, & malgré ſes impertinences, je ne veux rien faire qui puiſſe le fâcher.

ASPASIE.

Si vous l'aimez autant que vous le dites, la plus grande marque que vous lui en puiſſiez donner, c'eſt de prendre tout ce qu'il a.

ARLEQUIN.

Si vous me prouvez cela, je n'ai plus rien à dire.

ASPASIE.

Il eſt bien aiſé de vous le prouver. C'eſt faire un bien aux hommes de leur ôter les choſes dont il ne reſulte que des ſoins pour eux, & de leur éviter les occaſions de ſe deshonorer; Timon ſe deshonore, en ſe refuſant aux beſoins des autres; le peu d'uſage qu'il fait de ſes tréſors pour lui-même, ne lui laiſſe dans leur poſſeſſion que l'embarras de les conſerver; ainſi en raviſſant ſes richeſſes vous ne lui ôterez que des ſoins inutiles, & les moyens de ſe faire haïr & mépriſer; vous rendrez à ceux à qui il refuſe des ſecours la part que la nature leur donne dans ſes tréſors: & comme les bonnes actions ont toujours leur récompenſe, vous ſerez aimé & eſtimé univerſellement, & ſi ma poſſeſſion vous fait plaiſir, vous l'aurez par ce moyen.

ARLEQUIN.

Je n'aurois jamais crû que ce fût une ſi bonne action de voler ſon maître. Oui, je conçois qu'en conſcience je dois prendre les tréſors de Timon, mais malgré cela je n'en veux rien faire.

ASPASIE.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Parce que je ſens quelque choſe là dedans qui me dit que cela n'eſt pas bien.

ASPASIE.

Vous croyez donc que ce que je vous dis n'eſt pas vrai?

ARLEQUIN.

Je le crois fort vrai, mais malgré cela je crois que ce vrai eſt un injuſtice & une trahiſon.

ASPASIE.

La nature encore tout ſimple en lui le dirige ſur les voyes de la verité, ſans même qu'il la connoiſſe, il faut l'abandonner à toutes les paſſions pour le conduire où je veux pour ſon inſtruction, & celle de Timon. Venez donc Paſſions, ſous des formes humaines, le ſéduire par tout ce que vous avez de plus flateur?

ENTRE'E ET BALET DES PASSIONS.

UNE PASSION.

A l'aſpect de la Volupté,
Fuyez Vertus ſévéres;
Un ſeul rayon de ſa beauté
Détruit vos brillantes chiméres.
Mortels, ſous ſes loix, les plaiſirs
Sur vos pas volent ſans ceſſe:
Elle remplit tous vos déſirs
Qu'exige de plus la ſageſſe.

LA VOLUPTE'.

La Volupté ſur les cœurs
A l'empire ſuprême:
Votre raiſon n'eſt qu'un emblême

Où ſous diverſes couleurs,
Me jouant de vos erreurs,
Je ne vous montre que moi-même.

L'AMBITION.

Sous le dehors ſéduiſant
D'une vaine chimére,
L'Ambition ſait d'un Corſaire
Chez vous faire un Conquérant ;
D'un maſque de Courtiſan
Déguiſe une ame mercenaire.

UN IVROGNE.

L'eſprit ſur Pégaſe monté
Va ſe plonger dans l'Hipocrenne.
Et des eaux de cette fontaine
Il fait ſa félicité :
Mais pour moi plus raiſonnable,
Je ne la cherche qu'à la table,
Et j'y trouve la Volupté.

UN AVARE.

Plutus de moi ſeul reſpecté
De ſes tréſors fait mon partage ;
Mais à m'en refuſer l'uſage
Je mets ma félicité :
Envain la raiſon en gronde,
Je me moque lorſqu'elle fronde
L'erreur qui fait ma volupté.

ARLEQUIN.

Venez belle Divinité,
Mon cœur à vous ſuivre s'empreſſe ;
Venez par votre douce ivreſſe
Faire ma félicité :

Chez vous tout eſt adorable :
Je ne vois rien de condamnable
Sous les loix de la Volupté.

Les Paſſions à la tête deſqu'elles eſt la Voluptè, s'emparent d'Arlequin, & dans un Balet caractériſé elles l'entrainent par leurs mouvemens : il céde à leurs impreſſions, & ſe jette dans les bras de la Volupté ; il part déterminé à faire tout ce que Mercure veut.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TIMON, EUCHARIS,

TIMON.

JE cherche Eucharis ; la franchiſe avec laquelle elle m'a dit ce qu'elle penſoit de moi, m'a fait plaiſir ; rien n'eſt plus ordinaire que l'adulation pour les perſonnes riches & de qui on croit avoir beſoin, mais rien n'eſt plus rare que de voir des gens leur dire en face ce qu'ils penſent d'eux. La voici.

EUCHARIS.

Je ſuis charmée de vous rencontrer pour vous faire part d'une ſcene qui m'a diverti & que je crois digne de votre cenſure.

TIMON.

Je puis vous faire paroli par d'autres qui m'ont épouvanté.

EUCHARIS.

Tant mieux nous allons donc bien nous divertir ; car les ſotiſes des hommes ſont un revenu réel pour des eſprits miſantropes comme les nôtres, & de tels fonds ſont plus prétieux pour nous que de l'argent comptant.

TIMON.

Je le croyois avant que de vous connoître, mais depuis que je vous ai vuë, j'ai changé de ſentiment ; je

ſens que le plaiſir de vous aimer l'emporte ſur tout.

EUCHARIS.

Eſt-ce Timon qui me parle?

TIMON.

Diſtinguez Timon auprès de vous, de Timon avec le reſte des hommes, avec tous les autres, miſantropes, avec vous le plus tendre...

EUCHARIS.

Vous ſouvenez-vous de ce que vous m'avez dit tantôt?

TIMON.

Oui; mais mon cœur veut me perſuader que je vous faiſois une injuſtice.

EUCHARIS.

Le croyez-vous ce cœur?

TIMON.

A vous parler franchement, je ne ſçai pas trop ſi je le dois croire; vous êtes d'une eſpéce à craindre & d'une ſexe trompeur, qui nous cache ordinairement ſous les fleurs les plus cruelles épines; je le ſçai, mais enfin je n'ai pû réſiſter au pouvoir de vos charmes.

EUCHARIS.

Si je pouvois douter de votre folie, ce que vous venez de me dire acheveroit de m'en perſuader.

TIMON.

Vous avez raiſon, & je m'étonne moi-même des écarts de mon eſprit; je ſens qu'une vaine illuſion me ſéduit, car enfin qu'eſt-ce que j'aime en vous? je me laiſſe éblouir par des voiles trompeurs dont la jeuneſſe des fleurs paſſageres couvrent vos défauts; le tems va bien-tôt emporter ces vains avantages pour ne laiſſer à leur place que vos foibleſſes ſous les rides & ſous les traits de laideur que la vieilleſſe leur ajoutera.

EUCHARIS.

Cette déclaration eſt tendre.

TIMON.

Elle eſt de Timon ; ſi ma franchiſe vous offenſe, elle eſt en même tems une preuve de la ſincérité des ſentimens que je vous marque.

EUCHARIS.

Je les crois auſſi ſincéres que vous le dites, mais je vois clairement que vous cédez malgré vous à un ſentiment qui vous fait violence ; la paſſion le produit, & cette même paſſion ſatisfaite lui feroit bien-tôt ſuccéder la haine & le mépris ; nous avons tous nos défauts ; j'ai les miens comme les autres, & ſi je donne jamais mon cœur, ce ne ſera qu'à celui que je croirai propre à me les pardonner.

TIMON.

La crainte que j'ai de vous en trouver me fait croire que je pourrai vous les pardonner.

EUCHARIS.

Que ce diſcours eſt obligeant ! Si vous me marquez ſi ſenſiblement que vous doutez vous-même de votre complaiſance, puis-je y faire quelque fondement ?

TIMON.

Si vous y en pouvez faire, ce n'eſt que ſur la franchiſe avec laquelle je vous fais voir juſqu'au fond de mon cœur.

EUCHARIS.

Pour vous rendre franchiſe pour franchiſe, je vous conſeille de ne parler jamais de tendreſſe, vous m'embarraſſez, & je vous avouë que les injures que vous me diſiez tantôt, me paroiſſent des douceurs auprès de ce que vous venez de me dire. Adieu, vous ne pouvez me plaire que par vos traits de ſatyre.

TIMON.

Arrêtez, Eucharis, si l'amour de la satyre fait votre objet, pouvez-vous jamais lui trouver un plus beau champ que mes foiblesses?

EUCHARIS.

Je crains qu'elles ne soient contagieuses. Adieu.

SCENE II.

TIMON.

EUcharis: elle fuit, mais pourquoi voudrois-je l'arrêtes? Quel est donc mon dessein, moi qui méprise toutes le femmes, irai-je lâchement mendier les bontez de celle qui n'a pour moi que du mépris? Non; & je rends graces aux Dieux d'avoir mis dans son cœur cet éloignement pour moi; c'étoit le seul moyen de sauver ma raison du nauffrage; mais quoi, je sens des mouvemens dont je ne suis plus le maître: Qu'est-ce donc qui les produit? Ah, malheureux Timon! tu prens plaisir à te séduire toi-même, & cet éloignement dont tu rends graces aux Dieux, est le nœud fatal qui forme aujourd'hui ta chaîne. Mais voici Arlequin qui vient tout à propos pour faire diversion à ma foiblesse.

SCENE III.

TIMON & ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

JE viens de voler Timon, & je le cherche avec empressement pour voir la figure qu'il fera; mais le voici.

TIMON.

Viens, mon cher Arlequin, viens me délaſſer des hommes & de moi-même, tu es toute ma reſſource.

ARLEQUIN.

Je le ſçais bien; je ſuis fait pour te délivrer de tout ce qui t'embarraſſe.

TIMON.

De tous les préſens que les Dieux m'ont faits tu es le plus cher à mon cœur.

ARLEQUIN.

Pardi je le crois; où trouverois-tu un ami qui fit pour toi ce que je fais, & qui par pure tendreſſe t'ôtât les moyens de te faire haïr & mépriſer des hommes ?

TIMON.

Que veux-tu dire ?

ARLEQUIN.

A l'heure qu'il eſt que je ſuis riche & que tu es pauvre, je veux te faire voir que je vaux mieux que toi; tien, voila de l'argent, va te divertir.

TIMON.

Que veut-donc dire ceci; où as-tu pris cet argent ?

ARLEQUIN.

Où il étoit; va, va toujours, & ne t'informe pas du reſte.

TIMON.

N'aurois-tu point par hazard tiré quelque piéces de mes tréſors ?

ARLEQUIN.

Je ne fais rien par hazard, mais par raiſon & par honneur, & lorſque j'ai la main ſur quelque choſe, j'emporte tout; tu me prends donc pour un ſot, un ignorant, un mauvais ami qui ne ſçait pas ſon devoir.

TIMON.

Je n'entens rien à ton galimathias, explique-le moi.

ARLEQUIN.

Je ne ſuis pas ſurpris ſi tu ne m'entens pas, as-tu jamais entendu raiſon?

TIMON.

Mais encore, que veux-tu dire?

ARLEQUIN.

Va chez toi, tu le ſçauras, tu y trouveras de la beſogne bien faite, va, va, va voir ſeulement.

TIMON.

Je commence à entrer en ſoupçon; il me preſſoit ce matin de lui donner de l'argent; quelqu'un abuſant de ſa ſimplicité pourroit bien l'avoir engagé à me voler; il faut que j'aille m'en éclaircir.

SCENE IV.

ARLEQUIN.

IL va être bien ſurpris, lorſqu'il ne trouvera plus ſes tréſors. Ah, ha, ha! que je vais rire de ſa ſurpriſe, lorſqu'il verra que je ſuis riche, & qu'il n'a plus rien. Ah, ha, ha! mais voila où l'on m'a dit qu'étoit la maiſon de Socrate, j'ai beſoin de le conſulter pour quelques emplettes que je veux faire, car je veux joüir de tout ce que la fortune peut me procurer. (*Il frappe.*)

SCENE V.

ARLEQUIN, SOCRATE.

ARLEQUIN.

QUi eſt là ?

ARLEQUIN.

Moi.

SOCRATE.

Que ſouhaitez-vous ?

ARLEQUIN.

N'es-tu pas Socrate ?

SOCRATE.

Oui.

ARLEQUIN.

Dis-moi la vérité ? ne m'a-t-on pas trompé lorſque l'on m'a dit que tu étois un habile homme ?

SOCRATE.

J'ai beaucoup travaillé pour le devenir, mais mon aplication & toutes mes études n'ont abouti qu'à m'aprendre que je ne ſçai rien.

ARLEQUIN.

Tu aurois auſſi bien fait de ne pas aprendre cela

SOCRATE.

Je ſerois plus content de moi-même, mais auſſi je ſerois la dupe de mon amour propre.

ARLEQUIN.

Y a-t-il bien du plaiſir à n'être point la dupe de ſon amour propre ?

SOCRATE.

Pas trop, ce qui le bleſſe humilie l'homme.

ARLEQUIN.

Je te plains donc bien d'avoir tant étudié, & je te conſeille d'oublier ſi tu peux ce qu tu as apris.

SOCRATE.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce qu'une ſience qui nous mortifie ne vaut pas l'ignorance qui nous rend contens.

SOCRATE.

Cet homme-ci a de l'eſprit.

ARLEQUIN.

A ce que je vois, ceux qui m'ont dit que tu me donnerois un bon conſeil n'en ſçavent pas tant que toi.

SOCRATE.

Par quelle raiſon ?

ARLEQUIN.

Parce qu'ils ne ſavent pas que tu ne ſçais rien.

SOCRATE.

Je voudrois en ſçavoir aſſez pour mériter votre eſtime.

ARLEQUIN.

Il faudroit pour cela que tu fuſſe plus habile homme ; mais n'importe, vaille que vaille, je veux conſulter ton ignorance, puiſque je ne puis conſulter que cela chez toi.

SOCRATE.

Cet homme a quelque choſe de ſingulier : peut-on ſçavoir Monſieur qui vous êtes ?

ARLEQUIN.

Arlequin, l'ami de Timon.

SOCRATE.

Quoi vous êtes cet Arlequin dont on parle dans toute la ville, & de qui l'on fait des contes incroiables ?

ARLEQUIN.

Le même ; mais quels contes fait-on ; ſçauroit-

on déja que j'ai volé Timon.

SOCRATE.

On dit que vous êtiés un Ane autrefois, & que vous avez été métamorphoſé en homme.

ARLEQUIN.

Cela eſt vrai.

SOCRATE.

La choſe n'eſt pas cvoyable.

ARLEQUIN.

Cela eſt pourtant bien vrai.

SOCRATE.

Je ne puis croire ce prodige; c'eſt un conte.

ARLEQUIN.

Tu le croiras ſi tu veux, il ne m'importe pas, donne moi ſeulement le conſeil que je demande; voici en deux mots ce que c'eſt: je ſuis riche, & l'on m'a dit que quiconque étoit riche étoit tout; qu'avec du bien on choiſiſſoit de la famille ou du Heros dont on vouloit deſcendre; que l'on avoit pour de l'argent de l'eſprit, des talens, des honneurs, des diſtinctions, de la gloire, & enfin tout ce que l'on pouvoit déſirer dans le monde: je veux donc avoir de tout cela avant que de me coucher, quoiqu'il m'en coute, mais je ne ſçais où l'on les vend; ainſi je m'adreſſe à toi qui as de l'eſprit, encore que tu ne ſache rien pour avoir trop étudié.

SOCRATE.

Voila aſſurement un courtage digne de Socrate.

ARLEQUIN.

Ecoute je veux faire à forfait pour éviter les diſcuſſions; vois donc ce que tu me feras payer de tout cela, & premierement pour combien me livreras-tu un Pere Demi Dieu pour mettre à la place du mien qui n'étoit qu'un Ane.

SOCRATE.

Je ne m'atendois pas à avoir aujourd'hui la Comédie ; il en faut profiter. Quant au prix du Pere que vous demandez cela dépendra de celui que vous choisirez ; lequel voulez-vous ? (*à part*) Il faut que je me divertisse.

ARLEQUIN.

Je n'en sçais rien ; choisis m'en toi-même un en conscience.

SOCRATE.

Voulez-vous descendre de Thesée ?

ARLEQUIN.

Est-il bon celui-là ?

SOCRATE.

Sans doute ; c'est le premier Heros des Atheniens.

ARLEQUIN.

He bien prennons celui-là ; que m'en feras-tu payer !

SOCRATE.

Il faut parler pour cela à quelque Généalogiste.

ARLEQUIN.

Et comment ferons-nous avec ce Généalogiste ?

SOCRATE.

Vous conviendrez ensemble, & ensuite il fera votre généalogie, dans laquelle il vous fera décendre de Thesée.

ARLEQUIN.

Et après cela je ne serai plus le fils de mon pere.

SOCRATE.

Vous serez toujours ce que vous êtes, car le Généalogiste, ni les Dieux mêmes ne peuvent pas faire que vous ne soyez né de votre Pere, mais il y aura des hommes qui ne sachant pas votre origi-

ne, vous croiront ce que vous n'êtes point, & ceux qui la ſauront ſe moqueront de vous, de vouloir paſſer pour ce que vous n'êtes pas.

ARLEQUIN.

Comment mor-non de ma vie, un Généalogiſte tire donc de l'argent d'une naiſſance qu'il ne donne pas.

SOCRATE.

Sans doute. Eſt-ce que vous avez cru qu'il vous donneroit réellement une illuſtre naiſſance?

ARLEQUIN.

Aſſurément, ſans quoi je n'aurois pas été aſſez ſot pour l'acheter.

SOCRATE.

Il ne peut vous donner que de vains Titres qui ne changent rien chez vous.

ARLEQUIN.

C'eſt donc un fripon, & ceux qui achetent de ſemblables naiſſances ſont des duppes.

SOCRATES.

Aſſurément.

ARLEQUIN.

J'allois faire une belle affaire; je ne veux plus de ces naiſſances, & j'aime mieux la mienne telle qu'elle eſt, que de la changer contre une chimérique, qui tromperoit les uns & me feroit mocquer des autres.

SOCRATES.

O Dieux! un Ane ſent la vanité de ces choſes, tandis que nous voyons tant de gens qui mépriſant l'ordre de la nature, veulent être deſcendus des ancêtres qu'elle n'a pas jugé à propos de leur donner.

ARLEQUIN.

Laiſſons-là les naiſſances, je n'en veux plus.

SOCRATES.

Vous avez raiſon.

ARLEQUIN.

Vens-moi ſeulement de la gloire.

SOCRATES.

De qu'elle gloire voulez vous?

ARLEQUIN.

Pardi, tu me fais là une belle demande, je veux de la meilleure.

SOCRATES.

C'eſt qu'il y en a de deux ſortes; une qui naît de la vertu, & que l'on n'achette que par des ſentimens de la juſtice, & des belles actions; l'autre qui naît de nos préjugez, & celle-là on peut l'avoir avec de l'argent.

ARLEQUIN.

Je n'ai que de l'argent, moi.

SOCRATES.

Il vous faut donc de cette derniere; on l'acquiert par autant de moyens qu'il y a de differentes choſes qui flattent la vanité ou les Paſſions des hommes: Alcibiade, par exemple, s'eſt comblé de gloire pour avoir remporté le prix à la courſe des chevaux dans les Jeux Olympiques.

ARLEQUIN.

Il court donc mieux que les chevaux, cet Alcibiade?

SOCRATE.

Ce n'eſt pas lui qui a couru.

ARLEQUIN.

Et qui donc?

SOCRATE.

Ses chevaux; ils ont mieux couru que ceux des autres, & c'eſt pour cela qu'il a été couronné.

ARLEQUIN.

Et qui ſont les faquins qui donnent ces prix?

SOCRATE.

Ce ſont les plus eſtimez des Grecs.

ARLEQUIN.

Ce ſont des impertinens ; car autrement ils auroient donnez le prix au chevaux d'Alcibiade, puiſque c'eſt eux qui l'ont gagné.

SOCRATE.

Il juge plus ſainement que tous les Grecs enſemble.

ARLEQUIN.

Ce n'eſt là qu'une gloire de cheval ; je n'en veux point, puiſque je ſuis un homme. Apprens m'en une autre.

SOCRATE.

Vous pouvez aller à la guerre ; ſi vous couvrez les champs de corps morts, ſi vous ſaccagez bien des villes, ſi vous déſolez les campagnes & détruiſez par vos fureurs des nations entieres, vous vous ferez un nom éternel, & l'on vous mettra au rang des plus grands Héros.

ARLEQUIN.

Fy, au diable ; c'eſt la gloire d'un enragé, & les loups mêmes n'en voudroient pas aux dépens des autres loups, car ils reſpectent leur eſpece ; je n'en veux point.

SOCRATE.

Ce ſont pourtant là les plus grands objets de la gloire parmi nous.

ARLEQUIN.

Je n'en veux point, te dis-je.

SOCRATE.

Vous verrez qu'un Ane ne trouvera rien que de mépriſable dans tout ce qui flate la vanité des hommes. Ecoutez, faites des Comédies, il y a dans

Athenes des gens qui ſe ſont rendus célébres par-là.

ARLEQUIN.

Qu'eſt ce que cela des Comédies?

SOCRATE.

Ce ſont des ouvrages d'eſprit, où l'on joüe publiquement les hommes, & dans leſquels on les fait rire de leurs propres ridicules.

ARLEQUIN.

Cette gloire eſt bonne, j'en veux. Ne puis-je pas faire une Comédie de Timon, je ſerois charmé de le faire rire de ſes folies?

SOCRATE.

Le ſujet & des meilleurs.

ARLEQUIN.

Et ne puis-je pas auſſi m'y mettre avec ma métamorphoſe?

SOCRATE.

Pourquoi non, les hommmes aveugles ſur leurs propres défauts, inexorables pour ceux que des paſſions oppoſées aux leurs produiſent chez les autres, ne ſont que trop dignes de la cenſure d'un Ane, & cette maniere de les joüer pourroit faire un bon effet.

ARLEQUIN.

Comment faut-il faire pour réuſſir?

SOCRATE.

Il faut plaire.

ARLEQUIN.

Et comment fait-on pour plaire?

SOCRATE.

Il faut dire ſpirituellement des choſes raiſonnables & des veritez utiles pour la correction des mœurs; faire rire les honnêtes gens par un comique ſenſé, qui reçoive toutes ſes graces de la nature

& da la verité, éviter ſur tout les pointes triviales, la fade plaiſanterie, les jeux de mots, & toutes les licences qui bleſſent les mœurs & révoltent l'honnête homme; ſi vous faites ce que je dis-là, vous plairez inévitablement aux gens d'eſprit & de bon goût dont cette ville abonde.

ARLEQUIN.

Cette maniere de plaire me plaît beaucoup, je n'ai donc que cela à faire pour plaire à tout le monde?

SOCRATE.

Non pas à tout le monde, vous ne devez pas vous en flater, quand vous auriez fait un chef-d'œuvre: car il y a dans le public des génies fâcheux que l'on nomme Auteurs, c'eſt-à-dire, des gens qui font auſſi des Comédies, qui ne trouvent rien de bon que ce qu'ils ont fait.

ARLEQUIN.

Mais ſi ma piéce eſt bonne, que pourront-ils dire?

SOCRATE.

Pour vous en donner une idée, ſuppoſons que je ſuis un de ces Auteurs.

ARLEQUIN.

Fort bien.

SOCRATE.

Je dirai d'abord que votre ſujet eſt trop métaphorique pour le Theatre, qui veut du vrai-ſemblable en toutes choſes.

ARLEQUIN.

Qu'importe, pourvû que je ne diſe que des choſes vrayes & raiſonnables.

SOCRATE.

Si vous les dites avec eſprit, je vous ſifflerai.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

SOCRATE.

Parce que vous êtes un Balourd & que vous n'en devez point avoir.

ARLEQUIN.

Et qui t'a dit que je ne dois jamais avoir d'eſprit ?

SOCRATE.

Je me le ſuis imaginé, & ſur cette imagination je vous ſifflerai.

ARLEQUIN.

Si ce n'eſt que cela qui te fâche, il eſt bien facile de te contenter, je parlerai ſans aſprit.

SOCRATE

C'eſt alors que j'aurai un beau champ contre vous, je vous ſifflerai avec tout le public, qui ſera juſtement indigné que vous oſiez lui préſenter des abſurditez.

ARLEQUIN.

Que le diable t'emporte avec ta ſote critique ; parle animal, il faut bien qu'une porte ſoit ouverte ou fermée ; dis-moi ſans tout ce galimathias, ſi tu veux que je parle avec eſprit ou ſans eſprit.

SOCRATE.

Parlez comme vous voudrez, je vous critiquerai de quelque maniere que vous parliez, & non ſeulement de ce que vous direz, mais encore de ce que vous n'aurez das dit.

ARLEQUIN.

Quoi, tu me critiqueras de ce que je ne dirai pas ?

SOCRATE.

Sans doute ; ſi votre critique n'eſt pas générale ; ſi elle ne porte pas ſur tout ce qui me déplait ; je dis plus, ſi vous ne prévenez pas les idées que votre piéce me fera naître, & que je n'aurois jamais eu ſans vous ;

ſi vous n'y répondez pas d'avance, je vous dirai que votre piéce eſt imparfaite & votre ſujet manqué.

ARLEQUIN.

Ote-toi d'ici.

SOCRATE.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que tu m'ennuyes.

SOCRATE.

J'en ſuis fâché, car je vous aſſure que vous ne m'avez pas ennuyé.

ARLEQUIN.

Va-t-en encore étudier pour ne rien apprendre.

SOCRATE.

Ah, ha! voila un converſation délicieuſe.

ARLEQUIN.

Pardi, voila une ſotte bête! quel diable de galimathias!

SCENE VI.

ARLEQUIN, UN MAITRE *à chanter*, UN MAITRE *à danſer*, & UN MAITRE *en fait d'armes.*

LE MAITRE *à chanter.*

VOus avez raiſon Monſieur de ne vous amuſer pas à ce Philoſophe ; ces ſortes de gens ſont inutiles dans le monde ; ce n'eſt pas de même de moi & de ces Meſſieurs.

ARLEQUIN.

Et qui es-tu toi ?

LE MAITRE *à chanter.*

Je ſuis Maître à chanter ; c'eſt moi qui montre ce grand art qui attiroit les arbres & les rochers ſur les pas d'Orphée, & par lequel Amphion bâtit les murailles de Thebes.

ARLEQUIN.

Et comment faiſoit cet Amphion ?

LE MAITRE *à chanter.*

Il chantoit, & les pierres ſe plaçoient d'elles-mêmes où ſes chanſons les appelloient.

ARLEQUIN.

Cet art-là eſt beau ; je veux l'aprendre pour me bâtir un beau Palais : & toi que montre-tu ?

LE MAITRE *à danſer.*

A faire la cabriole.

ARLEQUIN.

Cet art-là eſt drôle : je veux auſſi aprendre à faire la cabriole : Et toi avec ton chapeau de travers, que montre-tu ?

LE MAITRE *d'armes.*

A tuer un homme de bonne grace.

ARLEQUIN.

Cet art-là ne vaut pas le diable, & ſi je le ſavois je te donnerois de l'argent pour l'oublier.

LE MAITRE *d'armes.*

Je veux dire que je vous aprendrai à vous défendre contre ceux qui voudroient vous tuer.

ARLEQUIN.

Bon cela.

LE MAITRE *d'armes.*

Je donne le courage avec l'adrèſſe, & je connois tels de mes Ecoliers qui font la terreur de la ville, qui n'oſeroient ſe battre, s'ils ne croioient pas le pouvoir faire ſans danger.

ARLEQUIN.

Je le crois ; car pour moi je ne voudrois jamais me battre ſi je ſçavois d'être tué. Allons aprenez moi vîte ce que vous ſavez.

LE MAITRE *à chanter.*

Qui voulez-vous qui commence ?

ARLEQUIN.

Tous les trois à la fois.

LE MAITRE *à danſer.*

Cela n'eſt pas poſſible.

ARLEQUIN.

Je le veux moi ; ce ſeroit plaiſant qu'un homme riche ne pût aprendre trois bagatelles comme vos arts à la fois ; allons vîte, car je ſuis preſſé, aiant encore plus de mille ſiences à aprendre avant qu'il ſoit nuit, & pour ne perdre pas de tems, voila de l'argent.

LE MAITRE *à chanter.*

Monſieur a raiſon, il vous faut d'abord aprendre la notte.

LE MAITRE *à danſer.*

Il vous faut camper.

LE MAITRE *d'armes.*

Il vous faut mettre en garde.

Le Maître d'armes & le Maître à danſer campent Arlequin de maniere qu'il ſemble qu'il va tout à la fois faire des armes & danſer, ce qui fait d'abord un jeu par la ſeule atitude ; enſuite le Maître à chanter lui fait chanter la notte, le Maître à danſer fait la cabriole, le Maître d'armes pouſſe une botte, Arlequin chante, fait la cabriole, & pouſſe la botte tout à la fois ; les Maîtres répetent la meme choſe avec précipitation ; Arlequin s'éforce pour les ſuivre, & il s'eſſouſle de maniere qu'il ſe met hors

d'haleine, en ſorte qu'il tombe épuiſé par les éforts qu'il a faits. Après ce lazzi, le Maître d'armes dit à Arlequin :

Allons courage Monſieur, vous faites des merveilles.

ARLEQUIN *ſe relevant en fureur & les chargeant.*

Pardi, voila de grands coquins qui ſe ſont donnez le mot pour me faire crever, ſous prétexte de montrer leur art, au diable les ſciences, je ne veux plus rien apprendre. Allons trouver Aſpaſie.

SCENE VII.

ASPASIE, ARLEQUIN, TROUPE de Flatteurs.

ASPASIE.

POur faire jouir quelques momens Arlequin de vanitez de la fortune, j'ai r'aſſemblé une Troupe de Flatteurs, aux louanges deſquels je vais le livrer, pour l'en rebuter enſuite pour le reſte de ſa vie.

ARLEQUIN.

Ah! bonjour, ma chere Aſpaſie.

ASPASIE.

Bonjour mon cher; je vous ameine une troupe de nouveaux amis que vous a fait la fortune, & qui viennent vous marquer par leurs fêtes la part qu'ils prennent à votre bonheur.

ARLEQUIN.

Voila d'honnêtes gens, faites-les avancer.

ASPASIE.

Approchez Meſſieurs, le Seigneur Arlequin vous le permet, & moi je vais faire les honneurs de la fête.

ENTREE ET BALET DES FLATTEURS.

UN FLATEUR.

Un Aſtre fevorable
Préſide ſur tes jours :
Tu réunis en toi ce qu'ont de plus aimable
La gloire & les amours :
Quelle grace !
Que d'audace !
N'es-tu point Cupidon caché ſous des lauriers,
Ou le Dieu des guerriers ?
Cher Arlequin, tu vois l'aurore
Du beau jour qui nous eſt promis,
Et cette belle fleur qui ne fait que d'éclore,
Promet encore
De plus beaux fruits.

ARLEQUIN.

Ah, le bon ami ! viens que je t'embraſſe.

ASPASIE.

Mais vous voyez bien qu'il vous flate.

ARLEQUIN.

Oui, il me flate ; écoutez-là, elle m'aime, & cependant elle eſt jalouſe du mérite que l'on me trouve : Laiſſez-la dire ; continuez mes amis.

UN FLATEUR.

Tel blâme les Flateurs,
Qui toute ſa vie
N'a mis ſon genie
Qu'a flater ſes erreurs ;
Pour lui rempli de complaiſance
Il n'aime la verité,
Qu'autant que le trait eſt porté
Sur un voiſin qu'elle offenſe.

UN FLATEUR.

Craignez la Verité,
Qui ſans complaiſance
Dit ce qu'elle penſe
Avec ſincerité;
Cœurs enflez d'orgueil & de faſte,
S'il n'étoit point de Flateurs,
Pour aller cacher vos erreurs
Eſt-il de deſert aſſez vaſte?

ARLEQUIN.

Morbleu, vive un Flateur,
C'eſt un homme aimable,
Tendre, ſociable,
Toûjours plein de douceurs;
Un riche avec raiſon condamne
Ceux qui démaſquent le cœur,
Quand ſous des ombres de grandeur
Il cache des oreilles d'Ane.

Mercure dans le deſſein d'inſtruire Arlequin par ſes propres fautes, a raſſemblé cette troupe de Flateurs qui ſeduiſent ſon ame par les louanges qu'ils lui donnent; il ne croit pas qu'il y ait de meilleurs amis au monde, ni de gens plus aimables, il ſe livre à eux, & ſe mêlant dans leurs danſes, il les ſuit.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TIMON.

ME voila auſſi pauvre que j'étois il y a vingt-quatre heures ; ce n'eſt plus ma bonté ni ma magnificence qui m'a réduit dans cet état, c'eſt la trahiſon d'Arlequin ; à peine eſt-il revêtu de l'humanité, qu'il devient plus perfide & plus ſcélerat que tout le reſte des hommes: Oh turpitude de la nature humaine! Les Dieux permettent que je te contemple dans tous les traits de ta laideur, afin que l'horreur que tu me cauſe me faiſant fuir loin du commerce des hommes, j'aille défendre ma vertu de la contagion de leurs vices par le rempart d'une ſolitude éternelle. Les Dieux nous conduiſent dans le port par des routes inconnuës, & lorſque nos erreurs nous en écartent, leur bonté excite à propos des tempêtes favorables qui nous y pouſſent & nous y font entrer par un heureux naufrage ; en me délivrant du ſoin de garder mes tréſors, ils m'ont rendu pour toujours à moi même ; je ne verrai plus le theatre du monde ; je ne ſerai plus dégouté des ſcenes ridicules qu'on y jouë, ni des ſanglantes tragédies qu'on y voit, & je ne m'occuperai que du ſpectacle de l'Univers ; Ces idées me

font pardonner à Arlequin la trahiſon qu'il m'a faite ; Je pourrois l'en faire punir, mais les tréſors dont il s'eſt chargé ſufiront pour ſon châtiment : Le voici ; il m'aborde d'un air bien ouvert ; voudroit-il nier ſon crime. Voyons.

SCENE II.

TIMON, ARLEQUIN,

ARLEQUIN.

ON diroit à te voir que tu es fâché.

TIMON.

C'eſt donc ainſi, perfide, que non content de m'avoir dépouillé de tous mes biens, tu oſes encore triompher de ton crime ?

ARLEQUIN.

Là, là, ne te fâche pas, je ne te laiſſerai manquer de rien. Où vas-tu ?

TIMON.

Reprendre la vie dont tes malheureux conſeils m'avoient tiré.

ARLEQUIN.

Quoi tu veux encore aller être malheureux ?

TIMON.

Oui je vais me ſéparer pour toujours des hommes, & ſur tout de toi que je déteſte encore plus que tous les autres.

ARLEQUIN.

Mais que t'ai-je fait ? Je t'ai pris tes tréſors qui ne te ſervoient à rien, & je les ai pris pour en faire quelque choſe, & comme quelque choſe vaut mieux que rien, j'ai bien fait de les prendre, & tu ne dois pas m'en ſavoir mauvais gré.

TIMON.

Puis-je me voir jouer ſi indignement ſans me vanger ? mais non, je ſuis la cauſe de ſon nouvel état ; j'ai donné ocaſion à tout ce qu'il me fait, les Dieux pour me punir lui ont donné la nature humaine que je craignois en lui avec trop de raiſon.

ARLEQUIN.

Tu es un grand fou.

TIMON.

Et tu es un homme, c'eſt tout dire ; je devois te fuir dès que je t'ai vu tel ; mais il en eſt encore tems ; jouis de mes tréſors ſi tu le peux ; je te les abandonne, & je vais m'éloigner du monde pour toujours.

ARLEQUIN.

Quoi tout de bon tu veux t'en aller ?

TIMON.

Oui ; ote toi d'ici, ſi tu ne veux ſentir les éfets de ma colére.

ARLEQUIN.

Ecoute, mon deſſein n'a pas été de te rendre malheureux ; au contraire je voulois t'obliger à jouir des biens qui t'étoient inutiles ; mais puiſque tu te fâches, je vais te les rendre, pourvu que tu m'en laiſſe prendre un peu pour moi.

TIMON.

Je te les donne tous & je n'en veux point.

ARLEQUIN.

Tu me fais pitié : arrête Timon, je t'en prie, je vais te rendre tout ce que je t'ai pris.

SCENE III.

UN FATEUR, TIMON, ARLEQUIN.

LE FLATEUR.

NE vous en donné pas la peine, liſez cette lettre.

ARLEQUIN.

Ah! mon ami, te voila, viens que je t'embraſſe.

LE FLATEUR.

Modérez vos tranſports.

ARLEQUIN.

Voici le meilleur de mes amis; demande-lui un peu ce que je vaux, & tu verras ſi je ne mérite pas mieux la fortune que toi.

LE FLATEUR.

Vous êtes le plus mépriſable des hommes.

ARLEQUIN.

Et depuis quand?

LE FLATEUR.

Vous l'avez toujours été,

ARLEQUIN.

D'où vient donc que tu chantois il n'y a qu'une heure mes louanges?

LE FLATEUR.

C'étoit pour me moquer de vous; eſt-ce que les louanges prouvent quelque choſe; ce n'eſt qu'une maniere de parler qui n'a d'objet que l'intérêt de ceux qui louent.

ARLEQUIN.

Ceux qui louent ſont donc des impertinens?

LE FLATEUR.

L'impertinence n'eſt que du côté de ceux qui ſe laiſſent flater.

ARLEQUIN.

Je n'entends rien à tout cela; de qui eſt cette Lettre?

LE FLATEUR.

D'Aſpaſie.

ARLEQUIN *à Timon.*

Ah, ha! bon, lis-là, car je ne ſçai pas lire, moi.

TIMON.

Qui eſt cette Aſpaſie?

ARLEQUIN.

C'eſt une jolie fille, à qui j'ai donné tes tréſors à garder.

TIMON.

Voyons.

TIMON *lit la Lettre.*

Comme les Dieux ne donnent rien inutilement aux hommes, Timon en ſe refuſant l'uſage des tréſors qu'ils lui avoient fait trouver, s'en eſt rendu indigne.

ARLEQUIN.

Tu vois bien que je n'ai pas tort de te les avoir prrs.

TIMON *continuë de lire.*

Vous les méritez encore moins, puiſqu'oubliant vos devoirs pour un maître qui vous aimoit, vous l'avez trahi honteuſement en lui volant des biens que les Dieux ne lui avoient pas donnez pour être la récompenſe d'un crime; ainſi faiſant juſtice à l'un & á l'autre, j'emporte avec moi vos tréſors & je vous en prive pour toujours tous les deux.

ARLEQUIN.

Comment, Aſpaſie me vole?

TIMON.

Tu le vois.

LE

LE FLATEUR.

Et elle a bien fait ; par quel endroit méritiez-vous votre fortune ?

ARLEQUIN.

Quoi, ſcelerat, tu ne penſois donc pas ce que tu me diſois tantôt !

LE FLATEUR.

Ah, ha, ha ! Cette queſtion prouve bien que vous n'êtes qu'un ſot. Ah, ha, ha !

ARLEQUIN.

Par-la-mort-non de ma vie, il faut que je t'aſſomme.

LE FLATEUR.

Je crains auſſi peu ton couroux à preſent que tu n'as rien, que je t'eſtimois lorſque je te loüois ; le plaiſir de t'annoncer ta ruïne me paye aſſez de toutes les menteries que je t'ai dit en te loüant. Ah, ha, ha ! (*Il s'en va.*)

TIMON.

Voilà une ſcene charmante, & je ne croyois pas que mes tréſors dûſſent jamais me donner tant de plaiſir.

ARLEQUIN.

Je ſuis un grand chien, d'avoir crû ce coquin, & de m'être fié à cette carogne d'Aſpaſie.

TIMON.

Te voila auſſi miſerable que moi ; tu éprouves la verité de ce que je t'ai dit de la malice des hommes ; pour n'avoir écouté que tes paſſions, & ne t'être pas contenté du néceſſaire ; tu perds à la fois le néceſſaire & le ſuperflu que tu cherchois, & tu tombes dans la plus terrible des miſeres.

ARLEQUIN.

J'enrage ; ſi je tenois cette carogne d'Aſpaſie

je la déchirerois à belles dents.

TIMON.

Les ſiennens s'occupent mieux au moyen des tréſors qu'elle t'emporte.

ARLEQUIN.

Ne me dis pas cela; tu redoubles ma colere; je crois la voir manger à mes dépens; & cela me donne une faim canine.

TIMON.

Et le pis eſt qu'il ne te reſte plus rien pour la raſſaſier.

ARLEQUIN.

Quoi, tu n'as rien chez toi?

TIMON.

Ne m'as-tu pas tout enlevé? je n'ai pas un morceau de pain, ni un ſol pour en acheter.

ARLEQUIN.

Et comment dois-je faire?

TIMON.

Si tu veux retourner ſur la montagne, nous y vivrons des racines que nous y trouverons.

ARLEQUIN.

Ne me parle pas de cette maudite montagne.

TIMON.

Tu n'as pourtant point d'autre reſſource, & tu es encore bien-heureux que je veuille t'y conduire, tu ne le mérite gueres; mais tu me fais pitié, & j'eſpere que tes fautes t'auront rendu plus ſage & produiront chez toi ce que je croyois fauſſement que la nature toute ſimple y devoit produire.

ARLEQUIN.

C'eſt toi qui es la cauſe de tous mes malheurs; ſi tu avois fait l'uſage que tu devois faire de tes tré-

ſors, je n'aurois point été tenté de te les voler, & nous les aurions encore. Parle, inſenſé, pourras-tu jamais te juſtifier auprès de moi ?

TIMON.

En voila bien d'une autre ; vous verrez, que c'eſt moi qui ſerai le coupable.

ARLEQUIN.

Oui, tu l'es.

TIMON.

Et t'ai-je conſeillé de me voler ?

ARLEQUIN.

Oui, tu me l'as conſeillé ; puiſque ta conduite m'a déterminé à le faire ; n'eſt-ce pas la même choſe que ſi tu me l'avois dit ?

TIMON.

C'eſt plutôt la corruption de ton cœur qui te l'a conſeillé.

ARLEQUIN.

C'eſt la tienne, & non pas la mienne, mes intentions étoient bonnes.

TIMON.

Je croirois ce que tu me dis ſi tu profitois de ce vol, mais tu vois bien que les Dieux le condamnent, puiſqu'ils te refuſent les avantages que tu prétendois y trouver.

ARLEQUIN.

C'eſt que j'ai agi en Ane ; ſi je m'étois ſouvenu que j'étois homme, je ne t'aurois pas volé pour faire du bien aux hommes par un moyen qu'ils condamnent, & je me ſerois défié d'une creature de ton eſpece. Malheureux que je ſuis ! je ſuis la duppe de ma bonté & de ma bonne foi. Ah, ha, ha !

TIMON.

Je me ſens attendrir malgré moi, & j'entrevois des veritez qui me gênent.

ARLEQUIN.

Malheureux que tu es, & pourquoi te ſéparois-tu du reſte des hommes; eſt-ce que tu croyois de valoir mieux que les autres, parce que tu étois plus ſauvage & plus barbare ?

TIMON.

Mais que voulois-tu faire de mes tréſors ?

ARLEQUIN.

Je voulois faire tout le bien que je pouvois; premierement à toi que j'aime plus que les autres, & après, à tous les autres.

TIMON.

Mais tu vois bien que les hommes ne le méritoiens pas.

ARLEQUIN.

Et que me faiſoit cela ? je méritois moi de faire de bonnes actions.

TIMON.

Oh, Ciel! quel trait de lumiere il porte à ma raiſon! Mais comment as-tu connu ce que tu viens de me dire ?

ARLEQUIN.

Par moi-même, j'ai trouvé que ton reſſentiment contre les coquins qui t'avoient abandonné après avoir reçu du bien de toi, étoit juſte, & j'approuve aujourd'hui ceux qui diſent du mal de toi, parce qu'ils ont raiſon, puiſque tu n'as pas ſoulagé leur miſere, pouvant le faire: dans ton premier malheur, tu avois la conſolation de ſçavoir que tu valois mieux que tes ennemis, aujourd'hui tu n'as que la honte de ſentir que tu vaux moins qu'eux.

TIMON.

Juſtes Dieux! que viens-je d'entendre! vous levez le voile fatal qui juſques ici m'avoit caché la verité, mais en le levant, que de foibleſſes vous me faites voir en moi! je demeure immobile! ma Miſantropie m'abandonne, je vois qu'elle n'étoit chez moi qu'une paſſion violente & qu'un mode dangereux de mon amour propre, je condamnois des vices & des ridicules que je ne croyois pas chez moi; à peine je m'apperçois de mes erreurs que je deviens plus foible & plus timide que le commun des hommes. Dieux qu'eſt-ce que l'homme, qu'eſt-ce que notre raiſon!

ARLEQUIN.

Oſeras-tu dire que je n'ai pas raiſon?

TIMON.

Non, mon cher Arlequin, c'eſt moi qui ai tort, & je ne t'impute rien; pardonne moi mes erreurs & reçois les marques de mon repentir & de ma tendreſſe dans cet embraſſement.

ARLEQUIN.

Donne-moi à manger, cela vaudra mieux, car j'ai faim.

TIMON.

Helas! je n'ai plus rien, tu le ſçai bien, je m'en priverois pour te le donner, ſi j'en avois; mais allons chercher les moyens de te ſoulager, tout ce que je puis faire c'eſt de t'aider autant qu'il me ſera poſſible dans ton travail, & ſi je ne puis pas t'en affranchir abſolument, te montrer au moins que je le voudrois faire.

ARLEQUIN.

Belle conſolation! ton repentir ne me guérit d'aucuns des maux que tu m'as faits; mais malgré

cela tu me fais pitié, & je te pardonne; allons où tu voudras, je te ſuivrai fidellement, & bien loin de vouloir que tu travailles pour moi, je te ſoulagerai autant que je le pourrai.

TIMON.

Que ce naturel tendre & ſincere fait bien voir qu'il n'a peché par aucune corruption de cœur! ſi quelque choſe l'a ſeduit, c'eſt un mouvement de ſimplicité & de verité qui s'eſt trouvé naturellement oppoſé à nos vices & à nos erreurs.

SCENE IV.

EUCHARIS, TIMON, ARLEQUIN.

EUCHARIS.

JE viens vous marquer la part que je prends à votre malheur.

TIMON.

Eſt-ce encore par un ſentiment d'ironie? Eucharis, la partie n'eſt plus égale.

EUCHARIS.

Non, ce n'eſt qu'un ſentiment d'amitié qui me conduit vers vous.

TIMON.

Ce changement me ſurprend.

EUCHARIS.

Vous avez tort de croire que je ſois changée; la même amitié qui m'engageoit à vous dire vos vérités dans un tems où vous n'étiez à plaindre que par vos propres erreurs, me dicte aujourd'hui les témoignages de la part que je prends à votre infortune.

TIMON.

Ah! charmante Eucharis, ces traits d'une amitié si souhaitée & si peu atenduë me payent trop des pertes que j'ai faites; quel bien pour moi pourroit égaler la satisfaction que je sens de voir que ma misére qui n'est propre qu'à éloigner les hommes de moi, ne vous épouvante point.

ARLEQUIN.

Tu as tort, la misére doit bien plutôt te raprocher les hommes, puisqu'elle te rend leurs secours nécessaires.

EUCHARIS.

Arlequin a raison.

TIMON.

Oui Madame il a raison; ses discours viennent de m'aprendre des choses que l'expérience que j'avois faite de l'une & de l'autre fortune ne m'avoit pas appris.

EUCHARIS.

Si vous connoissez vos erreurs il ne me reste plus qu'à soulager les maux où elles vous ont plongé, & ce n'est que pour cela que je viens vous trouver, persuadée qu'on ne peut blesser les loix de la bienséance dans une action louable; je vous offre donc avec ma main une fortune assez brillante pour réparer chez vous les outrages du sort.

ARLEQUIN.

Ma foi, voila la Reine de femmes, & il faudroit avoir le diable au corps pour être misantrope avec elle; que je vous embrasse ma chere amie, vous rassurez mon estomac allarmé de la diette où ma bonne foi & la sotise de Timon m'avoient condamné.

TIMON.

Que faites-vous, Eucharis? je ne puis accepter vos offres.

ARLEQUIN.

Et poutquoi ne peux-tu pas les accepter ?

TIMON.

Parce que j'en ſuis indigne.

ARLEQUIN.

Je le crois, mais ſi tu es ſage tu ne feras pas ſemblant de le ſçavoir puiſque cela nous empêchera d'aller ſur la montagne.

TIMON.

Je ne puis ni ne dois accepter vos bontez, la tendreſſe même que je ſens pour vous me défend de vous charger d'un miſerable qui ne l'eſt que par ſa faute, & que les hommes ni même les Dieux n'ont pû corriger. Adieu.

SCENE V.

MERCURE, TIMON, EUCHARIS, ARLEQUIN.

MERCURE.

ARrête, Timon, les Dieux ſont ſatisfaits, puiſque tu reconnois tes erreurs.

TIMON.

Mais je ne le ſuis point moi.

MERCURE.

Prends garde de ne tomber pas dans un excès plus criminel que tous les autres.

TIMON.

Pardonnez à ma foibleſſe, je la ſens trop vivement pour être capable de raiſon.

MERCURE.

Oublie tes erreurs, ou ſi tu t'en ſouviens que ce ne ſoit que pour ni plus retomber; c'eſt tout ce que

les Dieux exigent de toi, ils te rendent tes tréſors, & ce n'eſt qu'à préſent que tu te peux dire riche, puiſque tu es aſſez ſage pour faire un bon uſage de tes richeſſes; au ſurplus n'impute point à Arlequin le vol qu'il t'a fait, c'eſt moi qui l'y ai engagé ſous le nom & la forme d'Aſpaſie.

ARLEQUIN.

Quoi, c'eſt toi qui ma joüé ce tour?

MERCURE.

Oui.

ARLEQUIN.

Et pourquoi me faiſois-tu cette piéce?

MERCURE.

Pour corriger Timon.

ARLEQUIN.

Eh! mor-non de ma vie, tu es un drôle de Dieu de me faire un coquin pour le faire lui honnête homme.

MERCURE.

Je ne t'ai point fait coquin pour cela, puiſque tu l'as fait ſans malice, j'ai voulu t'inſtruire, & avec Timon tous ceux qui abuſent des biens qui ne ſont donnez aux hommes que pour lier la ſocieté & la rendre plus heureuſe. Timon, il ne te reſte plus qu'à donner la main à Eucharis, elle eſt belle & ſage, & les Dieux te la deſtinoient; ils rendront heureux un Hymen où elle ne s'eſt engagée que par leur conſeil, puiſque c'eſt moi qui ſous la forme d'Aſpaſie lui ai appris les moyens de te plaire.

TIMON.

Puis-je jamais aſſez vous marquer ma reconnoiſſance?

MERCURE.

Votre bonheur me ſuffit; joüiſſez-en long-

temps, mais puiſque vos erreurs ſont diſſippées, il eſt temps que les Veritez viennent prendre l'empire qu'elles doivent avoir ſur vous: Venez, aimables Veritez, vous emparer d'eux pour toujours.

Les Veritez viennent s'emparer de Timon & d'Arlequin, & reprendre leur empire ſur eux.

ENTRE'E ET BALET DES VERITES.

I. VERITE'.

Tremblez voyant les Veritez,
Leur aſpect eſt terrible
A qui n'eſt ſenſible
Qu'à des vanitez.
Tout cede à leur pouvoir ſuprême;
Le faſte du diadême
N'en défend pas les plus grand Rois:
Tout redoute leur voix;
Heureux! ſi vous l'aimiez de même.

II. VERITE'.

Je mépriſe les avantages
Des habits & des équipages,
Je juge d'un Grand par le cœur:
S'il n'eſt enflé que de fumée,
Je ris ne voyant qu'une Pigmée
Dont les Valets font la grandeur.

III. VERITE'.

Je ris de voir un hypocrite
Qui d'un faux air Democrite
Cenſure ce qu'il fait ſouvent;
Le voyant en ſecret s'ébattre,

Le Monde me ſemble un theatre
Où chaque homme eſt un charlatan.

IV. VERITE'.

Qui peut voir la fiere Lucreſſe
Recevoir un pauvre en tigreſſe,
Au riche faire les yeux doux ?
Connoiſſant l'objet de ſon ame,
Amans, je conçois que la femme
Ne vaut ma foi pas mieux que vous.

ARLEQUIN.

Voila de critique de reſte:
Allons-nous-en, car malepeſte
Je ſens le ſouper qui m'attend:
Veritez, qui voudroit tout dire,
Un jour ne pourroit y ſuffire,
Il faudroit chanter plus d'un an.

TIMON.

Allons, belle Eucharis, ſuivis des Veritez remercier les Dieux de tant de faveurs, & nous jurer aux pieds de leurs autels une foi éternelle.

SCENE VI.

ARLEQUIN.

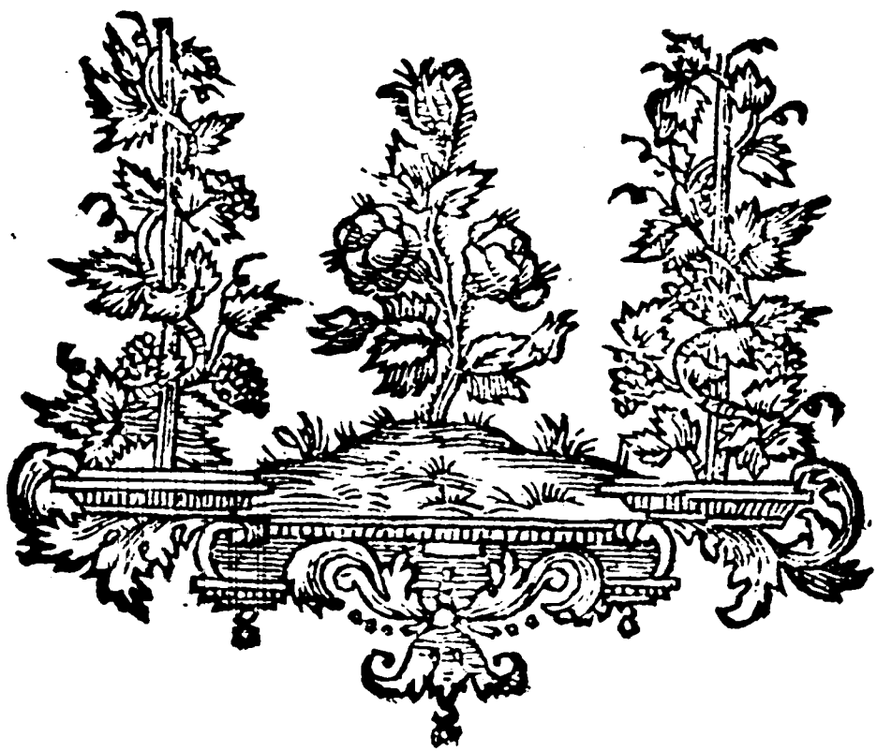
ET moi, je vais étudier pour n'être plus la duppe des Dieux ni des hommes; car je vois clairement que ce nouvel état traîne avec lui de grandes difficultez, ſi j'avois été parmi des Anes je n'aurois pas été expoſé à faire tant de ſotiſes, parce que les leurs ne m'y auroient pas engagé. On ne voit point

chez eux de gloire ni de bien chimerique ; on ne les voit point ramaſſer les herbes qu'ils ne peuvent manger pour en priver les autres ; ils ne connoiſſent point ces noms odieux de voleurs, d'ingrats, de tyrans, ni enfin tout ce catalogue d'iniquité que les poſſeſſions ont introduit chez les hommes, c'eſt pourtant ce qu'il me faut étudier aujourd'hui ; triſte néceſſité qui me fait regreter mon premier état ! Ces reflexions n'empêchent pourtant pas, Meſſieurs, que je ne ſois ſenſible à vos applaudiſſemens ; ſi vous me les refuſez, je croirai n'être encore qu'un Ane, mais ſi vous m'en honorez, je croirai ſérieuſement que je ſuis devenu un homme.

Fin du troiſième & dernier Acte.

L'AMANT AUTEUR ET VALET,

Comédie en un Acte.



Se Vend

A COPENHAGUE
Chez J. P. CHEVALIER, dans le Skinder-gaden, vis-à-vis la Boucherie.

MDCCXLVIII.

ACTEURS.

ERASTE, Neveu de Mondor.

MONDOR, Amoureux de Lucinde.

LUCINDE, Veuve,

FRONTIN, Valet de Lucinde & d'Eraſte.

LISETTE, Suivante de Lucinde.

La Scene eſt à Paris chez Lucinde.

L'A-



L'AMANT AUTEUR & VALET.

SCENE PREMIERE.

ERASTE *(seul.)*

O Ciel! qu'ai je fait? & comment me tirer de cet embarras? Ne ſuis-je donc né que pour faire des extravagances? Je me ſuis déguiſé pour entrer au ſervice de Lucinde, ſans vûës, ſans raiſon, comptant tout gagner ſi je pouvois la voir de plus prés & lui parler quelquefois; premiére ſotiſe! & je vais aujourd'hui me faire chaſſer par une ſeconde.

SCENE II.

ERASTE, FRONTIN.

ERASTE.

AH! Frontin!

FRONTIN.

Ah! Monſieur!

ERASTE.

Je ſuis perdu!

FRONTIN.

Je venois vous le dire.

ERASTE.

Je ſuis ſur le point de ſortir de chez Lucinde.

FRONTIN.

Il faut bien s'y réſoudre, & au plutôt,

ERASTE.

Ce matin, ſuivant tes mauvais conſeils...

FRONTIN.

Ce matin, en allant chez votre Imprimeur...

ERASTE.

J'ai laiſſé dans la chambre de Lucinde...

FRONTIN.

J'ai découvert par le plus grand hazard du monde...

Enſemble. { ERASTE... Qui?
FRONTIN... Quoi

Enſemble. { ERASTE... Mers vers...
FRONTIN. Votre Oncle...

Enſemble. { ERASTE... Mon Oncle?
FRONTIN. Vos vers?

ERASTE.

Mon Oncle, dis-tu?

FRONTIN.

Oui, Monſieur votre Oncle eſt arrivé.

ERASTE.

Et l'as-tu vû?

FRONTIN.

Quand je l'aurois vû, l'aurois-je pû reconnoître, depuis vingt-cinq ou trente ans qu'il eſt dans les païs étrangers?

ERASTE.

D'où ſçais-tu donc qu'il eſt arrivé?

FRONTIN.

J'ai rencontré dans la ruë un de mes anciens camarades, qui revenoit du Canada; j'ai cru qu'il pourroit me donner quelques nouvelles de votre Oncle; mais il pleuvoit, & pour lier converſation en lieu plus ſéant, je l'ai fait entrer... dans un cabaret.

ERASTE.

Allons, finis.

FRONTIN.

J'ordonne bouteille, elle arrive; nous prenons nos verres, le bouchon ſaute; nous bûvons. Vous jugez bien qu'une ſi chere entrevûë exige le récit de ſes avantures. Ah! que les mers de ce païs-là ſont orageuſes! Il eſſuya une tempête horrible, ſur je ne ſçais quelle côte, à vingt degrés de latitude, & à quarante-deux toiſes de longitude.

ERASTE.

Sçais-tu bien que tu m'impatiente?

FRONTIN.

Il eſt enfin arrivé avec un Seigneur originaire de Lyon (c'eſt votre patrie & celle de votre Oncle) d'environ ſoixante ans (l'âge ſe rapporte) qui revient en France avec des biens im-

menſes: à ce trait-là, j'ai jugé néceſſairement qu'il falloit que ce fût votre Oncle.

ERASTE.

Belle néceſſité! Et t'a-t-il dit le nom de ce Seigneur?

FRONTIN.

Oui, & c'eſt le ſeul Article qui m'ait dépaïſé; ce n'eſt point Liſimon qu'il s'appelle.

ERASTE.

Que, diantre, veux-tu donc dire? Si ce n'eſt pas Liſimon, ce n'eſt point mon Oncle.

FRONTIN.

Belle conſéquence! Vous qui faites des Romans, ne ſçavez-vous pas qu'on change à propos de nom pour préparer des événemens extraordinaires?

ERASTE.

Comment s'appelle-t-il enfin?

FRONTIN.

Autant que je puis m'en ſouvenir, c'eſt un beau nom. Il finit en or. Mine d'or, Medor: aidez-moi un peu.

ERASTE.

Ne ſeroit-ce point Mondor?

FRONTIN.

Oui, lui-même. Je ſçavois bien que je m'en reſſouviendrois.

ERASTE.

Je le connois, Frontin, il vient tous les jours ici; je le crois même amoureux de Lucinde.

FRON-

FRONTIN.

Peſte! tant pis. Un Rival riche eſt encore plus à craindre qu'un Oncle.

ERASTE.

Lucinde n'a rien à déſirer du côté de la fortune. Veuve depuis peu d'un mari vieux, jaloux & brutal, elle goûte trop le plaiſir du veuvage, pour s'engager une ſeconde fois contre ſon inclination. Mais je me ſuis perdu moi-même, pour avoir ſuivi tes mauvais conſeils.

FRONTIN.

J'en donne pourtant de bons ordinairement; j'étois ſans doute à jeûn quand je vous ai donné ceux-là.

ERASTE.

J'ai laiſſé dans la chambre de Lucinde, les Vers que j'avois faits pour elle; elle les a trouvés, & veut ſçavoir abſolument de quelle part ils viennent. Elle s'imagine que quelqu'un nous a gagnés, Liſette ou moi, & nous a fait mille queſtions, d'un air ſevère qui m'a déconcerté. J'ai pâli, j'ai rougi, j'ai changé vingt fois de viſage. Enfin, ſuivant les apparences, nous allons, Liſette & moi, recevoir notre congé.

FRONTIN.

Tant mieux, car je ſerois d'avis que vous quittaſſiez le nom de l'Orange pour reprendre celui d'Eraſte, & tenter enſuite l'avanture ſous un extérieur un peu plus décent.

ERASTE

Elle me reconnoîtroit, Frontin, & ne me

pardonneroit jamais la témérité de mon déguiſement.

FRONTIN.

Hé! croyez moi, les Femmes ne ſont jamais ſincérement fâchées des folies que l'amour nous fait faire pour elles. Mais, à propos, comment Lucinde a-t-elle trouvé votre dernier Roman, où vous avez ſi bien décrit nos avantures & les ſiennes?

ERASTE.

Elle lit mes ouvrages, ſans ſçavoir qu'ils ſont de moi, & ſemble même les lire avec plaiſir: elle les louë, & c'eſt le ſeul ſuffrage qui puiſſe me flatter. Je me trouve le plus heureux des hommes, d'avoir un talent qui puiſſe lui procurer quelque amuſement. L'envie de lui plaire me rend tout aiſé; l'Amour fait diſparoître la gêne du travail, & m'inſpire beaucoup mieux qu'Apollon.

FRONTIN.

Parbleu, je n'ai pas de peine à le croire. Il m'inſpire bien, moi, qui vous parle. Je travaille, depuis quelques jours, à l'Hiſtoire de ma vie; vous y verrez des traits auſſi ſinguliers, des tournures auſſi extraordinaires, une morale d'une nouveauté, d'une force..... Mais, à propos, avez-vous ſongé à gagner Liſette? Je vous avertis qu'il faut l'avoir pour confidente ou pour ſurveillante éternelle; & ſi une fois elle s'apperçoit....

ERA-

ERASTE.

Je n'oſe m'y réſoudre. Il y a deux jours que je cherche l'occaſion de lui déclarer mon ſecret, & quand je l'ai trouvée, je ne ſçais quelle crainte me retient. Je la regarde, je ſoupire, & je n'oſe lui en dire davantage; car enfin, ſi elle me découvre à ſa Maîtreſſe....

FRONTIN.

Ne craignez rien. Dites-lui que je ſuis dans vos intérêts, & attendez tout de ſon zèle; elle m'aime, c'en eſt aſſez pour vous être favorable. La voici: je retourne chez votre Imprimeur.

SCENE III.

ERASTE, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN (*à Eraſte.*)

ADieu, Camarade, (*à Liſette.*) Bon jour, mon petit cœur; je voudrois pouvoir donner un moment d'audience à ton amour; mais une affaire de la derniere conſidération m'appelle ailleurs. Adieu, ma Reine.

(*Il ſort.*)

SCENE IV.

ERASTE, LISETTE.

LISETTE (*à part.*)

ADieu, mon fat. Il fait bien de s'en aller, ſa préſence commence à m'ennuyer, & je crois que je ne l'aime plus; l'Orange vaut

mieux que lui, & je crois ne lui être pas indifférente.

ERASTE.

Vous parlez seule, Mademoiselle Lisette.

LISETTE.

Je faisois une petite reflexion où vous aviez quelque part.

ERASTE.

Vous voulez parler de ces Vers, n'est-ce pas?

LISETTE.

Pas tout-à-fait. Cependant vous avez eu grand tort de vous charger d'une pareille commission, & tout autre, à votre place, essuyeroit de ma part des reproches très-vifs.

ERASTE.

Je vous suis obligé de l'exception; mais je puis vous assurer que si vous me connoissiez bien, vous ne me soupçonneriez pas de m'être chargé d'une commission semblable, Uniquement occupé des affaires de mon cœur, je ne me crois pas fait pour conduire celles des autres.

LISETTE.

Tant pis; car c'est un talent nécessaire dans notre état! mais il faut espérer que les moyens que vous prendrez pour vous-même, vous mettront à portée de pouvoir servir les autres, & il me paroît que vous ne débutez pas si mal.

ERASTE.

Comment! je ne débute pas si mal! Qu'entendez vous par-là, je vous prie?

SI-

LISETTE.

Une choſe toute naturelle. C'eſt que vous aimez, que vous cherchez à plaire, & que vous réuſſiſſez aſſez bien.

ERASTE (*à part.*)

Se ſeroit-elle apperçuë que Lucinde eût quelque bienveillance pour moi? (*haut*) Ce que vous me dites là eſt aſſurément bien flatteur. Mais ſur quel fondement vous êtes-vous imaginée que j'étois amoureux?

LISETTE.

Mais ſur bien des apparences, ces empreſſemens, des regards .... des geſtes .... des ſoupirs même quelquefois; tout cela m'a dit que vous aimiez, & tout cela m'a dit vrai.

ERASTE (*à part.*)

Elle a deviné le motif de mes atentions & de mes aſſiduités. (*haut.*) Enſorte donc que ſi je vous faiſois confidence de quelqie affaire de cœur, vous ne me ſeriez point contraire.

LISETTE (*à part.*)

Bon. Voici qui va nous mener à une déclaration en forme. (*haut.*) Mais... non; vous ſçavez qu'ordinairement une affaire de cœur n'a rien d'effrayant. Sans trop de curioſité, où en êtes-vous?

ERASTE.

Juſqu'à préſent je me ſuis contraint, & mon amour, malgré ſa violence, n'a point encore oſé ſe faire connoître.

LI-

LISETTE (*à part.*)

Effectivement, il ne m'en a pas encore ouvert la bouche. (*haut.*) Mais vous avez tort, c'eſt aimer en pure perte. Parlez: croyez-moi, la timidité ne ſiéd plus à votre âge, ſur tout avec des perſonnes qui ne ſont point accoûtumées à faire les avances. Parlez, vous dis-je, j'oſerois preſque vous aſſurer qu'on vous écoutera ſans colere. Les femmes ont aujourd'hui l'eſprit mieux fait qu'au bon vieux tems; elles ne ſe fâchent plus contre ceux qui les aiment, & la reconnoiſſance ſur cet article eſt la vertu favorte du Sexe.

ERASTE.

Ne me trompez-vous point? Avez-vous remarqué dans l'objet de mes feux quelques diſpoſitions favorables?... Ah! que ne vous devrois-je pont!

LISETTE (*à part.*)

Il s'enhardit. Aidons un peu à la lettre. (*haut.*) Peiſez-vous, Monſieur, qu'on voulût badiner ſur une affaire auſſi ſerieuſe? Oui, l'on m'a fait confidence des ſentimens que vous inſpirez, & pour vous donner des preuves de ce qu'on vous avance, vous verrez votre Rival maltraité à vos yeux mêmes: je crois qu'après un pareil triomphe, vous ne douterez plus de votre victoire.

ERASTE (*à part.*)

Elle congédieroit Mondor! Puis-je me flat-

ter

ter d'un pareil bonheur? (*haut.*) Puis-je croire qu'une ſi glorieuſe conquête? . . . .

LISETTE.

Glorieuſe conquête! Les Amans & les Gaſcons ſont furieuſement amis de l'hyperbole. N'importe, je vous la pardonne. L'objet aimé nous frappe toûjours d'illuſion, & l'on doit excuſer les yeux que l'on éblouit.

ERASTE.

Quoi! ſérieuſement, vous croyez que Lucinde ne s'offenſeroit point d'une paſſion. . .

LISETTE.

Et qu'a-t-elle d'offenſant? Vos vûës ne ſont-elles pas légitimes?

ERASTE.

Je puis vous l'aſſurer, & je ſuis même d'une condition . . .

LISETTE.

Oh, je vous diſpenſe de faire vos preuves de nobleſſe. Ne craignez rien, ma Maîtreſſe approuvera vos feux; ce n'eſt point lui manquer de reſpect que d'avoir des ſentimens auſſi louables; & après tout, ſi cela lui déplaiſoit, nous nous paſſerions fort bien d'elle.

ERASTE.

Nous nous paſſerions d'elle?

LISETTE.

Cela vous étonne? Ayez meilleure opinion de vous, &, je l'oſe dire, de ma délicateſſe: ſi vous méritez qu'on vous aime, il n'y a point de fortune que je ne vous ſacrifie; mais tout

ceci

ceci doit ſe faire par dégrés, au moins. Vous voyez le prix; ſongez à le mériter.

ERASTE (*à part.*)

Elle n'a pas mal pris le change, & moi auſſi! Ah! je m'étonnois bien que Lucinde....

LISETTE.

J'entens quelqu'un. Peſte ſoit de l'importun! Cette converſation, quoique préliminaire, nous alloit conduire aux articles. Ah! c'eſt Monſieur Mondor.

SCENE V.

MONDOR, ERASTE, LISETTE.

MONDOR.

BOn jour, ma belle Enfant, comment ſe porte Lucinde? Dis-moi, comment va ſon cœur? En qualité de Femme de chambre, tu dois en avoir la direction.

LISETTE.

Tout ira bien, Monſieur, c'eſt moi qui vous le dis.

MONDOR (*à part à Liſette.*)

Que fais-tu ici de ce garçon? Sa phiſionomie ne me revient pas. Il refuſa l'autre jour un préſent que je voulois lui faire; c'eſt un nigaut; il a l'air benêt.

LISETTE.

C'eſt pourtant un bon garçon; mais il y a peu de tems qu'il eſt dans le ſervice, il ne ſçait point

point encore les régles. Dans le fond, il vous honore & vous reſpecte infiniment.

MONDOR.

Ah! c'eſt quelque choſe. (*à Eraſte.*) Cela eſt il vrai?

ERASTE.

Vous me feriez tort d'en douter, Monſieur.

MONDOR.

Effectivement, je ne lui trouve pas l'air ſi extraordinaire; je lui crois du diſcernement. Oh ça, Liſette, j'aime Lucinde, comme tu ſçais, & à mon âge on n'a pas de tems à perdre. Crois-tu que je puiſſe me déclarer? Je n'aime point à languir, moi. Voila la quatriéme fois que je vois ta Maîtreſſe, & je ne lui ai point encore déclaré mon amour, quoique je l'aye aimée à la premiere vûë: ce ſilence reſpectueux mérite quelque choſe. Fais enſorte que ta maîtreſſe m'en ſçache gré, & que toutes mes viſites me ſoient comptées.

LISETTE.

Déclarez-vous, Monſieur, & je me charge du reſte. Je lui parlerai inceſſamment de vous, & lui vanterai votre mérite. Il y a mille Amans qui font plus de progrès par les ſervices qu'on leur rend, que par leur préſence.

ERASTE.

Qu'elle eſt oficieuſe!

MONDOR.

Je vais donc m'offrir, moi, mon cœur, ma main, ſans compter une fortune immenſe.

LISETTE.

On pourroit dire que les biens ne ſont avantageux qu'autant qu'on en ſçait faire uſage ; mais je répondrai que vous êtes d'une généroſité.....

MONDOR.

Il eſt vrai que je donne de bon cœur, & cela me fait reſſouvenir de te faire accepter cette bague.

LISETTE.

Mais, Monſieur.....

MONDOR.

Prens, te dis-je, & ne fais point la ridicule pour une bagatelle ſemblable.

LISETTE.

Vous vous moqués, Monſieur : votre main donne un prix ineſtimable aux moindres préſens que vous faites, & je reçois celui-ci ſans ſcrupule, parce que je vous regarde déja comme mon maître.

SCENE VI.

LUCINDE, MONDOR, ERASTE, LISETTE.

LUCINDE.

CEla m'inquiéte à la fin ; voila pluſieurs galanteries de cette nature que je reçois, ſans ſçavoir de quelle part.

MONDOR.

Ah ! Madame, je vous demande pardon de ne

ne m'être pas plutôt apperçû de votre arrivée: je vois bien que l'amour ne donne pas le talent de deviner.

ERASTE (*à part.*)

Mon cœur me l'avoit pourtant anoncée.

LUCINDE.

Comment donc? Vous êtes galant, Monsieur?

MONDOR.

Je suis mieux que cela, Madame, je suis vrai. Je viens d'un païs où l'on dit bonnement sa pensée. Il semble qu'on respire encore dans cet heureux climat, un air de cette franchise & de cette droiture naturelle aux Sauvages; mais sur tout en fait d'amour. On se voit, on s'aime, on se le dit; si l'on se convient, on s'épouse. Pour moi, je trouve ce procédé charmant; & si c'étoit la mode, je vous demanderois sans façon, Madame, suis-je votre fait?

ERASTE (*à part.*)

La délicate façon d'aimer!

LISETTE.

Que ne suis-je en Canada!

LUCINDE.

Que ce païs ressemble peu à celui dont vous parlez! La bouche est rarement ici l'interprête du cœur: fort volontiers chacun y pense mal des autres; mais par ménagement, bienséance ou intérêt, on se trouve obligé de déguiser ses sentimens; ce qui a fait introduire, pour la commodité du commerce de la vie, une espéce de jargon, qu'on appelle galanterie, politesse,

ſçavoir vivre, à la faveur duquel on ſe dit réciproquement les choſes du monde les plus obligeantes; mais c'eſt ſans conſéquence; on en eſt convenu; & ſi quelqu'un étoit aſſez dupe pour prendre ces complimens au pied de la lettre, on l'accuſeroit de ne pas ſçavoir ſon monde.

MONDOR.

La parole n'eſt faite que pour exprimer ce qu'on penſe, & voici le fait. Un heureux hazard m'a fait lier connoiſſance avec vous: la lettre dont votre Oncle le Gouverneur m'a chargé, me l'a procurée. Vous m'avez permis de vous rendre mes devoirs, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de vous aimer, parce que j'y trouve un plaiſir inexprimable. Je puis donc vous offrir, avec ma main, le partage de cent bonnes mille livres de rente. Si j'étois jeune, je vous crois ſi déſintéreſſée que je ne vous parlerois pas de mon bien; mais je commence à ne l'être plus. Il vous faut un prétexte pour m'épouſer, je vous l'offre.

LISETTE (*bas à Lucinde.*)

Reſiſtez à cela, ſi vous pouvez.

LUCINDE.

Si vos propoſitions ſont ſincéres, elles ne ſont pas moins brillantes: mais ſi j'allois vous tromper, moi.

MONDOR.

Eſt ce que vous ſçavez votre monde? Allez, allez, je vous connois trop pour le craindre.

LUCINDE.

Vous avez raiſon, & c'eſt parce que je ſuis ſin-

ſincére que je vous conſeille de prendre encore du tems pour me mieux connoître. Je me ſuis mariée par obeïſſance ; vous voulez que je me marie par raiſon. Voila deux motifs qui ne font pas faire de l'hymen une épreuve bien avantageuſe, & je voudrois avoir plus que de la reconnoiſſance pour un homme qui auroit voulu faire mon bonheur.

MONDOR.

C'eſt-à-dire, que vous ne ſentez point pour moi de paſſion violente.

LUCINDE.

Non, vraiment.

MONDOR.

Je le crois, vous n'avez pas eu le tems ; auſſi n'avez-vous point d'averſion. . . .

LUCINDE.

J'en ſuis bien éloignée.

MONDOR.

Voila tout ce que je demande. Un mari eſt trop heureux quand on ne le trouve pas inſupportable.

LISETTE (*bas à Lucinde.*)

Quel tréſor, Madame!

MONDOR.

Et je ne vous donnerai pas ſeulement le tems d'être indifférente. Tous vos momens ſeront marqués par des plaiſirs nouveaux.

LUCINDE.

Vous êtes d'une humeur charmante.

MONDOR.

Vous pouvez compter sur des complaisances infinies & perpétuelles. Ce sont ordinairement les mauvaises manières qui détruisent l'amour entre les époux, & par conséquent les bonnes doivent le faire naître.

LUCINDE.

Sçavez-vous bien que vous êtes dangereux, Monsieur, & que de pareils sentimens valent pour le moins les agrémens de la jeunesse?

MONDOR.

C'est-à-dire, que vous vous rendez.

LUCINDE.

Oh! pas encore; car je me défie des Poëtes; Ils exagérent ordinairement, & vous faites de si jolis Vers, que je crains que vous ne donniez dans la fiction.

MONDOR.

Des vers, Madame! Si j'osois vous demander ce que vous entendez par-là?

LUCINDE.

Allez, Monsieur, je ne suis point ridicule; loin de m'en fâcher, je vous permets de m'en donner souvent; car ils sont très-jolis.

MONDOR.

Parlez-vous sérieusement, Madame? Je vous ai donné des Vers, moi? Vous vous moquez, je n'en ai jamais sçu faire.

LUCINDE.

Ne vous en défendez point; je vous dis qu'ils m'ont fait plaisir. MON-

MONDOR (*bas.*)

Que diable veut-elle donc dire avec ſes Vers? (*haut.*) Mais, Madame, jettez ſeulement les yeux ſur moi, ai-je l'air & l'encolure d'un Poëte?

LISETTE (*à Mondor.*)

Si c'eſt vous qui les avez faits, pourquoi ne pas l'avouer? Vous auriez fort bien pû vous addreſſer à moi pour les faire tenir.

MONDOR.

A l'autre!

LISETTE (*à Lucinde.*)

C'eſt Monſieur qui les a faits. (*à Mondor.*) Dites donc qu'oui.

MONDOR.

Mais, il y a conſcience; je n'ai jamais fait que des lettres de change, moi.

LUCINDE.

Tenez, liſez vous-même. Je ſuis perſuadée que vous les trouverez bons, quoiqu'ils ſoient de vous.

MONDOR (*lit mal.*)

Ah! qu'il eſt douloureux de cacher ſon amour pour un objet où brillent tant de charmes! J'aime Daphné....

Parbleu, voila des Vers que je pourrois fort bien avoir faits; ils ne valent pas le diable.

ERASTE.

Monſieur, la plupart des Poëtes n'ont pas le don de bien lire leurs ouvrages. Je me ſuis fait une étude particuliere de la lecture, & ſi vous voulez que je vous épargne la peine....

MONDOR.

Tu me feras plaiſir, l'Orange. Voyons comment tu t'en tireras.

LUCINDE (*à Liſette.*)

Il le fait exprès.

LISETTE.

Sans doute.

ERASTE (*lit.*)

Ah! qu'il eſt douloureux de cacher ſon amour
Pour un objet où brillent tant de charmes!
J'aime Daphné, je la vois chaque jour,
Mais ce bonheur fait naître mes allarmes:
Il redouble les feux dont je ſuis conſumé,
Et le reſpect veut que je les dévore:
Amour! je n'attens point le plaiſir d'être aimé;
Mais donne moi celui de dire que j'adore.
(*Il regarde Lucinde en ſoupirant.*)

LUCINDE.

L'Orange lit fort bien, vraiment.

MONDOR.

Le reſpect.... que j'adore.... Cela eſt aſſez joli.

LUCINDE.

Vous convenez donc que c'eſt de vous qu'ils me viennent.

MONDOR.

Puiſque vous le voulez abſolument, il faut bien que cela ſoit. (*bas.*) Il n'y a pourtant rien de ſi faux. (*haut.*) Parbleu, vous ne pouvez plus vous diſpenſer de faire quelque choſe pour moi, Madame, puiſque je fais pour vous.... l'impoſſible.

LU-

LUCINDE (*riant.*)

Je ne ſçais qu'en dire; en vérité, je ne puis me réſoudre à vous ôter toute eſpérance; mais, ſur tout, donnez-moi ſouvent des Vers, & donnez-les vous-même; ils n'en ſeront que mieux reçûs.

MONDOR.

Laiſſez-moi faire, je vous jure que vous n'en manquerez pas, ſi mon Apollon veut m'être toûjours auſſi favorable. Adieu, Madame, je vais chez mon Banquier pour y recevoir un payement; car on ne peut pas toûjours faire des Vers, je reviendrai enſuite. Je vous conjure cependant de faire quelque attention à ma Proſe, elle eſt plus ſonore que ma Poëſie..... (*à part, en ſortant.*) Poëte! Parbleu, je ne penſois pas en arrivant ici à me voir enregiſtrer au Parnaſſe; je crois qu'elle ſe moque de moi.

SCENE VII.

LUCINDE, ERASTE, LISETTE.

LUCINDE (*à part.*)

IL ſe divertit, & m'amuſe. Tâchons de ſçavoir qui de Liſette ou de l'Orange s'intéreſſe en ſa faveur, & a mis ſes Vers ſur ma toilette. L'Orange les a lûs d'une manière à me faire croire que c'eſt lui. (*haut.*) Hé bien, Liſette, que penſez-vous de Mondor?

LISETTE.

Qu'il vous aime autant que vous méritez de

l'être, Madame, & cela signifie qu'on ne peut rien ajouter à son amour.

LUCINDE.

Il auroit de la peine à s'expliquer mieux, s'il parloit lui-même. Et vous l'Orange, croyez-vous qu'il m'aime autant que Lisette le dit?

ERASTE.

Ne me demandez point si l'on vous aime Madame; ce sentiment doit être naturel à tous ceux qui ont le bonheur de vous connoître.

LUCINDE (*à part.*)

Ils sont d'intelligence. (*haut.*) Je ne suis pas encore décidée sur son compte. Je vous crois tous deux attachés à ma personne. Dites-moi naturellement ce que vous pensez là-dessus.

LISETTE.

Tous ceux à qui vos véritables intérêts seront chers, vous conseilleront de conclure ce mariage. Il est prodigieusement riche, & c'est un grand point, Madame.

LUCINDE.

Il est vrai. Mais il peut être avare.

LISETTE.

Je ne le crois pas sujet à ce défaut. (*en regardant le diamant.*) Il a une certaine façon de s'anoncer....

LUCINDE.

Je suis charmée de ce que tu me dis-là. Mais d'où te vient ce brillant? Il me semble l'avoir vû à Mondor.

LI-

LISETTE.

Hélas! il faut qu'il me l'ait donné ſans que je m'en ſois apperçuë.

LUCINDE.

Voila une heureuſe diſtraction.

LISETTE.

Mais je le lui rendrai, & je lui dirai fort bien que cela ne convient pas.

LUCINDE (*à part.*)

Je n'en puis plus douter. (*haut à Eraſte.*) As-tu vendu bien cher ton ſuffrage?

ERASTE.

Madame, je ne ſuis pas ſujet aux diſtractions. Monſieur Mondor m'a voulu faire des préſens; mais ſes offres m'ont paru indignes de lui & de moi: ce ſont des ſoins aſſidus, une paſſion ſincére & approuvée qui doivent conduire au bonheur d'être votre Epoux; tout autre ſecours en dégrade le plaiſir & la gloire.

LISETTE (*d'un air de pitié.*)

Le beau raiſonnement!

LUCINDE.

Laiſſez-le parler, Liſette.

ERASTE.

Et puiſque Madame me permet de dire mon ſentiment, je lui avouerai que je ſerois ſurpris, après la triſte expérience qu'elle a faite du mariage, de lui voir épouſer un viellard qui ne peut lui offrir que des richeſſes peu capables de flatter un cœur comme le ſien.

LISETTE.

Un vieillard ! Un homme eſt-il vieux à ſoixante ans ? Et je gagerois que Monſieur Mondor ne les a pas encore. Vous feriez mieux de vous taire.

LUCINDE.

Donnez-vous ce conſeil à vous-même, Liſette.

ERASTE.

J'ai le bonheur d'être attaché à Madame, & le ciel m'eſt témoin que ce n'eſt point par intérêt. Mon zèle part d'un motif & plus pur & plus noble, & je ſacrifierois tous les biens du monde, plutôt que de lui rien propoſer qui pût la rendre malheureuſe.

LUCINDE.

J'en ſuis perſuadée. (*à part.*) Ce garçon a le cœur excellent.

LISETTE.

Comment malheureuſe ! cinquante-mille livres de plus n'ont jamais produit un pareil effet.

ERASTE.

Les richeſſes ſont une foible reſſource contres les chagrins domeſtiques, & une triſte conſolation des malheurs attachés à un mariage mal aſſorti. Un mari vieux eſt ordinairement un mari jaloux; & quelque vertueuſe que puiſſe être ſa femme, elle n'en eſt pas moins perſécutée. La certitude où il eſt de ne pouvoir lui plaire, enfante des ſoupçons inſupportables, qu'on augmente en voulant les guérir. Tout lui eſt ſuſpect,

ſpect, juſqu'aux attentions d'une chaſte épouſe. Mais avec un mari jeune & tendre, on trouve un ami dans la ſociété, un conſolateur dans ſes peines, un Amant dans le ſein même du mariage : il fait ſon unique affaire de vos plaiſirs, parce que vos plaiſirs ſont les ſiens. Toûjours enflammé, toûjours conſtant, parce qu'il eſt toûjours heureux. Voila, Madame, l'Epoux qui peut ſeul mériter votre main & votre cœur.

LISETTE.

Si Madame n'en épouſe jamais d'autres, je lui prédis qu'elle mourra veuve. Vous devriez, pour l'honneur de votre tableau, nous en montrer l'orginal.

ERASTE.

Il ne ſeroit pas ſi difficile à trouver. Je ne détaille ici que des ſentimens, & Madame eſt ſûre de les trouver, puiſqu'ils doivent être l'ouvrage de ſes charmes.

LISETTE.

Et moi, je ſoutiens....

LUCINDE.

Il ſuffit. (*à part.*) Tant d'eſprit dans un domeſtique ! cela n'eſt pas naturel. Je ſçais préſentement à quoi m'en tenir ſur le chapitre des Vers. (*haut.*) Et vous, l'Orange, je vous rends juſtice. Dans un moment j'aurai une commiſſion à vous donner, Liſette. (*Elle ſort.*)

(o)

SCE-

SCENE VIII.

ERASTE, LISETTE.

LISETTE.

APplaudiſſez vous. Vous venez de faire un beau coup! Ah! que vous êtes heureux qu'on ne puiſſe pas vous vouloir du mal! Prenez y garde au moins, ce zèle mal entendu vous donneroit un ridicule affreux. Il faut que chacun s'accoûtume à penſer ſelon ſon état. Rien n'eſt ſi mal placé qu'un avis généreux dans la bouche d'un domeſtique, & le conſeil qu'il donne, fût-il le meilleur du monde, un maître eſt engagé par honneur à faire tout le contraire; c'eſt la régle.

ERASTE.

C'eſt pour cela ſans doute que vous en donnez un mauvais à Madame.

LISETTE.

Un mauvais?

ERASTE.

Mais s'il eſt bon, Lucinde eſt engagée à faire le contraire. Ne dites-vous pas que c'eſt la régle?

LISETTE.

Cela eſt bien différent; une Femme de chambre eſt, par ſon état, le Conſeil privé de Madame; & Madame, quand elle ſçait vivre, ne doit rien faire ſans l'avis de ſa Femme de chambre; c'eſt encore la régle... Mais revenons à notre

notre entretien de tantôt; nous étions convenus, ce me semble.....

ERASTE.

Voici Frontin, & j'ai mes raisons pour ne point parler de cela devant lui.

LISETTE (*à part.*)

Il croit que je l'aime encore. (*haut à Eraste.*) Soyez en repos. (*à part.*) Je vais faire confidence de cet amour à Lucinde, elle pourroit se facher si je lui en faisois mystère.

SCENE IX.

ERASTE, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

BOn jour, mes amis. Hé bien, qu'est-ce? Comment te portes-tu, mon enfant? Tu peux à présent me faire ta cour, j'ai quelques minutes à te sacrifier.

LISETTE (*tendrement.*)

Adieu, l'Orange.

FRONTIN.

Hem!

LISETTE (*plus tendrement.*)

Adieu, l'Orange.

(O)

SCENE X.

ERASTE, FRONTIN.

FRONTIN.

MOnsieur, voila des adieux significatifs.

ERASTE.

Nous nous addreſſions à merveille pour en faire une confidente! Cette folle s'eſt imaginée que je l'aimois; & bien plus, Frontin, elle m'aime.

FRONTIN.

Cela ne ſe peut pas, Monſieur.

ERASTE.

Il eſt vrai que la préférence doit t'étonner: mais cela ne laiſſe pas d'être.

FRONTIN.

La chienne!

ERASTE.

Raſſure-toi, je te l'abandonne.

FRONTIN.

Vous me faites là un beau préſent! m'abandonner une perfide. J'enrage! Mais je ſuis un grand ſot: je ne l'aimois pas, & ſon inconſtance me pique.

ERASTE.

Lucinde ne me paroit point diſpoſée en faveur de Mondor: cela me raſſure. Liſette eſt chargée de l'affaire des Vers. Mais mon amour que deviendra-t-il? Et quelles meſures prendre pour le faire triompher?

FRON-

FRONTIN.

Voila enfin l'épreuve de votre Roman.

ERASTE.

Ah! bon, je puis corriger ici; il n'y a pas d'apparence qu'on vienne m'interrompre. Lucinde eſt rentrée, & je ne crois pas qu'elle reſſorte ſi-tôt... Je reconnois-là mon Imprimeur; quel papier! quel caractère!

FRONTIN.

Les doigts me démangent dès que je vois écrire; c'eſt une rage: auſſi portai-je toûjours avec moi mon Ouvrage. Allons, cédons au noble tranſport qui nous anime, écrivons, inſtruiſons l'Univers... Trouvons d'abord un titre heureux: *Le Parfait Domeſtique.* Fort bien! ou *l'Hiſtoire curieuſe & véritable du célébre Frontin.* Charmant début!

SCENE XI.

LUCINDE, ERASTE, FRONTIN.

LUCINDE.

Liſette vient de m'étonner. Les ſentimens que ce garçon fait paroître anonceroient en lui des inclinations plus relevées. Mais j'ai des ſoupçons ſur ſa naiſſance que je veux éclaircir. Le voila, ſi je ne me trompe, dans quelque occupation ſérieuſe. Approchons doucement, & ſçachons ce que ce peut être.

ERASTE.

Le déſagréable métier que celui de corriger des

des ouvrages! Voila déja plus de dix fautes dans le premier feuillet. Tu lui diras de ma part que je ſuis tout-à-fait mécontent.

LUCINDE.

Je n'y manquerai pas.

FRONTIN.

Comment diable! J'écris comme un Ange! Si cela continuë, l'Ouvrage ſera court; je n'en ai fait que trois pages, & me voila preſque à la fin. Eh bien, il ennuyera moins.

ERASTE.

Si tu voulois bien ne pas parler ſi haut.

FRONTIN.

Au reſte, c'eſt une belle qualité, & même aſſez rare, que de ſçavoir être laconique; mais auſſi ne faut-il rien omettre des principales actions de ma vie. Récapitulons un peu. Dans les circonſtances de ma naiſſance, je n'ai rien oublié que le nom de mon pere, mais ce n'eſt pas ma faute, que ne s'eſt-il fait connoître? Voila mes Campagnes ſur mer, de Toulon à Marſeille, & de Marſeille à Toulon.

ERASTE.

On a bien raiſon de dire, qu'un Ouvrage n'eſt pas encore achevé quand il eſt entre les mains de l'Imprimeur.

FRONTIN.

Chapitre troiſiéme. Comme quoi Frontin paroit à la Cour. Rend de grands ſervices a un jeune Seigneur, & le met dans le Monde,

de, au moyen des bonnes connoiſſances qu'il lui donne.

LUCINDE (*à part.*)

Votre ſtile me paroît beau.

ERASTE.

Trouvez-vous cela, Monſieur Frontin? Je ſuis fort aiſe qu'il ſoit de votre goût.

FRONTIN.

Frontin entre Valet de Chambre de Monſieur * * *. Il faut avoir de la diſcrétion, & ne point nommer les maſques. *Il vole ſon Maître, qui s'en apperçoit, & ne le chaſſe point.* Je connoiſſois mon homme; il m'auroit chaſſé ſi je l'avois ſervi fidellement.

ERASTE.

Il n'eſt pas permis de tenir contre tant de ſottiſes. Demande-lui s'il ſe moque de moi.

LUCINDE (*à part.*)

Cela ſuffit, je lui dirai.

ERASTE.

Monſieur Frontin fait l'agréable; il adoucit ſa voix: il en eſt ſans doute à quelque endroit tendre de ſon Roman.

FRONTIN.

Me voici à l'infidélité de ma Coquette. Allons, broyons du noir, barbouillons là des plus affreuſes couleurs; que ce tableau effraye tout ſon ſexe, qu'il ſoit ſemé de reflexions; les réflexions ſont la rocambole des Romans.

LUCINDE (*à part.*)

Son Héroine ne reſſemble gueres au portrait qu'il en fait.

FRONTIN.

J'entre dans un Boſquet pour rêver à la Perfide, je la trouve ſur un lit de gazon, en Pet-en-l'air.

ERASTE.

Frontin! Frontin!

FRONTIN.

Attendez, Monſieur, je n'ai plus qu'un mot à écrire. *Je lui jette un coup d'œil aſſez farouche, elle veut fuir mes reproches; mais un orage épouvantable inonde tout à coup le jardin. Déja le boſquet eſt entouré d'eau, ma Perfide en a juſqu'à mi jamble: je ne daigne pas lui donner le moindre ſecours, & je monte ſur un arbre.* Quelle magnifique deſcription!

ERASTE.

Frontin!

FRONTIN.

Je ſuis à vous... Ah! nous ſommes perdus!
(*Il touſſe, & fait des ſignes à Eraſte.*

ERASTE.

Qu'as-tu donc? Que veux-tu dire?

FRONTIN.

L'Orange, ſçais tu bien qu'il eſt ridicule de me faire attendre ſi long-tems pour une bagatelle ſemblable?

ERASTE (*ſe retournant.*)

Ah ciel... Madame, je vous fais mille excuſes; je ne vous croyois pas ſi près.

LU-

LUCINDE.

A quoi étiez-vous occupé?

FRONTIN.

Madame, il eſt inutile de vous rien déguiſer. J'ai quelque goût pour les relations, & je m'amuſe, de tems en tems, à en donner au public. Cela ne doit point vous ſurprendre; car je ſuis petit-fils, en ligne directe, de ce Cocher fameux, qui a tant fait de bruit dans Paris. Mais j'ai toûjours négligé l'Ortographe, & l'Orange, mon camarade, me ſert pour ces minuties. Nous partageons les profits.

ERASTE (*bas à Frontin.*)

Miſérable! Qu'as-tu fait? M'avoir ainſi laiſſé ſurprendre!

FRONTIN.

C'eſt l'effet de la compoſition; j'étois dans l'enthouſiaſme. Adieu, Camarade.

SCENE XII.

LUCINDE, ERASTE.

LUCINDE (*bas.*)

QUe veut dire ceci? Il parle à Frontin d'un air d'autorité! (*haut.*) L'Orange, ou avez-vous connu ce garçon là?

ERASTE.

Madame, notre connoiſſance s'eſt faite à Lyon.

LUCINDE.

Etes-vous de cette ville?

ERASTE.

Je crois qu'oui, Madame. (*bas.*) Je ſuis tout troublé.

LUCINDE.

Vous croyez? Ce ſont de ces choſes qu'on peut affirmer ſans aucun doute: je connois les principales Maiſons de cette ville, j'y ai même des parens. Avez-vous ſervi dans ce païs?

ERASTE.

Non, Madame, vous êtes la premiére perſonne à qui j'aye eu l'honneur d'offrir mes ſervices.

LUCINDE.

Je vous ai pris chez moi, ſans beaucoup m'informer de vous. Votre phyſionomie, votre façon de penſer & de vous exprimer, un certain air au deſſus de votre état, tout m'a parlé pour vous. Je crois que je ne me ſuis point trompée, & je ſuis fort ſatisfaite de vous avoir.

ERASTE.

Madame, l'envie de vous contenter, & de mériter vos bontés, m'aura ſans doute donné de nouveaux talens. Heureux de voir agréer mon zèle par la perſonne qui le mérite le mieux!

LUCINDE.

Ce n'eſt point un compliment que je vous demande; je veux connoître votre famille, & non pas votre eſprit: je ſçais que vous n'en manquez pas. Apprennez-moi qui vous êtes, qui ſont vos parens, pourquoi vous vous trouvez réduit à cet état? Car il me ſemble que vous

n'avez

n'avez point été élevé pour ſervir. On ne voit point de gens de votre ſorte agir avec cette liberté, cette aiſance qu'on n'acquiert que dans un certain monde. Je dirai plus, j'ai remarqué en vous des ſentimens qui ne ſe trouvent gueres que dans des perſonnes bien nées, & dont l'éducation a perfectionné le bon naturel.

ERASTE (*à part*)

Que cet examen eſt rude à ſoutenir! (*haut.*) Madame, mes parens ne ſont pourtant pas riches, mais ils coulent des jours paiſibles dans cet heureux état de médiocrité où la fortune eſt trop bornée pour inſpirer de vains déſirs, & où les déſirs ſont trop modérez pour ſouhaiter une plus grande fortune.

LUCINDE.

Mais comment donc? Voila l'état du vrai Sage. Pourquoi les avez-vous quittés? Je vous crois trop raiſonnable pour vous ſoupçonner de vous être brouillé avec eux... Vous ſeroit-il arrivé quelque affaire? Auriez-vous des raiſons pour vous cacher?... Vous me paroiſſez embarraſſé. Raſſurez-vous, je n'ai point envie de vous nuire. Dites moi, l'amour n'auroit-il point de part à tout cec[illegible]

ERASTE.

L'amour, Madame? Quoi! Vous pourriez penſer...

LUCINDE (*bas.*)

Quelle agitation! Liſette a raiſon, il l'aime. (*haut.*) Je ne ſuis point ſi ſevère, & je ſçais

qu'à votre âge on peut ſans crime avoir une inclination. Je crois même m'être apperçuë qu'il y a ici quelqu'un qui ne vous eſt pas indifférent. Oui, l'Orange, vous aimez, convenez en (*bas*) C'eſt pourtant dommage, car en vérité Liſette ne le vaut pas.

ERASTE.

Hélas! Madame, il n'eſt que trop vrai qu'on n'eſt pas maître de ſon cœur: mais je mourrois plutôt que de ſortir du reſpect que je vous dois.

LUCINDE (*bas.*)

Il a peur de m'offenſer en aimant ma femme de chambre. Hélas! il s'offenſe lui-même. (*haut.*) Puiſque vous êtes entraîné par un penchant que vous ne pouvez vaincre, je vous avouë que vous êtes à plaindre; car enfin avez-vous bien refléchi ſur l'objet & aux ſuites de votre paſſion?

ERASTE (*bas.*)

Je n'en doute plus, elle ſçait que je l'aime.

LUCINDE.

C'eſt parce que je vous connois de la raiſon que je veux que vous en faſſiez uſage. Répondez-moi, l'Orange, c'eſt chez moi que vous aimez?

ERASTE.

Oui, Madame; mais vous cherchez à me rendre malheureux. Quel intérêt peut vous faire déſirer de ſçavoir ce qui ſe paſſe dans mon cœur! Mais que dis-je? Vous ne l'ignorez pas, & vous ne voulez m'arracher l'aveu de

ma

ma témérité, que pour m'en punir avec la dernière rigueur.

LUCINDE (*bas.*)

L'aveu de ſa témérité! L'amour le met hors de lui-même. (*haut.*) Non, je ne veux point vous punir, mais vous tirer de votre aveuglement, s'il eſt poſſible.

ERASTE.

Ah! Madame, puiſque vous êtes inſtruite de mon ſecret, ſoyez-le auſſi de ma réſolution. Oui, quoi qu'il en puiſſe arriver, j'adorerai toute ma vie le charmant objet...

LUCINDE.

Cela eſt un peu fort. De l'adoration! Le charmant objet! Mais on doit pardonner ce langage à l'Amant prévenu.

ERASTE.

L'amour ne m'aveugle point, Madame; mes expreſſions ſont beaucoup au deſſous de ma penſée; & la beauté, l'eſprit & le cœur de celle que j'adore, ſont infiniment au-deſſus de l'un & de l'autre; c'eſt une juſtice que vous lui rendriez vous même, ſi l'éloge ne vous faiſoit pas rougir.

LUCINDE.

Oh! c'en eſt trop. Quoi! l'Orange, ſongez-vous bien que votre amour pour elle me fait éprouver votre impoliteſſe?

ERASTE.

Moi, Madame?

LUCINDE.

Allons, je vois bien que le mal a beſoin d'un prompt remede, puiſqu'il vous fait tourner l'eſprit. Soyez tranquille, j'approuve votre paſſion, puiſque vous le voulez, & dès demain vous ſerez heureux.

ERASTE.

Madame, je le vois, l'ironie eſt le parti que vous prenez. Je ne ſuis pas digne en effet de votre colere; mais ſans votre ordre je ne ſerois pas coupable.

LUCINDE (*bas.*)

Il traite cette affaire on ne peut pas plus ſérieuſement. (*haut.*) L'Orange, je ſçais les diſpoſitions de votre Maîtreſſe, & vous pouvez compter qu'en recevant votre main, ſon ſort ſera pour le moins auſſi heureux que le vôtre.

ERASTE (*bas*)

Elle m'aime! Elle ſçait donc qui je ſuis! (*haut.*) Ah! Madame, eſt-il quelque mortel qui ſe ſoit jamais trouvé dans une ſituation plus heureuſe & plus charmante? Vous approuvez ma tendreſſe, vous ſouffrez que je vous conſacre une vie que je jure de paſſer à vous pieds.

(*Il ſe met à genoux*)

LUCINDE.

Vous pouſſez trop loin la reconnoiſſance, l'Orange; & c'eſt ſans doute encore une ſuite du dérangement où vous jette votre amour. Levez-vous, & allez trouver Liſette de ma part.

ERA-

ERASTE.

Que lui dirai-je, Madame?

LUCINDE.

Tout ce qu'il vous plaira. Ne voudriez-vous pas que je vous dictaſſe les choſes que vous avez à lui dire? Arrangez-vous avec elle.

ERASTE.

Mais, Madame, elle eſt donc dans votre confidence?

LUCINDE.

Non, vraiment; c'eſt moi qui ai l'honneur d'être dans la ſienne. (*bas.*) Il eſt abſolument dérangé! Il me fait pitié. (*haut.*) Dites lui donc, puiſqu'il faut que ce ſoit moi qui vous inſtruiſe, que je conſens à ſon mariage avec vous, & que je me charge même de ſa dot.

ERASTE.

Son mariage avec moi, Madame? il n'en a jamais été queſtion.

LUCINDE.

Oh! je m'impatiente à la fin. Quoi donc! Vous aimez une fille chez moi, ſans qu'il ſoit queſtion de mariage?

ERASTE.

Je ne l'aime point, Madame.

LUCINDE (*à part.*)

Ciel! qu'entens-je? Il aime ici, & ce n'eſt point Liſette!

ERASTE (*à part.*)

Elle me parloit de Liſette!

LUCINDE.

Vous m'en impoſez, l'Orange. Liſette n'eſt point fille à m'avancer des fauſſetés; & puiſque vous oſez aimer chez moi, il n'y a qu'elle & le mariage qui puiſſent juſtifier votre hardieſſe peſez bien ſur ce que je vous dis, & laiſſez-moi ſeule.

ERASTE.

Madame. . . .

LUCINDE.

Sortez, vous dis-je.

ERASTE (*en s'en allant.*)

Je ſuis perdu!

LUCINDE (*ſeule.*)

Je crains d'avoir approfondi ce que je voudrois ignorer. L'Orange, que je trouvois ſi poli, ſi ſpirituel pour un Domeſtique, n'eſt autre choſe qu'un Amant déguiſé. Quelle témérité! Mais il eſt jeune, & ce n'eſt que folie Il n'a pas ſenti les conſequences de ſa démarche. C'eſt quelque étourdi, quelque jeune homme de famille, à qui les Romans auront gâté l'eſprit. Il en fait lui même; il n'en faut pas davantage pour tenter des avantures. Je dois pourtant lui rendre juſtice, ſa paſſion n'a paru qu'à titre de zèle, & du reſpect le plus ſoûmis. Mais n'importe, malgré tout cela, je vais le renvoyer tout-à-l'heure. Mais voici Mondor.

SCENE XIII.

MONDOR, LUCINDE.

LUCINDE.

EH bien, Monſieur, aurons-nous des Vers?

MONDOR.

Oh! je vous en répons, & des bons.

LUCINDE.

Je n'en doute point, ſi vous les faites vous-même.

MONDOR.

Oh! pour cela je ne ſuis pas ſi dupe; j'aime beaucoup mieux les acheter tout faits, cela eſt plus commode. J'en ai commandé dix-mille au bon faiſeur; vous les aurez, je crois, demain matin, car je les ai payés d'avance. Mais un ſoin plus important me rapelle auprès de vous: Puis-je enfin ſçavoir comment je ſuis dans votre eſprit & dans votre cœur?

LUCINDE.

Comme une perſonne que j'eſtime beaucoup.

MONDOR.

J'enrage! quand une femme dit à un homme qu'elle l'eſtime, c'eſt, à peu près, comme quand un homme dit à une femme, qu'il la reſpecte. Un peu d'amour ne vaudroit-il pas mieux que cette eſtime-là?

LUCINDE.

Quoi! vous penſez encore à cela? J'ai cru que c'étoit pour badiner que vous m'en aviez parlé tantôt.

MON-

MONDOR.

Pour badiner! Parbleu, Madame, je défie que quelqu'un puiſſe vous aimer en badinant; vos yeux y mettent bon ordre.

LUCINDE.

C'eſt donc tout de bon que vous m'aimez?

MONDOR.

Oui, Madame, & de bonne-foi.

LUCINDE.

Je vais donc vous parler avec ſincérité. Vous ſçavez, Monſieur, que je ſuis veuve.

MONDOR.

Tant mieux.

LUCINDE.

Je jouis de ma liberté, & graces au ciel, je ne m'en ennuye pas encore.

MONDOR.

Oh! parbleu, vous ſerez libre avec moi plus que jamais; vous ne ſerez gênée en rien.

LUCINDE.

Je me gênerois peut-être moi même. Croyez-moi, Monſieur, vous êtes dans un âge où le joug de l'hymen eſt bien peſant. Vous vivez content, votre humeur eſt charmante: dès que vous ſeriez marié, vous deviendriez réveur, ſombre, chagrin. J'ai dans l'idée enfin qu'une femme vous porteroit malheur.

MONDOR.

Voila un conſeil qui a tout l'air d'une audience de congé.

SCE-

SCENE XIV.

MONDOR, LUCINDE, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur, voila une Lettre qui presse.

MONDOR.

C'est sans doute un échantillon des Vers en question... Non vraiment, c'est une Lettre de mon frere. Il me donne apparemment des nouvelles de ce neveu dont je vous ai parlé, & dont je suis si fort en peine. Madame.....

(*voulant s'en aller.*)

LUCINDE.

Non, Monsieur, lisez ici; je sçais trop combien l'affaire vous intéresse.

MONDOR.

Puisque vous me le permettez...

LUCINDE.

Je souhaite que ce que vous allez apprendre vous tire d'inquiétude.

MONDOR.

Ah!

LUCINDE.

Qu'avez-vous donc?

MONDOR.

Eraste, mon neveu, est à Paris depuis trois mois.

LUCINDE.

Ah! je respire. J'ai cru que vous alliez m'apprendre qu'il étoit mort, ou dangereusement mala-

malade.... Je ne vois rien-là qui doive vous affliger ; il eſt peut-etre à Paris, & ne peut vous trouver, fauté de ſçavoir votre nom : car vous en avez changé, ſans beaucoup de raiſon ce me ſemble.

MONDOR.

Sans beaucoup de raiſon ! Quand on s'eſt battu, qu'on a tué ſon homme, & que l'affaire n'eſt pas encore accommodée....

LUCINDE.

Mais votre neveu étoit-il ſeul ? N'avoit-il perſonne avec lui ?

MONDOR.

Il eſt parti, à ce qu'on m'écrit, avec un Domeſtique nommé Frontin.

LUCINDE (*bas.*)

Ah ! qu'entens-je ? (*haut.*) Frontin vient ſouvent ici ; il eſt des amis de l'Orange, & l'un ou l'autre vous en donneront peut-etre des nouvelles. Liſette !

SCENE XV.

LUCINDE, MONDOR, LISETTE.

LISETTE.

MAdame,

LUCINDE.

Que l'on cherche Frontin, il peut rendre à Monſieur un grand ſervice, duquel il ſera recompenſé : & que l'Orange vienne ici ſur le champ.

champ. Raſſurez-vous, Monſieur, vous apprendrez bientôt ce qu'eſt devenu votre neveu.

MONDOR.

Hélas! Madame, que me ſerviroit de le retrouver? Vous le dirai-je? il eſt perdu pour moi, après l'indigne action par laquelle il vient de ſe deshonorer lui & toute ſa famille.

LUCINDE.

Qu'a-t-il donc fait? Expliqués-vous, de grace

MONDOR.

Son pere me marque qu'il a appris, & cela par des gens qui l'ont vû en cet état, qu'Eraſte eſt au ſervice d'une Dame.

LUCINDE.

Ah, Ciel! Eraſte eſt chez moi.

MONDOR.

Je vous ſuis bien obligé, Madame, de prendre tant de part à cette affaire. Je connois votre bon cœur. Jugez de ma douleur; vous m'en voyez pénétré. Se faire laquais! Un enfant de famille! Un fils unique?

LUCINDE.

Ecoutez, il me vient une idée: Peut-être eſt-il amoureux de la perſonne qu'il ſert.

MONDOR.

Parbleu, que ne ſe donne-t-il pour ce qu'il eſt? Si elle le refuſoit, elle ſeroit bien difficile.

LUCINDE.

Vous m'avez dit qu'il étoit bien fait, qu'il avoit de l'eſprit.

MON-

MONDOR.

Oh! de l'eſprit, il n'en a que trop: Mais point de jugement. A quoi croiriez-vous qu'il paſſoit ſon tems? A faire des Romans. La belle occupation!

LUCINDE.

Des Romans? Mais cela amuſe.

MONDOR.

Oui, Madame, des Romans; & de plus, des Vers! Des Vers & des Romans! N'y a-t-il pas-là de quoi faire tourner la cervelle la mieux timbrée! Il ne lui manqueroit plus que de faire des Comédies, pour être tout-à-fait joli garçon.

SCENE XVI.

LUCINDE, MONDOR, ERASTE,

ERASTE.

MAdame, je me rens à vos ordres.

LUCINDE.

L'Orange, Monſieur, ſe trouve dans un grand embarras. Il ne ſçait ce que peut être devenu un neveu qu'il attendoit; vous pouvez l'avoir connu, puiſque vous êtes de Lyon: il ſe nomme Eraſte.

ERASTE (*à part.*)

Qu'entens-je! Mondor eſt mon oncle. Ah! que vais je devenir?

LUCINDE (*bas.*)

Quelle ſituation! Je la partage: le pauvre garçon!

MON-

MONDOR (*à Lucinde.*)

Il paroît ſurpris; il faut qu'il ſçache où eſt Eraſte.

LUCINDE (*à Mondor.*)

Parlez-lui doucement, ne l'effarouchez point.

M. ONDOR.

Vien-çà, coquin... Non, non... Raſſure-toi, mon ami. Je ne t'accuſe point d'être d'intelligence avec mon neveu. Tu le connois donc?

ERASTE.

Oui, Monſieur.

MONDOR.

Et tu ſçais ſans doute la belle équipée qu'il à faite, ce fripon là?

ERASTE.

Je ſçais, Monſieur, ce que vous voulez dire; mais ne l'accablez point de votre courroux. Il à trouvé, dans la faute même qu'il a commiſe, une punition plus ſévère que celle que vous pourriez lui faire éprouver. Il eſt mépriſé de celle qu'il adore; que faut-il de plus à votre vengeance?

MONDOR.

Le pauvre garçon en a la larme à l'œil; il s'intéreſſe furieuſement pour mon neveu. Eh bien, fais enſorte qu'il paroiſſe à mes yeux, d'une façon que je puiſſe le reconnoître ſans rougir. Tu ſçais où il eſt?

ERASTE.

Non, Monſieur, je l'ignore. (*à part.*) Ah! ſi j'al-

ſi j'allois être découvert devant Lucinde, que deviendrois-e!

MONDOR.

Mais puiſque tu ſçais qu'il eſt chez une Dame... Chez une Dame! Chez quelque Coquette, ſans doute?

ERASTE.

Ah! Monſieur, qu'oſez-vous dire?

MONDOR.

Parbleu, je m'en rapporte à Madame. Une Femme qui a des laquais de cette eſpéce...

LUCINDE.

Voici Frontin.

MONDOR.

Ah! Bon.

ERASTE.

Tout eſt perdu!

SCENE XVII.

LUCINDE, MONDOR, ERASTE, LISETTE, FRONTIN.

LISETTE (*à Frontin.*)

SI tu peux lui donner des nouvelles de ce qu'il cherche, ta fortune eſt faite.

FRONTIN.

Je tâcherai de profiter de l'occaſion. De quoi s'agit il?

LISETTE.

Il te le dira lui-même. Monſieur, voila Fron-

Frontin, cet honnête garçon à qui vous voulez parler.

(*Eraſte fait des ſignes à Frontin.*)

FRONTIN (*à Mondor.*)

Monſieur, il eſt bien flateur pour moi que mon Etoile m'ait procuré l'honneur de la ſatisfaction de....

MONDOR (*le prenant au colet.*)

Point de compliment; tranchons court, s'il vous plait.

FRONTIN.

Monſieur, je ſuis bien votre ſerviteur. (*bas.*) Quelle eſt donc cette fortune?

MONDOR.

Où eſt Eraſte mon neveu? Qu'eſt-il devenu?

FRONTIN.

Eraſte, Monſieur?... (*à Liſette.*) Ah! traîtreſſe!

MONDOR.

Qu'as-tu fait de mon neveu?

FRONTIN.

L'Orange, ne ſçauroîs-tu point où il eſt?

ERASTE (*bas.*)

Garde-toi de me nommer.

MONDOR.

S'il ne répond, qu'on aille chez un Comiſſaire.

FRONTIN.

L'Orange, un Commiſſaire!

MONDOR.

Parleras-tu?

FRONTIN.

Parbleu, voila bien des façons! C'eſt moi qui ſuis votre neveu; voyez ſi vous voulez être mon Oncle?

LUCINDE.

Le fripon!

FRONTIN.

Traiter de la ſorte un neuveu! Le ſang ne parle plus aujourd'hui.

LISETTE.

C'eſt un impoſteur: ſon nom eſt Frontin, je le connois depuis plus de ſix ans.

MONDOR.

Comment, malheureux! tu es aſſez hardi pour prendre le nom d'Eraſte, & tu n'es que ſon valet? Qu'on aille de ce pas....

FRONTIN.

Eh! non, Monſieur, que perſonne ne bouge. L'Orange, épargne moi une indiſcrétion; avouë toi-meme que tu es Eraſte, puiſqu'on ne veut pas que je le ſois.

ERASTE (*Je jettant aux genoux de Mondor.*)

Eh bien, Monſieur, vous voyez ce neveu, qui ne doit plus vous ſembler digne de l'être.

LISETTE.

Eraſte! Lui?

FRONTIN.

A propos, je te félicite de ta conquête.

LUCINDE (*à Eraſte.*)

Eh! par où ai je mérité, Monſieur, une démarche auſſi hardie, & auſſi offenſante?

ERA-

ERASTE.

Ah! Madame, ſongez du moins que je ne ſuis jamais ſorti de ce reſpect auquel je m'étois voué en entrant auprès de vous.

MONDOR.

Dit-il vrai, Madame?

LUCINDE.

Je ne puis l'en dédire; c'eſt une refléxion que je faiſois même il y a quelques momens. Je n'ai pas moins lieu de me plaindre de ſon étourderie; elle m'expoſe à des bruits que je n'ai pas mérités, & l'Orange doit pour jamais renoncer à me voir. Je ne veux pas cependant qu'il ſorte ſans recompenſe; je connois le prix des ſervices qu'il auroit voulu me rendre. Prenez cette Boëte; je croirois vous offenſer, ſi je vous payois autrement.

ERASTE.

Madame.....

LUCINDE.

Prenez-la, vous dis je. Adieu l'Orange.

SCENE XVIII.

MONDOR, ERASTE, LISETTE, FRONTIN.

MONDOR.

ON ſe moque de vous, mon cher neveu; mais conſolez-vous, elle m'a refuſé moi-même.

ERA-

ERASTE.

Que vois-je? Son portrait?

MONDOR.

Son portrait! Ah! fripon! Que je le voye... Oui, ma foi. Tu es trop heureux. Donne le moi, tu vas avoir l'Orginal.

ERASTE.

Quoi! vous croyez... Elle se sera peut-être trompée.

MONDOR.

Cours vîte après elle. Mais va changer d'habit auparavant; elle a congédié l'Orange, & c'est Eraste qu'elle demande.

ERASTE.

Peut-on jouir d'un plaisir plus parfait?

FRONTIN.

Adieu, fidelle Lisette.

LISETTE.

Tu es encore bien heureux, faquin, que je ne t'aye trompé qu'en herbe.

FRONTIN.

Va je te défie de me tromper autrement.

FIN.

LA GOUVERNANTE,

COMEDIE NOUVELLE,

EN VERS

ET EN

CINQ ACTES.

PAR Mr.

NIVELLE DE LA CHAUSSE'E,

de l'Academie Françoise.



se vend

A HAMBOURG

Chez J. P. Chevalier, dans la Cour de l'Opera.

MDCCXLVII.


BIBLIOTHECA REGIA
MATRITENSIS

ACTEURS.

LE PRESIDENT DE SAINVILLE.

SAINVILLE, Fils du Préſident.

UNE BARONNE, Parente du Préſident.

ANGELIQUE.

UNE GOUVERNANTE.

JULIETTE, Suivante.

UN LAQUAIS.

La Scene eſt dans une Maiſon commune au Préſident & à la Baronne.



LA GOUVERNANTE, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, JULIETTE.

JULIETTE *suit Angélique qui rêve.*

ANgélique, eſt-ce tout ? Faites-vous violence :
Je voudrois bien ſavoir à quoi ſert le ſilence,
Il ne guérit de rien ; au contraire, il aigrit
Les maux & les tourmens du cœur & de l'eſprit.
Se taire, eſt n'être plus qu'une ombre qui s'ennuie ;

Le babil eſt le charme & l'ame de la vie....
Vous ne répondez rien? Quel eſt donc votre but
Et votre idée?

ANGELIQUE.

Hélas!

JULIETTE.

Un ſoupir! Beau début!
Après, continuez.

ANGELIQUE.

Je n'ai plus rien à dire.

JULIETTE.

On n'a que trop de quoi parler quand on ſoupire.
Où ſont donc ces tranſports, cette vivacité?
Nos entretiens faiſoient votre félicité;
Vous ne pouviez finir lorſque je me rappelle....

ANGELIQUE.

Je ne te parlois pas alors d'un infidelle.

JULIETTE.

Doit-on, lorſque l'on perd le cœur d'un Inconſtant,
Perdre auſſi la parole? Allons, il faut d'autant
Soulager ſon dépit; rien n'eſt plus ſalutaire,

ANGELIQUE.

Où parle la raiſon, le dépit doit ſe taire.

JULIETTE.

Et la raiſon vous parle, à vous, Angélique?

ANGELIQUE.

Oui.

JULIETTE.

Ah! le bel entretien! Ma foi, gare l'ennui;
Mais il eſt tout venu.

ANGELIQUE.

Non, ce guide propice
A porté la lumiére au fond du précipice

Où j'aurois eſſuyé le plus grand des malheurs.

JULIETTE.

Bon, bon! L'amour bientôt le comblera de fleurs.

ANGELIQUE.

Non, je n'ai plus en lui la moindre confiance.
Où m'alloit entraîner mon peu d'expérience!
Eh! comment pouvons nous ne nous pas égarer?
Comment fuir les dangers qu'on nous laiſſe ignorer?
A qui notre jeuneſſe eſt-elle confiée?
Hélas! pour l'ordinaire elle eſt ſacrifiée.
Quel eſt le ſort du Sexe? Ah! Juliette, il s'enſuit
Qu'on croit qu'il ne vaut pas la peine d'être inſtruit.

JULIETTE.

Ah! diantre, vous voilà tout-à-fait ſurprenante.
Ce beau chef-d'œuvre vient de notre Gouvernante.
Depuis ſix ou ſept mois qu'elle a trouvé moyen
De s'impatroniſer, je n'y connois plus rien.
La Baronne elle-même en a fait ſon amie,
Et ne fait que vanter ſa rare prud'homie.
Nous étions, vous & moi, bien mieux auparavant.

ANGELIQUE.

Je voudrois l'avoir euë en ſortant du Couvent.
Oui, Juliette, ce ſont quatre ans que je regrette.

JULIETTE.

Oui, votre Tante a fait une fort belle emplette...
Cette Femme n'entend qu'à donner des vapeurs;
Mais, parlons de Sainville; eſpérez que vos cœurs
Seront bien-tôt remis en bonne intelligence.
Je ſai que de ſa part un peu de négligence....

ANGELIQUE.

Tu nommes négligence un total abandon?
L'excuſe n'a plus lieu non plus que le pardon.

JULIETTE.

Si Sainville a quitté sa retraite profonde
Pour aller se fourer dans le tracas du monde,
C'est malgré lui; pour moi, j'ai tout lieu de douter
Qu'il puisse encor long-tems s'y plaire & le goûter.
Il n'a fait qu'obéir, & par force, à son Pére;
Son esprit, son humeur, son goût, son caractére,
Feront qu'il y sera tout-à-fait étranger:
Il est trop Philosophe.

ANGELIQUE.

Ils l'auront fait changer.

JULIETTE.

Non, il est trop bien né; c'est sur quoi je me fonde.
Quel triomphe pour vous! quand, dégouté du monde....

ANGELIQUE.

Qu'il y reste, & s'y fasse un destin éclatant;
Quant à moi, je médite un projet important.

JULIETTE.

Vous voulez tout-à-fait renoncer à Sainville?

ANGELIQUE.

Je voudrois être encore à mon premier asyle.

JULIETTE.

Eh! pourquoi faire? Au lieu de bénir chaque jour
La main qui vous a fait sortir de ce séjour,
Où les infortunés de qui vous êtes née,
Dès vos plus jeunes ans vous ont abandonnée,
Vous songez à rentrer dans le sein de l'ennui?

ANGELIQUE.

Le monde n'a plus de quoi me plaire.

JULIETTE.

Aujourd'hui;
Mais demain il pourra vous plaire d'avantage.
Le dépit prend toujours le parti le moins sage.

Demeurez, les abſens ſont bien-tôt oubliés.
La Baronne vous fait mille & mille amitiés;
Elle a pour vous les yeux de la plus tendre Mére;
C'eſt une Tante enfin comme il ne s'en voit guére;
Mais, ſi vous ne reſtez ſous ſes yeux, j'ai bien peur
Qu'un autre ne parvienne à vous ôter ſon cœur,
Et qu'avec un Epoux elle ne s'en conſole.
La Veuve la plus ſage eſt toujours aſſez folle
Pour ſe remarier; cela ſe voit ſouvent.
Il ne ſera plus tems de ſortir du Couvent;
Il y faudra gémir, enrager comme une autre,
Et pleurer à la fois ſa folie & la vôtre.
Je vous en avertis, craignez cét incident;
Mais la voici qui vient avec le Préſident.
Sortons. (*Elle entraîne Angélique.*)

SCENE II.

LE PRESIDENT, LA BARONNE.

LE PRESIDENT.

Vous n'avez fait aucune découverte.
Ah! Ciel, n'aurois-je plus qu'à gémir de leur perte?
Faudra-t-il que j'emporte avec moi la douleur
De n'avoir jamais pu réparer un malheur,
Dont en quelque façon je ſuis preſque coupable?

LA BARONNE.

Mais vous ne l'êtes point; eſt-ce qu'on eſt comptable
Des jugemens qu'on croit rendre avec équité?
Quoi! ne peut-on jamais cacher la vérité?

Tant de gens ſont payés pour conſpirer contr'elle,
Pour lui tendre toujours une embuche cruelle.
Quel Juge eſt à l'abri d'un ſemblable malheur ?

LE PRESIDENT.

Et voila juſtement ce qui fit mon erreur
Et l'Arrêt dont je fus l'organe trop funeſte.
Mais ſe peut-il qu'enfin nul eſpoir ne vous reſte,
Et qu'en dix ou douze ans à peine révolus,
Des gens d'un ſi grand nom ne ſe retrouvent plus ?

LA BARONNE.

Eh, croyez-moi, Monſieur, quand on eſt miſérable,
C'eſt un fardeau de plus qu'un nom conſidérable;
Ils en ont pu changer. Peut-être que la mort
Au ſein de l'indigence aura fini leur ſort.

LE PRESIDENT.

Mais le défunt avoit une Femme, une Fille;
Il doit être reſté quelqu'un de leur famille.

LA BARONNE.

J'ai bien quelques ſoupçons; mais ils ſont ſi légers,
Ils ſont ſi dépourvus. . . .

LE PRESIDENT.

Qu'importe, ils me ſont chers;
Ne les négligez pas, redoublez votre zéle,
Vous n'aurez jamais eu d'occaſion plus belle
D'obliger un Parent que vous-même avez mis
Depuis long-tems au rang de vos plus vrais amis.

LA BARONNE.

Croyez que c'eſt à quoi mon zéle s'intéreſſe.

LE PRESIDENT.

Je vois d'un pas rapide arriver la vieilleſſe;
J'aurai bientôt fini le cours qui m'eſt preſcrit.
Que je ſerois content, & de cœur & d'eſprit,
Si je pouvois, avant le terme qui s'approche,
N'être plus accablé d'un ſi cruel reproche!

Ce ſeroit mon plus cher & mon plus grand bonheur.
En tout cas, j'ai mon fils, il eſt homme d'honneur,
Et capable, entre nous, j'ai tout lieu de le croire,
De faire une action qui, le couvrant de gloire,
Eterniſe après moi le ſang dont il eſt né,
Et me donne en mourant un repos fortuné.
Oui, j'en jouis d'avance, & mon ame eſt tranquille.
Il pourroit cependant arriver que Sainville,
Répandu, diſſipé comme il l'eſt à préſent,
Eut altéré ſes mœurs.

LA BARONNE.

L'exemple eſt ſéduiſant.
Mais.....

LE PRESIDENT.

D'un autre côté, c'eſt ſur quoi je me fonde,
Sainville a grand beſoin de l'école du monde.
Philoſophe un peu jeune, & même trop ardent,
Il s'abandonne trop à ſon zéle imprudent:
Ami de la franchiſe il croit que la ſoupleſſe
Eſt indigne d'une homme, & taxe de baſſeſſe
Ces égards mutuels dont la néceſſité
A forgé les liens de la Société.
Que ſert une ſageſſe âpre & contrariante?
Heureuſe la vertu douce, aimable & liante,
Dont les ris & les jeux accompagnent les pas!
La raiſon même a tort quand elle ne plait pas.

LA BARONNE.

La ſienne ſe reſſent des défauts de ſon âge;
Le tems adoucira ce qu'elle a de ſauvage.
Eſpérez.

LE PRESIDENT.

Que je crains qu'il n'ait été trop loin!
Tel eſt des jeunes gens le malheureux beſoin,

Qu'il faut, pour les polir, risquer de les corrompre.
Avec lui-même enfin je l'ai forcé de rompre,
D'aller, de se répandre, & de se faire voir;
Mais son obéissance a passé mon espoir:
Vous ne le voyez plus; moi-même il me néglige.

LA BARONNE.

Croyez que l'amour seul aura fait ce prodige.

LE PRESIDENT.

Ah! pourvu qu'il ne soit devenu qu'amoureux!
L'amour ne gâte point un caractére heureux!
Je lui laisse le choix entre d'aimables Filles
Qu'il pourra rencontrer dans de riches familles
Où je l'ai présenté; mais je l'attends ici,
Et par lui-même enfin je vais être éclairci.
Vous, Madame, de grace, achevez votre ouvrage,
Et sur tout, point d'éclat; le moindre est un outrage.
Vous avez des soupçons, ne les mépriſez pas.

LA BARONNE.

J'approfondirai tout, & j'y vais de ce pas.

SCENE III.

LE PRESIDENT, SAINVILLE

LE PRESIDENT *en voyant arriver son Fils* (*à part.*)

Il me semble qu'il a plus de grace & d'aisance.
(*Haut*)
Je n'abuserai pas de votre complaisance;
Le tems vous est trop cher pour en perdre avec moi.

SAIN-

SAINVILLE.

Puis-je en faire un plus doux & plus heureux emploi?

LE PRESIDENT.

Vous devenez flatteur.

SAINVILLE.

Je dis ce que je penſe.

LE PRESIDENT.

Ce ſont des complimens, & je vous en diſpenſe.
Hé bien, vous voila donc au milieu du torrent?
Votre genre de vie eſt un peu différent:
Que dites-vous du monde? Allons, daignez m'inſtruire.

SAINVILLE.

Moi, mon Pére, j'en dis tout ce qu'on en peut dire,
Il n'eſt qu'une façon de le bien définir.

LE PRESIDENT.

Je ne crois pas qu'il ſoit aiſé d'en convenir.

SAINVILLE.

Avec ſincérité, s'il faut que je réponde,
J'ai vu que l'Impudence eſt la Reine du monde,
Et qu'il faut, quand on veut y faire ſon chemin,
Aller à la fortune avec un front d'airain;
Que l'art d'en impoſer eſt le ſeul art utile;
Qu'une louange aride, une eſtime ſtérile,
Eſt tout ce qu'on accorde à peine au gens de bien.

LE PRESIDENT.

En exagérant tout, on ne définit rien.
Briſons là; mais d'ailleurs, dites moi, je vous prie,
Vous avez fréquenté la bonne compagnie?

SAINVILLE.

La bonne compagnie! Eh, croyez-vous auſſi
A cette rareté que l'on apelle ainſi?
J'ai tout vu, j'ai par tout cherché cette merveille,

Dont le nom réſonnoit ſans ceſſe à mon oreille;
Mais ce n'eſt qu'un grand mot nouvellement admis,
Qui n'a rien de réel, que l'uſage a tranſmis
Par l'organe des Sots dans la langue ordinaire,
Qui ſert à déſigner un être imaginaire,
Ouvrage de l'orgueil & de la vanité.
Tout Cercle, quel qu'il ſoit, toute Société,
Croit en être, de droit, la véritable ſphére:
Du bien, de la naiſſance, & telle autre chimére,
De la fatuité, des airs & du jargon;
Voila tout ce qu'il faut pour uſurper ce nom.
Quant à moi, j'en appelle, elle eſt mal définie;
Ce ſont les mœurs qui font la bonne compagnie.

LE PRESIDENT.

Il en eſt cependant à qui ce titre eſt du;
Mais avec ces défauts le monde vous a plu,
Et j'en vois la raiſon. Parlons avec franchiſe,
L'amour..... Eh! comment donc, ce mot vous ſcandaliſe
A votre âge? Parbleu, c'eſt une nouveauté.

SAINVILLE.

Qui m'en auroit donné?

LE PRESIDENT.

L'eſprit ou la beauté.

SAINVILLE.

La beauté, j'en conviens, peut, quand elle eſt réelle,
Inſpirer un amour auſſi paſſager qu'elle.
Quant à l'eſprit du Sexe, ...

LE PRESIDENT.

Il eſt, ſans contredit,
Que l'on ne vit jamais tant de femmes d'eſprit.

SAINVILLE.

Qu'une Femme aiſément paſſe pour un prodige;
Mais c'eſt nous qui faiſons nous-mêmes le preſtige.

LE PRESIDENT.

Comment?

SAINVILLE.

Pour peu qu'elle ait de jeuneſſe & d'appas,
L'amour & les déſirs attirent ſur ſes pas
Une foule empreſſée à porter juſqu'aux nuës
Mille perfections qu'elle auroit peut-être euës,
Si l'on ne l'accabloit d'un encens trop flatteur.
Elle peut tout riſquer; plus d'un Adulateur
Lui prête avidement & le cœur & l'oreille,
Et d'avance applaudit. Qu'alors cette merveille,
Aux dépens du bon ſens, anime ſes propos,
Et ſur tout avec art diſtribuë à propos
Une œillade traîtreſſe, un ſouris infidelle,
Et voila tous nos Sots enchantés autour d'elle.

LE PRESIDENT.

Vous n'avez pas été de ce nombre?

SAINVILLE.

Ah, vraiment non.

LE PRESIDENT.

Quand tout le monde a tort, tout le monde a raiſon.
Pourquoi ſe diſtinguer?

SAINVILLE.

Je n'en ſuis pas le maître.

LE PRESIDENT.

Lorſqu'on eſt comme un autre, on eſt comme on doit être;
Qui donne de l'encens ne donne rien du ſien.

SAINVILLE.

Eh mais, pardonnez moi mon eſtime & mon bien.

LE PRESIDENT.

à part. *haut.*

Le bel amendement! Souffrez que je réponde

SAINVILLE.

A des faits.

LE PRESIDENT.

Permettez: quand j'entrai dans le monde,
Je le vis à peu près des mêmes yeux que vous;
Chacun m'y déplaiſoit, & je déplus à tous;
Ne faiſant point de grace, on ne m'en fit aucune.

SAINVILLE.

On s'en paſſe.

LE PRESIDENT.

L'on prit ma franchiſe importune
Pour un fiel répandu par la malignité;
D'autres ne la taxoient que de ruſticité;
Et chacun s'élevoit ſur mes propres ruines;
Où l'on cueilloit des fleurs, je cueillois des épines;
Ainſi par un ſcrupule un peu trop rigoureux,
J'ôtois à la vertu le droit de rendre heureux.
Alors, par une erreur qui n'eſt que trop commune,
J'imputois mes malheurs à l'aveugle fortune;
J'en faiſois ſon forfait, loin de m'en accuſer.
L'expérience enfin ſut me deſabuſer.
Je rompis mon humeur; rompez auſſi la vôtre.
Nos beſoins nous ont faits eſclaves l'un de l'autre.
Il faut porter ce joug qui ſe révolte a tort,
Et devient l'artiſan de ſon malheureux ſort.
Sachez donc vous ſoumettre à cette dépendance.
L'uſage des vertus a beſoin de prudence.
Dans un juſte milieu la raiſon l'a borné.

D'ailleurs il faut toujours que leur front ſoit orné
Des graces & des fleurs qui ſont à leur uſage.
Quand la vertu déplait, c'eſt la faute du ſage.
Sachez la faire aimer, vous ſerez adoré.

SAINVILLE.

Son éclat naturel doit être décoré ;
Quoi ! d'un fard étranger, ſecours de l'impoſture,
L'art oſeroit ſouiller la beauté la plus pure ?
Mon Pére, croyez-moi, ſon attrait lui ſuffit.

LE PRESIDENT.

Je n'ajoute qu'un mot à tout ce que j'ai dit.
Me fortune, mon fils, eſt moins conſidérable
Qu'on ne le croit. Je ſuis dans un poſte honorable
Où l'on n'amaſſe point ; ainſi je vous préviens
Que, bien loin de trouver après moi de grands biens,
Vous ſerez étonné d'un ſi foible partage.
Il faut vous faire ailleurs un plus grand héritage ;
Et vous ne le pourrez qu'en cherchant un parti
Qui ſoit digne, en un mot, de vous être aſſorti
Par ſon nom, par ſon rang & par ſon opulence ;
Mais pour le mériter, faites-vous violence.
Allés, voyez le monde, & mettez à profit
Ce que mon amitié vous dicte & vous preſcrit.

SCENE IV.

SAINVILLE *seul.*

Qui ? moi, pour mandier les biens les plus frivoles
J'irois de porte en porte encenser des Idoles,
Et feindre d'adorer l'objet de mes mépris ?
La plus haute fortune est trop chere à ce prix.
Ah ! mon Pére, en effet, quelle erreur est la vôtre !
Mon bonheur dépend-il d'être au-dessus d'un autre,
De briller dans le monde un peu plus, un peu moins ?
Hé bien, mon existence aura moins de témoins.
Est-ce un si grand malheur de n'éblouir personne,
De n'avoir que l'éclat que la probité donne ?
Quoiqu'il en soit, enfin, je serai dans le cas ;
Et c'est un être heureux qu'on ne connoîtra pas.
Oui, cet objet charmant aura la préférence,
Adorable Angelique, Ah ! quelle différence !
Le Ciel a pris plaisir à la former pour moi.
C'en est fait pour jamais, je rentre sous sa loi.....
Depuis que j'ai cessé de cultiver sa flâme,
Puis-je encore espérer de régner dans son ame ?
Elle m'a tant aimé, que je dois me flatter
D'obtenir un pardon que je vais mériter.

(*Il va pour sortir.*)

SCENE V.

SANVILLE, JULIETTE.

JULIETTE.

Monsieur, un mot, de grace, Angélique m'envoie.

SAINVILLE.

Angélique?

JULIETTE.

Elle-même.

SAINVILLE.

Ah Ciel! quelle est ma joie!
Dieux! elle me prévient.

JULIETTE.

Sans vous le reprocher,
C'est la dixiéme fois que je viens vous chercher.

SAINVILLE.

Ah! je suis trop heureux.

JULIETTE.

Apprenez à quels titres,
Et prenez ce paquet, c'est un recueil d'épitres.

SAINVILLE.

O gages fortunés du plus fidéle amour!
O bonheur qui m'assûre un éternel retour!
Quand je semblois avoir abjuré son empire,
Elle pensoit à moi, s'occupoit à m'écrire;
Ce sont tous ces billets.

JULIETTE *voulant sortir.*

Vous verrez à loisir.

SAINVILLE *en l'arrêtant.*

Je ne me souviens pas de t'avoir fait plaisir.

JULIETTE *à part.*

Ni moi non plus.

SAINVILLE *en tirant ſa bourſe.*

Tu m'as trop bien ſervi près d'elle
Pour ne pas aujourd'hui récompenſer ton zéle.
Il lui donne de l'argent. Il lui donne ſa bourſe.
Tiens, Juliette . . . . . Ah! prend tout.

JULIETTE.

Que de biens à la fois!

SAINVILLE.

Eh, puis-je trop payer tous ceux que je reçois?

JULIETTE.

(*Elle veut ſortir.*)
Je ſuis votre ſervante.

SAINVILLE.

Attens.

JULIETTE.

Monſieur, je n'oſe.

SAINVILLE.

Sois témoin des tranſports que mon bonheur me cauſe.
Tu lui diras... Grands Dieux! quel retour inhumain!

JULIETTE *à part.*

Je ne crois pas qu'il ſoit beſoin que je demeure.

SAINVILLE.

L'eſpoir n'a donc ſervi qu'à mieux m'aſſaſſiner?
(*à Juliette.*)
Eh quoi! tu fuis?

JULIETTE.

Je crains de vous importuner.

SAINVILLE.

Pars donc; ton ſilence augmente mon ſupplice.
Tu ne te tairois pas, ſi tu n'étois complice.

JULIETTE.

Mais en ſerez-vous mieux, quand je vous aurai dit
Que juſqu'à la rupture on pouſſe le dépit ;
Qu'à l'amour d'Angélique il ne faut plus prétendre,
Et qu'elle ne veut plus vous voir ni vous entendre ?

SAINVILLE.

On ne peut donc jamais former qu'un nœud fatal ?
Il n'eſt donc que trop vrai que tout choix eſt égal ?
A tout âge, en tout lieu, l'amour n'eſt qu'en idée.
Enfin c'en eſt donc fait, ma perte eſt décidée :
Je n'ai donc plus ce cœur que j'avois enflammé ?

JULIETTE.

Jugez-vous ? Quand on a le bonheur d'être aimé,
Il faudroit réſider auprès d'une Maîtreſſe,
Cultiver par ſoi-même, & nourrir ſa tendreſſe.
L'amour qu'on nous inſpire, exige bien du ſoin :
Des yeux qui l'ont fait naître, il a toujours beſoin :
La moindre négligence y porte un coup funeſte.
Eſt-ce que notre cœur a des forces de reſte ?

SAINVILLE.

Et parce que j'ai tort, m'abandonneras-tu ?

JULIETTE.

La bonne volonté fait toute ma vertu ;
Mais je ſuis ſans crédit, je rougis de le dire.
Certaine Gouvernante a ſur elle un empire
Que pendant votre abſence elle a juſqu'à ce jour
Acquis malgré moi-même aux dépens de l'amour.

SAINVILLE.

Mais, malgré cette Femme, au moins je puis écrire.

JULIETTE.

Et l'on refuſera conſtamment de vous lire ;
Car ce maudit Argus penſe à tout, n'ombet rien.

Ecrivez cependant.

SAINVILLE.

Je m'en garderai bien.
Ah! c'en eſt trop enfin.... Je ne veux rien entendre :
Puiſqu'on me rend mon cœur, il faut bien le reprendre ;
Puiſqu'on briſe ma chaine, il faut bien en ſortir.
Non, je ne prétens pas perdre mon répentir.
Laiſſe-moi; c'eſt en vain que la perfide y compte;
J'aime encor mieux mourir de rage que de honte.
J'aurois vécu pour elle, & je vivrai pour moi.
Que je ſuis ſoulagé d'avoir repris ma foi!
Que je vais deſormais vivre heureux & tranquille!
Tu le veux, j'écrirai; mais ce ſera d'un ſtyle....
Elle apprendra qu'on peut ceſſer de l'adorer.

JULIETTE.

Perdez-vous la raiſon? Au lieu de réparer....

SAINVILLE.

Un ſeul regret me tuë, il faut que j'en convienne;
C'eſt que ſon inconſtance ait prévenu la mienne.
Toi, tu lui remettras ma lettre en tems & lieu,
Tu la lui feras lire... Allons, j'y compte. Adieu.
(*Il ſort.*)

SCENE VI.

JULIETTE *seule.*

Voila comme ils sont tous quand on leur rend le change,
Furieux, hors de sens; c'est une Espéce étrange.
Mais enfin, qu'els qu'ils soient, tout bien apprécié,
Il ne faut pas laisser que d'en avoir pitié.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA GOUVERNANTE *seule.*

O tendresse du sang! Doux charme d'une vie
Qui devroit dès long tems m'avoir été ravie!
Quel état m'as tu fait préférer à la mort?
Grands Dieux! lorsque j'y pense, étoit-ce là mon sort?
Mais je n'en rougis point, la cause en est trop chére;
Continuons les soins de la plus tendre Mére;
Avant que de rentrer dans ce Cloitre écarté,
Où la main d'un Parent a daigné par bonté
Assurer mon destin, consommons mon ouvrage.
Ah Ciel! permets enfin qu'à travers un nuage
J'achéve de verser sur l'objet de mes pleurs
Les seuls biens qui me soient restés de mes malheurs;
Et du moins, qu'au défaut de tout autre avantage,
L'usage des vertus lui serve d'héritage.
Voyons ce que sur elle ont produit mes avis,
Et si pour son bonheur elle les a suivis.

SCENE II.

ANGELIQUE, LA GOUVERNANTE.

ANGELIQUE.

MA bonne, embraſſez-moi. Que je ſuis ſatisfaite!

LA GOUVERNANTE.

Quoi donc, ma chere enfant?

ANGELIQUE.

Ma victoire eſt complette.

LA GOUVERNANTE.

(*à part.*) (*haut.*)
Que je crains ces tranſports! Qu'eſt il donc arrivé?

ANGELIQUE.

Que j'ai tout renvoyé; je n'en ai rien ſauvé.
J'ignorois qu'on aimât ſi fort ces bagatelles;
Je n'ai pu m'en priver ſans des peines mortelles.
Je les regrette encor; mais j'ai fait mon devoir.
Ah! je ſuis bien vengée; il eſt au deſeſpoir.

LA GOUVERNANTE,

Il en fait ſemblant.

ANGELIQUE.

Non, il n'eſt pas homme à feindre;
Et Juliette m'a dit qu'il étoit fort à plaindre.

LA GOUVERNANTE.

Elle a penſé vous perdre; & ſa fauſſe amitié
Voudroit contre vous-même armer votre pitié.
De ces perſonnes-là craignez le caractére,
On ne ſe perd jamais que par leur miniſtére;

Et si vous m'en croyez, détachez-la de vous.
En un mot, fuiez-la ; rompez.

ANGELIQUE.

Mais, entre nous,
Me voila donc réduite à ne voir plus personne?
Car vous m'ordonnerez, du moins je le soupçonne,
De ne plus voir Sainville.

LA GOUVERNANTE.

Oui, ne balancez pas.

ANGELIQUE.

Mais s'il m'écrit?

LA GOUVERNANTE.

Peut-être.

ANGELIQUE.

Ah! sans doute.

LA GOUVERNANTE.

En ce cas,
Sans la décacheter, renvoyez-lui sa lettre. ...
Voila précisément ce qu'il faut me promettre.
Eh quoi! vous hésitez? vous vous taisez? Parlez.

ANGELIQUE.

Ah! vous faites de moi tout ce que vous voulez.

LA GOUVERNANTE.

Mais c'est pour votre bien.

ANGELIQUE.

Hélas!

LA GOUVERNANTE.

Daignez m'en croire,
C'est pour vous conserver votre honneur, votre gloire.

ANGELIQUE.

L'honneur est donc toujours l'ennemi de l'amour?

LA GOUVERNANTE.

Non vraiment; au contraire, il l'approuve à ſon tour.

ANGELIQUE.

Et pourquoi donc le mien lui ſemble-t-il un crime?

LA GOUVERNANTE.

C'eſt qu'il faut que l'amour ait un but légitime.
Puiſque vous me forcez, eh, peut-on ignorer
Que pour pouvoir aimer ſans ſe deshonorer,
Il faut qu'un doux eſpoir, mieux fondé que le vôtre,
Aſſortiſſe deux cœurs qui ſoient faits l'un pour l'autre?

ANGELIQUE.

Eh, pour qui donc Sainville & moi ſommes-nous faits?

LA GOUVERNANTE.

Que de foibleſſe encor! Que j'en crains les effets!
(*à part.*)
Sans nous trop avancer, ôtons-lui l'eſpérance
Qu'elle oſe concevoir contre toute apparence.
(*haut.*)
Ma Fille (vous m'avez permis un ſi doux nom)
Il faut, à vous guérir, forcer votre raiſon.
Non, ce n'eſt point à vous que le Ciel le deſtine.
Peut-il s'aſſocier avec une Orpheline
Inconnuë, & d'ailleurs réduite à ſes attraits,
Qui n'a ni bien ni rang, qui n'en aura jamais?
Sur la Baronne en vain vous fondez votre attente.

ANGELIQUE.

Et par quelle raiſon? N'eſt-elle pas ma Tante?

LA GOUVERNANTE.

Hélas!

ANGELIQUE.

Que dites vous?

LA GOUVERNANTE.

Otez vous cet espoir.

ANGELIQUE.

Mais encor, pourquoi donc?

LA GOUVERNANTE.

Voulez-vous le sçavoir?
Elle ne vous est rien, le rapport est fidelle.

ANGELIQUE.

Depuis plus de quatre ans que je suis avec elle,
Elle fait tout pour moi.

LA GOUVERNANTE.

Vous l'avez mérité;
Mais ce n'en est pas moins l'effet de sa bonté.
Vous étiez dans un Cloitre une charge importune,
Où l'on étoit enfin las de votre infortune.

ANGELIQUE.

Mais d'où provenoit donc cet abandon total?

LA GOUVERNANTE.

Vos Parens ruinés par un procès fatal
Furent forcés de faire un si grand sacrifice.
Plaignez-les; ce fut-là leur plus cruel supplice.

ANGELIQUE.

Vous vous attendrissez? Vous les avez connus?
S'il est vrai, dites-moi ce qu'ils sont devenus;
Ne me cachez plus rien.

LA GOUVERNANTE.

Votre malheureux Pére
Saisit l'occasion d'une guerre étrangére:
Son courage lui fit espérer tout du sort;
Mais il s'exposa trop, il y trouva la mort.

ANGELIQUE.

Ah Grands Dieux! Et ma Mére alors que de vint-elle?

LA GOUVERNANTE.

Votre Mére? Jugez de ſa douleur mortelle;
Peignez-vous ſon état & ſon adverſité.
Enfin, après avoir long-tems ſollicité,
D'une penſion foible, à peine ſuffiſante,
Pour ſoutenir ſa vie infirme & languiſſante,
On crut payer aſſez les jours de ſon Epoux.
Elle comptoit alors ſe réunir à vous,
Et vous faire venir pour eſſuyer ſes larmes.
Toute prête à jouir d'un bien ſi plein de charmes,
Sa ſanté ſuccomba ſous des maux ſi conſtans;
Dans les bras de la mort elle reſta long-tems.
A peine elle en ſortoit, que ce bienfait modique,
Qui faiſoit ſa fortune & ſa reſſource unique,
Fut diſcontinué ſans eſpoir de retour.

ANGELIQUE.

Sans doute que depuis un ſi malheureux jour
Elle n'a pu ſurvivre à ce coup ſi funeſte?
Vos larmes, vos ſoupirs, m'apprennent tout le reſte.

LA GOUVERNANTE.

Ne comptez plus ſur elle, & revenons à vous.
Vous étiez au Couvent, où je ſens, entre nous,
Juſqu'où pouvoit aller votre diſgrace affreuſe.
Quand le Ciel, qui vouloit que vous fuſſiez heureuſe,
De la Baronne un jour y conduiſit les pas.
On lui parla de vous: votre âge, vos appas,
Des larmes qui pour lors vous prêterent leurs charmes,
Tout força la Baronne à vous rendre les armes;
Elle vous prodigua ſes généreux ſecours.

Enfin, ſon amitié s'augmentant tous les jours,
Elle vous prit chez elle, & ſa vive tendreſſe
Daigna vous honorer du titre de ſa Niéce.

ANGELIQUE.

Ah! quelle différence!

LA GOUVERNANTE.

Ainſi, ne l'étant pas',
Voyez quel précipice eſt ouvert ſous vos pas.
Pouvez vous vous livrer à l'eſpoir inutile
De devenir un jour l'Epouſe de Sainville?
Non, ceſſez de compter ſur cet heureux lien.
La Baronne pourra vous faire quelque bien;
Mais ce n'eſt pas aſſez pour que l'on vous préfére
Au plus riche parti que lui cherche ſon Pére.
Sainville en a beſoin pour vivre avec l'éclat
Qu'exigeront bien tôt ſon rang & ſon état.

ANGELIQUE.

Et le plus tendre amour n'eſt donc rien dans la vie?
Au gré de la fortune il faut qu'on ſe marie.
Pourvu qu'on ſoit bien riche, on eſt donc bien content?
Je ne l'aurois pas cru.

LA GOUVERNANTE.

Le plus ſûr eſt pourtant
De ne plus eſpérer que l'hymen vous uniſſe.
N'attendez pas, vous dis-je, un ſi grand ſacrifice;
Je n'imagine pas qu'il y puiſſe ſonger.

ANGELIQUE.

Vous découvrez l'abyſme où j'allois me plonger.
Que de combats vont être arroſés de mes larmes!
Ce n'eſt que loin de lui que je trouve des armes.
Je dois vous avouer que mon cœur révolté
Sur mes réflexions l'a toujours emporté;
Et ſi je reſte ici...

LA GOUVERNANTE.

Venez.

ANGELIQUE.

Où donc, ma bonne?

LA GOUVERNANTE.

Où l'honneur vous attend, aux pieds de la Baronne;
Venez lui confier votre état dangereux;
Elle aime la vertu, son cœur est généreux;
Priez-la de finir une peine si rude,
En vous faisant rentrer dans cette solitude
Où vous étiez. Pressez, redoublez votre effort;
Elle est riche, elle y peut assurer votre sort.
Doutez-vous du succès? La Baronne vous aime.

ANGELIQUE.

Je ne puis avouer ma honte qu'à moi-même.

LA GOUVERNANTE.

Mais vous vous êtes bien confiée à ma foi?

ANGELIQUE.

Vous n'êtes pas un tiers entre mon cœur & moi.
N'est-il que ce moyen? Si je vous intéresse,
Ma bonne, sauvez-moi l'aveu de ma foiblesse.

LA GOUVERNANTE.

Hâtez-vous d'employer des motifs si pressans;
Les remédes tardifs sont toujours impuissans.

ANGELIQUE.

Disposez d'un aveu que je vous abandonne;
Chargés-vous en vous même auprès de la Baronne.

LA GOUVERNANTE.

Vous me le permettez?

ANGELIQUE.

Oui, je vous le permets.

LA GOUVERNANTE.

Vous me desavouerez.

ANGELIQUE.

Non je vous le promets.

LA GOUVERNANTE.

J'y vais donc.

ANGELIQUE.

Attendez.... Partez, volez, ma bonne;
Je pourrois révoquer l'ordre que je vous donne.

LA GOUVERNANTE.

J'obéis.

ANGELIQUE.

Ecoutez, c'eſt à condition,
Si l'on daigne accepter ma propoſition,
Que vous viendrez auſſi, que nous vivrons enſemble.
Je me ſoumets à tout, pourvu qu'on nous raſſemble.
N'y conſentez-vous pas?

LA GOUVERNANTE.

Oui, c'eſt bien mon deſſein.

ANGELIQUE.

Ah! je pourrai du moins ſoupirer dans ſon ſein;
Car je ne compte pas guérir de ma foibleſſe.

(Elle ſort.)

SCENE III.

JULIETTE, UN VALET, ANGELIQUE.

JULIETTE *au Valet.*

Viens quand je tousserai.

LE VALET.

Comptez sur mon adresse.

SCENE IV.

JULIETTE, ANGELIQUE.

JULIETTE.

Pourroit-on vous parler ?

ANGELIQUE.

Tu lui diras que non.

JULIETTE.

C'est moi qui vous demande audience en mon nom.

ANGELIQUE,

Qui ? Toi ?

JULIETTE.

Moi-même.

ANGELIQUE.

Hé bien, je ne veux plus t'entendre.

JULIETTE.

Et par quelle raiſon?

ANGELIQUE,

Je n'en ai plus à rendre.

JULIETTE.

On vous l'a défendu?

ANGELIQUE.

Je n'obéis qu'à moi.

JULIETTE.

Depuis aſſez long-tems, parlons de bonne foi,
Votre bonne, jalouſe, envieuſe, inquiette,
Cherche à me ſupplanter; ſa victoire eſt complette.
Votre humeur trop facile a comblé ſon déſir.
N'agiſſez, ne penſez que ſous ſon bon plaiſir,
Ayez pour tout inſtinct celui qu'elle vous prête,
Soyez comme un enfant qu'on méne à la baguette.

ANGELIQUE.

De grace, finiſſons; je ne vois que trop bien
Quel eſt le but ſecret de ce bel entretien.

JULIETTE.

Vous pourriez vous tromper.

ANGELIQUE.

Va, je ſai qui t'envoie.

JULIETTE.

Ne vous en faites pas une ſi grande joie.

ANGELIQUE.

Quoi! tu me ſoutiendras?

JULIETTE.

Moi? je ne ſoutiens rien.

ANGELIQUE,

Tu ne viens pas exprès pour trouver le moyen
D'appaiſer, s'il ſe peut, une Amante outragée

JULIETTE.

Ce ſeroit volontiers, s'il m'en avoit chargée;
Et d'ailleurs (ce n'eſt pas que je parle pour lui)
Mais enfin, croyez-vous les Hommes d'aujourd'hui
D'humeur à nous paſſer tous nos petits caprices,
A faire tous les jours les plus grands ſacrifices,
A braver, à ſouffrir les mépris, les rebuts,
A demeurer conſtans lorſque l'on n'en veut plus,
A revenir à nous ſi-tôt qu'on les rappelle?
Non, l'art d'aimer a pris une forme nouvelle.
C'eſt à nous à préſent à remplir, en aimant,
Tout ce qu'une Maîtreſſe exigeoit d'un Amant;
Encore arrive-t-il qu'on croit nous faire grace.
Nos Eſclaves ont mis leurs Vainqueurs à leur place;
Ils ſe ſont emparés de nos droits les plus doux;
Tout le poids de l'amour eſt retombé ſur nous.

ANGELIQUE.

Que m'importe?

JULIETTE.

Avouez que, ſi par avanture
Sainville revenoit après cette rupture
Plus tendre que jamais vous rapporter ſon cœur,
Le vôtre auroit pour lui la derniere rigueur?

ANGELIQUE.

Sans doute.

JULIETTE.

Il fait donc bien de ne pas ſe commettre.
Je dis plus; s'il oſoit hazarder une lettre,
Pleine de deſeſpoir (je ſuppoſe le cas)
Vous la refuſeriez?

ANGELIQUE.

Je n'y toucherois pas.

JULIETTE *à part.*

Il ſe le tient pour dit. Il eſt tems que je touſſe.
(*Elle touſſe.*)
A la derniere épreuve il faut que je la pouſſe.

ANGELIQUE.

Qu'as tu donc ?

JULIETTE *à part.*

Eſt-il ſourd ? Recommençons encore.
(*Elle touſſe.*)

SCENE V.

ANGELIQUE, JULIETTE, UN VALET.

LE VALET.

N'Avez-vous pas touſſé ?

JULIETTE *à part.*

Peſte ſoit du Butor !

LE VALET.

J'ai donc mal entendu.

JULIETTE.

Donne.

ANGELIQUE.

Qu'eſt-ce ?

JULIETTE.

Une lettre
Que ce Drôle a ſans doute ordre de me remettre.

SCENE IV.

ANGELIQUE, JULIETTE.

ANGELIQUE.

AH! la belle fineſſe!

JULIETTE.

En quoi donc, s'il vous plait?
De grace, expliqués vous?

ANGELIQUE.

Va, je ſai ce que c'eſt.
Il faut, pour m'attraper, être un peu plus habile.
Ce billet qu'on t'apporte, eſt....

JULIETTE.

De qui?

ANGELIQUE.

De Sainville.

JULIETTE.

De lui?

ANGELIQUE.

Je gagerois.

JULIETTE. *en défaiſant l'enveloppe qu'elle jette.*

Il faut voir.

ANGELIQUE.

Que fais-tu?

JULIETTE.

Je l'ouvre.

ANGELIQUE.

Je dirai que je ne l'ai pas lû.

JULIETTE *à part.*

Pour la pousser à bout, changeons un peu le texte,
(*Elle lit haut.*)
Et lisons autrement. Pourquoi prendre un prétexte?

ANGELIQUE.

Arrête, ou je m'en vais.

JULIETTE.

Hé bien, lisons tout bas.

ANGELIQUE.

Lis, puisque tu le veux; mais je n'entendrai pas.

JULIETTE *lit & Angélique semble s'amuser à autre chose.*

" Lorsque nous avons cru nous aimer l'un & l'autre,
" Nous nous sommes trompés.

ANGELIQUE *à part.*

Dieux! qu'est-ce que j'entens?

JULIETTE *continuë à lire.*

" Il n'est pas malheureux de rompre en même tems;
" Car mon erreur n'a pas duré plus que la vôtre.
" J'accepte la rupture; ainsi n'en parlons plus.

ANGELIQUE *à part, en ramassant l'enveloppe.*

Est-ce à moi qu'on écrit ?.. Regardons le dessus.

JULIETTE.

A qui, diantre, en veut-on? Quelle est cette avanture?
Pourriez vous, par hazard, connoître l'écriture?

ANGELIQUE *animée.*

Elle est de mon Perfide.

JULIETTE *ingénuement.*

Ah! vous l'avez bien dit.

ANGELIQUE.

Oui, Juliette, elle en eſt; c'eſt à moi qu'il écrit,
Et c'eſt lui qui m'outrage après m'avoir trahie,
Et qui joint le mépris avec la perfidie.
Pourſuis.

JULIETTE.

Reſtons-en là.

ANGELIQUE.

Quelle étoit mon erreur?
Achéve, j'ai beſoin de l'avoir en horreur.

JULIETTE.

Vous l'aimez donc encore?

ANGELIQUE.

Aimer ſans eſpérance,
Eſt un état cruel. Mais quelle différence!
Haïr, eſt le tourment le plus affreux de tous.
Donne-moi ce billet.

JULIETTE.

Tenez, contentez-vous;
(*à part.*)
Avertiſſons Sainville; il eſt tems qu'il arrive.
(*Elle ſort.*)

SCENE VII.

ANGELIQUE, SANVILLE.

SAINVILLE.

CEdons; l'mpatience où je ſuis, eſt trop vive.

ANGELIQUE.

Fuyons; ſans doute il vient jouir de ſon forfait.

SAINVILLE.

Vous me fuyez?

ANGELIQUE *en lui jettant le billet.*

Tenez, voila votte billet.

SAINVILLE.

A-t-il pu vous déplaire?

ANGELIQUE.

Autre insulte mortelle!

SAINVILLE.

C'est de mes sentimens l'expression fidelle.

ANGELIQUE *à part.*

De peur que je n'en doute encore, il en convient.

SAINVILLE.

Je viens vous assurer de tout ce qu'il contient.

ANGELIQUE.

C'en est trop.

SAINVILLE.

Quel courroux!

ANGELIQUE.

Auriez vous bien l'audace,
Auriez-vous la fureur de m'insulter en face?

SAINVILLE.

Quel est donc mon forfait?

ANGELIQUE.

Feignez de l'ignorer.

SAINVILLE.

D'un éclaircissement pourriez-vous m'honorer?

ANGELIQUE.

Perfide, on n'en doit point à ceux qui nous outragent.

SAINVILLE.

Ah! je ne vois que trop quels motifs vous engagent.
A m'accabler encor d'un si cruel refus.

Hélas! tout ce qui vient de ce qu'on n'aime plus
Dégénére en offenſe, & ſe tourne en injure.

ANGELIQUE.

Ceſſez de m'arrêter.

SAINVILLE.

Je ne puis, non, Parjure;
La révolte devient permiſe au deſeſpoir:
Vous me rendrez raiſon d'un procédé ſi noir.

SCENE VIII.

JULIETTE, SAINVILLE, ANGELIQUE.

JULIETTE *en riant.*

EH! je vous cherche.

SAINVILLE.

Parle, eſt-ce-là cette lettre
Qu'à l'inſtant de ma part tu viens de lui remettre?
Tu dois la reconnoître, eſt-ce elle?

JULIETTE.

En doutez-vous?

SAINVILLE.

Hé bien, Mademoiſelle en eſt dans un courroux
Qui ne ſe conçoit pas; ſa fureur eſt extrême.

JULIETTE.

Vous pourrez la calmer en la liſant vous-même.

ANGELIQUE.

Mais à quoi ſervira?...

JULIETTE.

Je puis avoir mal lû.

ANGELIQUE.

Puiſqu'il convient de tout, c'eſt un ſoin ſuperflu.

JULIETTE.

(*à Sainville.*)

Ecoutez, vous, liſez.

SAINVILLE *lit.*

« Le ſecours de l'abſence
« M'a bien mieux fait ſentir le prix de votre cœur.
« Quand je reviens à mon premier Vainqueur,
« C'eſt avec plus d'amour & plus de connoiſſance.

ANGELIQUE.

Vous liſez faux.

SAINVILLE *en lui préſentant le billet.*

Voyez.

JULIETTE.

N'interrompez donc pas;
Suivez des yeux.

Angélique regarde, & lit en même tems.

SAINVILLE.

« Par tout où j'ai porté mes pas,
« Je n'ai trouvé que vous, dont mon ame aſſervie
« Put faire mon bonheur le reſte de ma vie.

ANGELIQUE, *d'un ton courroucé.*

Il a raiſon... Juliette.

JULIETTE.

Hé bien, vous vous aimez.

ANGELIQUE.

Mais, quoi?

JULIETTE.

Plus que jamais vos cœurs ſont enflammés.
Quelle explication faut-il que je vous donne?
(*En leur prenant la main.*)
Eh! trop heureuſe encore l'Amante qui pardonne.

ANGELIQUE.

Voila ce que j'ai craint..... Sainville, il n'eſt plus tems ;
Je retourne au Couvent.

SAINVILLE.

Dieux! qu'eſt-ce que j'entens?
Vous voulez donc ma mort?

ANGELIQUE *à part.*

Et ſans doute la mienne.
(*Haut.*)
J'ai donné ma parole, il faut que je la tienne.

SAINVILLE.

L'amour n'avoit-il pas la vôtre auparavant?
Que voulez-vous aller faire dans ce Couvent?

ANGELIQUE.

On eſt allé pour moi le demander en grace.

SAINVILLE.

En grace, dites-vous?

ANGELIQUE.

Voila ce qui ſe paſſe.
J'en attens la réponſe; & je vous dirai plus,
Je tremble,

SAINVILLE.

Et de quoi donc?

ANGELIQUE.

De n'avoir qu'un refus.

SAINVILLE *d'un ton ironique.*

Cette grace, en effet, vous doit être fort chére.

ANGELIQUE *ingénuement.*

Entendez mes raiſons ſans vous mettre en colére.

SAINVILLE.

En pouvez-vous avoir pour me deſeſpérer,
Lorſqu'à tout l'Univers je viens vous préférer,
Quand je mets mon bonheur, ma fortune, ma vie,

A vous faire régner ſur mon ame ravie,
A m'aſſurer la vôtre, à vous lier à moi
Par le don éternel de ma main, de ma foi?

ANGELIQUE.

Auriez-vous ce deſſein?

SAINVILLE.

Puis-je en avoir un autre?

ANGELIQUE.

On l'a craint.

SAINVILLE.

Juſtes Dieux! quel ſoupçon eſt le vôtre?
Il ne vient point de vous; & je vois en ce jour
L'horreur qu'on a voulu verſer ſur mon amour,
Et l'effroi qu'on a mis dans le fond de votre ame.
Oui, pendant mon abſence on vous a peint ma flâme
Comme un amuſement frivole & criminel
Qui pourroit vous couvrir d'un opprobre éternel.
Avez-vous pû ſouffrir qu'on me fit cette injure?
A-t on vu dans mon cœur le germe du parjure
Et de la perfide? & vous qui me bleſſez,
Angélique, eſt-ce ainſi que vous me connoiſſez?

ANGELIQUE *à Juliette.*

Ma Bonne a mal jugé de l'amour de Sainville.

JULIETTE.

Et vous avez été trop prompte & trop facile
A vous déterminer.

SAINVILLE.

Vos beaux yeux ſont baiſſés?
Ah! du moins regardez ceux que vous offenſez.

ANGELIQUE.

Ah, Sainville!

SAINVILLE.

Quoi donc? qui fait couler vos larmes?

ANGELIQUE.

Vous ne ſavez pas tout.

SAINVILLE.

Quelles ſont ces allarmes?
Quels ſecrets devez-vous cacher à mon amour?

ANGELIQUE *en s'approchant de lui.*

J'ignore qui ſont ceux à qui je dois le jour.

Juliette ſe retire au fond du théatre pour faire le guet.

Vous croyez que je ſuis Niéce de la Baronne?

SAINVILLE.

Hé bien?

ANGELIQUE.

Il n'en eſt rien, je ne tiens à perſonne.

SAINVILLE.

Ah, Grands Dieux! quel ſera mon bonheur de pouvoir
Vous tenir lieu de tout? Couronnez mon eſpoir.

ANGELIQUE.

Quoi! malgré cet aveu?

SAINVILLE.

Je n'en aurai point d'autre;
Aſſurez à la fois mon bonheur & le vôtre.

ANGELIQUE.

Je pourrois être à vous?

SAINVILLE.

Oui, le plus tendre Amant
S'engage, & pour jamais vous en fait le ſerment.
Tendez-moi cette main. . . . . Mais quel trouble vous preſſe?

ANGELIQUE.

Mais, Sainville, comment retirer ma promeſſe?

SAINVILLE *en se jettant à ses pieds.*
Nous verrons ; cependant cachons bien notre amour,
Dissimulons tous deux jusques à l'heureux jour.
(*Il lui baise la main.*)

SCENE IX.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE, SAINVILLE, ANGELIQUE, JULIETTE.

JULIETTE *arrivant en courant.*
Levez-vous, & fuyez.

ANGELIQUE.
Que vois-je ? c'est ma bonne !

SAINVILLE.
Evitons cette femme, & fuyons la Baronne.
(*Tous s'enfuient.*)

SCENE X.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

LA BARONNE *ironiquement.*
Sont-ce-là les adieux de ces pauvres Enfans ?

LA GOUVERNANTE.
Je suis au desespoir.

LA BARONNE.
Vos soins sont triomphans.

LA GOUVERNANTE.

Ah, Madame!

LA BARONNE.

En voila l'heureuſe réuſſite ;
Ils ont bien opéré, je vous en félicite.

LA GOUVERNANTE *confuſe.*

Ah! daignez me traiter avec moins de rigueur.
Ce que je viens de voir, a déchiré mon cœur.

LA BARONNE.

Et croyez vous encore qu'Angélique ait envie
D'aller dans un Couvent paſſer toute ſa vie?

LA GOUVERNANTE *d'un ton ferme.*

Ne la conſultez point en cette extrêmité,
Madame; il faut uſer de votre autorité.
Eh, comment voulez vous qu'une Fille à ſon âge
Puiſſe de ſa raiſon faire un heureux uſage,
Quand la ſéduction, avec tous ſes appas,
L'environnne, l'obſéde, & la ſuit pas à pas?
Arrachez au péril une aveugle Victime
Que ſon propre penchant entraine dans l'abîme.

LA BARONNE.

(*à part.*) (*haut.*)
Feignons. Il peut avoir deſſein de l'épouſer.

LA GOUVERNANTE.

Angélique à ce point ne ſçauroit s'abuſer;
Sa facilité ſeule emporte la balance.
Sait-elle ſeulement qu'elle eſt ſans eſpérance?
Dans l'yvreſſe où ſon cœur eſt plongé ſans retour,
Ses yeux ne portent pas plus loin que ſon amour;
Et ſon bonheur préſent, qui n'eſt qu'une chimére,
Fait que ſon avenir ne l'embarraſſe guére :
Elle ne ſait qu'aimer, & ne ſait rien prévoir.
Mais enfin, ſuppoſé qu'un ſi fatal eſpoir
Sur la foi des ſermens autoriſe ſa flâme,

Et malgré la raiſon, régne au fond de ſon ame,
Que de ſujets pour vous de crainte & de terreur!
Juſqu'où peut la conduire une ſemblable erreur?
Je frémis; ôtez-vous cette frayeur mortelle.
Eh! l'amour & l'hymen ne ſont pas faits pour elle.

LA BARONNE.

Je le ſai comme vous, Sainville eſt dépendant:
J'amais il n'obtiendroit l'aveu du Préſident.
Mais ſur une terreur qui peut être indiſcrette,
L'enterrer toute vive au fond d'une retraite,
C'eſt une cruauté,

LA GOUVERNANTE.

Qui lui ſauve l'honneur.

LA BARONNE.

Leur amour paſſera. Vous-même en ſa faveur
Empruntez un moment des entrailles de Mére;
Quoi! vous priveriez-vous d'une Fille ſi chére?
Vous ſoupirez? Parlez?

LA GOUVERNANTE.

J'y réſoudrois mon cœur.

LA BARONNE.

(*à part.*) (*haut.*)
Fort bien. Je ne ſaurois avoir cette rigueur.
Mais je veux lui parler; &, ſi ma remontrance
Eſt ſans ſuccès, j'irai juſques à la défenſe.

LA GOUVERNANTE.

Elle ne ſervira que d'un attrait de plus.

LA BARONNE.

Veillez-la de plus près encor.

LA GOUVERNANTE.

Soins ſuperflus!
Contre deux cœurs unis que ſert la vigilence?
(*Elle ſe jette à ſes pieds.*)
J'embraſſe vos genoux.

LA

LA BARONNE *à part.*

Faiſons-nous violence.

LA GOUVERNANTE.

Eloignez Angélique, ôtez-la de ces lieux.
Ah! voulez-vous la voir ſe perdre ſous vos yeux?

LA BARONNE.

C'en eſt trop, laiſſez-moi, je vous demande grace;
Tant de vivacité m'importune & me laſſe.

LA GOUVERNANTE.

(*en ſe relevant.*) (*en s'en allant.*)
Eh! puis-je en mettre moins? Allons cacher mes pleurs.
Ah, Ciel! daigne empêcher le plus grand des malheurs!

SCENE XI.

LA BARONNE *ſeule.*

LE piége a réuſſi; ma froideur affectée
A produit les effets dont je m'étois flattée.
Achevons; on a dû lui ſurprendre en ſecret
Des papiers qui pourront m'inſtruire tout-à-fait.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, JULIETTE.

JULIETTE.

ALlons, il faut un peu faire tête à l'orage.

ANGELIQUE.

Trop de confusion a glacé mon courage.

JULIETTE.

L'amour est cependant fait pour en inspirer.

ANGELIQUE.

Je ne puis que rougir, me taire, & soupirer.

JULIETTE.

Reprenez vos esprits.

ANGELIQUE,

Non, quoi que je me dise,
Je ne puis revenir d'avoir été surprise.

JULIETTE.

Pour un petit malheur faut-il se dérouter?
La Baronne, entre nous, n'est pas à redouter;
Elle est Femme du monde, & n'en fera que rire:
Pour l'autre, au pis aller, il faut la laisser dire.

ANGELIQUE.

C'eſt elle qui me cauſe auſſi le plus d'effroi.

JULIETTE.

Quelle enfance! Ah! qui peut malgré vous, malgré moi,
Vous contraindre à reſter ainſi ſous ſa tutelle?

ANGELIQUE.

Sa raiſon, ſa vertu.

JULIETTE.

. . . Je n'en ai pas moins qu'elle.

ANGELIQUE.

Je ne ſais; mais je ſens qu'elle ne me dit rien
Qui véritablement ne ſoit que pour mon bien.
C'eſt un fait; mais j'ai beau m'en convaincre moi-même,
Quelle conviction tient contre ce qu'on aime?
Quand Sainville paroit, tout eſt évanoui.

JULIETTE.

Cela ſe doit? il va venir.

ANGELIQUE, *en regardant de côté & d'autre.*

Eh, vraiment, oui!

JULIETTE.

Arrangez-vous tous deux, tandis que la Baronne
Dans le fond du jardin eſt avec votre bonne
En un grand pourparler.

ANGELIQUE.

C'eſt à notre ſujet.

JULIETTE.

Bon, bon! qu'importe? Adieu, je vais faire le guet.

(O)

SCENE II.

SANVILLE, ANGELIQUE.

SAINVILLE.

NOus nous étions promis qu'une ombre salutaire
De nos feux mutuels couvriroit le mystére ;
Cependant vous voyez que tout est découvert.
Vous puis-je à ce sujet parler à cœur ouvert ?

ANGELIQUE.

Hélas! vous le pouvez ; je répondrai de même.
Que vois-je dans vos yeux ?

SAINVILLE.

Mon desespoir extrême.

ANGELIQUE.

D'où vient ?

SAINVILLE.

Je suis perdu.

ANGELIQUE.

Vous ? quel trouble est le mien!

SAINVILLE.

On pourroit me sauver ; mais vous n'en ferez rien.
Vous savez que l'amour nous a fait l'un pour l'autre ?

ANGELIQUE.

Eh bien ?

SAINVILLE.

Vous trahirez & son choix & le vôtre ;
Les persécutions vous feront succomber ;

On travaille au malheur où nous allons tomber.

ANGELIQUE.

De quoi me grondez-vous? Puis je aimer d'avantage?

SAINVILLE.

Je veux autant d'amour avec plus de courage.

ANGELIQUE.

Laiſſez-moi vous aimer comme je puis aimer.

SAINVILLE.

Non, ce n'eſt pas aſſez.

ANGELIQUE.

Qui peut vous allarmer?

SAINVILLE.

L'inſtant où je vous parle, eſt le ſeul qui nous reſte;
On va vous accorder cette grace funeſte
Que votre complaiſance a fait ſolliciter;
On ſaura vous réſoudre enfin à l'accepter.
Que dis-je? on obtiendra de votre obéiſſance
D'agréer les horreurs d'une éternelle abſence.

ANGELIQUE.

A ſubir cet arrêt je dois me préparer.
Mais ſans nous deſunir on peut nous ſéparer?

SAINVILLE.

Oui, je dois prendre en vous de grandes aſſurances.
Jamais l'éloignement, le tems, les remontrances.
Ne produiront ſur vous leur infallible effet,
Et vous braverez tout comme vous avez fait.

ANGELIQUE.

Que me reprochez-vous?

SAINVILLE.

Une épreuve cruelle.

ANGELIQUE.

Eh! n'avois-je pas lieu de vous croire infidelle?

SAINVILLE.

Cruelle! on vous aidoit à vous l'imaginer;
Mais au fond du déſert où l'on va vous mener,
On ne tardera guéres à vous le faire accroire,
A noircir un abſent par quelque fauſſe hiſtoire
Que l'on aura grand ſoin de circonſtancier;
Et je n'y ſerai point pour me juſtifier.
Vos feux ne pourront pas ſe nourrir de leurs cendres.

ANGELIQUE.

Ne m'écrirez-vous pas?

SAINVILLE.

Les lettres les plus tendres
Ne peuvent ſoutenir long-tems un foible cœur.
Notre Ennemie alors uſera de noirceur;
Les unes en ſecret ſeront interceptées;
Les autres à ſont gré ſeront interprêtées.
La Perfide ſaura d'un air doux & trompeur
Vous faſciner les yeux de l'eſprit & du cœur.

ANGELIQUE.

Mais je les lirai ſeule.

SAINVILLE.

Elle les aura vuës,
Vous n'en recevrez point qu'elle ne les ait luës;
Elle s'en ſervira, vous dis-je, à mes dépens,
Et les ſupprimera quand il en ſera tems.

ANGELIQUE.

Je vois en frémiſſant quel péril nous menace!
Puis-je le détourner? Que faut-il que je faſſe?

SAINVILLE *en tirant un papier.*

Me croire, m'imiter & m'en ſigner autant;
Voila ce que l'amour exige en cet inſtant.

(*en lui donnant l'écrit.*)
De notre ſureté c'eſt-là l'unique gage.

ANGELIQUE *en prenant la papier.*
Quel eſt donc ce papier?

SAINVILLE.
Le ſerment qui m'engage
A rendre à vos appas un hommage éternel,
Le garant & le ſceau de ce don ſolemnel
Que vous font à jamais l'amour & l'hyménée,
De ma main, de mon cœur & de ma deſtinée...
Quoi donc! vous héſitez à recevoir ma foi;
Et votre main balance à ſe donner à moi?

ANGELIQUE.
Ah! le puis-je?

SAINVILLE *animé.*
Comment?

ANGELIQUE *tremblante.*
Quel courroux vous enflamme?

SAINVILLE.
L'impoſſibilité n'eſt qu'au fond de votre ame.
Ah! quel obſtacle empêche un nœud ſi plein d'appas?
Hélas! vous le cherchez & ne le trouvez pas.
Si vous m'avez dit vrai, vous êtes à vous-même,
Vous dépendez de vous; votre infortune extrême,
Dont je rends grace au ſort, vous met en liberté
De choiſir qui vous plait.

ANGELIQUE.
Oui, c'eſt la vérité,
Je n'ai point de Parens, du moins que je connoiſſe;
Mais, quoi, puis-je, à mon âge, être aſſez ma maîtreſſe.

Pour que mon ſeul aveu diſpoſe de ma main ?

SAINVILLE.

Non, j'attendois de vous ce refus inhumain.

ANGELIQUE.

Une raiſon n'eſt pas un refus.

SAINVILLE *à part.*

L'inconſtante !

ANGELIQUE.

Mais, ſi je conſultois ?...

SAINVILLE.

Qui votre Gouvernante ?
Et vous conſulterez enſuite votre cœur ?

ANGELIQUE *éplorée.*

Tenez, vous me traitez avec trop de rigueur ;
Vous me troublez ſi fort, qu'à peine je reſpire,
Je ne ſai déja plus ce que j'avois à dire.

SAINVILLE.

Si vous daigniez ſur vous faire un juſte retour,

ANGELIQUE.

Eh ! je crains ma raiſon autant que mon amour.

SAINVILLE.

Croyez donc l'un & l'autre. Ah ! comment, je vous prie,
M'aſſurer autrement de vous & de ma vie ?
Je ne veux ſeulement, pour calmer mes frayeurs,
Que le titre d'époux ; conſentez, ou je meurs...

ANGELIQUE.

Ah, Ciel !

SAINVILLE.

Je régne, ou non, dans le fond de votre ame.
Le tems nous preſſe ; optez d'accorder à ma flâme
Le titre que le Ciel ſemble me déſigner,
Ou de m'ôter la vie.

ANGELIQUE.

Hé bien, je vais signer;
Mais vous en répondrez.

SAINVILLE.

On a bien de la peine
A vous faire agréer d'éterniser ma chaîne,
A vous faire accepter le plus heureux lien.
Est-ce ainsi qu'on se rend?

ANGELIQUE.

Vous ne pardonnez rien.

SAINVILLE.

Non, sans doute, à l'amour.

ANGELIQUE *en lui tendant la main tendrement.*

A! quelle tyrannie!

SCENE III.

JULIETTE, *en courant*, SAINVILLE, ANGELIQUE.

JULIETTE *en poussant Angélique.*

DEcampez au plus vite; il nous vient compagnie.

SAINVILLE.

Qui donc?

JULIETTE.

Le Président.

SAINVILLE.

Mon Pére?

ANGELIQUE.

Ah! j'ai le cœur transi.

JULIETTE *à Angélique, en la tirant de l'autre côté.*

Par-où diantre allez-vous? sauvez-vous par ici.

SCENE IV.

SAINVILLE, JULIETTE.

SAINVILLE *à Juliette.*

TOi, ne la quitte pas, ton soin m'est nécessaire.

JULIETTE.

Je suis piquée au jeu; laissez, laissez-moi faire.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

LE PRESIDENT, SAINVILLE.

LE PRESIDENT.

BOn, nous serons ici plus en particulier.
On voudroit votre avis sur un cas singulier.

SAINVILLE.

Mon Pére, vous sçavez que jamais je ne flatte.

LE PRESIDENT.

C'est par cette raison; l'affaire est délicate.
Les conseils les plus vrais sont ici les meilleurs.

Un juge assez habile, honnête-homme d'ailleurs....
Vous riez?

SAINVILLE.

C'est de voir ce titre imaginaire
Etre si constamment l'épithéte ordinaire
Que s'accordent, entr'eux, les hommes indulgens.

LE PRESIDENT.

Ainsi vous ne croyez guéres aux honnêtes gens?

SAINVILLE.

Ma foi, ceux que j'ai vus, me font douter des autres.

LE PRESIDENT.

Mon fils, quels préjugés étranges que les vôtres!
Il est des gens de bien... Je pense sur ma foi,
Que vous ne jugez pas plus sainement de moi.

SAINVILLE.

Mon Pére, en vérité, ce reproche me pique!

LE PRESIDENT.

Vous me croyez, du moins, un peu trop politique.
Eh! prenez, ou laissez les hommes tels qu'ils sont.
Tout aussi bien que vous je les connois à fond;
Mais je suis envers eux avec moins de rudesse
Indulgent par lumiére, & non pas par foiblesse.
Mais revenons enfin. Ce Juge en question
Fut chargé d'un Procès, dont la décision
Devoit, à son rapport, régler la destinée
De gens de qualité qu'un heureux hyménée
Venoit d'unir.

SAINVILLE.

Laissons la noblesse du sang;
Aux yeux de l'équité tous ont le même rang.
Pésons les droits réels; la plus haute naissance
Ne doit pas faire un grain de plus dans la balance.

LE PRESIDENT.

Oui, mais tout l'embarras eſt de bien rencontrer;
Souvent le meilleur droit ne ſait pas ſe montrer.
Car vous n'ignorez pas qu'il n'eſt rien que n'emploie....
Ce monſtre ingénieux à pourſuivre ſa proie,
Dont le métier cruel, & cependant permis,
Eſt ſouvent de corrompre ou d'égarer Thémis.
A ce fleau funeſte, à ce mal ſans reméde,
Ajoutez pour ſurcroit que la main qui nous aide,
Peut ſe laiſſer ſurprendre, ou gagner. En effet,
Ne ſauroit-on nous faire un infidéle extrait?

SAINVILLE.

Tout juge qui s'en ſert, a tort; c'eſt mon ſyſtême:
Jamais il n'eſt trop bon pour voir tout par lui-même;
Et s'il n'y donne pas tous ſes ſoins, tout ſon tems,
Cette épargne eſt un vol qu'il fait à ſes Cliens.
Pourquoi ſe charge-t-il des fortunes publiques?

LE PRESIDENT.

Vous êtes bien rigide!

SAINVILLE.

Et des plus véridiques.
Je vois d'ici ce Juge, indigne de pardon,
Comme il le méritoit, dupé par un fripon.

LE PRESIDENT.

Vous l'avez dit; un Traitre un Serpent domeſtique
Priva la vérité de ſa preuve autentique.
Le titre diſparut; le bon droit ſuccomba;
L'erreur dicta l'Arrêt, & le malheur tomba

Sur

Sur des Infortunés trop pleins de confience,
Et qui n'avoient, d'ailleurs, aucune expérience.

SAINVILLE.

Mais leur Juge étoit fait pour en savoir plus qu'eux;
Peut il se consoler de leur desastre affreux,
Et d'en avoir été la cause?

LE PRESIDENT.

Involontaire.

SAINVILLE.

Qu'importe, il a laissé trahir son ministére.
Il avoit un dépôt, à qui l'a t-il remis?
Si l'excuse avoit lieu, tout deviendroit permis.

LE PRESIDENT.

Le tems & le hazard firent enfin connoitre,
Mais trop tard, les excès qu'avoit commis ce Traitre,
On sut la vérité, le titre n'étoit plus;
Et le Juge, accablé de regrets superflus,
Fut réduit à verser des pleurs trop légitimes.
Ensuite l'on apprit que l'une des Victimes,
Cherchant à réparer les rigueurs de leur sort,
Sous un Ciel étranger avoit trouvé la mort;
Que sa Veuve, sans biens, pour élever leur Fille,
Unique rejetton d'une illustre famille,
L'avoit abandonnée, aussi-bien que son nom.

SAINVILLE.

Hé bien, s'il est ainsi, que me demande-t-on?

LE PRESIDENT.

Ce que doit faire un Juge en ce malheur extrême.

SAINVILLE.

Tout homme qui consulte, est peu sur de lui-même;
Et que dire à celui qui ne se juge pas?

LE PRESIDENT.

Mais, vous, qu'auriez vous fait dans un ſemblable cas?
Ce Juge le demande.

SAINVILLE.

Il veut que je prononce?
Qu'il tremble! Mais à quoi ſervira ma réponſe?
Quoi qu'il en ſoit, enfin, j'aurois déja rendu
A ces infortunés tout ce qu'ils ont perdu;
C'eſt à quoi je condamne un Juge qui s'abuſe.
Qu'il répare ſes torts, s'il veut qu'on les excuſe.
L'ignorance & l'erreur ſont des crimes pour lui.

LE PRESIDENT.

On prononce aiſément dans la cauſe d'autrui.
Celui dont je vous parle, eſt peu riche.

SAINVILLE.

Qu'importe?

LE PRESIDENT.

La reſtitution pourroit être ſi forte....

SAINVILLE.

La ſomme n'y fait rien; l'exacte probité
Ne peut jamais avoir de terme limité.

LE PRESIDENT.

Ainſi vous vous ſeriez exécuté vous-même?

SAINVILLE.

Aſſurément.

LE PRESIDENT *en ſouriant.*

Fort bien.

SAINVILLE.

Je vous parois extrême;
Ma façon de penſer, contraire aux mœurs du tems,
N'attirera ſur moi que des ris inſultans?

LE PRESIDENT.

Pardonnez-moi, mon Fils.

SAINVILLE.

Que dites-vous, mon Pére?

LE PRESIDENT.

J'ai penſé comme vous; j'ai fait plus, & j'eſpére
Que vous y donnerez l'aveu le plus flatteur.
Vous voyez le coupable, & le réparateur.

SAINVILLE.

Vous?

LE PRESIDENT.

Moi-même.

SAINVILLE.

Ah, Grands Dieux! que ma ſource m'eſt chére!
Que je ſuis enchanté de vous avoir pour Pére!
(*Il l'embraſſe.*)
Pardonnez ces tranſports à mon cœur éperdu.

LE PRESIDENT.

Si-tôt que je l'ai pû, j'ai fait ce que j'ai dû,
Et je viens d'expier ma mépriſe funeſte.
Il vous en coutera.

SAINVILLE.

Votre vertu me reſte.

LE PRESIDENT.

Ah, qu'il m'eſt doux de voir que je revis en vous!
Ah! Pére fortuné!

SAINVILLE.

Vous méritez de tous
La vénération, l'eſtime la plus haute.
Que vous êtes heureux d'avoir fait une faute
Qui vous a procuré l'heureuſe occaſion
De faire une ſi grande & ſi bonne action!
(*Juliette paroit & fait des ſignes.*)

LE PRESIDENT.

Le Ciel me l'inſpira; le Ciel la récompenſe.
Sachez ce qui m'arrive en cette circonſtance.

Un ancien Ami, de même rang que nous,
Et qui m'attend chez moi, vient de m'offrir pour vous
Un des meilleurs partis qui soient peut-être en France.
C'est une Fille unique, une fortune immense.
Je réponds de ses mœurs, & j'en suis enchanté;
Car c'est-là, selon moi, la premiére beauté.
D'ailleurs, elle est charmante. Enfin, l'on vous préfére,
Je vous en parle ici de la part de son Pére;
Et c'est un mariage à conclure au plutôt.
Vous savez notre état, je vous l'ai dit tantôt.
Ce qui vient d'arriver, comme vous pouvez croire,
Nous dérange beaucoup en nous couvrant de gloire.
J'ai vendu cette Terre où vous vous plaisiez tant.

SAINVILLE.

Donnez, engagez tout, j'en serai plus content.

LE PRESIDENT.

Vous paroissez bien froid, quand la fortune même...

SAINVILLE.

Mon Pére, pardonnez ma répugnance extrême.

LE PRESIDENT.

L'hymen vous fait-il peur?

SAINVILLE.

Non, j'y vois mille appas.
Cette Fille est trop riche, & ne me convient pas.

LE PRESIDENT.

Comment donc?

SAINVILLE.

(*Juliette reparoit encore.*)
Il faudroit lui devoir ma fortune.
C'est une dépendance un peu trop importune.

Les grands biens d'une Femme augmentent trop
ſes droits,
Et par reconnoiſſance il faut ſubir ſes loix.
Ce bienfait-là devient une dette éternelle
Dont on ne peut jamais s'acquitter avec elle.
Quoi qu'il en ſoit, malgré ma ſituation,
Je ne veux pas avoir cette obligation.

LE PRESIDENT.

Bon! eſt-ce qu'un Mari n'eſt pas toujours le maître?

SAINVILLE.

Je ne veux point d'Eſclave, & je ne veux pas l'être.

LE PRESIDENT.

Votre prudence ici me paroit en défaut.

SAINVILLE.

Une Compagne aimable eſt tout ce qu'il me faut;
J'épouſe pour aimer, pour être aimé de même.
Je ne pourrois prétendre à ce bonheur extrême;
Vingt exemples pour un ſemblent m'en avertir.
C'eſt ſe vendre, en un mot, & non pas s'aſſortir.

LE PRESIDENT.

Ah! vos réflexions détruiront ce ſcrupule;
Car, entre nous, mon Fils, il eſt trop ridicule.
Je vous laiſſe y penſer, & je vais de ce pas
Engager cet hymen. (*Il ſort.*)

SAINVILLE.

Qui ne ſe fera pas.

SCENE VI.

SAINVILLE, JULIETTE.

JULIETTE.

QUe diantre, un Fils a-t-il tant à dire à son Pére ?
Votre Angélique eſt folle, elle me deſeſpere ;
La crainte, l'épouvante & la timidité
Triomphent pour le coup de ſa facilité.
Vous ne la tenez plus.

SAINVILLE.

Ah Ciel ! quel coup de foudre !

JULIETTE.

Voyez, ſi vous pouvez vous-même la réſoudre ;
Mais ne l'eſpérez plus.

SAINVILLE.

Je m'en vais la trouver.

JULIETTE.

Elle eſt dans le jardin qui s'occupe à rêver.
(*Sainville ſort.*)

SCENE VII.

JULIETTE *seule.*

ETre fille, & vouloir l'être toute sa vie,
Me paroit, par ma foi, la derniere folie.
Le beau titre à garder! n'est-il pas bien charmant,
Sur-tout lorsque l'on peut épouser son amant? ...

SCENE VIII.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE, JULIETTE.

LA GOUVERNANTE.

OU peut être Angélique?

JULIETTE.

Ah! je vous le demande!
L'ai-je à ma garde? Elle est, ce me semble, assez grande
Pour être sa maîtresse?

LA GOUVERNANTE.

Il faut me l'amener.

JULIETTE *en montrant la Baronne.*

J'obéis à Madame; elle peut ordonner;
Mais, vous.

LA GOUVERNANTE.

Obéissez quand Madame l'ordonne.

JULIETTE, *en regardant la Gouvernante.*
Madame, ah! par ma foi, l'épithéte m'étonne.
(*Elle sort.*)

SCENE IX.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

LA BARONNE.

HE bien, ma chere amie!

LA GOUVERNANTE.

Ah! c'eſt trop m'honorer;

LA BARONNE.

Ce titre vous eſt dû, je ne puis l'ignorer;
Avouez que c'eſt vous, qu'un Procès déplorable,
A contrainte à ſubir un ſort ſi miſérable,

LA GOUVERNANTE.

Vous me déſeſpérez.

LA BARONNE.

Eh! Madame achevez;
Cet aveu que j'implore, & que vous me devez.

LA GOUVERNANTE.

Que voulez-vous de plus de ma reconnoiſſance?

LA BARONNE.

La faveur d'être admiſe en votre confidence:
Mais je lis dans votre ame; une noble fierté,
Un courage au-deſſus de toute adverſité,
Vous fait déſavouer votre infortune extrême;
Et vous vous impoſez ce déni de vous-même,
Par égard pour le rang où vous avez été,
Par mépris pour le ſort qui vous a tout ôté;

Mais, ce que vous cachez, n'en eſt pas moins visible;
Vous brillez, malgré vous, d'un éclat trop sensible;
Vous voulez-vous couvrir d'une ombre qui vous fuit,
Madame, écartez donc le charme qui vous ſuit.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes dans l'erreur, le Préſident s'abuſe.

LA BARONNE.

Hé bien, pour vous convaincre, il faut que je m'accuſe.

LA GOUVERNANTE.

De quoi?

LA BARONNE.

Votre ſecret n'en eſt plus un pour moi;
J'ai ſurpris des papiers qui ſont dignes de foi.

LA GOUVERNANTE.

Ciel!

LA BARONNE.

J'ai vû de mes yeux la preuve la plus claire,
D'un fait dont vous voulez ſoutenir le contraire;
Vous êtes ſurement la Comteſſe d'Arsfleurs,

LA GOUVERNANTE.

Qu'entens-je?

LA BARONNE.

Pardonnez; pour finir vos malheurs,
Cette conviction, m'étoit trop néceſſaire.

LA GOUVERNANTE.

Madame, quel uſage en avez-vous pû faire?
Falloit-il me trahir? Jugez de mon regret,
Et de quelle importance eſt pour moi mon ſecret,
Puiſque je le cachois à tout ce que j'adore,

A ma fille, en un mot !

LA BARONNE.

Angélique l'ignore ?

LA GOUVERNANTE.

Et jamais de ma part elle n'en ſaura rien.

LA BARONNE.

Eh ! quoi, la pouvez-vous priver d'un ſi grand bien ?

LA GOUVERNANTE.

Je la ſers beaucoup mieux que vous ne pouvez croire ;
Eh ! que lui produiroit ma douloureuſe hiſtoire ?

LA BARONNE.

Qu'en peut il arriver, de lui faire ſavoir
Sa naiſſance ?

LA GOUVERNANTE.

L'orgueil & l'affreux deſeſpoir.
Non, Madame, laiſſons à cette infortunée
L'eſprit de ſon état, & de ſa deſtinée.
On n'eſt point malheureux quand on peut ignorer ;
Tout ce que l'on pourroit avoir à déplorer.
J'ai dit ce qu'il falloit.

LA BARONNE.

Ah ! ma chere Comteſſe,
Mes ſoins n'ont point bleſſé votre délicateſſe,
Croyez que je n'ai fait nul éclat indiſcret.
Aucun autre que moi ne ſait votre ſecret ;
J'ai ſu le ménager avec un ſoin extrême :
Le Préſident qui veut être inconnu lui-même
Et qui m'en impoſoit la plus expreſſe loi,
A daigné s'en fier aveuglément à moi,
Content de relever votre illuſtre famille,
Madame, il ne connoit ni vous, ni votre fille ;

Son bonheur lui ſuffit ; en effet, il eſt tel
Qu'il ſe croit à préſent le plus heureux mortel.

************o************

SCENE X.

LE PRESIDENT, LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

LE PRESIDENT.

Madame, prenez part à ma douleur extrême ;
Je croyois être heureux, vous l'avez cru vous-même ;
Pour moi, tout votre zéle en vain s'eſt déployé.
Je ſuis au déſeſpoir, on m'a tout renvoyé ;
Oui, tout m'eſt revnu.

LA BARONNE.

Ciel ! quelle eſt ma ſurpriſe !

LE PRESIDENT.

Il faut qu'abſolument vous vous ſoyez mépriſe,
Et votre erreur me rend d'autant plus malheureux,
Que j'avois pu me croire au comble de mes vœux.

LA BARONNE *à la Gouvernante.*

Comment voulez-vous donc que je me juſtifie ?

LA GOUVERNANTE.

Ah ! je vois bien qu'il faut que je me ſacrifie,
Et que j'avouë enfin un ſecret échapé.
(*Au Préſident.*)
C'eſt vous-même, Monſieur, qui vous êtes trompé.

LE PRESIDENT *à la Baronne.*

Eſt-elle du ſecret?

LA BARONNE.

Elle ſait tout.

LE PRESIDENT.

Qu'entends-je?
Votre indiſcretion me paroît bien étrange!

LA GOUVERNANTE.

Vous me pardonnerez ce que j'oſe avancer;
Ce renvoi vous étonne? avez-vous du penſer
Qu'il put être permis, à cette infortunée,
De relever ainſi ſa triſte deſtinée,
Et de vous dépouiller? En cette occaſion
La généroſité vous fait illuſion.

LE PRESIDENT.

De quel droit, s'il vous plait, prenez-vous ſa querelle?

LA GOUVERNANTE.

Ah! je n'en ai que trop, je puis parler pour elle;
Mettez-vous à ſa place; auriez-vous accepté?
Elle a tout refuſé; ce n'eſt point par fierté,
Par dédain, par mépris; elle en eſt incapable.

LE PRESIDENT.

Mais, n'avouez-vous pas que ſon Juge eſt coupable
D'avoir été ſurpris?

LA GOUVERNANTE.

Qui peut ne l'être pas?

LE PRESIDENT.

Il compte que l'erreur eſt un crime en ce cas,
Et qu'il doit l'expier.

LA GOUVERNANTE.

La victime en appelle; Il

Il a cru bien juger, il eſt quitte envers elle.

LE PRESIDENT.

Mais de ſon miniſtére, il s'eſt mal acquitté.

LA GOUVERNANTE.

Dès qu'il n'eſt point coupable aux yeux de l'équité,
Il ne peut l'être aux yeux de cette infortunée ;
Vous ne la vaincrez point, elle eſt déterminée :
N'en parlons plus ; elle a ſubi ſon jugement :
Le Ciel même a pris ſoin du dédommagement.

LE PRESIDENT.

Comment ?

LA GOUVERNANTE.

En lui donnant la force & le courage
D'accepter, de braver conſtamment ſon naufrage,
De voir, d'enviſager déſormais le paſſé,
Et tout ce qu'elle fut comme un ſonge effacé
Que l'on ne devroit plus offrir à ſa mémoire ;
Dans ſon abaiſſement, laiſſez-lui cette gloire,
C'eſt tout ce qu'elle veut.

LE PRESIDENT.

Je ſerois criminel,

LE GOUVERNANTE.

Vous ne lui devez plus qu'un ſecret éternel.

(*Elle ſort.*)

SCENE XI.

LE PRESIDENT, LA BARONNE.

LE PRESIDENT.

PArdonnez ma ſurpriſe, elle eſt trop légitime,
Je n'en ſaurois douter; voila donc ma victime,
C'eſt moi qui ſuis la ſienne... O refus douloureux!
Dieux! Qu'elle m'a rendu confus & malheureux!
Que ſon abaiſſement l'éleve & m'humilie!
Ainſi j'aurai cauſé le malheur de ſa vie;
Et pour le réparer, mes ſoins ſont ſans effet,
Elle veut à jamais me laiſſer mon forfait.
Eh! c'eſt trop ſe venger, uniſſons-nous contre elle,
Je prétends m'acquitter; la dette & trop cruelle!

LA BARONNE.

J'admire, entre elle & vous, ces généreux combats.

LE PRESIDENT.

Eh! l'admiration ne la ſauvera pas.

LA BARONNE.

Auſſi ne veux-je point y borner tout mon zéle,
J'en reſſens, comme vous, une peine mortelle;
S'il eſt quelque moyen, venez, j'oſe eſpérer
Que le Ciel aura ſoin de nous le ſuggérer.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE *à part.*

Elle rêve... Feignons de ne l'avoir pas vuë,
Lorſque tous deux ont eu leur derniere entrevuë.

ANGELIQUE *appercevant la Gouvernante.*

Vous m'avez cherchée ?

LA GOUVERNANTE.

Oui, mon empreſſement
Vous donne, je le vois, du refroidiſſement ;
Il m'a dans votre cœur, en ſecret deſſervie.

ANGELIQUE.

Quand j'ai de l'amitié, c'eſt pour toute ma vie.

LA GOUVERNANTE.

Puis-je vous demander, ſans indiſcrétion,
S'il vous ſouvient encor d'une commiſſion,
Dont vous m'aviez chargée auprès de la Baronne ?

ANGELIQUE.

Vous me la rappellez... Mais à propos, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Quoi ?

ANGELIQUE.

Si vous m'en croyez, ſans trop précipiter,
Vous attendrez encore à vous en acquitter.

LA GOUVERNANTE.

(*à part.*)

Pourquoi? Diſſimulons.

ANGELIQUE.

C'eſt qu'il faut que j'y penſe.
Mettez-vous à ma place en cette circonſtance;
Il s'agit de quitter, & d'abandonner tout.

LA GOUVERNANTE.

Le monde vous doit-il inſpirer tant de gout?
Se peut-il qu'à vos yeux il offre aſſez de charmes
Pour préférer d'y vivre au milieu des alarmes;
Et de l'incertitude où je vois votre ſort,
Lorſqu'à l'abri de tout, tranquille dans le port,
On peut, ainſi que vous, ſe rendre fortunée,
Faut-il mettre au hazard toute ſa deſtinée?
On ne doute de rien dans le cours des beaux jours,
On croit que l'avenir y répondra toujours.

ANGELIQUE.

Je m'en flatte; calmez vos frayeurs indiſcrettes.

LA GOUVERNANTE.

Vous vous éblouiſſez de l'état où vous êtes;
Et s'il vient à changer, que ferez-vous alors?
Le néant eſt caché ſous de ſi beaux dehors:
La Baronne vous aime, & j'en ſuis convaincuë;
Mais d'un moment à l'autre, une mort imprévuë
Peut, en vous l'enlevant, vous laiſſer ſans eſpoir.

ANGELIQUE.

Vous mettez tout au pis.

LA GOUVERNANTE.

Je ne fais que prévoir.
Je ne ſoutiendrois pas cette diſgrace affreuſe.

ANGELIQUE.

Ne craignez rien pour moi, je ſerai plus heureuſe.

LA GOUVERNANTE.

Vous ne le voulez pas? J'en mourrai de douleurs,
Et ce ſera pour vous le moindre des malheurs;
Je ſai que la retraite, à des yeux de votre âge,
N'offre pas d'elle-même une riante image;
La jeuneſſe s'en fait un portrait peu charmant,
Bien-tôt l'expérience en décide autrement.
Que ne m'eſt-il permis de vous citer la mienne?
Mais vous n'y croirez pas, on ne croit que la ſienne;
A tout ce qu'il vous plait, il faut ſe conformer;
On ne veut pas vous perdre: Eh! qui pourroit former
Un projet, un complot ſi cruel? non, vous dis-je,
Un ſacrifice entier n'eſt point ce qu'on exige:
Bien loin de vous réduire à cette extrémité,
Conſentez ſeulement, pour un temps limité,
D'eſſayer avec moi d'un ſéjour plus tranquille,
Juſques au mariage.

ANGELIQUE.

Eh, de qui?

LA GOUVERNANTE.

De Sainville.

Convient-il à vos yeux d'en être les témoins?

ANGELIQUE.

En parle-t-on?

LA GOUVERNANTE.

Son pere y donne tous ſes ſoins.

ANGELIQUE.

Et, quelle eſt la future?

LA GOUVERNANTE.

Une riche héretiere;

C'eſt de quoi l'on m'a fait la confidence entiere.

ANGELIQUE.

On vous trompe.

LA GOUVERNANTE.

Eh! pourquoi voulez-vous vous flatter,
Quand cet événement va bien-tôt éclater?
Je vous ai toujours dit que jamais l'hyménée
N'attacheroit Sainville à votre deſtinée;
Et s'il vous l'a juré, c'eſt le ſerment trompeur
D'un traître, d'un perfide, & d'un lâche impoſteur.

ANGELIQUE.

A votre zéle ardent je me livre moi-même;
Mais n'allez pas plus loin; reſpectez ce que j'aime.

LA GOUVERNANTE.

Vous l'aimez?

ANGELIQUE.

Et, jamais je n'aurai d'autre amour;
Oui, mon cœur lui jure à chaque inſtant du jour;
Je le dois; je remplis un devoir plein de charmes.

LA GOUVERNANTE.

Un devoir! excuſez de trop vives alarmes;
Si j'ai tort, il en faut accuſer l'amitié;
Mais enfin, par tendreſſe autant que par pitié,
Ne me direz-vous rien de plus de ce myſtére?
Faut-il que je l'ignore?

ANGELIQUE.

Oui, j'aurois dû me taire.

LA GOUVERNANTE.

Eh! Pourquoi me céler vos ſecrets les plus doux,
A moi qui ne puis être heureuſe que par vous,
Que par votre bonheur? je n'en puis avoir d'autre,
Et vous me le cachez? Quel refus eſt le vôtre?
Que vous ai-je donc fait pour l'avoir mérité?

ANGELIQUE.

L'état où je vous vois, & la néceſſité
De me juſtifier dans tous ce que j'adore,
Vont vous ouvrir mon cœur.

LA GOUVERNANTE.

Quels ſecrets vont éclore!

ANGELIQUE.

Sainville n'eſt pas tel que vous l'avez penſé:
Quels regrets vous aurez de l'avoir offenſé!
Cet hymen que l'on croit ſi prêt à ſe conclure,
Ne ſe fera jamais, comptez que j'en ſuis ſure....
Sainville eſt engagé.

LA GOUVERNANTE.

Ciel! quel eſt mon effroi!

(*Haut.*)
Sainville eſt engagé, dites-vous?

ANGELIQUE.

Avec moi.

LA GOUVERNANTE.

Qui, vous, Angélique?

ANGELIQUE.

Oui, moi-même.

LA GOUVERNANTE.

Eſt-il poſſible?

ANGELIQUE.

Un nœud qu'à tous les yeux nous rendrons inviſible,
Nous enchaîne à jamais au gré de nos ſoupirs.
Quoi! n'étoit-ce pas là l'objet de vos déſirs?
Vous doutiez ſeulement que l'amour de Sainville
Eut un but légitime? hé bien ſoyez tranquille,
J'ai ſa main & ſa foi, ſes deſtins ſont les miens.

LA GOUVERNANTE.

Eh! de quels droits?

ANGELIQUE.

Faut-il d'autres droits que les miens?
Mon aveu doit ſuffire, à ce que j'imagine:
Ne m'avez-vous pas dit que j'étois orpheline,
Et ſans nulle fortune, à la merci du ſort?
S'il eſt vrai, j'ai donc pû, ſans avoir aucun tort,
Ne prendre, auparavant, les ordres de perſonne.

LA GOUVERNANTE.

Du moins, vous auriez dû conſulter la Baronne,
Peut-être auriez-vous pû me faire cet honneur....
Mais, non, je ne crois point ce prétendu bonheur.

ANGELIQUE.

Vous ne le croyez pas? Il faut donc vous confondre.
(*en tirant la promeſſe de Sainville.*)
Tenez, voyez, lilez; qu'aurez-vous à répondre?
Eſt-ce là, de ſa foi, le garant immortel?
Dès que nous le pourrons, nous irons à l'Autel,
Confirmer, en ſecret, cette union parfaite....
Vous en ſerez témoin... Etes-vous ſatisfaite?
Sur-tout, ne dite rien de ma felicité;
Gardez bien le ſecret.

LA GOUVERNANTE.

Cette néceſſité
De vous envelopper des ombres du myſtére,
Auroit du vous donner un remords ſalutaire.
Voyez quel eſt l'abime où vous vous enchainez!
Ces nœuds défectueux, toujours infortunés,
Sont un piége couvert d'une fauſſe eſpérance,
Un écueil inviſible aux yeux de l'innocence,
Et qu'elle n'apperçoit que lorſqu'il n'eſt plus temps.
Ah! Pourquoi voulez-vous l'apprendre à vos dépens?

Eh! n'eſt-on pas aſſez à plaindre quand on aime?
Un amant n'eſt déja que trop fort par lui-même,
Sans lui fournir encor des titres & des droits,
Dont on a vu l'amour abuſer tant de fois.

ANGELIQUE.

Je ne ſerai jamais dans ce cas déplorable.

LA GOUVERNANTE.

La ſageſſe n'eſt pas toujours inaltérable;
C'eſt en vain qu'on ſe flatte, & qu'on croit être ſur
De ne bruler jamais que du feu le plus pur;
Malgré ſoi-même, enfin, l'on manque à ſa promeſſe,
Et l'on céde, par force, à ſa propre foibleſſe:
Tout ſe découvre alors, un nœud ſi criminel
Ne laiſſe, en ſe briſant, qu'un opprobre éternel.

ANGELIQUE *à part.*

Cette femme n'a rien à voir que de funeſte.
(*Haut.*)
Eh! tranquilliſez-vous, je prendrai ſoin du reſte.

LA GOUVERNANTE.

Un ſi grand intérêt ne ſauroit vous toucher;
Je n'ajoute qu'un mot.

ANGELIQUE *avec dépit.*

Je ne puis l'empêcher.

LA GOUVERNANTE.

Sainville vous eſt cher?

ANGELIQUE.

Cent fois plus que moi-même.

LA GOUVERNANTE.

Hé bien, vous le perdez.

ANGELIQUE.

Ma ſurpriſe eſt extrême!
Eh! Comment?

LA GOUVERNANTE.

Sa fortune eſt au-deſſus de lui;
Le plus riche parti ſe préſente aujourd'hui;
S'il rejette, pour vous, l'hymen qu'on lui propoſe,
Le Préſident, ſurpris, en cherchera la cauſe :
Craignez tout d'un courroux juſtement mérité;
N'en doutez pas, ſon fils ſera deshérité,
Et vous aurez cauſé ſon malheur & le vôtre;
Alors vous deviendrez à charge l'un à l'autre.
Vous croyez que l'amour, qui vous unit tous deux,
Vous tiendra lieu de tout? Il fuit les malheureux,
Il aime la fortune, & n'eſt pas plus fidéle;
On ne l'a que trop vû s'envoler avec elle,
Et ne laiſſer à ceux qu'il avoit enflammés,
Que l'affreux déſeſpoir de s'être trop aimés....
Vous ne m'écoutez pas?

ANGELIQUE.

Il eſt vrai, je ne ſonge
Qu'à ma félicité.

LA GOUVERNANTE.

Mais ce n'eſt qu'un menſonge;
Enfin vous perſiſtez?

ANGELIQUE.

Oui, ſans doute, à jamais.

LA GOUVERNANTE.

Je n'ai donc plus qu'à voir ſi ces nœuds ſont bien faits,
Je n'en ſai pas aſſez touchant cette matiere;
Pour prendre, en ce papier, une aſſurance entiere,
Il faut que je conſulte.

ANGELIQUE.

Il n'en eſt pas beſoin;
Je ne ſouffrirai pas que vous preniez ce ſoin:

La moindre défiance eſt un manque d'eſtime,
Sainville, avec raiſon, pourroit m'en faire un crime;
Je ne veux, contre lui, ni garants, ni témoins,
Je ne l'aimerois pas ſi je l'eſtimois moins.

LA GOUVERNANTE.

Pour plus de ſureté, ſouffrez que je m'informe
Je crains que cet écrit ne péche par la forme.

ANGELIQUE.

Eh! Que m'importe, à moi, mes vœux ſont ſatisfaits,
J'en crois mieux les ſermens que Sainville m'a faits,
Qu'à tout ce qu'on pourroit vous dire; ainſi ma bonne,
Rendez-moi....

LA GOUVERNANTE.

Je ne puis.

ANGELIQUE.

Votre refus m'étonne!

LA GOUVERNANTE.

Laiſſez-moi le garder, j'oſe vous en prier.

ANGELIQUE.

Non, vraiment; mais on vient.

SCENE II.

SANVILLE, ANGELIQUE, LA GOUVERNATE.

SAINVILLE *à Angélique.*

Quel eſt donc ce papier
Qu'elle cache avec ſoin?

ANGELIQUE.

C'eſt notre mariage.
Vous allez me gronder.

SAINVILLE.

Quel eſt donc ce langage?
Qu'avez-vous fait?

ANGELIQUE.

J'ai cru pouvoir m'y confier.

SAINVILLE.

Qu'entends-je?

ANGELIQUE.

J'ai tout dit pour vous juſtifier.

SAINVILLE.

De quoi, donc?

ANGELIQUE.

Elle a tort; il lui plaiſoit de croire
Que vos feux offenſoient votre honneur & ma gloire,
Que l'hymen ne pouvant jamais les couronner,
Au plus fatal eſpoir j'oſois m'abandonner.
A préſent, je ne ſai quel ſcrupule l'arrête;
Tenez, demandez-lui ce qu'elle a dans la tête.

LA GOUVERNANTE.

Tout ce qu'on peut penſer d'un hymen clandeſtin.

SAINVILLE.

Pouvions-nous autrement fixer notre deſtin
Que par un nœud ſecret? Il étoit néceſſaire;
Mais enfin je le ſais, vous m'êtes trop contraire
Pour ne pas abuſer du malheureux ſecret
Dont elle vous a fait l'aveu trop indiſcret.
Vous fûtes, vous ſerez toujours mon ennemie;
Et cependant jamais je ne vous ai haïe.
Je vous déteſterois ſi j'étois criminel:
Connoiſſez un amour qui doit être éternel;
Sachez qu'il n'en eſt pas moins pur pour être extrême:
J'adore ſa vertu, j'en fais mon bien ſuprême;
Je n'ai rien qui me ſoit plus cher que ſon honneur:
Pourrois-je l'en priver ſans perdre mon bonheur,
Sans me déshonnorer, ſans m'avilir moi-même?
Ce n'eſt qu'à ſes dépens qu'on corrompt ce qu'on aime:
Connoiſſez à mes deſirs; je borne tous mes droits
Au ſeul titre ſecret....

LA GOUVERNANTE.

Ignorez-vous les loix
Et les droits paternels?

SAINVILLE.

Hélas! Qui les ignore?
Je les ſai comme vous; mais je connois encore
Un pouvoir au-deſſus de leur autorité,
C'eſt celui de l'honneur & de la probité.

Ne peut-il arriver des temps plus favorables ?
Et les peres ſont-ils toujours inexorables ?
Un fils au déſeſpoir en peut tout eſpérer ;
Mais j'ai fait un ſerment, rien ne peut l'altérer,
Et c'eſt entre vos mains que je le renouvelle.

LA GOUVERNANTE.

Je ne le reçois point.

ANGELIQUE.

Eh ! Soyez moins cruelle,
Et conſentez. D'abord que je répons de lui....

SAINVILLE.

Hé bien, ſéparez-nous, même dès aujourd'hui :
C'étoit votre deſſein ; loin que je le combatte,
Je vous offre un moyen ; la Baronne vous flatte.

LA GOUVERNANTE.

Comment ? Expliquez-vous.

SAINVILLE.

Je ſais à ce ſujet,
Qu'elle ne compte point remplir votre projet ;
Elle adore Angélique, & malgré votre zéle,
Elle n'a pas deſſein de ſe ſéparer d'elle.
Puiſque vous me craignez, partez dès-à-préſent :
J'ai le bien de ma mére, il ſera ſuffiſant
Pour vous faire à jamais le ſort je plus paiſible,
En cas que mon bonheur ſoit toujours impoſſible.
Avec elle, en un mot, abandonnez ces lieux,
Je remets à vos ſoins ce dépôt précieux ;
Recevez-le de moi, pour le garder vous-même,
Et pour le rendre un jour à ma tendreſſe extrême.
(*à Angelique.*)
N'y conſentez-vous pas juſqu'à des temps plus doux ?

ANGELIQUE.

Moi, Sainville ? Ah ! Pourvû que je vive pour vous,

Au milieu des transports d'une si douce attente,
Fût-ce dans un désert, je serai trop contente;
L'espérance tient lieu des biens qu'elle promet.
Oh! ma bonne, y consent.... Votre cœur s'y soumet.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes-vous flattés, aveugle que vous êtes,
Que je me prêterois au complot que vous faites?
Voila donc la vertu que vous me supposez?
C'est un enlévement que vous me proposez.
Pouvez-vous concevoir cette affreuse chimere?
Moi, je vous aiderois à trahir votre pere,
A son sang révolté je servirois d'appui?
La nature y répugne, & me parle pour lui.
Eh! croyez que sa voix ne m'est pas étrangere.

SAINVILLE.

Mais songez qu'Angélique....

LA GOUVERNANTE.

Elle a beau m'être chere,
Je ne porterai point un coup si douloureux
Au mortel le plus digne & le plus généreux.

SAINVILLE.

Je ne veux que du temps, pour amener mon pere
A m'accorder enfin cet aveu que j'espere;
Il m'aime, je ne crains qu'un premier mouvement:
Du moins, en attendant l'heureux événement,
Gardez-nous le secret, ayez la complaisance....

LA GOUVERNANTE.

Qui? moi, je garderois un coupable silence?
Je me suis contenue autant que je l'ai pû:
Mais vous ne cessez point d'offenser la vertu,
Vous doutez qu'on en puisse avoir dans la misere,
Il faudra prendre un juge.

SCENE III.

LE PRESIDENT, SAINVILLE, ANGELIQUE, LA GOUVERNANTE.

SAINVILLE *à part.*

AH! Grands Dieux, c'eſt mon pere!
Je frémis; elle eſt femme à lui révéler tout.
(*à la Gouvernante*)
Madame, gardez-vous de me pouſſer à bout.

LA GOUVERNANTE.

Je ferai mon devoir.

SAINVILLE.

Qu'eſt-ce qu'elle m'anonce?

LE PRESIDENT.

Hé bien, mon fils, je viens chercher votre réponſe
Au ſujet d'un hymen qui flatte mes ſouhaits.

LA GOUVERNANTE.

Elle eſt entre mes mains, & je vous la remets.

LE PRESIDENT.

Quoi donc?

LA GOUVERNANTE.

Ceci n'a pas beſoin que je l'explique;
Mais en tout cas, Monſieur, je vous laiſſe Angélique.

SAINVILLE *à part.*

Tout eſt perdu.

LA GOUVERNANTE *à Angélique.*

Reſtez, attendez votre ſort.

(*Elle s'en va.*)

SAINVILLE *à Angélique.*

Ce ſera votre arrêt, & celui de ma mort.

SCENE IV.

LE PRESIDENT, SAINVILLE, ANGELIQUE.

LE PRESIDENT.

DItes-moi donc, Sainville, eſt-ce moi qui m'abuſe?
Qu'ai-je lû?

SAINVILLE.

Vous voyez ma faute & mon excuſe.

LE PRESIDENT.

Quel eſt donc cet écrit?

SAINVILLE.

Le ſerment ſolemnel
Qui m'engage à lui rendre un hommage éternel.

LE PRESIDENT.

Quoi donc? êtes-vous libre? avez-vous pû promettre?
Et tant qu'il me plaira de ne le pas permettre,
Pouvez-vous acquitter un ſemblable ſerment?

SAINVILLE.

Eh! regardez, mon pére, un objet ſi charmant.
Voyez; pouvois-je prendre une chaine plus belle?

(*à Angélique.*)
Raſſurez-vous.

LE PRESIDENT.

C'eſt donc avec Mademoiſelle?

SAINVILLE.

Oui, voila mon vainqueur.

LE PRESIDENT.

Quelque ſoit votre choix,
Vous croyez donc ainſi être au-deſſus des loix;
Voila de votre part un oubli qui me paſſe.

SAINVILLE.

Mon pére, je ſai tout, mais je demande grace,
La forme eſt contre moi; mais, ſans aller plus loin,
Voulez-vous mon bonheur? laiſſez-m'en donc le ſoin.
Eh, qui peut mieux choiſir ſa chaine que ſoi-même?
Si vous avez ſur moi l'autorité ſuprême,
Eſt-ce un droit tyrannique une loi de rigueur?
Ah! voulez-vous m'ôter l'uſage de mon cœur,
Et des liens du ſang me faire des entraves?
Les enfans ſont-ils donc de malheureux eſclaves?

LE PRESIDENT.

Non, mon fils; mais enfin nous en ſavons plus qu'eux;
Ce n'eſt donc que par nous qu'ils peuvent être heureux,
Et c'étoit là le droit d'une pére qui vous aime.

SAINVILLE.

Eh, que n'ai-je pas fait pour me vaincre moi-même!
Depuis plus de trois mois errant juſqu'à ce jour,
J'ai cherché dans le monde à perdre mon amour;

Je m'y ſuis répandu pour éteindre ma flamme ;
J'ai moi-même frayé le chemin de mon ame :
Aux plus rares beautés j'ai mandié des fers,
Qu'en vain plus d'une fois les plaiſirs m'ont offerts.
A ce premier objet d'un flamme ſi belle,
Le Ciel même a voulu que je fuſſe fidéle.

LE PRESIDENT.

Oui, le Ciel a tout fait. Eh, quelle illuſion!
Je ne vous parle point de la ſéduction
Qu'on peut vous accuſer d'avoir mis en uſage ;
Mon fils, j'aurois ſur vous un trop grand avantage.

ANGELIQUE.

Ah! Monſieur, arrêtez ; il a dû me charmer.
Eſt-ce ſéduction que de ſe faire aimer ?
Reprochez-moi plutôt l'ardeur dont je l'enflamme.
Oui, Monſieur, c'eſt ſur moi que doit tomber le blâme ;
On ſéduit, quand on plait ſans l'avoir mérité.

LE PRESIDENT.

Qu'il uſe contre lui de la ſévérité.
Devoit-il vous laiſſer ignorer qu'à votre âge,
Se donner ſur la foi d'un pareil mariage,
Eſt un vol que l'on fait à ceux dont on dépend?
L'amour rend, comme un autre, un ſage inconſéquent.

ANGELIQUE.

Il ne m'a point ravie à ceux dont je ſuis née,
Dès ma plus tendre enfance ils m'ont abandonnée ;
Il ſavoit que je puis diſpoſer de mon ſort,
A cet égard encor vous l'accuſez à tort.

LE PRESIDENT.

Sans doute. Et je me dois rendre à cette chimere.

ANGELIQUE.

Pourquoi non?

LE PRESIDENT.

Une tante a les droits d'une mere.

ANGELIQUE.

Eh, ne ſavez-vous pas?

LE PRESIDENT.

Quoi?

ANGELIQUE.

Qu'elle ne m'eſt rien,

LE PRESIDENT.

La Baronne?

ANGELIQUE.

Oui, Monſieur, elle me veut du bien, Mais ...

LE PRESIDENT.

Comment?

ANGELIQUE.

Je n'en ſuis point du tout héritiere.

SAINVILLE *à part.*

C'en eſt fait.

LE PRESIDENT *à part.*

Quel ſoupçon!

SAINVILLE *à part.*

Ma diſgrace eſt entiere.

LE PRESIDENT *à Angélique.*

Ce que vous m'apprenez ...

ANGELIQUE.

Doit le juſtifier.

Et vous autoriſer à me ſacrifier.

LE PRESIDENT.

(*à part.*) (*haut.*)
Quelle énigme ! en effet vous n'êtes point ſa niéce ?

ANGELIQUE.

Non, Monſieur ; je ne dois ce nom qu'à ſa tendreſſe.

LE PRESIDENT *rêvant.*

A merveille.

SAINVILLE *à part.*

Il en eſt encor plus irrité.

ANGELIQUE *à Sainville.*

Ne faut-il pas toujours dire la vérité ?

LE PRESIDENT *à part.*

Plus j'y ſonge... Ah, Grands Dieux !

SAINVILLE.

Quel courroux vous enflamme !
Un rapport enchanteur régne au fond de votre ame.
Quels titres ſont plus doux, quels biens ont plus d'appas !

LE PRESIDENT.

Laiſſez-moi.... Seroit-elle ?... Allons voir de ce pas
La Baronne.

SAINVILLE, *ſe jettant aux pieds de ſon pere.*

Ah ! mon pére, arrêtez, je vous prie ;
Si vous nous ſéparez, il y va de ma vie.
J'ai tort d'avoir formé ces nœuds ſans votre aveu,
Mais ſi dans votre cœur l'excuſe n'a plus lieu,
J'irai dans un déſert déplorer ce que j'aime,
Et ſubir les horreurs d'un déſeſpoir extrême.
Puiſſe le Ciel qui lit dans mon cœur éperdu,

Ajouter à vos jours ceux que j'aurois vécu,
Si vous l'euſſiez voulu ! Que faut-il que j'eſpére ;

LE PRESIDENT.

Eh ! Rapportez-vous-en, de grace, à votre pére :
Croyez que je prendrai le plus ſage parti ;
Bien-tôt de votre ſort vous ſerez averti.
(*à ſon fils.*) (*à Angélique.*)
Rentrez. Et vous, allez retrouver votre bonne.
(*à ſon fils.*) (*ſeul.*)
Sortés, vous dis-je. Et nous, allons chez la Baronne
La forcer de céder à mon empreſſement ?
Il faut que j'en obtienne un éclairciſſement.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SAINVILLE, JULIETTE.

JULIETTE.

JE vous dis qu'en un mot cela n'eſt pas poſſible,
Ni pour moi, ni pour vous, elle n'eſt pas viſible:
L'accès près d'Angélique eſt ſi bien interdit,
Qu'avec tout votre amour, avec tout mon eſprit...

SAINVILLE.

Mais comment?

JULIETTE.

C'eſt un fait, elle eſt comme enchainée:
La porte du jardin vient d'être condamnée,
Car on a bien penſé que vraiſemblablement
Vous pourriez en venir à quelque enlevement.

SAINVILLE.

J'aurois eu cette idée?

JULIETTE.

Enfin, on l'a prévûë.

SAINVILLE.

Et que dit Angélique?

JULIETTE.

Il faudroit l'avoir vûë:
Mas il vous eſt aiſé de vous l'imaginer;
Sans ſe voir, quand on s'aime, on peut ſe deviner.

SAINVILLE.

Ah! Mon pére ſans doute acheve la vengeance!
Et la Baronne eſt-elle auſſi d'intelligence?

JULIETTE.

Je ne ſai, mais ſouvent au déclin des beaux jours,
Notre ſexe prend moins le parti des amours.

SAINVILLE.

Ils me l'enleveront... Ma perte eſt réſoluë;
Je veux la voir, dûſſai-je expirer à ſa vûë. (*Il ſort.*

SCENE II.

JULIETTE *ſeule.*

JE commence à douter qu'il ſoit ſi doux d'aimer;
D'abord, la ſeule idée avoit ſû me charmer;
Je le croyois le bien le plus grand de la vie,
Ce que j'en vois m'en fait preſque paſſer l'envie;
Quand l'amour tourne à mal, c'eſt un cruel vainqueur,
Il eſt vrai; cependant, que faire de ſon cœur?

SCENE III.

ANGELIQUE, JULIETTE.

JULIETTE *à Angélique qui rêve.*

COmment, vous voila seule?

ANGELIQUE.

Eh! laisse-moi tranquille.

(*Elle se promene.*)

JULIETTE *à part.*

Allons tout au plus vite en avertir Sainville.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

ANGELIQUE, LA GOUVERNANTE, *achevant de lire une lettre.*

LA GOUVERNANTE.

(*à Angelique.*)

AH! Ciel, je te rends grace.... Eh, daignez me parler.

ANGELIQUE.

Non, cruelle.

LA GOUVERNANTE.

Arrêtez. Où voulez-vous aller?

ANGELIQUE.

Que m'importe à présent, pourvû que je vous fuye?

Ne vous attendez plus, après m'avoir trahie,
Que je veuille avec vous paſſer mes triſtes jours.
Non, entre vous & moi c'en eſt fait pour toujours,
Je ſupporterai tout, pourvû qu'on nous ſépare.

LE GOUVERNANTE.

Vous prononcez bien vite un arrêt ſi barbare.

ANGELIQUE.

C'eſt qu'il eſt dans mon cœur.

LA GOUVERNATE.

Juſte Ciel, quel aveu!

ANGELIQUE.

Non, ce faux déſeſpoir vous avancera peu.
Je ne croirai jamais que vous m'ayez aimée.

LA GOUVERNANTE.

Eh, de quels ſentimens ſuis-je donc animée.

ANGELIQUE.

D'un zéle amer, toujours trop inconſidéré,
Porté juſqu'à l'excès le plus immodéré,
Et qui vient de m'ôter le bonheur de ma vie.

LA GOUVERNANTE.

Il n'étoit qu'apparent.

ANGELIQUE.

Laiſſez-moi, je vous prie;
Dans toutes vos raiſons je ne veux plus entrer.
Quelle fatalité nous a fait rencontrer?
Je rendois grace au Ciel d'un préſent ſi funeſte.
Aveugle que j'étois!

LA GOUVERNANTE.

Le Ciel que j'en atteſte,
Connoit ſi je vous aime. Hélas! Juſqu'à ce jour
Qu'ai-je fait qui ne ſerve à prouver mon amour,
A mériter le vôtre?

ANGELIQUE.

Ah! grand Dieux, à quel titre?

LA GOUVERNANTE.

Je pourrois à préſent vous en rendre l'arbitre.

ANGELIQUE.

Quel intérêt cruel vous attache ſi fort ?
Pourquoi vous êtes-vous ſubordonné mon ſort ?
D'où vous arrogez-vous ce pouvoir tyrannique ?

LA GOUVERNANTE.

Ah, non, il ne l'eſt pas... Ah, ma chere Angélique !

ANGELIQUE.

Moi ?

LA GOUVERNANTE.

Vous, pour un moment, laiſſez couler mes pleurs.

ANGELIQUE.

Ne me voila t-il pas ſenſible à ſes douleurs,
Et preſque hors d'état de ſoutenir ſes larmes ?
Quel eſt cet aſcendant ? Où prenez-vous vos armes ?

LA GOUVERNANTE.

Au fond de votre cœur, qui ne peut ſe trahir,
Et qui ne parviendra jamais à me haïr.

ANGELIQUE.

Je ne vous conçois pas.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes étonnée
De me voir ſi ſenſible à votre deſtinée ?
Vous demandez pourquoi, craignez de le ſavoir.
Pour un ménagement que j'ai crû vous devoir,
Je m'étois à j'amais condamnée à me taire ;
Vous le voulez, il faut dévoiler ce myſtére,
Et vous cauſer peut-être un éternel regret.
(*à part.*)
Que vais-je découvrir ?

ANGELIQUE.

Quel eſt donc ce ſecret ?

LA GOUVERNANTE.

Vous dépendez....

ANGELIQUE.

Comment? de qui puis-je dépendre?
Autant qu'il m'en ſouvient, vous m'avez fait entendre,
Que vous connoiſſiez ceux à qui je dois le jour.
Ne m'avez-vous pas dit qu'en un autre ſéjour
Un généreux trépas m'avoit ravi mon pére,
Que je ne devois plus compter ſur une mére,
Qu'en ma plus tendre enfance à peine ai-je pû voir,
Vous a-t-elle en mourant laiſſé tout ſon pouvoir?...
Vous la pleurez?

LA GOUVERNANTE.

Le Ciel n'a point fini ſa vie.

ANGELIQUE.

Que dites-vous? La mort ne me l'a point ravie.
Achevez donc.

LA GOUVERNANTE.

Je n'oſe.

ANGELIQUE.

Elle vit?

LA GOUVERNANTE.

Hélas! Oui;
Et c'eſt pour vous aimer.

ANGELIQUE.

O bonheur inoui!
Je vous pardonne tout. Ah, Ciel! quelle eſt ma joie!
Ma bonne, abſolument il faut que je la voie.

LA GOUVERNANTE.

Ceſſez.

ANGELIQUE.

Par ces refus cruels, injurieux,
Vous me déſeſpérez... Que vois-je dans vos yeux?

LA GOUVERNANTE.

Lui pardonnerez-vous ſon état & le vôtre?

ANGELIQUE.

Ah! vous êtes ma mére; oui, je n'en veux point d'autre:
Tout me le dit; cédez, & qu'un aveu ſi doux
Couronne tous les biens que j'ai reçûs de vous.

LA GOUVERNANTE.

Hé bien, vous la voyez. Puiſque je vous ſuis chere,
La nature triomphe, & vous rend votre mére.

ANGELIQUE.

Ah, Ciel! mais quel remord vient déchirer mon cœur! (*Elle ſe jette à ſes genoux.*)
C'eſt vous que j'ai traitée avec tant de rigueur!

LA GOUVERNANTE *en la relevant.*

Ma fille, oublions tout. Je crains qu'on ne m'entende;
Cachons notre ſecret, je vous le recommande.
M'en croirez-vous? Laiſſons régner ici la paix.
Vous voyez notre état; renoncez pour jamais
A l'eſpoir d'un hymen hors de tout apparence.
Que ſacrifiez-vous? une folle eſpérance.
Dans le ſein de l'oubli, cherchons un ſort plus doux;
Abandonnons le monde, il n'eſt par fait pour nous.

ANGELIQUE.

Je me rends, & je ſens que ce n'eſt que la fuite
Qui pourra garantir mon ame trop ſéduite.
Mais, hélas! comment fuir?

LA GOUVERNANTE.

Le Ciel en a pris ſoin;
De la Baronne, enfin, vous n'avez plus beſoin.
Un parent éloigné, dont j'étois héritiére,
A depuis quelques jours terminé ſa carriére;

Je viens de le ſavoir, & que dès à préſent
Nous jouiſſions d'un bien qui ſera ſuffiſant
Pour vivre loin du monde en une aiſance honnête.
Partons ſecrettement, que rien ne nous arrête;
Et, pour nous dérober, allons tout préparer,

ANGELIQUE.

Quoi ſi-tôt; pour jamais il faut s'en ſéparer?

LA GOUVERNANTE.

Nous ne ſaurions trop tôt quitter cette demeure.

ANGELIQUE.

Que va-t-il devenir? quoi, partir tout-à-l'heure,
Sans ſe revoir du moins pour la derniere fois.

LA GOUVERNANTE.

Obtenez ce triomphe.

ANGELIQUE *en ſe jettant dans les bras de ſa mere.*

Il le faut, je le dois...;
Arrachez-moi d'ici; je me perds ſi je reſte.

SCENE V.

SANVILLE, ANGELIQUE, LA GOUVERNANTE.

SAINVILLE *en les arrêtant.*

AH! vous me trahissez.

LA GOUVERNANTE.

Quel contre-temps funeste;

SAINVILLE.

Cruelle! Il est donc vrai que vous lui pardonnez?
A ses séductions vous vous abandonnez?
Elle triomphe encor.

ANGELIQUE.

Arrêtez! c'est ma mere.....
(*en lui baisant la main.*)
Si vous saviez combien elle doit m'être chere!

SAINVILLE *à part.*

Quel obstacle cruel! ... O sort plein de rigueur!
(*Haut.*)
Madame,... dites-vous,.. elle auroit ce bonheur?

ANGELIQUE.

J'en fais gloire.

SAINVILLE.

Elle doit en faire aussi la sienne.
(*après avoir révé.*)
(*à Angélique, se jettant aux pieds de la Gouver-*)
nante.)
C'est votre mere!... hé bien, soyez aussi la mienne.
Eh, Madame, d'où vient cette opposition?

Je ne reconnois point de disproportion ;
La nature & l'amour ne l'ont jamais admise.

LA GOUVERNANTE.

Tant de félicité ne nous est pas permise.
Un inutile espoir vous enyvroit tous deux ;
La fortune s'oppose aux succès de vos vœux.

SAINVILLE.

Ah ! vous m'allez quitter, votre fuite s'apprête,
Vous méditez ma mort !

LA GOUVERNANTE *à sa fille.*

Que rien ne nous arrête.

ANGELIQUE *en s'en allant.*

Nous ne nous verrons plus, recevez mes adieux.

SAINVILLE.

Que dites-vous ?

ANGELIQUE.

Lisez le reste dans mes yeux.

SAINVILLE.

Barbares, arrêtez....

SCENE DERNIERE.

SAINVILLE, ANGELIQUE, LA GOUVERNANTE, LE PRESIDENT, LA BARONNE.

SAINVILLE.

AH! Madame. Ah! mon pére.
Vous n'avez plus de fils.

LA GOUVERNANTE *à Angélique.*

Vous voyez ce qu'opere
Votre indiscrétion.

SAINVILLE.

(*à la Baronne.*) Je n'y survivrai pas.
Ah! Madame, c'est vous qui voulez mon trépas.

LA BARONNE.

Qui? Moi?

SAINVILLE.

Vous permettez qu'Angélique me fuie;
Sa mere me l'arrache, elle emporte ma vie.

LA BARONNE.

Voila-ce que j'ignore.

SAINVILLE.

Arrêtez donc leurs pas;
Mais un pére cruel ni consentira pas.

LE PRESIDENT.

Qui vous dit que j'exige un si grand sacrifice?

Nos enfans n'ont jamais ſçu nous rendre juſtice.
(*à la Gouvernante.*)
Madame, épargnons nous des diſcours ſuperflus.
Nous nous connoiſſons tous, ne diſſimulons plus;
Ce déſaveu cruel n'a rien qui m'en impoſe.
J'ai voulu réparer les maux dont je ſuis cauſe;
Vos refus m'ont porté le poignard dans le ſein;
(*en montrant la Baronne.*)
Madame en eſt témoin. Eſt-ce votre deſſein,
Que le pére & le fils périſſent l'un par l'autre.
C'en eſt fait, ſi mon ſang ne s'aſſocie au vôtre.
Ah! daignez nous admettre aux titres les plus doux.

ANGELIQUE.

Ma mére, il y conſent.

LE PRESIDENT.

Pourquoi nous fuyez vous?

LA GOUVERNANTE.

Si nous fuyons, ce n'eſt que par reconnoiſſance.

LA BARONNE.

Ah! Comteſſe, agréez cette heureuſe alliance.

SAINVILLE.

Ciel! Qu'entens-je?

LE PRESIDENT.

Souffrez qu'un accord ſi charmant
Puiſſe au moins vous ſervir de dédomagement.

LA GOUVERNANTE.

Mais dois-je conſentir qu'il perde ſa fortune?

LA BARONNE.

Ah! Madame, calmez cette crainte importune
En faveur d'un hymen qui comblera mes vœux:
Ils auront tout mon bien, je l'aſſure à tous deux;
Ils ſeront mes enfans, ils ſont dignes de l'être.

LA GOUVERNANTE *au Préſident.*

Monſieur, qu'ils ſoient heureux, vous en êtes le maître.

SAINVILLE *en prenant la main d'Angélique.*

Ah! Quel bonheur! La vie, au prix de ce bienfait,
Eſt le moindre préſent que vous nous ayez fait.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LE MARI RETROUVE',

COME'DIE

EN UN ACTE,

ORNE'E D'UN DIVERTISSEMENT

Par Monſieur DANCOURT.



Se Vend

A COPENHAGUE

Chez J. P. CHEVALIER, dans le Skinder-gaden, vis-à-vis la Boucherie.

MDCCXLVIII.

ACTEURS.

JULIEN, Meunier.

JULIENNE, Meuniere.

COLETTE, leur Niéce.

CLITANDRE, Amant de Colette.

L'EPINE, Valet de Clitandre.

Me. AGATHE, Amoureuſe de Charlot.

CHARLOT, Amoureux de Colette.

LE BAILLI

MATURIN, Garçon de moulin.

La Scene eſt au Moulin.



LE MARI RETROUVE',

SCENE PREMIERE.

LEPINE, CLITANDRE.

LEPINE.

MA foi, Monſieur, c'eſt une ſotte choſe que l'amour ; convenez en de bonne foi ; tant que vous n'avez été que libertin, vous avez vécu le plus heureux homme du monde: Pourquoi diantre changer des manieres dont vous vous êtes ſi bien trouvé?

CLITANDRE.

Que veux-tu que je faſſe, mon pauvre Lépine? il ne dépend pas de moi de réſiſter aux charmes de l'aimable Collette, & ſon mérite & ſa beauté me paroiſſent dignes d'une fortune bien plus conſidérable que celle que je puis lui faire.

LEPINE.

Comment diable? voila une paſſion bien ſérieuſe au moins, & pour la petite niéce d'une Meuniere encore; cette avanture-là fera du bruit, Monſieur, & ce ſera un des beaux chapitres du Roman de votre vie.

CLITANDRE.

C'en ſera la concluſion, mon enfant, & je borne tous mes déſirs, toute ma félicité au ſeul plaiſir de me faire aimer d'une ſi charmante perſonne.

LEPINE.

Hé ſy donc, Monſieur, c'eſt bien à moi qu'il faut dire cela.

CLITANDRE.

Je te dis vrai.

LEPINE.

Quoi? vous qui avez paſſé de ſi doux momens dans les plus agréables compagnies de la Province, vous qui êtes le coqueluche de tout le Gâtinois, & les délices de toutes les coquettes de Montargis, vous allez vous borner ici, & vous amuſer à filer le parfait amour dans un Moulin? Vous vous moquez, je penſe.

CLITANDRE.

Je ne me moque point, je m'abandonne à ma deſtinée. Je n'ai jamais rien vû de plus aimable que Colette, & jamais je n'aimerai qu'elle.

LEPINE.

C'eſt à-dire que vous voila déterminé à ne vous point marier; car, aparemment vous ne

voulez

voulez pas faire de la petite Meuniere autre choſe qu'une maîtreſſe?

CLITANDRE.

Pourquoi non? eſt-ce la naiſſance qui doit déterminer au choix d'une femme? c'eſt le mérite & la vertu qui font des mariages, & je trouve dans la perſonne de Collette tout ce qu'il faut pour me rendre heureux.

LEPINE.

Puiſque vous êtes abſolument dans ce goût-là, Monſieur, j'en ſuis ravi, je vous aſſure, je vous en félicité, & je pourrai bien avoir l'honneur de devenir vôtre oncle.

CLITANDRE.

Comment mon oncle?

LEPINE.

Oüi, Monſieur, Madame Julienne la Meuniere eſt, comme vous ſçavez, la tante de vôtre charmante Colette.

CLITANDRE.

Hé bien?

LEPINE.

Hé bien, Monſieur, je trouve dans la perſonne de la tante tout ce que vous trouvez dans celle de la niéce, & comme je ne m'opoſe point à votre ſatisfaction, vous ne voudrez pas mettre obſtacle à ma petite fortune peut être?

CLITANDRE.

Quelles viſions tu te mets dans la tête, toi épouſer Madame Julienne! il faut auparavant qu'elle devienne veuve.

LEPINE.

Oh elle l'eſt, Monſieur, le Meunier eſt défunt, ſur ma parole.

CLITANDRE.

Tu ne ſçais ce que tu dis, cela n'eſt point.

LEPINE.

Que diantre ſeroit-il donc devenu? on l'a aſſommé quelque part, ſut ma parole; tout le monde le croit du moins, & il faut que Madame Julienne en ſoit bien ſûre elle; car depuis quelques jours elle eſt d'un contentement, d'une gaïeté. . . .

CLITANDRE.

Je lui pardonnerois de ne le pas regretter: un fou, un imbécile, qui ſans la réſiſtance de ſa femme auroit rendu ſa pauvre petite niéce malheureuſe.

LEPINE.

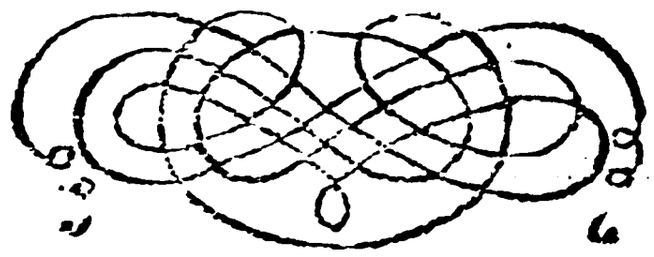
Il prétendoit la marier à Monſieur le Bailly, & ce Monſieur le Bailly n'a pas encore renoncé tout à fait à ſes pretentions.

CLITANDRE.

Il peut ſe flater tant qu'il lui plaira: mais la tante eſt dans mes intérêts.

LEPINE.

Vos affaires ſont en bonne main; c'eſt une maîtreſſe femme. La voici, Monſieur.



SCÉ-

SCENE II.

Me JULIENNE, CLITANDRE, LEPINE.

JULIENNE.

VOtre ſervante, Monſieur Clitandre. Hé bien qu'eſt-ce? êtes-vous toûjours bien amoureux de ma niéce? terminerons-je cette affaire-là? Il ne faut point tant barguigner, je ferons le contract quand vous voudrez. A quand la nôce? que j'y danſerai de bon cœur! je ne me ſuis jamais ſentie ſi fort en joie.

LEPINE.

Oh le bon homme Julien eſt trépaſſé, il n'y a pas de milieu.

CLITANDRE.

Que je ſuis ravi, ma chere Madame Julienne, de vous trouver dans ces ſentimens! Si ceux de votre charmante niéce m'étoient auſſi favorables...

JULIENNE.

Seriez-vous encore à vous en apercevoir? & depuis un mois que ſon bouru d'oncle a quitté le Moulin, n'avez vous pas eu tout le temps & toute la commodité de lui conter vos raiſons, & de ſçavoir ce qu'elle a dans l'ame?

CLITANDRE.

Je crois lire dans ſes yeux & dans ſes manieres qu'elle n'eſt pas inſenſible à ma tendreſſe:

mais j'ai beau la preſſer de conſentir à l'union que vous voulez faire, l'éloignement de votre mari, le deſſein qu'il avoit de lui faire épouſer ce malheureux Bailly, la crainte où elle eſt qu'à ſon retour il ne faſſe éclater ſon reſſentiment contre vous....

JULIENNE.

De quoi ſe mêle-t-elle? ſont-ce là ſes affaires? je veux le facher moi, je veux qu'il me querelle, en cas qu'il revienne dà; car...

LEPINE.

Oh, Madame Julienne ſçait bien ce qu'elle fait, Monſieur.

JULIENNE.

Oh, pour cela oüi, j'ai toûjours voulu être-la maîtreſſe. Quand Julien me faiſoit l'amour, il m'a tant dit qu'il étoit mon ſerviteur, que je n'en ai jamais voulu démordre. Du depuis que je ſommes mariez il a voulu faire le maître, oh dame, je nous ſommes trouvez deux, je nous ſommes querellez, je nous ſommes battus, auſſi ça fait que je ne nous aimons guéres; à la parfin je ly ai fait déſarter la maiſon, & de cette magniere là je ſuis demeurée la maîtreſſe moi, comme vous voiez.

LEPINE.

Si la niéce ſuit l'exemple & les leçons de la tante, vous, allez faire un beau mariage, Monſieur.

CLITANDRE.

Paix, tais-toi.

JULIENNE.

M'en croirez vous, Monſieur Clitandre? ſarvez-vous de l'occaſion: vous aimez Colette, alle eſt gentille, alle a de bon bian; j'ons vingt mille francs à elle, ça eſt bon à prendre: je vous la veux bailler, parce que Julian la vouloit bailler à un autre. Si par avanture je n'avois plus parſonne qui m'obſtinît, je changerois d'avis peut-etre, & vous en enrageriais je gage.

CLITANDRE.

Oüi, je ſerois au déſeſpoir ſi vous deveniez contraire à mon amour. J'adore votre aimable niéce, je fais tout mon bonheur de la poſſeder, diſpoſez-là ſeulement à ce mariage, nous en ferons, quand il vous plaira, la céremonie.

JULIENNE.

Dame accoutez, je prétens que çà faſſe fracas dans le païs, & que tout le monde ſçache que vous ſerez mon neveu.

CLITANDRE.

Je m'en fais trop de plaiſir pour ne m'en pas faire honneur, je vous aſſûre.

JULIENNE.

Bon, tant mieux, le Bailly en crévera de dépit, & je m'en vais faire prier de la noce toutes les Meunieres des environs, pour qu'elles aient la rage au cœur de voir Colette devenir groſſe Madame.

LEPINE.

La bonne perſonne que Madame Julienne.

JULIENNE.

Il faut faire les fiançailles dès aujourd'hui, Monsieur Clitandre, je baillerai le festin moi, aiez nous des Ménêtriers tant seulement.

LEPINE.

C'est mon affaire à moi, je m'en charge.

CLITANDRE.

Et moi je vais avertir ma famille de la résolution que j'ai prise; les inviter à venir prendre part à mon bonheur, & je me rends ensuite auprès de vôtre charmante niéce, pour ne la quitter de ma vie.

JULIENNE.

L'aimable petit homme! Adieu, mon neveu.

SCENE III.

Me JULIENNE, LEPINE.

Me JULIENNE,

CEtte parentée-là ne fera point de deshonneur à la profession, Monsieur de Lepine.

LEPINE.

Non vraiment, & voila votre Moulin illustré, Madame Julienne.

Me JULIENNE.

Vous ne sçauriais croire le plaisir que ça me fait, & si pourtant je ne sis pas glorieuse.

LEPINE

Un peu d'ambition n'est pas blâmable.

Me JULIENNE.

Ça ne me tourmente point, & je voudrois que

que mon pauvre mari fût mort, an verroit bian que ce n'eſt pas la vanité qui me gouvarne.

LEPINE.

Vous ne ſeriez pas fâchée d'être veuve, Madame Julienne?

JULIENNE.

Il m'eſt avis que non, Monſieur de Lepine, je crois que çà eſt drôle, je ne l'ai jamais été, ça me ſeroit nouviau, & les femmes ne haiſſont pas la nouviauté, comme vous ſçavez.

LEPINE.

Mon vraiment,

JULIENNE.

S'il étoit vrai, comme chacun dit, que Julien fût défunt... je ne lui ſouhaite point de mal, le Ciel m'en préſarve.

LEPINE.

Vous avez le cœur trop bon pour cela aſſûrément: mais ſi le mal étoit arrivé par avanture? JULIENNE.

Oh dame, en cas de çà, Dieu veüille avoir ſon ame, cet homme-là m'a bian tourmentée.

LEPINE.

Vous ne vous remarieriez pas, je gage?

JULIENNE.

Vous croiez cela, Monſieur de Lepine?

LEPINE.

Oüi, vous vous êtes ſi mal trouvée de ce mari-là...

JULIENNE.

Hé voirement, ce ſeroit pour être mieux, que je voudrois en prendre un autre. LE-

LEPINE.

Cela eſt de fort bon ſens.

JULIENNE.

N'eſt-il pas vrai;

LEPINE.

Il faudroit bien prendre garde au choix que vous feriez.

JULIENNE.

Il eſt déja tout fait, Monſieur de Lepine.

LEPINE.

Il eſt déja fait? quelle précaution de femme!

JULIENNE.

Oh dame, je ne fis point une barguigneuſe moi.

LEPINE.

Parbleu c'eſt à moi qu'elle en veut, je l'avois bien prévu, je ſerai l'oncle de mon maître.

JULIENNE.

Dès que je ſuis menacée de queuque accident, je ſonge d'abord au remede, voiez vous.

LEPINE.

C'eſt fort prudemment fait. Et quel heureux mortel, Madame Julienne, ſeroit l'antidote de vôtre veuvage?

JULIENNE.

Un bon garçon de qui je ferai la fortune, Monſieur de Lepine.

LEPINE.

C'eſt moi.

JULIENNE.

Jeune, & de bonne humeur.

LEPINE.

Juſtement, c'eſt moi.

JU-

JULIENNE.

Beau; bien fait.

LEPINE.

Oh, c'eſt moi, ſans contredit.

JULIENNE.

Et de qui je ſuis ſûre que je ferai ce que je voudrai.

LEPINE.

Oüi, Madame Julienne, je vous en répons, & vous me verrez toûjours l'homme du monde le plus amoureux, & le plus reconnoiſſant.

JULIENNE.

Je vous verrai amoureux! de qui? & reconnoiſſant! de quoi?

LEPINE.

De toutes les bontez que vous avez pour moi.

JULIENNE.

Hé, voirement je n'en ai point, ce n'eſt pas vous que çà regarde.

LEPINE.

Ce n'eſt pas moi. . . .

JULIENNE.

Hé, fy donc, vous vous gauſſez, je penſe. Oh, vous n'êtes pas d'une corpulence à devenir Meûnier, le Moulin dépériroit entre vos mains. Je ſis bian votre ſervante, je ne veux pas quitter la profeſſion. Allez nous chercher des Menetriers. Juſqu'au revoir, Monſieur de Lepine.

SCENE IV.

LEPINE *seul.*

MAugrébleu de la masque avec son Moulin, ce sera quelque jeune Meûnier du voisinage qui lui aura donné dans la vûë A la peinture qu'elle a faite pourtant, je me suis reconnu trait pour trait; beau, bien fait: Il est vrai qu'elle n'a point parlé de l'esprit & du mérite, c'est quelque manant dont elle est coëffée; & voila l'erreur de la plûpart des femmes: ce n'est ni le mérite ni l'esprit, c'est la taille & la figure qui font aujourd'hui la fortune des hommes.

SCENE V.

Me AGATHE, LEPINE.

Me AGATHE.

BOnjour, Monsieur de Lepine, comment vous en va?

LEPINE.

Votre valet, Madame Agathe, fort à votre service.

Me AGATHE.

N'auriez-vous point vû la commere Julienne par avanture?

LEPINE.

La voila qui s'en va de ce côté.

Me AGATHE.

Je m'en vais courir après elle, j'ai une plaisante nouvelle à lui aprendre.

LE-

LEPINE.

Et quelle?

Me AGATHE.

Son mari n'eſt pas mort, Monſieur de Lepine.

LEPINE.

Cette nouvelle-là ne lui plaira point, Madame Agathe, ne vous preſſez point de la lui donner.

Me AGATHE.

Hé, le plaiſant n'eſt pas qu'il ſoit en vie, c'eſt qu'il va ſe marier.

LEPINE.

Du vivant de ſa femme?

Me AGATHE.

Oüi, vraiment, il ne s'embaraſſe pas de ça, & il faut y mettre empêchement, n'eſt-ce pas?

LEPINE.

Oh, point du tout, il n'y a qu'à le laiſſer faire, elle lui rendra bien le change, ſur ma parole.

Me AGATHE.

Je ſçai bien qu'ils ne s'aiment guéres: mais çà ne fait rien; une femme a beau ne ſe pas ſoucier de ſon mari, elle aime toûjours bien mieux qu'il ſoit mort, que non pas qu'il en épouſe d'autres.

LEPINE.

Mais êtes-vous bien ſure de cette nouvelle-là, Madame Agathe?

Me AGATHE.

Si j'en ſuis ſure? c'eſt le couſin Vincent qui me l'a dit. Il revient de Nemours, comme vous ſçavez.

LE

LEPINE.

Hé bien.

Me AGATHE.

Hé bien, il a trouvé là le Meûnier qui s'eſt fait Rat de cave. Ils ont joüé bouteille à la boule enſemble, & en bûvant, le Meûnier lui a tout conté; qu'il eſt amoureux de la fille d'un Cabaretier; qu'il y a trois ans que cet amour-là lui trotte dans la cervelle, & que comme il n'aime point Madame Julienne, & que Madame Julienne ne l'aime point, il a trouvé à propos de devenir veuf, ſans qu'il mourût perſonne, & de ſe remarier en ſurvivance.

LEPINE.

Cela eſt fort commode: mais le Meûnier eſt fort indiſcret.

Me AGATHE.

Oh, il a bien recommandé le ſecret au couſin, auſſi le couſin ne l'a dit qu'à moi, je ne l'ai dit qu'à vous, je ne le dirai plus qu'à la commére Julienne.

LEPINE.

Et je n'en ferai confidence qu'à trois ou quatre de mes amis moi.

Me AGATHE.

Priez-les bien de n'en point parler, Monſieur de Lépine. Je meurs d'impatience de le conter à la commere; il eſt bon qu'elle prenne un peu l'avis de ſa famille là-deſſus, je crois qu'il ne ſeroit pas mal de faire avertir celle de ſon mari, qu'en dites-vous?

LE-

LEPINE.

Oui, oui, vous avez raiſon, un ſecret eſt bien entre vos mains, Madame Agathe.

Me AGATHE.

Oh je ne manque ni de diſcretion, ni de jugement, ni de conduite. Je vous dis adieu, Monſieur de Lépine.

SCENE VI.

LEPINE *ſeul.*

VOila un incident qui change la ſituation de nos affaires; il faut en faire part à mon maître. Je n'ai que faire de me preſſer de retenir les Menétriers juſqu'à nouvel ordre; les fiançailles & le feſtin pourront bien être retardez, & Madame Julienne ne danſera pas de ſi bon cœur qu'elle croioit, ſur ma parole.

SCENE VII.

JULIEN, LEPINE.

JULIEN.

PAlſanguenne il faut jouer de notre reſte: allons, bonne meine & mauvais jeu.

LEPINE.

Hé parbleu voila le Meunier qui revient de Nemours; il lui a pris quelque remords de conſcience aparemment.

JULIEN.

Je vians prendre congé de mon ancien ménage; & je tacherai d'emporter de ſti-ci de quoi com-

commencer à tenir le nouviau. Quand on n'eſt pas bian d'un côté, il n'y a pas de mal à ſe tourner de l'autre.

LEPINE.

Serviteur à Monſieur Julien.

JULIEN.

Ah! votre valet, Monſieur de Lépine.

LEPINE.

Hé d'où diantre venez-vous donc?

JULIEN.

Je vians de voïager. Le monde eſt bian grand, Monſieur de Lépine.

LEPINE.

Oui vraiment, & vous aimez fort à voïager vous, Monſieur Julien?

JULIEN.

Dès que Julienne & moi j'avons queuque grabuge, je me divartis à ça; c'eſt ma coûtume. Tâtigué que de Villes & de Villages! & ſi parmi tout ça charchez-moi une bonne femme, vous n'en trouverez morgué pas tant ſeulement la queuë d'une.

LEPINE.

Vous êtes prévenu contre le ſexe, Monſieur Julien: j'ai pourtant oüi dire qu'à Nemours il y avoit d aſſez bonne pate de filles, & qui promettoient. ...

JULIEN.

A Nemours? ce dróle-là eſt ſorcier, ou bien la méche eſt découverte. Faiſons bonne contenance.

LE-

LEPINE.

Vous y avez paſſé à Nemours?

JULIEN.

Oui: mais je n'y ai paſſé qu'en paſſant.... Comment ſe porte Julienne, Monſieur de Lépine j'aime toûjours cette maſque-là, queuque chagrin qu'alle me baille. J'avons à tout bout de champ maille à partir enſemble; & vela déja la troiſiéme fois qu'alle me fait déſarter la maiſon.

LEPINE.

Et vous déſertez toûjours du côté de Nemours, Monſieur Julien?

JULIEN.

Il a morgué queuque ſoupçon de l'affaire.

LEPINE.

Vous avez un grand foible pour cette Ville-là, Monſieur Julien?

JULIEN.

Et vous itou, Monſieur de Lépine, vous en parlez ſouvent: y auriais vous queuque connoiſſance?

LEPINE.

Si j'y en ai; j'y ai été Rat de cave.

JULIEN.

Rat de cave? il ſe gauſſe pargué de moi.

LEPINE.

Il y avoit dans ce tems-là une jolie fille dans une certaine Hôttellerie, là.... comment apelez-vous? aidez-moi à dire.

JULIEN.

La fille de l'Ecu?

LEPINE.

Oui juſtement, la fille de l'Ecu.

JULIEN.

Ce drôle-là me veut faire parler: défions-nous de ly.

LEPINE.

Elle s'apelle, je penſe, Mademoiſelle.... j'aurai oublié ſon nom, Mademoiſelle.....Mademoiſelle....

JULIEN.

Mademoiſelle Margot?

LEPINE.

La voila, Mademoiſelle Margot de l'Ecu, c'eſt elle-même.

JULIEN.

Il me tire morgué les vars du nez: baillons-nous de garde.

LEPINE.

C'étoit une aimable perſonne dans le tems que je l'ai vûë.

JULIEN.

Oh parguenne alle l'eſt plus que jamais: ſi vous la voiais, c'eſt un petit charme.

LEPINE.

Ah! que j'ai été vivement amoureux d'elle, Monſieur Julien.

JULIEN.

Pas tant que moi, je gage: j'en pars l'eſprit, pis qu'il faut vous le dire.

LEPINE.

Oui! vraiment je vous en félicite; voila donc la

la cauſe de vos fréquentes promenades, Monſieur Julien?

JULIEN.

Morgué je jaſe trop : mais je ne ſçaurois m'en tenir.

LEPINE.

Et ſi Madame Julienne vient à ſçavoir. . .

JULIEN.

Oh palſangué ne ly en parlez pas ; ne me joüez pas ce tour-là, Monſieur de Lepine.

LEPINE.

Promettez-moi donc de ne vous plus opoſer au mariage de mon maître avec votre niéce, & je vous promets moi de vous garder le ſecret.

JULIEN.

Pargué de tout mon cœur. Touchez-là, voila qui eſt fait, je baille ma parole : mais *motus* au moins.

LEPINE.

Je vous répons de moi. Mais ſi d'ailleurs on venoit à découvrir. . .

JULIEN.

On ne ſçauroit, je ſis trop diſſimulé. Il y a morgué trois ans que ça dure, & perſonne ne ſe doute de rian ; vous n'en ſçavez pas le plus principal vous même. Oh pour ce qui eſt de ça je ſis un ruſé manœuvre.

SCENE VIII.

JULIEN, JULIENNE, LEPINE, Me AGATHE.

JULIENNE.

AH, ah, te voila, je penſe? Hé de quoi t'aviſes tu de revenir ici, bon vaurien?

JULIEN.

Madame Julienne!

LEPINE.

Voila un mari bien reçu chez lui:

Me AGATHE.

On diſoit que vous étiez mort, Monſieur Julien, cela n'eſt donc pas?

JULIEN.

Non vraiment je ne le ſuis pas.

JULIENNE.

Hé pourquoi ne l'es tu pas? dis. Je ne ſçai qui me tient que je ne te deviſage.

LEPINE.

Hé là, là, ſans emportement.

JULIEN.

Vela toûjours de vos manieres, Madame Julienne.

JULIENNE *pleurant.*

Il vaudroit bian mieux pour moi que tu le fuſſes, que non pas de mener la vie que tu menes.

Me AGATHE.

Oh pour cela, Monſieur Julien, vous êtes un mé-

méchant homme d'abandonner comme ça tous les ans une pauvre femme, qui vous adoreroit ſi vous êtiez raiſonnable.

JULIENNE *pleurant.*

Vous ſçavez mieux que parſonne, ma commere, toutes les piéces que ce libartin-là m'a faites? & ſi pourtant l'autre jour, quand on nous vint-dire qu'il étoit défunt, quelle inquétude eſt-ce que ça me donnoit? je vous en fais juge.

Me AGATHE.

Et moi, ma commere? il falloit nous voir; nous étions toutes deux dans des impatiences de ſçavoir ce qui en étoit. L'incertitude de ces choſes-là fait bian ſouffrir une pauvre femme, Monſieur de Lepine.

LEPINE.

Cela eſt vrai, tout le monde étoit d'une affliction... Vous êtes furieuſement aimé, Monſieur Julien, & quand vous êtes arrivé, je m'en allois chercher des Ménétriers, pour nous aider ce ſoir à conſoler tout le Village.

JULIENNE.

Ne ſuis je pas bien malheureuſe?

JULIEN.

Entrons dans la maiſon, Madame Julienne, & nous parlerons...

JULIENNE.

Dans la maiſon? oh ne t'aviſes pas d'y mettre le pied, je ne veux pas que tu en aproches. Si tu regarde la porte feulement...

JULIEN.

Commer t? comment donc? qu'eſt-ce que cela ſignifie?

LEPINE.

Le Meunier ne ſera pas le maître dans le Moulin, ſur mon honneur.

JULIENNE.

J'y mettrois plutôt le feu que non pas qu'il le fût.

JULIEN.

Quelle enragee! mais acoutez donc, Madame ma femme, vous le prenez-là ſur un ton...

JULIENNE.

Ta femme moi? moi ta femme? Ah! le bon traître, il croit parler à ſa Cabaretiere de Nemours, ma commere.

LEPINE.

A la Cabaretiere de Nemours!

JULIEN.

La meine eſt éventée: mais chut.

Me AGATHE.

Eſtes vous bien content de votre nouveau ménage, Monſieur Julien?

JULIEN.

Qu'eſt-ce que vous voulez dire avec votre nouveau menage; Morgué vous avez une langue de vipere, Madame Agathe. Vous croiez les contes qu'on vous fait Madame Julienne?

JULIENNE.

Des contes, bon pendard? oh, la gueule du Juge en pétera; tu ſeras pendu, je t'en repons.

JU-

JULIEN.

Je ſerai pendu moi?

Me AGATHE.

Oui, par votre cou, mon compere Julien.

JULIEN.

Madame Julienne.

JULIENNE.

Tu m'as fait trop de fredaines, je veux devenir veuve.

JULIEN.

Madame Agathe.

Me AGATHE.

Un débauché qui prend deux femmes: au diable, au diable, point de miſéricorde.

JULIEN.

Par ma foi vela deux méchantes carognes.

JULIENNE.

Mais voiez ce fripon, cet inſolent qui nous injurie.

Me AGATHE.

Ce débauché, ce miſérable; il perd le reſpect qu'il nous doit, ma commere.

JULIEN.

Comment du reſpect? je me donne au diable ſi vous me faites prendre un tricot, je le pardrai morgué bian davantage, prenez-y garde.

JULIENNE.

Un tricot! au ſecours, à la force, on me roue de coups: on m'aſſaſſine, à la Juſtice, à la Juſtice.

Me AGATHE.

Un tricot! bon, ferme, courage, ma commere, à la Juſtice, à la Juſtice.

SCE-

SCENE IX.

JULIEN, LEPINE.

JULIEN.

ALles avont le diable au corps, Monſieur de Lepine.

LEPINE.

Oui vraiment, & je vous trouve fort à plaindre d'avoir affaire à ces deux maſques-là.

JULIEN.

Moi? palſangué je ne les crains point, je les mets à pis faire.

LEPINE.

S'il étoit vrai que vous euſſiez épouſé cette Mademoiſelle Margot de l'Ecu, l'affaire ſeroit fâcheuſe.

JULIEN.

Oh ça n'eſt morgué pas fait à demeurer; il n'y a encore que le contrat de dreſſé, voiez-vous.

LEPINE.

Que le contrat de dreſſé? oh, ce n'eſt qu'une bagatelle, on ne ſçauroit vous faire un crime que de l'intention, & je vois bien que cela n'ira qu'aux Galéres.

JULIEN.

Aux Galéres, Monſieur de Lepine!

LEPINE.

Oui, à moins que votre femme n'eût pour ami quelque Juge, qui eût l'adreſſe de donner un

un tour à l'affaire, & de vous faire pendre à ſa conſidération.

JULIEN.

Alle eſt morguenne aſſez malicieuſe pour ça. Mais vela une extravagante créature! alle voudroit être défaite de moi, je voudrois être débarraſſé d'elle, qu'alle me paſſe veuf, je la paſſerai veuve: il m'eſt avis qu'il ne faudroit pour ça qu'un petit mot d'accommodement ſous ſeing privé, & quand je ſerions d'accord une fois, ce ne ſeroit l'affaire de perſonne; qu'eſt-ce qui s'aviſeroit de nous plaider?

LEPINE.

Vous avez raiſon: mais Madame Julienne eſt une femme réguliére qui veut être veuve dans toutes les formes; c'eſt là ſa folie.

JULIEN.

Ce ſeroit bian la mienne itou: mais comment s'y prendre?

LEPINE.

Elle va faire ſa plainte, & l'on informera contre vous. Je ne vous crois pas ici trop en ſûreté, Monſieur Julien, ſi vous m'en croiez...

JULIEN.

Parguenne à bon chat bon rat, pis qu'alle le prend comme ça, je m'en vais l'y joüer d'un tour à quoi alle ne s'attend pas: le Bailly eſt plus de mes amis que des ſians, alle n'a qu'à ſe bien tenir.

LEPINE.

Comment? quel eſt votre deſſein?

JU-

JULIEN.

Tâtigué je n'en dirai mot de ſtila, en arrivera ce qui pourra, je verrons lequel ce ſera de nous deux qui aura plutôt l'eſprit de faire pendre l'autre. Votre valet, Monſieur de Lepine, juſqu'au revoir.

SCENE X.

LEPINE, CHARLOT.

LEPINE.

JE vous baiſe les mains, Monſieur Julien; voila une agréable ſocieté. Il y a d'heureux mariages dans le monde.

CHARLOT *à part.*

L'amour & la jalouſie me feront devenir fou, moi qui ſis ſage & li ſi raiſonnable.

LEPINE *à part.*

Voila le garçon du Moulin de Madame Julienne. Ah! ventrebleu ne ſeroit-ce point lui qui lui auroit donné dans la vûë, & qu'elle coucheroit en jouë en cas de veuvage.

CHARLOT *à part.*

N'eſt-ce pas là le valet de ce Houberiau, qui fait l'amoureux de ma chere Colette?

LEPINE *à part.*

Que parle t il de Colette?

CHARLOT *à part.*

Je ne ly oterai morgué pas mon chapeau le premier, je ly en veux trop.

LE-

LEPINE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc, Monſieur Charlot, vous me paroiſſez bien fier aujourd'hui?

CHARLOT.

Parguenne comme de coutume, & ſi ça ne vous convient pas, je m'en gauſſe; je ne vous charchons pas, laiſſez-nous en repos.

LEPINE.

Vous avez quelque choſe dans la tête, à ce qu'il me ſemble?

CHARLOT.

C,a eſt vrai, il vous ſemble bian, j'y ai la volonte de vous paumer la gueule, Monſieur de Lepine.

LEPINE.

A moi?

CHARLOT.

Oui palſanguenne à vous: vous êtes un débaucheux de filles. Je ſis garde-Moulin, le Meunier n'y eſt pas, vous en voulez à la niece: mais ſi vous me faites prendre un gourdin...

LEPINE.

Qu'eſt-ce à dire un gourdin?

CHARLOT.

Je ne parle pas pour à ſtheure, c'eſt une magniere d'avertiſſement pour en cas que vous y reveniais.

LEPINE.

J'y reviendrai quand il me plaira, Monſieur Charlot.

CHAR-

CHARLOT.

Quand il vous plaira, Monſieur de Lepine?

LEPINE.

Aſſurément, quand il me plaira.

CHARLOT.

Hé bian revenez-y, ce ſont vos affaires, vous êtes le maître.

LEPINE.

Et ſi vous vous aviſez de faire le raiſonneur, ſçavez vous bien que vous vous attirerez mille coups de bâton, mon petit ami?

CHARLOT.

Mille coups de bâton! c'eſt bian beaucoup, Monſieur de Lepine.

LEPINE.

Vous les aurez, ſi vous raiſonnez.

CHARLOT.

Hé bian je ne raiſonnerai point, vela qui eſt fini.

LEPINE.

Vous ferez ſagement, & pour vous faire voir qu'on ne vous craint guéres, c'eſt que je veux bien vous avertir que mon maitre épouſe aujourd'hui Colette, entendez-vous?

CHARLOT.

Il épouſe aujourd'hui Colette, Monſieur de Lepine?

LEPINE.

Oui, vous dis-je.

CHARLOT.

Et il l'épouſe en vrai mariage?

LEPINE.

En vrai mariage. Le feſtin eſt commandé, les parens & les amis priez ; je m'en vais chercher les violons moi.

CHARLOT.

Eh mais morgué que votre maître ne faſſe pas cette ſottiſe-là, il s'en repentiroit. Colette eſt amoureuſe de moi, Monſieur de Lépine.

LEPINE.

Colette eſt amoureuſe de vous ?

CHARLOT.

Drès le berciau, vous dit-on, je l'ai élevée à la brochette ; & tenez la vela qui viant, je m'en vais vous le faire dire.

LEPINE.

Parbleu je le voudrois de tout mon cœur, mon maître n'auroit que ce qu'il mérite.

SCENE XI.

COLETTE, LEPINE, CHARLOT.

COLETTE.

BOn jour, Charlot.

CHARLOT,

Comme alle me dit bon jour de bonne amitié, voiez-vous ?

LEPINE.

Cela eſt fort tendre.

COLETTE.

Votre ſervante, Monſieur de Lépine.

LE-

LEPINE.

Je vous baiſe bien les mains, Mademoiſelle Colette.

COLETTE.

Qu'eſt-ce donc, mon garçon? tu me parois tout triſte?

CHARLOT.

Hé tâtigué comment ne le ſerois-je pas; n'an veut bailler un croc en jambe à l'amour que j'avons l'un pour l'autre.

COLETTE.

Nous avons de l'amour l'un pour l'autre? qui t'a dit cela, Charlot?

CHARLOT.

Hé pargué je ſens bian le mien, parſonne n'a que faire de me le dire; & pour ce qui eſt du vôtre, il m'eſt avis que du depuis quatre ans vous m'en avez baillé tant de ſignifiances....

LEPINE.

Haie, haie, haie.

COLETTE.

Je t'ai donné des ſignifiances d'amour, moi? Hé qu'eſt-ce que c'eſt que l'amour, Charlot, je ne le connois pas encore.

CHARLOT.

Oh tâtigué non, quelle ignorance! alle en ſçait morgué bian plus qu'alle ne dit, Monſieur de Lepine.

COLETTE.

Mais vraiment, Charlot, tu perds l'eſprit, & tu ferois croire des choſes....

CHAR-

CHARLOT,

Pargué je le fais exprés; je ſis bian aiſe qu'on ſçache ce qui en eſt, & je ne veux pas que vous attrapiais parſonne: oh j'ai de la conſcience moi.

LEPINE.

Voila un honnéte garçon.

COLETTE.

J'en ai auſſi, je t'aſſure; & pour te tirer de ton erreur, je te dirai en bonne conſcience que je ne t'aime point, que je ne t'ai jamais aimé, & que je ne t'aimerai de ma vie.

LEPINE.

Cela eſt fort clair, Monſieur Charlot, & voila une déclaration dans les formes.

CHARLOT.

Oh parſanguenne alle ne penſe point ça, c'eſt pour vous le faire accroire: morgué c'eſt un animal bien trompeux que la femelle d'un homme!

LEPINE.

Il ne faut pas toûjours ſe fier aux aparences Monſieur Charlot.

CHARLOT.

Me traiter de la magniere! allez, cela n'eſt ni bian ni honnéte, aprés tout ce qui s'eſt paſſé depis que je nous connoiſſons.

COLETTE.

Hé que s'eſt-il paſſé, dis marouſle, qui te faſſe penſer que j'ai de l'amour pour toi?

CHARLOT.

Quoi je n'ons pas joué enſemble à la Madame, à Colin-maillard, à la Queuleuleu, à Petangeule?

COLETTE.

Hé bien?

CHARLOT.

Ce n'eſt rien que ça, n'eſt ce pas? & quand je jouïons à la Cleumiſette; accoutez, ne me faites pas parler.

COLETTE.

Parle, parle, je ne te crains point: quand nous jouïons à la Cleumiſette, que veux-tu dire?

CHARLOT.

On nous trouvoit tous deux dans la même cache. Sont ce des preuves que ça, Monſieur de Lepine?

LEPINE.

Non vraiment.

COLETTE.

Voiez le grand malheur! Hé pourquoi m'y venois-tu trouver? dis.

CHARLOT.

Parce que je vous aime: Mais pourquoi ne me chaſſiais-vous pas vous?

COLETTE.

Parce que je ne ſçavois pas que tu m'aimaſſes, & que je ne t'aimois pas moi.

CHARLOT.

Alle ne m'aimoit pas! qu'alle eſt trigaude! Quand je danſions aux chanſons, alle étoit toûjours la premiere à me prendre, & ſi alle auroit voulu pouvoir me tenir par les deux mains, tant alle étoit aſſotee de ma parſonne.

CO-

COLETTE.

Tu t'es figuré cela, mon pauvre Charlot.

CHARLOT.

Oh, pargué non, je ſçai bian ce que je dis. Tenez, Monſieur de Lepine, alle faiſoit cent fois plus de careſſe aux francs moigniaux que je ly dénichois, qu'à tous les marles que lui bailloient les autres. Morgué n'eſt-ce pas là de l'amour? je vous en fais juge.

LEPINE.

Il y a quelque choſe à dire à cela, vous avez raiſon: mais il n'y a pas de quoi rebuter mon maître, & ces bagatelles là ne l'empêcheront pas de conclure le mariage.

CHARLOT.

C,a ne l'en empêchera pas?

LEPINE.

Non, vraiment.

CHARLOT.

Tâtigué que je ſis fâché de ce qu'il n'y en a pas davantage.

COLETTE.

J'en ſis fort contente moi. Tu l'aurois dit de même?

CHARLOT.

Oh, pour ſti là oüi, je vous en répons.

COLETTE.

Où eſt votre maître, Monſieur de Lepine?

LEPINE

Vous ne tarderez pas à le voir; je vais vous l'amener dans le moment même.

COLETTE.

Et moi je vais l'attendre avec impatience.

CHARLOT.

Hom, la maſque!

SCENE XII.

COLETTE, CHARLOT.

COLETTE.

ADieu, Charlot, ne te chagrines point; je t'aime toûjours un peu. Va, tiens, baiſe ma main.

CHARLOT.

Non, morgué je n'en ferai rian, je cracherois plutót deſſus. Fy, pouas, la perfide, la vilaine.

COLETTE.

Tu fais le mauvais, tant pis pour toi, je ne m'en ſoucie guéres.

SCENE XIII.

CHARLOT *ſeul.*

CEs carognes de filles! être déja traîtreſſes à cet age là! C,a ne s'aprend point, ça leur viant tout ſeul. Tiens, baiſe ma main, le beau régal! C'eſt Madame ulienne qui fait ce mariage là pour me faire piéce: car alle eſt fâchée que j'aime olette, marguenne alle me le païera: le Bailly l'aime itou, cette Colette, c'eſt un matois qui en ſçait bian long; je m'en vais le trouver, je leurs baillerons du fil à retordre.

SCE-

SCENE XIV.

Me AGATHE, CHARLOT.

Me AGATHE.

HE' où vas-tu ſi vîte, Charlot? attens, attens, j'ai quelque choſe à te dire.

CHARLOT.

Dépêchez-vous donc; car j'ai queuque choſe à faire moi.

Me AGATHE.

Colette va être mariée avec un Monſieur, ſçais-tu bien cela?

CHARLOT.

Oh, morguenne ça n'eſt pas bian ſûr, j'y boutrons queuque empêchement, ou je ne pourrons.

Me AGATHE.

Hé, pourquoi ça; qu'eſt ce que ça te fait?

CHARLOT.

Comment morgué qu'eſt-ce que ça me fait? Ne ſeroit-ce point vous qui auriais baillé conſeil à notre maîtreſſe de me jouer ce tour là?

Me AGATHE.

Moi, par quelle raiſon?

CHARLOT.

Morgué que ſçai-je? pour m avoir peut-être; car vous êtes folle de moi, Madame Agathe.

Me AGATHE.

Je ſuis folle de toi? tu ne le mérites guéres.

CHARLOT.

Si fait parguenne, il n'y a que Colette que j'aime mieux que vous, la peſte m'étouffe.

Me AGATHE.

Et pourquoi l'aimes tu mieux que moi? dis.

CHARLOT.

Pargué parce qu'alle me plaît davantage, que voullez vous que je vous diſe?

Me AGATHE.

Elle te plait davantage? une petite coquette?

CHARLOT.

C,a eſt vrai.

Me AGATHE.

Qui te préfére un autre amoureux?

CHARLOT.

Vous avez raiſon.

Me AGATHE.

Et cela ne te corrige point de la paſſion que tu as pour elle?

CHARLOT.

Pargué non, & je vous préfére bian Colette moi, çà vous corrige-t-il?

Me AGATHE.

Cela le devroit bien faire.

CHARLOT.

Oui, mais ça ne le fait pas, & pourquoi voulez-vous que je ne ſois pas auſſi mal-aiſe à corriger que vous, Madame Agathe?

Me AGATHE.

Mais promets moi donc que tu m'épouſeras, ſi tu ne peux empécher le mariage de Colette.

CHAR-

CHARLOT.

Oh, pour ce qui eſt d'en cas de ça, je le veux bian. Si Colette m'échape, je me baille à vous par deſeſpoir, vela qui eſt fini

Me AGATHE.

Par deſeſpoir! je ne te devrois qu'à ton dé-ſeſpoir?

CHARLOT.

Tâtigué qu'importe à qui? vous ne voulez que m'avoir une fois, vous m'aurais, & je vous baillerai la préference ſur Madame Julienne qui me marchande itou.

Me AGATHE.

La commere Julienne eſt amoureuſe de toi?

CHARLOT.

Oui, alle me mitonne pour en cas qu'alle ſoit veuve! mais queuque ſot, je ne m'y frote pas. Drès que je ſerions mariez alle en mitonneroit peut-être queuque autre pour être veuve de moi. Je n'aime morgué point ces prévoieuſes là, Madame Agathe.

Me AGATHE.

Et tu as bien raiſon.

CHARLOT.

Tâtigué je ly en veux plus qu'à une autre à ſtelle-là, c'eſt elle qui fait le mariage de Colette.

Me AGATHE.

Toûjours Colette. Cela te tient bien au cœur petit vilain.

CHARLOT.

J'en ſerois plus d'ademi conſolé ſi alle épou-

ſoit queuque autre que cet Houberiau, & que je trouviſſe la magniere de me vanger de Madame Julienne Morguenne aidez-moi à ça, Madame Agathe.

Me AGATHE.

Très-volontiers: mais comment s'y prendre?

CHARLOT.

Comment morguenne? allons demander conſeil à Monſieur le Bailly, c'eſt bian le meilleur homme, le plus honnête, le plus habile homme, pour faire du mal a queuqu un dà; il ſçait morgué ſur le bout du doigt toutes les rubriques de la Juſtice.

Me AGATHE.

Ça n'eſt pas mal imaginé. Allons, viens.

CHARLOT.

Non, ne bougeons, le vela ly-même tout à point, comme ſi je l'avions mandé. Serviteur, Monſieur le Bailly.

SCENE XV.

Me AGATHE, LA BAILLY, CHARLOT.

LE BAILLY.

BOn jour, Monſieur Charlot, bon jour.

Me AGATHE.

Monſieur le Bailly, je ſuis bien votre ſervante.

LE BAILLY.

Votre valet, Madame Agathe. Hé bien, qu'eſt-ce, mes enfans? voila d'étranges nouvelles, cette ſcélerate de Julienne.

CHAR-

CHARLOT.

Morgué bon, il enfourne bian, j'aurons bonne iſſuë. Vous ſçavez déja ça, Monſieur le Bailly?

LE BAILLY.

Il y a plus de quinze jours que je le ſoupçonne: mais je n'ai point voulu faire d'éclat que je n'en euſſe quelque certitude.

CHARLOT.

Oh, parguenne n'y a point à en douter à preſent, c'eſt une affaire ſûre.

Me AGATHE.

On ne parle d'autre choſe dans tout le Village.

LE BAILLY.

En ſçavez-vous quelque particularité, & ne pourriez-vous point ſervir de témoins dans tout ceci vous autres?

CHARLOT.

Pargué vous en ſarvirez vous-même; ils allont faire la noce, & vela les Ménêtriers qui allont venir.

LE BAILLY.

Comment des Ménetriers? la nôce de qui?

Me AGATHE.

La nôce de Colette, que Madame Julienne fait épouſer à ce Monſieur Clitandre.

LE BAILLY.

Vraiment, vraiment, elle prend bien ſon temps pour faire une nôce. Oh, je troublerai la fête, ſur ma parole.

CHARLOT.

Et vous ferez fort bien, Monſieur le Bailly.

LE BALLY.

La malheureuſe!

CHARLOT.

Accoutez, c'eſt une méchante femme. Eſt-ce que vous ſçauriais queuqu'une de ſes petites fredaines?

LE BAILLY.

Oui, de ſes petites fredaines, une bagatelle; elle a fait noier ſon mari ſeulement.

CHARLOT.

Elle a fait noier Monſieur Julian! vela pour quoi elle me mitonnoit, voiez-vous,

Me AGATHE.

C,a ne ſe peut pas, Monſieur le Bailly, je vians de le voir.

LEBAILLY.

Vous avez rêvé cela, Madame Agathe, il y a plus d'un mois qu'il eſt défunt, je le ſçai de bonne part.

Me AGATHE.

Il n'y a qu'un quart-d'heure que j'ai quitté Monſieur Julien, vous dis-je.

LE BAILLY.

Oui, un faux Monſieur Julien qu'elle aura attitré pour faire prendre le change.

Me AGATHE.

Oh, point du tout, c'eſt le véritable, elle l'a reçû comme un vrai mari; je l'ai aidée à le battre moi, Monſieur le Bailly, pis qu'il faut vous le dire.

LE-

LE BAILLY.

Bagatelle, je ne donne point là-dedans, & nous avons, le Procureur Fiſcal & moi, commencé une procédure que nous ſoûtiendrons vigoureuſement.

CHARLOT.

Je vous le diſois bian, Madame Agathe, c'eſt un bian honnête homme, un bian habile homme que notre Monſieur le Bailly.

Me AGATHE.

Mais le compere Julien n'eſt point défunt, ce ſont des contes.

CHARLOT.

Je crois pargué bian que ſi moi, & s'il ne l'étoit pas, il faudroit qu'il le devenît, puiſque Monſieur le Bailly le dit: Eſt-ce que la Juſtice eſt une menteuſe, Madame Agathe?

LE BAILLY.

Monſieur Charlot prend fort bien la choſe, & il n'eſt pas qu'il n'ait quelque connoiſſance du fait.

CHARLOT.

Moi, Monſieur le Bailly?

LE BAILLY?

Oui, vous: votre témoignage ſera d'un grand Poids dans cette affaire ci.

CHARLOT.

Mon témoignage ſera de poids?

LE BAILLY.

Sans doute.

CHARLOT.

Pargué bon, tant mieux, vela de quoi me vanger

vanger de Madame Julienne. C,a voions, qu'eſt-ce qu'il faut que je témoigne, Monſieur le Bailly?

LE BAILLY.

Ce que vous ſcavez, on ne vous demande pas autre choſe.

CHARLOT.

Morgué je ne ſçai rian: mais tout coup vaille, ſi vous voulez que je nous aimions, il faut dire comme moi, Madame Agathe.

Me AGATHE.

Je dirai la vérité.

CHARLOT.

Et moi itou: mais aidez-nous à la dire, Monſieur le Bailly, car ce que je ſçavons nous, vous qui ſçavez tout, vous le ſçavez peut-être mieux que nous, par avanture.

LE BAILLY.

Mais le Meunier & la Meuniere vivoient en très-mauvaiſe intelligence premierement.

CHARLOT.

Oh pour ſtilà oui, tous les jours ils ſe battions où ils ſe quérellions très-régulierement à une cartaine heure, je ſis témoin de ça.

Me AGATHE.

Et moi auſſi, Monſieur le Bally.

LE BAILLY.

Bon, le reſte eſt une ſuite de cela, mes enfans. Le pauvre Julien s'enyvroit quelquefois.

CHARLOT.

Queuquefois? pargué très-ſouvent; il étoit coûtumier de ça quaſiment autant que vous, Monſieur le Bailly.

LE-

LE BAILLY.

Voila le fait. La femme aura pris le tems de l'yvreſſe du mari pour exécuter ſon mauvais deſſein.

CHARLOT.

Juſtement, il avoit trop bû de vin, alle ly aura voulu faire boire de liau, il n'y a rien de plus naturel, ça parle tout ſeul.

Me AGATHE.

Si ça eſt, ça eſt comme ça, Monſieur le Bailly.

LE BAILLY.

Oui, on l'a jetté dans la riviere, & il ne ſe trouve point; voila ce qui eſt embaraſſant.

CHARLOT.

On ly a mis une piarre au cou. Eſt-ce une choſe ſi rare qu'une piarre? en vela un gros tas tout proche du Moulin, où il m'eſt avis qu'il en manque queuqu'une.

LE BAILLY.

Où il en manque quelqu'une? voila un bon indice: mais elle n'aura pas fait cela toute ſeule.

CHARLOT.

Non voirement, il faut ly bailler des camarades. Hé pargué cet amoureux de Colette & ſon valet Monſieur de Lépine. Le défunt ne vouloit pas qu'il épouſit ſa niece. C'eſt eux qui avont fait le coup, Monſieur le Bailly.

LE BAILLY.

Vous croiez ça, Monſieur Charlot?

CHARLOT.

Si je le crois? je ly en veux morgué trop pour

Me AGATHE.

Dame acoutez, ſi ſti-là eſt fou, Monſieur le Bailly n'eſt pas trop ſage: ils diſont comme ça tous deux que vous avez fait noïer votre mari.

JULIENNE.

Je l'ai fait noïer moi! Vous venez de le voir ma commere?

Me AGATHE.

C,a eſt vrai, je l'ai vû: mais le Bailly dit que non, & Charlot dit de même? & comme ils ſont deux contre un, je ne ſçai qu'en croire.

JULIENNE.

Tu oſes dire ça toi?

CHARLOT.

Parguenne oui je l'oſe dire, & je ſuis ſûr que ça eſt, j'en boutrois morgué la main au feu.

JULIENNE.

Ah! le malheureux!

SCENE XVIII.

JULIENNE, Me AGATHE, COLETTE, CHARLOT.

COLETTE.

AH! ma chere tante, ſauvez-vous, vous êtes perduë

JULIENNE.

Comment, qu'eſt-ce qu'il y a?

COLETTE.

Enfuïez vous en vîtement, vous-dis-je; voilà le Bailly qui amaſſe du monde, pour venir vous prendre priſonniere.

JU-

JULIENNE.

Priſonniere moi?

CHARLOT.

Pargué bon, ça commence bian.

COLETTE.

Tout le village dit que mon oncle eſt noié, & que c'eſt vous & Charlot qui avez fait cette belle affaire, pour vous marier enſemble.

CHARLOT.

Moi?

Me AGATHE.

Charlot?

COLETTE.

Oui toi-même; & ſi cela eſt, tu feras bien de t'enfuïr.

CHARLOT.

Morgué ça n'eſt point, c'eſt votre Monſieur Clitandre que vous voulez dire.

COLETTE.

Clitandre?

CHARLOT.

Oui, le Bailly eſt convenu que je le dirions comme ça. O dame, ſi l'on fait un quiproquo, je tire mon épingle du jeu, Monſieur Julian n'eſt point noié, je m'en dédis.

SCENE XIX.

JULIENNE, Me AGATHE, CLITANDRE, COLETTE, CHARLOT.

CLITANDRE.

RIen ne retarde mon bonheur, jai donné les ordres néceſſaires ... Mais que vois je? quelque conſternation! qu'avez-vous?

JULIENNE.

Ah! mon pauvre Monſieur Clitandre, voici de tarribles affaires.

CLITANDRE.

Comment?

JULIENNE.

Ce Bailly de malheur qui m'accuſe d'avoir fait noier mon mari.

CLITANDRE.

Ah! quelle noirceur!

SCENE XX.

JULIENNE, Me AGATHE, CLITANDRE, COLETTE, LEPINE, CHARLOT.

LEPINE.

VOila des Violons que je vous amenois, Monſieur: mais il faudra les renvoier, je penſe, & Monſieur le Bailly nous prépare d'autres occupations, à ce que je viens d'aprendre.

CLI-

CLITANDRE.

Sçais-tu le fonds de cette affaire?

LEPINE.

Non, Monſieur, je ſçai ſeulement qu'il prétend que nous avons noié le Meunier; & que ſur la dépoſition de ce marouſle, on a décreté contre vous & moi.

CLITANDRE.

Décreté contre nous?

CHARLOT.

Ah bon, paſſe pour ſti là.

CLITANDRE *tire l'épée.*

Comment, marut. . .

CHARLOT.

Hé, miſéricorde, Monſieur, ne me tuez pas.

Me AGATHE.

Hé pardonnez lui, Monſieur Clitandre.

CHARLOT.

Ce n'eſt qu'une petite gaillardiſe que tout ça, la peſte m'étouffe.

CLITANDRE.

Une gaillardiſe, miſérable?

CHARLOT,

Ah! je ſis mort.

LEPINE.

Ne vous emportez point, Monſieur, ceci n'aura pas de ſuites. Laiſſez-moi faire ſeulement, j'y vais donner ordre.

SCENE XXI.

JULIENNE, Me AGATHE, CLITANDRE, COLETTE, CHARLOT.

JULIENNE.

LEs maris ne donnent jamais que du chagrin de queuque façon que ce ſoit: je ſis plus morte que vive.

CLITANDRE.

Ne craignez rien, cette affaire eſt plus deſagréable que dangereuſe, & le retour de votre mari...

JULIENNE.

Il eſt revenu, Monſieur Clitandre.

CLITANDRE.

Il eſt revenu? l'impoſture ne ſera pas difficile à confondre.

JULIENNE.

Ce malheureux Bailly & ce coquin-là diſent que ce n'eſt pas ly.

CLITANDRE.

Tu dis cela, pendart?

CHARLOT.

Moi, je ne dis plus rian, j'ai pardu la parole.

CLITANDRE.

Il n'a qu'à ſe montrer, où eſt-il?

JULIENNE.

Il s'en eſt déja retourné, je l'ai trop mal reçu, où l'aller rechercher? ah! s'il étoit ici! que je ſis malheureuſe!

CO-

COLETTE.

Voila ce vilain Bailly avec toute ſa ſequelle, ma tante.

SCENE XXII.

JULIENNE, Me AGATHE, CLITANDRE, COLETTE, LE BAILY, CHARLOT. *Suite du Bailly.*

CLITANDRE.

AVancez: Monſieur le Bailly, avancez: mais que vos Records ſe tiennent écartez ſur tout: car je donnerai de l'épée dans le ventre au premier qui hazardera de s'aprocher.

LE BAILLY.

Ah! Monſieur, point d'emportement, ce ne ſont ici que de petites formalitez, dont le devoir de ma Charge ne me permet pas de me diſpenſer.

CLITANDRE.

Oui vous êtes fort exact, je le vois bien.

LE BAILLY.

L'affaire eſt importante, Monſieur, il y a ici mort d'homme & ſuposition, voiez-vous.

CLITANDRE.

Il n'y a ni l'un ni l'autre: mais il pourroit arriver, ſi vous vous mettés en devoir...

SCENE XXIII.

JULIEN, JULIENNE, Me AGATHE, CLITANDRE, COLETTE, LEBAILLY, LERINE, CHARLOT.

LEPINE.

TIrez, tirez, Monſieur le Bailly, & rengainez vos procedures; le défunt n'eſt pas mort, le voila que je vous améne.

JULIENNE *embraſſant ſon mari.*

Mon pauvre Julien, mon cher mari!

JULIEN.

Comment tâtigué, queu changement! Julianne eſt devenuë bonne femme. En vous remerciant, Monſieur le Bailly, je n'avons plus que faire de vos écritures.

LEBAILLY.

Comment? hé qui êtes-vous donc, mon ami, vous qui raiſonnez;

JULIEN.

Qui je ſis? hé pargué je ſis moi, avez-vous la barluë?

LEBAILLY.

Hé qui vous? je ne vous connois point.

JULIEN.

Mongué tant pis pour vous, vous êtes plus malade que vous ne croiez, puiſque vous avez pardu connoiſſance.

JU-

JULIENNE.

Vous ne reconnoiſſez pas mon mari, Monſieur le Bailly ?

LE BAILLY.

Ce ne l'eſt point-là, Madame Julienne.

Me AGATHE.

Ce n'eſt point-là le compère Julien ?

LE BAILLY.

Non, il y a plus de trois ſemaines qu'il eſt noié.

JULIEN.

Je ſuis noié ? palſangué vous en avez menti, Monſieur le Bailly.

LE BAILLY.

Il a y un bon procès verbal qui certifie le fait.

JULIEN.

Oh tâtigué je cartifie le contraire.

JULIENNE.

Et je nous gauſſons du procés verbal.

LE BAILLY.

C'eſt ce qu'il faudra voir.

CLITANDRE,

Ecoutez, Monſieur le Bailly, vous vous engagez-là dans une affaire...

LE BAILLY.

Le Meunier eſt noié, cela aura des ſuites.

JULIEN.

Oh bian morgué ſi je ſis naié, c'eſt vous qu'il faut pendre : car c'eſt de votre façon, puiſqu'il faut tout dire.

CLITANDRE.

Comment de ſa façon?

JULIEN.

Oui voirement, c'eſt lui qui m'a conſeillé de aiſſer croire ça, pour faire pendre Julienne.

JULIENNE.

Pour me faire pendre? tu as eu ce cœur-là, cher petit mari?

JULIEN.

Morgué je ne l'ai pas eu long-tems, comme tu vois, je ſis ſans rancune: ne me fais plus enrager, je n'irai plus à Nemours, vivons bian enſemble, la Juſtice en aura un pied de nez, & ſi alle ne le boutera morgué pas dans nos affaires.

SCENE DERNIERE.

JULIEN, JULIENNE, CLITANDRE, COLETTE, LEPINE, Me AGATHE, CHARLOT, MATURIN.

MATURIN.

MAdame Julianne, vela ces perſonnes que vous avez fait prier des fiançailles de Colette, qui n'oſont aprocher, parce qu'ils voiont ici des gens de juſtice.

JULIEN.

Ils avont morgué raiſon, c'eſt une vilaine viſion. Mais parle donc, hé femme, eſt-ce que tu

tu maries comme ça notre niéce, ſans que j'en ſçache rien?

JULIENNE.

Oui Julien, & ſi tu n'y bailles pas ton conſentement, je recommencerons à quereller, mon enfant, tu n'as qu'à dire.

JULIEN.

Oh palſangué nón, ne querellons point, j'aime mieux faire tout ce que tu voudras.

CLITANDRE.

Vous n'aurez pas lieu de vous reprocher cette complaiſance.

JULIEN.

Je le veux bian, vela qui eſt fini, Monſieur Clitandre.

Me AGATHE.

Tu ſçais bien ce que tu m'a promis, Charlot?

CHARLOT.

Hé bian, touchez-là, je ſis garçon de parole.

JULIEN.

A la franquette, Monſieur le Bailly, je ſerai moi, maugré vous, vous avez biau faire. Hé morgué laiſſez-nous en paix, je vous baillerons de bonne amitié ce que vous pourriais gagner à nous perſecuter, n'eſt-ce pas étre raiſonnables?

CHARLOT.

Allons, Monſieur le Bailly, Julien n'a pas tort; c'eſt vous & moi qui l'avions tantôt jetté à l'iau. Morgué répechons-le, qu'eſt-ce que ça nous coûtera?

LE BAILLY.

Je ſuis trop humain pour un Bailly, qu'il n'en ſoit plus parlé, mais au moins....

JULIEN.

Je ferons bian les choſes, ne vous boutez pas en peine. Touche-là, Julianne. Avec les fiançailles de Colette, j'allons faire nôtre remariage. Allons palſangué que tout le monde vianne, & que tous les Menêtriers jouïont queuque drôlerie, qui faſſe un peu trémouſſer ces jueunes filles.

DIVERTISSEMENT DU MARI RETROUVE'.

Mr TOUVENELLE.

POur célébrer les nôces de Collette;
Folâtrons, chantons & danſons:
Qu'on faſſe retentir les ſons
Du Haut-bois & de la Muſette,
Et que par tout l'Echo répéte
Nos agréables chanſons.

ENTRE'E.

De deux Meuniers, & de deux Meunieres.

Me AGATHE.

Les maris qu'on voit parmi nous
Sont marchandiſe bien mêlée,
Pour bien faire il faudroit les noïer preſque tous;
Et la France, faute d'époux,
N'en ſeroit pas moins peuplée.

ENTRE'E.

D'un Meunier & de Madame Agathe.

CHAR-

